

TESSA

WOLF

AMOUREUX

ÉTOILE

D'UNE

TESSA WOLF

AMOUREUX  
D'UNE ÉTOILE

**BMR**

Couverture : Studio BMR  
Visuels : Shutterstock

© Hachette Livre, 2019, pour la présente édition.  
Hachette Livre, 58 rue Jean-Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-707121-1

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

*À ma mère, mon modèle,  
la femme la plus forte que je connaisse.*

## PROLOGUE

Moi, petite Frenchy, j'ai débarqué cinq ans plus tôt dans la ville la plus huppée des US avec des rêves pleins la tête. Rien ne supposait que je finirais ma vie dans ce burgershop près des quartiers sombres de New York.

Lui, fils d'un photographe et d'une mère directrice d'opéra, il n'était destiné qu'à une chose : la célébrité. Parce qu'il était parfait et adoré... Bien trop beau, drôle, infiniment gentil et brillant.

Sa carrière était tracée avant même que l'on se rencontre dans ce couloir de la célèbre école d'art LaGuardia. Tout le cocktail explosif « made in States » y était, même le bal au cours duquel tant de filles perdent leur virginité en fin d'année...

Et ce garçon si populaire, Keith, c'est bel et bien celui qui me demande un café cinq ans plus tard, assis à droite de l'amour de sa vie. Malgré mes efforts pour le dissimuler, mon accent est toujours aussi exécrationnel au moment d'annoncer l'addition. Et je ne peux plus me cacher. En ce moment même : il me dévisage.

Il est au sommet et je ne suis personne. Pas douée pour grand-chose sauf pour la danse. Mais dans ce domaine, il suffit d'un rien pour qu'une carrière bascule.

# **ACTE I**

## **REGARDE-MOI**

Je m'appelle Cassiopée Desjardins. Mon âge ? Il n'est pas d'un très grand intérêt. Ce que vous devez savoir, c'est que je brille dans une seule discipline : la danse. Un jour, j'ai même touché le rang d'étoile.

Alors pourquoi je suis là ? Parce que j'ai dévié de ma trajectoire. J'étais comme vous, fière, déterminée. Rien, ni personne n'aurait pu me détourner de mon but. Et pourtant...

Sachez que je ne suis pas fière de mon parcours et ma vie n'est pas celle dont je rêvais.

Vous devez entendre mon histoire pour ne pas reproduire mes erreurs. Vous devez l'intégrer et vous en souvenir à chaque heure du jour.

Parce que la vie peut vous filer entre les doigts et votre lumière s'éteindre, à tout jamais.

# CHAPITRE 1

## Amoureux d'une étoile

Depuis cinq bonnes minutes, tous les élèves et le professeur ont quitté la salle. Assise sur le parquet ciré, je déplie mes jambes devant moi et ferme les paupières. Mon front vient toucher mes tibias et la sueur s'évanouit sur mes guêtres noires. Je m'étire avec précaution. Cette dernière heure de cours de ballet fut harassante. J'ai hâte de rentrer à la maison et de prendre une douche bien méritée.

J'inspire et expire longuement, prenant conscience de chaque muscle douloureux. Une goutte de transpiration me chatouille quand elle glisse au centre de ma poitrine. Je saisis mes talons, force un peu plus ma souplesse et souffle tout l'air contenu dans mes poumons.

L'année prévoit d'être intense si je veux rattraper mon retard. J'étais la plus douée de ma promo sur Paris, mais dans cette école d'Art de New York, le niveau est élevé, très élevé même, tout le monde excelle. Elle n'est pas la mieux cotée et la plus convoitée des États-Unis pour rien ; beaucoup de grands artistes ont vu leur carrière naître ici.

En général, les danseuses ne se font pas de cadeau et ici, cela ne déroge pas à la règle. Rapidement, je me suis retrouvée mise à l'écart par d'autres élèves, étant sûrement jugée comme une concurrente sérieuse. J'ai été bousculée et poussée jusqu'au coin au fond de la salle où j'apercevais à peine les pas du professeur que je devais retenir. Dix fois huit temps à ancrer dans ma mémoire. Rien de bien compliqué, je danse depuis que je tiens debout.

Je me fiche d'être seule, j'ai gagné ma place ici. Un candidat sur toute la France avait la possibilité d'obtenir cette bourse et c'est moi qui l'ai décrochée au prix de nombreux efforts et sacrifices. Alors tant pis, si je ne me fais pas d'amies. Je ne suis pas là pour ça. J'ai un objectif.

Ma mère a été soulagée de pouvoir m'accompagner et nous logeons dans un minuscule deux pièces dans une banlieue assez éloignée du centre-ville. Qu'importe, en France, notre appartement n'était pas plus grand et ses environs très mal famés. Un quartier dit « sensible » où régnaient règlements de compte et

trafics en tout genre, seulement nous n'avions jamais eu les moyens de vivre ailleurs.

Il paraît que quand on veut, on peut. Mais lorsque l'on commence sa vie avec un père qui se sauve laissant derrière lui une fille d'à peine treize ans et une femme atteinte d'une grave maladie, autant dire qu'on se bat les poignets enchaînés au sol. Mais j'ai relevé la tête, bien que beaucoup ont essayé de me faire toucher le fond. Subir les dictats de la rue était le quotidien pour une fille comme moi. Enfant unique et attirant l'œil vraisemblablement, j'ai perdu mon innocence dans le hall d'un immeuble. On est avec un mec pour que les autres nous laissent tranquille. Et le pire m'avait choisi. Un caïd redoutable et redouté.

Depuis mes quatorze ans, on ne m'appelait plus par mon prénom, j'étais la meuf d'untel. Une vie pourrie m'attendait, jusqu'au jour où j'ai reçu cette lettre de droit à une bourse pour cette école prestigieuse. Je n'arrivais pas à y croire... Nous allions enfin pouvoir décoller, ma mère et moi. Tous ces efforts n'avaient été vains.

J'ouvre les paupières pour chasser les images d'un passé qui fait toujours aussi mal et j'aperçois une paire de Stan Smith de bonne taille croisées devant moi. Je lève le menton et mes yeux étudient celui qui a envahi ma bulle réparatrice.

— *Hello !*

Le garçon ramène ses jambes pour s'asseoir en tailleur devant moi et me dévisage, la tête inclinée sur le côté. Je hausse un sourcil et il m'offre son sourire. Son air espiègle et sa coiffure saut du lit font leur effet. Ce garçon aux iris marron assez commun à une véritable gueule d'ange. Un visage aux traits fins, une belle bouche, les cheveux épais et châains, légèrement bouclés sur le dessus, un regard pétillant de malice. Il est habillé d'un jean et d'une veste en cuir. OK, une bouille charismatique et une tenue bardée de style, je comprends immédiatement à qui j'ai à faire – sûrement pas au *has been* de l'école.

— Salut, réponds-je, méfiante.

— Tu es française, fait-il dans ma langue maternelle avec un accent appuyé.

Je lève mon bras en l'air et le passe derrière ma nuque afin de détendre mes cervicales. Je le dévisage tout en me demandant ce qu'il me veut.

— Française, oui.

Il se lance dans une tirade anglophone, mais le débit est si rapide que j'arrive avec peine à saisir tout ce qu'il raconte. Sûrement à cause de toutes ces expressions d'argot.



Je fronce les sourcils et le laisse finir avec patience. Mon anglais est loin d'être parfait, mais je me débrouille. Pourtant, cette fois, je suis complètement paumée.

— Je n'ai rien compris. Désolée, dis-je en me mettant debout.

Il m'imitte et éclate de rire. Je dois lever haut le menton pour le regarder dans les yeux. Il est grand, bien plus que moi, alors je recule pour mieux l'observer. Je remarque son corps fin sous ce blouson noir qui lui sculpte des épaules carrées. Il possède une bague noire à l'index, pas celles que porterait un bad boy, plutôt celles réservées aux bonnes familles. Mon regard remonte jusqu'à son visage. Voyant que je l'étudie, il sourit.

D'un sourire... ma foi, charmant.

Je n'ai pas le temps de m'attarder sur sa physionomie, je dois rentrer. Posée sur une des barres d'étirements à ma droite, je récupère ma serviette et tamponne mon buste avec le coton. Le garçon observe mon geste un instant avant de reprendre la parole en cherchant ses mots.

— Entre autres causes sans importante, je disais que ma tante parlait le français.

J'ai relevé les fautes, mais son accent américain est agréable à l'oreille. Je décide d'être indulgente.

— Tu peux parler en anglais, mais moins vite.

Il expire de gratitude en gardant cette expression maline. Puis il me sourit. Encore... Il inspire et se lance à nouveau :

— OK. Je te disais que j'avais une tante qui parlait très bien français et elle m'a donné quelques notions pour draguer. Il paraît que mon accent fait chavirer les cœurs.

Il pose la main sur sa poitrine et simule un malaise. Il déploie tant d'effort pour me faire rire que son subterfuge marche. Je ris et, satisfait, il se contente de sourire. Je comprends qu'il a l'habitude des relations humaines et a extrêmement confiance en lui. J'imagine qu'il la doit non pas à une attitude de mauvais garçon (complètement inexistante chez lui), mais à une sympathie naturelle et cette nonchalance évidente.

Il me contemple toujours mais ne sourit plus, et j'ai du mal à rester de marbre, je dois l'avouer. Son regard est à la fois intense et pénétrant, comme s'il avait la capacité d'atteindre mes plus vils secrets. En tout cas, j'ai l'impression qu'il y parvient alors je me détourne, déstabilisée.

Qu'est-ce qu'il me veut ?!

Sur le point de lui poser la question, je me sens observée, alors j'oriente mon regard au-delà de son épaule. Il s'agit d'une élève du cours de danse. À l'évidence, Monsieur est attendu.

— C'est ta copine qui me dévisage ?

Il enfonce les deux mains dans sa veste en cuir avant de s'exprimer tout bas en se penchant sur moi, retrouvant un air malicieux :

— Non, pas encore, en fait, c'est la fille avec qui je veux sortir.

Suspicieuse, je hausse un sourcil.

— Un pari ?

— Non ? Pourquoi !? Je ne ferais jamais un truc pareil, c'est ma meilleure amie. On se connaît depuis tout gosses.

Je ne suis pas sûre de bien saisir.

— Pourquoi tu ne sors pas avec elle alors ?

Ce garçon est assez attirant, je doute qu'il n'arrive à ses fins, aussi canon soit-elle.

— J'aimerais qu'elle tombe amoureuse de moi. Mais vraiment accro, tu vois ? Je ne veux pas être un coup d'un soir pour elle alors je la rends jalouse. Elle est la grande histoire d'amour que j'attends.

Ah oui ! Carrément. Je ris.

— Donc tu veux la rendre jalouse... avec moi ? m'étonné-je.

Il rit d'un rire cassé et chaleureux. Comme l'est sa voix.

— Elle sort avec des mecs plus âgés ou des personnalités du show biz. J'essaie de la faire craquer depuis longtemps. Cette année est la dernière ligne droite. Elle est à deux doigts de succomber.

Il se penche vers moi et je réprime un mouvement de recul. Étonné, il se redresse un peu.

— Hé, je ne vais pas te mordre, approche, fait-il tout bas.

Je lui obéis en restant sur mes gardes. Il avance d'un pas et me souffle à l'oreille :

— J'ai un faible pour les danseuses et elle le sait. Dis-moi que ça marche.

Je perds un peu le nord. Sa voix douce et son souffle chaud contre ma peau sont d'une sensualité sans pareil. J'articule un :

— Quoi ?

— Dis-moi si elle se mord l'ongle du pouce.

J'observe la grande et belle blonde aux longs cheveux retenus par un bandeau noir. Elle a immédiatement retiré son doigt de sa bouche à l'instant où j'ai posé le regard sur elle.

— Je crois, oui.

Je sens qu'il sourit contre mon oreille et cela fait naître d'interminables frissons dans ma nuque. Dégoût ou autre chose, je ne sais identifier cette sensation, et c'est très troublant.

— On continue alors ? Tu es d'accord ? Si tu m'aides, tu pourras me demander ce que tu veux.

Il se redresse pour obtenir sa réponse. Je hoche la tête, un brin perturbée.

— Il y a un homme dans ta vie ? me lance-t-il assez fort pour que son amie nous entende.

Je comprends sa question. Pourtant, allez savoir pourquoi, j'hésite à répondre. Sûrement, parce que mon intuition me hurle que c'est une très très mauvaise idée.

— Normalement, tu dis « non » pour m'aider un peu, chuchote-t-il en bougeant la bouche comme un ventriloque.

Je souris finalement, amusée par cette situation et surtout émue par son histoire. J'ai l'impression que séduire son amie d'enfance lui est vital. Jamais, je n'ai rencontré un mec pareil.

— Pas vraiment, non, dis-je en entrant dans son jeu.

— Parfait ! Alors on se revoit bientôt ? Juste secoue la tête.

J'obtempère. Il me lance un sourire, mais avant de rejoindre la porte de sortie, il pivote et revient sur ses pas en deux grandes enjambées. Il murmure :

— Ton prénom ? C'est plus crédible.

— Cassie.

Il arque un sourcil de surprise sans que je comprenne pourquoi puis il marche à reculons tout en m'offrant son sourire.

— Au fait, tu es super sexy.

Je reste sans voix et me demande un instant si cette dernière phrase est pensée ou si elle fait partie de son jeu de séduction illusoire.

Alors qu'il rejoint la belle danseuse, il ne me regarde plus et un truc me dérange, une sensation bizarre. Il a coupé le lien avec moi aussi rapidement qu'il

l'a créé.

La fille lui glisse la main sous le bras et le ramène contre elle en un geste possessif. Elle me scrute une dernière fois par-dessus son épaule avant de quitter le couloir avec lui.

Voici dans quelle condition, j'ai rencontré Keith Maclee. Le garçon le plus adoré de l'école. Celui-là même que j'aurais dû éviter.

## CHAPITRE 2

### Phœnix

Je claque la porte de mon casier et soupire en baissant les yeux sur mon agenda. Les matières seront toutes dispensées en anglais : lettres, langues vivantes, sciences humaines et sociales, et pour finir science pure. J'ai intérêt à m'accrocher. Je devais prendre des cours d'anglais approfondi, mais le fait que ma mère m'accompagne a réduit ostensiblement mes moyens. Il faudra me débrouiller avec mes acquis.

Je fourre mon agenda dans ma besace avant de placer la lanière sur mon épaule. Je serre mes doigts autour en examinant le bout du couloir bondé. Certains regards s'attardent sur mes jambes puis remontent jusqu'à mon short en jean effilé, mon haut blanc papillon qui s'ouvre juste sous mon nombril puis ils bloquent sur mon visage. Je ne baisse pas le nez. Jamais. J'ai toujours attiré l'œil, le bon comme le mauvais.

Allez, c'est parti. J'avance dans le champ étroit surpeuplé d'élèves. Il y a de tous les genres : hippies, gothiques et personnes d'apparence normale évidemment, mais ici, j'ai vite compris que les stars ne sont pas les sportifs, mais les apprentis acteurs. Près de la machine à café où se trouve leur point de ralliement, ils forment un groupe compact. Ils ne calculent personne, se satisfaisant les uns des autres. Ils sont charismatiques, beaux, magnétiques. L'un d'eux devrait opter pour la comédie, car il fait continuellement rire ses compagnons. En clair, ces étudiants en jettent.

Je passe devant eux quand le dos d'une veste en cuir attire mon attention. Le garçon qui la porte a le bras qui repose autour des épaules d'une fille juste sous ses longs cheveux blonds. Ce phœnix entouré de flammes rouge et jaune me dit quelque chose, je l'ai aperçu une semaine plus tôt. Je peux à présent l'admirer de près. Ce dessin-là n'est pas d'origine sur cette veste. Il a été réalisé par un artiste amateur. Il n'est pas parfait. Cependant, ses contours hésitants, ses traits irréguliers, ses couleurs vives sont tout bonnement fascinants.

— Hé, Maclee ! Tu as gagné la seule fan d'un de tes mauvais talents.

Je sursaute quand je sens cinq paires d'yeux se braquer sur moi. J'observais l'oiseau hypnotique et je ne me suis pas rendu compte que je m'étais statufiée au milieu du couloir.

Je m'empourpre d'être prise sur le fait. Le garçon au sourire à tomber me jette un coup d'œil en même temps que sa meilleure amie. Son air étonné me prend de court, je ne sais que dire. Nous nous défions en silence. Son regard appuyé et dénué, cette fois, de toute complicité prouve qu'il ne m'a pas reconnue ou, pire, que je le dérange.

— Violetta, tu as du souci à te faire. Elle mate ton mec comme un cornet de glace sur lequel elle voudrait passer sa langue, se moque encore le prétendu comique.

Quoi ?

— Ne dis pas de bêtises, Douglas, lance cette dernière. On n'est pas ensemble.

Je reprends mes esprits quand les yeux écorce de Maclee se détournent pour plonger dans ceux de sa voisine. L'instant suivant, il retire lentement son bras de ses épaules pour me faire face tout en me dévisageant de manière étrange, haussant un sourcil narquois. Je perds mes moyens.

— Désolée. Je ne voulais pas...

Et re-merde, qu'est-ce que je fous encore là ? Enfin, mes jambes réagissent et, saisie d'un sentiment partagé entre la honte et la colère, je quitte mon ancrage. J'ai à peine parcouru la moitié du couloir qu'on m'interpelle :

— Attends !

Hors de question que j'attende qui que ce soit. Surtout pas lui. Je n'ai pas rêvé, il m'a snobée.

— Hé ! Oh ! Désolé, Cassie, je ne t'avais pas reconnue.

Pas reconnue ?! Juste parce que mes cheveux ne sont pas emprisonnés par un chignon et que ma bouche est bardée d'un peu de rouge à lèvres ? Devrais-je me sentir vexée qu'on me prête si peu de considération ?

— Cassie. Viens, je vais te présenter, l'entends-je dans mon dos.

— Non merci, je n'y tiens pas.

Nous nous sommes croisés plusieurs fois. Une semaine que, même seul ou accompagné, il m'ignore et je ne peux pas croire que ce n'était pas intentionnel. Je me fiche de son indifférence évidemment. J'avais déjà oublié sa proposition.

Une fois à ma hauteur, ses doigts agrippent mon bras et, pas de doute possible, ce sont une multitude de frissons déplaisants qui parcourent ma peau. J'essaie

d'avancer mais, avec plus de force, il me ramène en arrière, et je percute son torse aussi bien contre ma volonté que la sienne, vu son expression surprise et la tension qui s'insinue aussitôt entre nos deux corps. Il est trop mince, je ne sens pas la moindre graisse. Bon sang, ce genre de physique ne m'est pas familier. Les gros durs qu'étaient mes fréquentations avaient une certaine carrure pour pouvoir jouer les gros durs justement. À ce souvenir saumâtre, tout mon épiderme tressaille de dégoût. Je lève le menton et plante un regard noir dans le sien.

— Excuse-moi, fait-il en se dégageant doucement.

J'ai enfin un mouvement de retrait.

— Ne fais pas ça, dis-je, glaciale, en fixant sa main toujours posée sur mon avant-bras.

Ses doigts se délient, et c'est à ce moment-là qu'un souffle nerveux dépasse mes lèvres. Je m'étais juré qu'une fois de l'autre côté de l'océan, plus jamais un mec ne me toucherait sans ma permission ou mon envie. Super, cette promesse a duré trois semaines.

— Tu es toute frêle, fait-il en grimaçant un sourire.

Contrariée, je frotte l'empreinte invisible laissée par ses doigts. Détaillant mes gestes et mal à l'aise, il enfouit ses mains dans les poches de sa veste.

— Juste, ne refais plus ça.

Il m'étudie avec attention, les sourcils froncés. C'est certain, il n'a pas dû rencontrer beaucoup de filles dans mon genre. Sauvages, susceptibles, et qui refusent tout contact tactile. Merde, je tiens à cette distance !

— OK. Je ne le referai plus, je te le promets. Ça va ?

Son air soucieux exprime tant de sollicitude que j'opte pour un hochement de tête avant d'articuler :

— J'ai cours, excuse-moi.

J'essaie de le contourner, mais il fait immédiatement un pas sur le côté pour m'intercepter.

— Cinq minutes, s'il te plaît, me prie-t-il tout bas.

Il lance un coup d'œil vers son groupe. Je comprends qu'il tient à me présenter à sa bande.

— Ils ne sont pas méchants, tu verras, développe-t-il, très sérieux.

Loin d'avoir pleinement confiance, je plie toutefois. Juste pour qu'il me laisse

tranquille.

— Pas longtemps, je vais être en retard.

— OK.

Un sourire réservé apparaît sur ses lèvres puis, d'un mouvement du menton, il m'incite à le suivre. Je le fixe tout en rebroussant chemin avec lui. Les membres de son groupe, qui nous scrutaient de loin, nous créent un espace entre eux quand nous arrivons à leur hauteur.

— On a décidé d'offrir sa virginité à une autre, Maclee ?! balance le grand roux qui se met à ricaner comme une hyène.

— Très drôle, Douglas.

Maclee ne semble pas se formaliser de l'indiscrétion totale de cette remarque. Je ne peux m'empêcher de bloquer sur son profil tant cela m'étonne. Il est vierge, vraiment ? Impossible.

— Donc, voici Douglas. Par pitié, ne ris jamais à ses blagues, il pourrait s'imaginer qu'il est marrant. Violetta, ma meilleure amie, tu es avec elle en cours de danse. Ashley, la future Scarlett Johansson, Aaron le tombeur et Jack...

— L'éventreur ?

La boutade est sortie toute seule de ma misérable bouche et alors que je crois avoir fait un bide, tout le monde rit. Je n'avais encore jamais eu besoin de cacher ma gêne derrière de l'humour ; j'ignorais même que j'en étais dotée. Indulgent, Maclee se contente de pincer les lèvres.

— Non, Jack tout simplement. Je vous présente Cassie.

Ses amis le dévisagent, stupéfaits.

— Cassie ? Sérieux ? reprend Jack.

— Cassiopée. Cassie est un diminutif, n'est-ce pas ? précise Violetta en dirigeant son regard vers moi.

Elle l'a sûrement entendu lors des présentations en début de cours. Elle remet une épaisse mèche blonde derrière son oreille et m'octroie un sourire cordial.

— Oui c'est ça, dis-je, soulagée qu'elle ne fasse pas partie du profil cliché à vomir de ces filles populaires.

— Une constellation... s'étonne Maclee.

— Oui.

— Ça te va bien.

Il le dit d'une façon si douce que j'en oublie presque quel est le but premier de



sa démarche : rendre jalouse sa future petite amie.

D'ailleurs, Violetta nous observe l'un après l'autre. Son prénom lui va admirablement bien. Ses iris, qu'elle arrête sur moi, sont d'un bleu sombre qui tire presque sur le violet. Ses lèvres sont si roses et lisses qu'on croirait qu'elle les a glossées, mais tout est naturel chez elle. D'une beauté brute, sans artifices. Elle est physiquement à la hauteur de Maclee.

À présent, elle m'étudie gentiment et, contrairement à la dernière fois, aucune trace de jalousie ne perturbe son regard.

— On vous laisse. Cassiopée, tu viens ?

Maclee me fait signe de le suivre et je ne me fais pas prier. Les présentations étaient effectivement l'affaire de deux minutes. Pourquoi s'attarderait-il ? Je ne suis que de passage dans sa vie. Et puis, l'effet n'est peut-être pas ce qu'il escomptait. Violetta a l'air parfaitement à l'aise en ma présence, cependant elle nous regarde quitter leur cercle.

— Tu vas dans quelle salle ? me demande-t-il juste après avoir salué et serré la main d'un garçon sur sa droite.

— A5.

— Je t'accompagne.

J'ai envie de lui dire de ne pas se donner cette peine, mais je me garde de faire des manières. Qu'à cela ne tienne, s'il tient à perdre son temps.

Nous parcourons l'allée B pour rejoindre la A. Il semble plongé dans ses pensées et reste silencieux. Je me demande si j'ai bien compris ses derniers mots ou si je ne le suis pas comme une idiote. Mais bientôt, il s'arrête devant la porte A5.

— Euh. Merci.

Je ne sais pas quoi dire d'autre alors je le plante là. Sérieusement, je n'avais pas besoin d'escorte. Surtout le genre d'escorte qui attire l'attention sur moi.

— Cassiopée ?

Je tourne le visage pour pouvoir le regarder.

— Cassie, le reprends-je.

— Je t'attends, OK ?

Je fronce les sourcils et, déroutée, j'articule un « OK ». J'entre dans ma salle tout en me tordant le cou pour continuer d'observer cet étrange garçon. Lui a posé le pied contre le mur et, menton baissé, il scrute son portable. La porte se

referme avant qu'il ait relevé les yeux.

L'heure de science passe très lentement et à dire vrai, je galère. Assez pour ne presque plus penser au garçon à la veste en cuir qui m'attend dans le couloir. Quand le cours arrive à sa fin, je me demande s'il est encore là. Je ne m'attends pas vraiment à le trouver, c'est pourquoi je suis la dernière à quitter mon bureau. Le prof m'interpelle avant que j'aie eu le temps de sortir de la salle.

Il veut s'assurer que je prends des cours d'anglais à l'extérieur. Il a constaté mes lacunes et mes difficultés à saisir certains termes. Il me rappelle que sa matière, notée en contrôle continu, compte autant que l'examen final de danse. Je lui mens en lui disant qu'un cours régulier de soutien est programmé deux fois par semaine. Je profite de son regard suspicieux pour quitter la pièce d'un pas vif. Quand j'en franchis le seuil, je souffle en me demandant combien de temps je vais pouvoir mentir avant que tout le professorat ne le remarque.

Je relève les yeux et avec surprise, je constate que Maclee est resté à m'attendre. Il me tend un café, un sourire au coin des lèvres. C'est la toute première fois de ma vie qu'un garçon m'attend plus de cinq minutes... Mince, il m'a vraiment attendu aussi longtemps ?!

— On sort ?

J'acquiesce, un peu déroutée. J'ai fini pour cet après-midi grâce à un planning quasi vide. Quand d'autres sont doués pour à peu près tout et disposent d'un agenda surchargé d'options, moi, je compte principalement sur mes performances en danse.

Nous quittons le couloir et il passe son temps à être arrêté et salué. Alors que je l'attends encore, je perds patience et lui indique par un geste que je dois rentrer. Il stoppe le dialogue avec son interlocuteur avant de revenir vers moi en de grandes enjambées. Il s'excuse en joignant ses paumes devant son buste et insiste pour que je l'accompagne à l'extérieur du bahut pour discuter.

Nous nous installons sur un banc dans un petit parc arboré en face d'une boulangerie et d'autres boutiques. Après avoir jeté nos gobelets dans une poubelle près d'un banc, il me demande de l'attendre et pendant ce temps, je préviens ma mère de mon retard par message. Elle me répond un :

> *Ton retard s'appelle comment ?*

Dans une autre vie, ma mère aurait pu être ma meilleure amie. Mais j'ai besoin qu'elle reste ma mère alors je conserve une barrière que je nommerai : intimité.

« *Il s'appelle pas tard* », préféré-je lui écrire.

Notre sujet revient avec un sachet de bonbons et le sourire aux lèvres. À ce moment-là, je me dis qu'il y a pire comme compagnie. Il monte sur le banc et s'installe sur son dossier. Je demeure debout face à lui, attendant qu'il me dise ce qu'on fait là.

— Sers-toi, fait-il en me tendant le paquet.

J'obtempère puis, Maclee garde les yeux rivés sur le fond du petit sac dans sa paume. Nous avons mangé la moitié des serpentins lorsque ses iris viennent se figer dans les miens et qu'il brise le silence :

— Tu te maquilles souvent ?

Sur la réserve, je le dévisage.

— Tous les jours, oui.

Le maquillage m'est devenu indispensable. Je peux être qui je veux sous ces produits dissimulant, en tout cas, pas celle qu'on prendrait pour un bouc émissaire. Le maquillage, quand il est bien réalisé, traduit l'assurance de celle qui le porte. Il cache la tristesse, les cernes, parfois les bleus. Aussi, je dois faire bien plus femme avec. Sans ces pigments colorés, je ressemble à une enfant.

— Quand on s'est vus la première fois, tu semblais plus...

— Naturelle ?

Lors de notre rencontre, il faisait tellement chaud dans la salle de danse que je me suis aspergé le visage dans les sanitaires pendant la pause. Le khôl ayant coulé, j'ai dû énormément frotter au point de n'avoir plus grand-chose sur la peau.

— C'est ça.

Je ne demande pas plus de détail sur sa réflexion, car je me fiche de son jugement. Qu'il aime ou qu'il n'aime pas m'importe peu. Je décide de changer de sujet en disant à brûle-pourpoint :

— Tes amis ont l'air de penser que vous êtes ensemble, Violetta et toi.

Il m'examine un instant avant de concéder :

— C'est tout comme. Nous avons une relation spéciale.

— C'est-à-dire ?

Il pose le paquet de bonbons sur le banc près de ses chaussures et il relie ses mains entre ses jambes. Il m'explique :

— Nous avons des attitudes qui dépassent la simple amitié. Malgré ses aventures, les gens nous voient comme un couple.

— Je ne comprends pas.

— Quoi ?

— Ce que tu espères.

— Je te l'ai dit la dernière fois. Je ne veux pas tout foutre en l'air. J'ai envie que ça marche, elle et moi. Je prends mon temps car ça me tuerait de me planter avec elle.

— Non, je veux dire : ce que tu attends de moi. J'imagine que je ne suis pas la première avec qui tu essaies de la rendre jalouse, n'est-ce pas ?

Maclee me dévisage d'une drôle de façon. Je ne voudrais pas être une pièce rapportée dans son désordre émotionnel, voire pire : celle qui dérange. Je ne le sens plus aussi à l'aise que le jour où il m'a demandé de lui venir en aide.

— Bien sûr que si, Cassiopée, assure-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Je n'ai jamais permis qu'on m'appelle par mon vrai prénom. Seuls mes parents ont ce droit légitime. Mais cette fois, bizarrement, je ne le reprends pas.

— Pourquoi moi ?

— Pour être sincère, je ne sais pas.

Ah... cela ne fait que confirmer ce que je pense.

— Tu veux arrêter le jeu ? Tu sais, si tu regrettes, je ne m'en formaliserai pas.

— Non.

J'attends qu'il s'exprime davantage qu'avec un « non », même s'il m'a paru catégorique. Je laisse un blanc pour l'inviter à être plus explicite.

— Quand je t'ai vue au cours de danse de Violetta, j'ai eu un élan instinctif. C'était toi.

J'arque un sourcil. J'hésite entre me sentir flattée et vexée.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de moi. D'ailleurs lorsque tu as relevé les yeux, j'ai eu vraiment très peur que tu refuses, ajoute-t-il.

Surprise, j'envoie :

— Ça ne s'est pas vu.

Il me fixe en souriant.

— Je suis bon comédien.

Je n'en doute pas une seule seconde.

— Pourquoi la rendre jalouse ?

— Nous sommes jeunes. Je veux nous éviter les erreurs.

— C'est-à-dire ?

— Elle ne m'a jamais vu avec une fille. Alors je me dis que si elle souffre de me voir flirter avec une autre, cela laissera une trace dans sa mémoire.

Je commence à comprendre. Il ne souhaite pas non plus lui donner l'impression que c'est du tout cuit.

— Un genre de vaccin.

Il se met à rire.

— J'aime cette comparaison.

Je suis donc devenue une maladie. Une maladie curable, ça fait plaisir...

— Tu ne l'as jamais embrassée ?

— Pas d'un véritable baiser, non.

Ce garçon m'intrigue de plus en plus. Et qui fait languir qui ? Violetta Keith ou l'inverse. Je me le demande à présent.

— Tu l'attends depuis longtemps ?

Il baisse le buste pour réajuster le bas de son jean.

— Très longtemps. Assez longtemps pour avoir oublié à quel moment je suis tombé raide dingue d'elle.

Oh là ! Son histoire est surréaliste. Il m'observe plusieurs secondes avant d'attraper un autre bonbon, puis il se redresse et fait coulisser le serpent in entre les commissures de ses lèvres. C'est presque aussi hypnotique que le phœnix dans son dos.

— Tu as déjà embrassé quelqu'un ? lui demandé-je sans quitter sa bouche des yeux.

Son regard brun se braque sur moi. J'ai eu tort de penser que ses iris étaient banals. Faces au rayon du soleil, ils prennent des éclats dorés spectaculaires.

— Tu poses beaucoup de questions. J'avais dans l'idée qu'on parlerait de toi, élude-t-il simplement.

*Pour donner du crédit à ton mensonge...*

— J'ai accepté de t'aider, point, Maclee, pas de te raconter ma vie.

— Je ne me suis jamais intéressé à la vie d'une autre fille qu'elle, Cassiopée. Et ça ne risque pas de changer.

Donc je resterai insignifiante à ses yeux. Curieuse constatation. Curieusement désagréable.

— Sois plus clair.

— Je pensais apprendre quelques aspects de ta personnalité et des banalités du style : tes passions, ta couleur préférée, si tu as des frères ou des sœurs... J'ai besoin de matière.

Je m'esclaffe de bon cœur.

— Et tu penses que savoir tous ces détails t'aidera à la rendre jalouse ?

Il se mord la lèvre.

— Je demande juste à lui faire croire que mon cœur balance. Et ça, je ne sais pas faire. J'ai besoin de ton aide, poursuit-il.

Je réfléchis.

— Elle sait que tu l'aimes ?

— Elle sait qu'il n'y a qu'elle qui compte.

Waouh !

Il n'a pas conscience que ce sont ses gestes, son attitude, son regard qui le trahissent. Et, je l'ai constaté au premier coup d'œil, Violetta le connaît et a confiance en lui. Leur relation est pour ainsi dire fusionnelle. Je ne les ai vus ensemble que deux fois, mais cela me paraît évident qu'elle sait que pour rien au monde, il ne mettrait en péril leur amitié, même pour une fille, et c'est là tout le problème. Quoi qu'il fasse, il ne sera jamais crédible – à moins bien sûr de réellement tomber amoureux d'une autre.

D'un seul coup, je me sens mal. Je me sens mal, car j'envie cette fille qui est aimée inconditionnellement et que pour ne rien gâcher, ce mec soit un gars bien. Je suis le genre de nana qui n'attire pas les gentils garçons, bien au contraire.

— Qu'en pensent tes amis ? Tout à l'heure, ils...

— Ce ne sont pas mes amis, mais les siens.

Maclee est aussi populaire que le reste du groupe, voire plus. Mais pas populaire dans le sens star de l'école, mais comme quelqu'un de vraiment très apprécié.

— Ah bon ?

— Oui, les acteurs, c'est son truc à elle.

— Tu veux dire que tu traînes avec eux pour elle.

— Non, je n'aime pas traîner avec eux. Quand elle a besoin de me parler ou de me voir, je la rejoins.

Son regard me quitte pour fixer un couple assis un peu plus loin sur notre

droite. La fille est assise sur les genoux du garçon. Ils se chamaillent, s'embrassent, se bécotent sans avoir conscience du monde qui les entoure. Maclee baisse les yeux sur ses chaussures. Son visage est marqué par une expression méditative. J'imagine que ce sont des moments qu'il rêve de partager avec Violetta. Pourquoi ne se lance-t-il pas ? Ses rêves sont à sa portée, alors que pour certaines personnes, ces souhaits restent dans le domaine de l'inaccessible.

Nous ne parlons plus et un malaise s'installe entre lui et moi. J'ai besoin de réfléchir à tête reposée.

— Je dois rentrer, Maclee, lui dis-je soudain.

— OK.

Il saute du banc et se retrouve juste devant moi. En fait, il est grand, très grand. Je lève le visage et nos regards se rencontrent. Il est trop près. Je perds mon souffle. Malgré moi...

— *Kiss*, fait-il d'une voix douce.

Quoi ?! Alors qu'il reste stoïque, je recule et le toise. Le rôle de l'amoureux transi n'a pas duré longtemps. Terriblement déçue, je m'offusque :

— Oh là, stop ! J'avais décidé d'entrer dans ton jeu, mais...

Son regard pétillant de malice refait surface.

— Mais quoi ?

— Je refuse de t'embrasser !

Il se met à rire et lève ses mains en signe défensif.

— Du calme ! C'est mon prénom. Tu ne me l'as pas encore demandé.

Ah bon ? Ah oui. Peut-être. Décontenancée, je l'observe.

— Ton prénom, c'est *Kiss* ? C'est un diminutif aussi ?

— Non, Keith s'écrit K-E-I-T-H.

Avec un prénom pareil...

— Aaaaah...

— J'ai des parents originaux.

— Pas pire que les miens, apparemment.

Son regard rieur se fiche dans le mien et me désarçonne. Pourquoi ? Aucune idée. Je baisse les yeux et décide d'en rester là pour aujourd'hui.

— Je dois vraiment y aller.

— À demain alors ? s'assure-t-il.

— Ouais, c'est ça. À demain.

Je le plante là sans lui demander ce qui me taraude, c'est à dire : qu'est-ce qu'il a bien pu trouver de plus chez moi qui ait fait la différence avec une autre ?



## CHAPITRE 3

### Les règles du jeu

— Cassiopée ?

— Oui, maman ?

— Tu as vu mes lunettes ?

Je sors de ma chambre. Ma mère a insisté pour que je m'approprie l'unique pièce de l'appartement qu'on peut fermer à clé. Elle aime dormir sur le divan, m'a-t-elle juré, et la nuit, entendre la télévision la rassure. Alors, le lendemain de notre emménagement, j'ai investi dans le plus confortable canapé-lit de New York.

— Elles sont sur ta tête.

Elle tâte le haut de son crâne.

— Ah oui. Suis-je bête. Merci, ma fille.

Je lui colle un bisou sur la joue. Elle me sourit. Ce matin, ses iris sont aussi gris pâle que le ciel. Elle n'a pas besoin de lunettes de vue, mais elle certifie que son visage est plus harmonieux avec. Elle reste coquette quoi qu'il arrive.

— Tu as rendez-vous avec « pas tard » aujourd'hui ? me questionne-t-elle pendant que je vérifie mes livres d'école dans ma besace.

Je lève les yeux au ciel et esquisse un sourire malgré moi.

— Maman... je rentre tôt, promis. Je dois filer. Je t'aime.

Elle essaie de me saisir le poignet.

— Attends... Qu'est-ce que tu vois ?

Je fais marche arrière, m'accroupis pour être à sa hauteur, pose ma main sur sa cuisse et fixe, au-delà de la fenêtre, l'ennuyeux mur de brique du bâtiment voisin.

— Je vois un soleil magnifique, maman. Ses rayons percent à travers la vitre et illuminent le salon. En face de chez nous, il y a ce parc, tu sais ? Eh bien, sur une des branches du peuplier, je vois un merle qui fait son nid. Ah, j'aperçois

aussi deux gamins qui jouent ensemble avec une balle multicolore. Ils rient beaucoup. On ira s’y promener ce week-end, d’accord ?

Le coin de ses lèvres s’élargit.

— On pourrait même faire un saut à la plage s’il n’y a pas trop de vent, continué-je avec entrain.

Elle hoche la tête en me tapotant l’avant-bras. Je me redresse et lui presse l’épaule. Je vérifie qu’elle a tout à portée de main ; la télécommande et le téléphone avec l’appli vocale ouverte. Ça me tue de la laisser seule, mais je n’ai pas le choix.

Avant de quitter l’appartement, je jette un dernier regard à son fauteuil qui est tourné face au mur. Je me mords la langue pour ne pas déglutir. Je n’ai qu’un vœu, réussir mon année, trouver une agence, des contrats en or et nous offrir une petite baraque adaptée pour elle au bord de l’océan.

Je descends en flèche l’escalier. J’ai pris un peu de retard alors je presse le pas dans mon nouveau quartier. Longwood est l’un de ceux considérés comme étant à risques, mais ce n’est en rien comparé à OceanHill et Brownsville. Les façades défraîchies des boutiques ne sont pas si tristes que ça. Au contraire, j’aime l’ambiance rétro année 1980 et ses habitants cosmopolites.

Je passe devant le Fruit Market, le bazar de M. Huang, le snack mexicain et l’Olympic Theater qui est à vendre. Au-delà de la porte grande ouverte de son magasin, le tatoueur, derrière son comptoir, me fait un signe de la main. Je suis allée lui rendre visite la semaine dernière. Il est toujours bon de s’entendre avec les commerçants du coin en cas de problème. J’ai appris cela en grandissant dans la rue. J’ai appris également que ce n’est pas la pauvreté qui rend les ZUP difficiles à vivre, mais le nombre de mauvaises personnes qu’on y rencontre. Et il y a quelques zonards le soir, mais à moins d’y être forcée, je n’ai pas de raison de traîner sur ce trottoir la nuit. Vingt-trois heures, c’est l’heure de mon couvre-feu, c’est aussi l’heure à laquelle les boutiques ferment.

J’accède au métro aérien par des marches métalliques et fonce pour attraper un wagon. Je me cale contre la vitre et rêve du jour où je posséderai mon propre véhicule.

\*

— Cassiopée ?

Je noue mes baskets. Violetta s'assoit à mes côtés sur un des bancs du vestiaire adjacent au cours de danse.

— Cassie, rectifié-je.

J'ouvre mon sac et en sors un rouge à lèvres vermeil. Je la juge du coin de l'œil pendant qu'elle défait son chignon et laisse retomber dans son dos sa lourde chevelure. Ses longs cils battent comme des papillons lorsqu'elle les rattache en une queue-de-cheval sans aucune bosse ni mèche folle.

— Keith m'a demandé de te dire qu'il t'attend.

Je hausse un sourcil pendant que je colore ma bouche. Puis, après avoir refermé le tube, je marmonne un OK. Donc, le jeu a commencé et Keith n'y va pas avec le dos de la cuillère en utilisant Violetta comme messenger.

Elle prend le temps de m'examiner alors qu'elle est prête depuis plusieurs minutes. Je décide de mettre les pieds dans le plat :

— Il y a quelque chose entre vous ? Je ne voudrais pas m'immiscer dans une relation compliquée.

Elle rougit instantanément.

— Nous sommes amis. Et j'ai déjà un petit copain. Billy Ford, m'explique-t-elle avec une pointe d'orgueil. Tu connais ?

Elle scrute ma réaction de son regard violet ravageur.

— Pas du tout.

Comment faire retomber le soufflé. Ce n'est pas en me citant des noms d'acteurs qu'elle va me faire rêver. Je sais faire la différence avec un physique et une vraie personnalité. De plus, cela fait très longtemps que la gent masculine ne fait plus partie de mes centres d'intérêts.

— Il joue dans la série *Neverland*.

— Connais pas non plus.

Surprise, elle me contemple avec dans le regard un : « Mais tu sors d'où ? » Je force un large sourire pour ne pas l'offenser et me lève. Avant de franchir la porte, je me retourne.

— Il doit vraiment être canon, ce Heliot.

— Billy, me rappelle-t-elle.

— C'est ça, Billy.

Elle acquiesce lentement.

— C'est cool pour toi. Excuse-moi, je dois y aller. Si Keith m'attend...

Ses lèvres forment un petit o frustré.

*1 point pour la team CassiKeith - 0 pour Violiot.*

Quoi ? Billy ? Mouais... on s'en fiche.

J'allais tourner les talons, mais son air soudain très triste ne m'échappe pas. Elle essaie de cacher le tremblement de ses mains entre ses genoux. J'oriente un peu plus le buste dans sa direction.

— Ça va ?

Elle redresse la nuque et c'est bien des yeux humides qui me fixent. Et merde !

— Oui. C'est juste...

Un instant, je la crois prête à m'avouer quelque chose, mais finalement elle se ravise et baisse le regard.

— Juste, ne t'amuse pas avec lui, s'il te plaît, murmure-t-elle de sa toute petite voix.

Bravo ! À présent, j'ai le sentiment désagréable d'être un bulldozer sur le point d'écraser Bambi. Je l'observe un moment, mais j'ai l'impression qu'elle n'attend qu'une seule chose ; que je parte pour libérer ses émotions.

Elle l'aime... Putain, c'est clair. Elle a ce même regard qu'elle a eu à la fin du cours de danse quand il avait le dos tourné. Ce n'est pas une foutue possessivité, car elle me serait rentrée dedans et m'aurait dit qu'il lui appartenait ou un truc appris chez Garceland.

Mais ce n'est pas une garce... c'est en tout point évident.

Keith s'est donné une année, mais vu comme Violetta réagit au bout de deux jours, je ne lui donne pas une semaine avant qu'elle ne lui tombe dans les bras. Elle a des sentiments pour lui. Et ça, il est impossible qu'il l'ignore !

Je ne suis pas sûre que la position dans laquelle Keith me mette me ravit. Être celle qui divise un couple qui s'aime n'est pas une place glorieuse. Je devais me concentrer sur mes études, uniquement sur les cours, et pas me retrouver dans un triangle amoureux. Triangle est un grand mot. Je n'existe dans leur vie que pour un jeu sans véritable enjeu.

Déboussolée, je marmonne quelque chose d'inintelligible pour elle comme pour moi et quitte le vestiaire. Je traverse la salle de danse et j'aperçois Keith adossé au mur du couloir les bras croisés, en futur fantôme sur pattes, et je ne sais pas si c'est à cause de son air innocent, son style décontracté, ou le sourire radieux qu'il m'adresse, mais tout à coup, j'ignore pourquoi, tout ce qu'il dégage

me met hors de moi. Enfin si, des raisons, je peux en trouver plein. Ce que je constate, c'est qu'il m'utilise comme des personnes l'ont fait si souvent et que j'y ai sauté à pieds joints. Certes, lui, c'est d'une manière plus poétique, mais ça ne veut pas dire que ça ne m'atteint pas, que ça ne me fait pas sentir comme la dernière des salopes. Et dans le concept, j'ai déjà donné.

Je me déçois, mais lui plus encore. Il avait réussi à m'étonner. J'ai cru qu'il était différent. J'ai cru en sa sensibilité, en son amour pour elle, son besoin de la protéger. Pourquoi l'aimer alors qu'il la blesse par procuration ? Il est hors de question que je participe à ça. Je ne peux pas avoir déclenché un tsunami en France pour traverser un océan et devenir une connasse de premier choix. Je pensais faire mieux que ça, être meilleure que celle que j'étais.

Je passe devant lui et, sans m'arrêter, je lance les hostilités :

— Très classe la manœuvre, Maclee.

La déconfiture se lit sur son visage pendant qu'il se redresse du mur. Je sens son regard me piétiner le dos.

— Oh, ne m'appelle pas comme ça ! crache-t-il, furieux.

Je lève les yeux au ciel, ulcérée qu'en plus il le prenne mal. Il me rejoint au pas de course.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Je t'offre ta première dispute d'amoureux ! Tiens, et pour le reste, j'ai décidé de te faire payer mes services. Tu me dois cent balles, Maclee !

Ouais, j'en remets une couche. Ses manœuvres ne m'amuse pas du tout. Keith sent que je lui échappe et qu'il perd l'ascendant sur moi.

— Pourquoi tu fais ça ? fait-il d'une voix plus modérée.

— C'est bien comme cela que les amis de Violetta t'appellent, non ? rétorqué-je en continuant mon chemin. Mais quand c'est moi, c'est un problème !

Et je ne suis pas sa pote. Je suis même dans la case en dessous des amis de sa meilleure amie qu'il n'apprécie guère. Il se désintéresse de ma personne, il se fout donc de ce que je pense de lui, de ses techniques borderline pour conquérir le cœur de celle qu'il aime. Je parcours le grand hall puis claque la porte qui mène à l'extérieur du bâtiment. Keith toujours sur mes talons, je dévale les marches jusqu'au trottoir.

— Hé ! Parle-moi, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ton plan ! m'écrié-je sans me retourner.

Il court pour venir devant moi et tente de m'arrêter dans ma course folle. Il

piétine à reculons avant de s’immobiliser définitivement. Je suis à deux doigts de lui rentrer dedans. Revêche, je lève le regard.

— Tu lui fais du mal ! lâché-je enfin, le regard dur.

Ses traits se tendent. Sa mâchoire se crispe.

— Moi ? Moi, je lui fais du mal ?!

— Arrête ! Il y a bien une autre manière pour qu’elle s’en rende compte que...

— Non, il n’existe aucune autre manière !

Sûr de lui, il plante ses deux prunelles aux fonds des miennes pour me le faire comprendre. J’en perds aussitôt le souffle, mes arguments, ma détermination.

— Cassiopée, je ne veux pas me battre contre toi et je crois comprendre ce que tu veux. Viens, je t’invite à boire un verre. On va discuter, propose-t-il sans comprendre que rien ne va.

Plutôt que rien ne va plus...

— Laisse tomber. Je ne suis pas d’humeur aujourd’hui. Et puis, c’est une blague ton histoire, dis-je dans un rire nerveux.

Il me scrute, et j’ai encore l’impression qu’il fouille dans mon passé. Je détourne le regard pour empêcher cette intrusion. D’une voix tendue mais douce, Keith reprend :

— Non, c’est très sérieux ! Tout ça, ça l’est, Cassiopée ! Tu crois que je ferais ce genre de truc si elle ne comptait pas ?! Tu ne comprends pas parce que c’est compliqué et je flippe. OK, elle et moi sommes proches aujourd’hui, mais l’année prochaine, elle va quitter l’université. Faire sa vie. Rencontrer des gens. Elle va pouvoir tout oublier...

Il marque une pause et passe sa langue sur sa lèvre inférieure comme si cela pouvait l’aider à continuer.

—... et on ne se verra plus. Violetta n’est pas une amourette de passage, tu comprends ? Je ne fais pas cela pour m’amuser. Tu as déjà aimé quelqu’un, non ?! Tu dois savoir ce que ça fait de ne plus savoir comment s’y prendre !

Je le fusille du regard. Si j’ai déjà aimé quelqu’un ? Qu’est-ce qu’il en sait ?! En plus de ne pas me connaître, il m’invente une vie ! Et, bon sang, pourquoi ça me blesse ?

— Je me fous de ce que tu ressens pour elle, OK ! Je ne veux pas participer à tout ça, point ! On ne se connaît pas ! Je ne te dois rien !

Dépassé par ma colère, il hésite à me prendre les mains pour me calmer, mais,

face à mon regard courroucé, il se ravise.

— Je sais, je sais. Mais j'ai besoin de ton aide...

— Tu perds ton temps. Tu ferais mieux de chercher quelqu'un d'autre.

— Ça ne peut pas être une autre...

Il m'examine encore, mais avec moins d'assurance, comme si c'était sa dernière carte pour me faire changer d'opinion. J'expire tout l'air contenu dans mes poumons et, prise d'une étrange lassitude, je fais deux pas sur le côté pour m'en aller, et c'est sans doute ce que j'ai de mieux à faire, mais une question m'oblige à revenir face à lui.

— Pourquoi, tiens, hein ? Pourquoi moi ? le défié-je en levant le menton et plantant mes yeux dans les siens. Tu m'as bien regardée ?

Physiquement parlant, je suis l'opposée de Violetta ! Taille moyenne, brune, yeux marron, teint mat. Rien d'exceptionnel. Je n'ai jamais compris pourquoi on m'a souvent dit que je sortais du lot. Je regarde mes fringues, ma jupe courte. C'est peut-être ça. Ma garde-robe ressemble à celle d'une call girl. Zakari, mon ex, adorait. Tout ce qui était court et décolleté. Mes formes ont si souvent été dévoilées que je ne me rends plus compte que les courbes féminines peuvent être un attrait, et ça me fait chier !

Keith cherche ses mots. J'ai l'impression qu'il réfléchit à une vitesse folle. Quand il semble enfin prêt à me répondre, il prend un ton solennel, celui d'un oral de fin d'année.

— Il n'y a qu'une fille comme toi qui peut lui ouvrir les yeux. Tu danses aussi bien qu'elle. La façon dont elle t'a examinée en cours, ce jour-là, voulait tout dire. Je la connais, son regard enviait à peu près tout chez toi. Si tu es à mes côtés, même pas longtemps, peut-être comprendra-t-elle ce qu'elle est en train de perdre. Tu es ma dernière chance, celle que je pensais inespérée.

— OK, super. Merci d'avoir répondu à ma question.

Ses arguments parfaitement récités ne me convainquent pas le moins du monde. Je pivote, mais il me bloque à nouveau le passage.

— Attends ! Quand je t'ai vue danser, j'ai su que c'était toi parce que tu étais différente, intrigante et vraiment très belle !

Mon cœur fait un bond.

— Belle ?

Ses mots lui ont échappé, car il se redresse et, perturbé, il recule d'un pas.

— Oui, enfin, dans le contexte des répétitions, je t'ai trouvée très jolie à regarder.

Je le dévisage, puis secoue la tête. Ça devient très compliqué. Je ne sais pas si je vais pouvoir gérer tout ça.

— Et si tu lui disais que tu l'aimes. Tout simplement.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Pourquoi ? m'étranglé-je.

— Ce n'est pas si simple. C'est tout.

Je croise les bras sur ma poitrine. Il va devoir faire mieux.

— Cassiopée... commence-t-il. J'ai conscience de te demander un truc dingue alors qu'on ne se connaît pas...

— Pas du tout même.

— Tu as absolument raison. Excuse-moi de te mettre dans une situation embarrassante. Il y a des centaines de manières de la rendre jalouse, mais je te promets que plus une seule fois ce ne sera à tes dépens. Jamais je n'irai trop loin ni dépasserai les limites.

J'ai besoin d'une cigarette, depuis combien d'années je n'ai pas fumé ? J'ai besoin de nicotine, car je suis en train de capituler face à son doux regard.

— Déjà, le plus judicieux est de me mettre au courant de tes manigances.

— Je le ferai.

Il mordille sa lèvre. Je lève les yeux au ciel, à moitié décidée.

— Cassiopée ?

— Hum...

— On va le boire ce verre ?



# CHAPITRE 4

## Keith-me

Et j'ai dit « Oui ».

OK, je vous vois venir... Vous vous sentez dupés, trompés par la marchandise. On vous a promis une héroïne avec du caractère et tout le tralala. Mais toi qui me juges si vite, tu ne le connais pas. Tu ne sais pas qu'il a l'aura d'un de ces êtres qui t'attirent docilement jusqu'à eux pour te réconcilier avec la vie. Et à ce genre d'espèce (de sourire aussi), tu as du mal à dire non...

Aux petits soins, il m'invite à m'asseoir dans un des coins du salon de thé. Il reste debout devant moi, se plie en deux et ses paumes s'appuient sur le bois clair de la table.

— Tu as faim ?

— J'ai soif.

— Tu veux quoi ?

— N'importe quoi.

— OK !

Il se retourne et percute une employée.

— Excuse-moi.

Il la retient par la taille une seconde. D'abord, chamboulée, elle le détaille puis lui rend son sourire et ses yeux s'illuminent. Elle aussi a senti l'étincelle, ce truc rassurant. Mais quand il s'agit de Keith, le courant électrique n'ira toujours que dans un seul sens.

Je souris lorsqu'il se décale pour passer à côté d'elle comme si de rien n'était et qu'éperdue, elle le contemple tandis qu'il se dirige vers le comptoir.

Elle soupire, se détourne et son regard tombe sur moi.

— Il est déjà pris, chuchoté-je avec un air indulgent. Désolée.

Son chiffon en main, elle déguerpit sans demander son reste.

Eh oui, Keith est comme ça. Charmant. Attractif. Parce qu'il respire le calme

et l'équilibre.

S'il savait le merdier qui se trouve dans ma tête. S'il découvrirait mon instabilité, mes problèmes psychotiques et l'effort quotidien et épuisant que je fournis pour occulter mon passé, ce n'est pas une nana comme moi qui serait assise à cette table.

Mais sagement, Cassiopée Desjardins est bien là, attendant d'être servie, matant les petites pommes inaccessibles pour la planète enfermées dans un Diesel, juste sous les boucles du blouson en cuir d'un gentil garçon accoudé au bar d'en face. Si Laurine était là, elle rirait aussi fort que si je lui avais raconté une bonne blague.

Elle rirait, car, en général, les mecs trop *clean* comme lui ne regardent pas les filles comme moi.

Et d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je focalise sur ses fesses qui ne remplissent même pas assez son jean, pourquoi l'image s'imprime-t-elle dans mon esprit, au point que je ne m'aperçois pas qu'il a rejoint notre table ?

Il nous a ramené notre commande sur un plateau. Deux tasses fumantes de cacao, des croissants et des mini pains au chocolat dans une petite panier en osier. Un goûter de gentil garçon.

— Le patron est français. Je suis certain que même à Paris, ils n'en font pas d'aussi bons.

J'affiche un air dubitatif avant d'observer ces contrefaçons gustatives.

Il retire sa veste, découvrant un simple t-shirt blanc ajusté. Pas de cicatrices sur ses bras fins ni de tatouages. Pas d'ongles rongés, pas de stigmates sur les mains. Sa peau est nette, un brin halé et sans aucun grain de beauté. Keith ne sent ni le mauvais alcool, ni la cigarette, ni la drogue. Keith sent incroyablement bon.

— Cassiopée ?

Le flou devant les yeux produit par mes réflexions disparaît pour laisser apparaître le visage de Keith.

— Oui ?

— Tu rêvais ?

Je secoue la tête, troublée.

— Non, pas vraiment.

Je scrute à nouveau la collation qu'il vient de poser sur la table. Il déplace le chocolat au lait jusqu'à moi et je grimace.

— Je pensais à une bonne bouteille de vin quand tu parlais de me payer un verre, grommelé-je.

— Je ne bois jamais en semaine et il est à peine cinq heures, s’amuse-t-il. Sérieux, tu voulais de l’alcool ?

Du bout des doigts, j’écrase la croûte du croissant qu’il me tend. La viennoiserie n’a pas l’air si mauvaise finalement.

— Tu n’as jamais mis les pieds en France, car tu saurais que cinq heures, à quelques minutes près, c’est l’heure de l’apéro. Je reviens.

Je pousse ma chaise, me dirige vers le comptoir. Le patron, d’une quarantaine d’années, me sourit chaleureusement. Je scrute derrière lui et par bonheur, sur l’étagère, une petite liqueur est abandonnée au milieu des sirops et autres boissons pour ados. Je demande à ce qu’il m’en verse un peu dans mon chocolat.

— Attends, ma belle. J’ai un truc mieux que ça.

Il récupère ma tasse et disparaît dans la salle à côté. Il revient deux bonnes minutes plus tard.

— Chocolat brûlé au Baileys. Spécialité cachée du chef.

Je goûte son breuvage du bout des lèvres puis cligne des paupières, ravie.

— C’est délicieux !

— N’est-ce pas. Ça reste entre nous, je n’ai pas le droit de servir de l’alcool.

— Ce sera notre secret. Votre salon est devenu mon préféré.

Je lui dédie un clin d’œil et quitte le comptoir. Je rejoins Keith et me rassois face à lui, le sourire aux lèvres.

— Tu as l’air de meilleure humeur.

Je pointe l’index au plafond pour lui demander une minute et bois plus de la moitié du liquide dans la tasse. Je la repose et ferme les yeux trois petites secondes afin de me délecter des arômes d’amandes, de noisettes et de caramel. Quand j’ouvre les paupières, Keith m’observe avec trop grande attention, la tête légèrement inclinée sur le côté.

— Tu voulais qu’on parle. Parlons, je n’ai pas beaucoup de temps.

Il semble reprendre ses esprits.

— Oui, tu as raison. Allons droit au but. Qu’est-ce que tu veux ?

— De quoi tu parles ?

— En échange de ton service. J’ai compris. C’est donnant-donnant, n’est-ce pas ?

Proposer un marché équitable veut dire qu'on ne veut absolument rien devoir à l'autre. Ce qui est exactement la signification contraire de l'amitié. Je ne peux lui en vouloir. Il reste fidèle à lui-même. Fidèle à Violetta.

— Alors ? insiste-t-il.

Je regarde son beau sourire, ses belles lèvres, et pour le fun, je suis à deux doigts de lui dire que j'aimerais bien les embrasser. Au moins, on sera fixés.

— T'embrasser.

J'aurais pu m'abstenir, mais, vu sa tronche, je ne le regrette absolument pas. Il a l'air à la fois ahuri et crispé. C'est assez drôle.

— Tu rigoles ?

— Pas vraiment. Embrasse-moi et on est quittes, Keith, réponds-je avec calme et assurance.

Ses yeux s'agrandissent et ses iris analysent ma bouche. Merde, il va le faire ! Un instant, j'ai le corps qui se charge d'adrénaline et je regrette à peu près tout ce qui m'a conduit à être ici, face à lui, à son regard devenu brûlant. Enfin, je crois, je ne sais plus. Mon cœur martèle dans ma poitrine, et je perds complètement la notion de l'espace. Mais son expression devient glaciale. Un intense soulagement prend le dessus sur la sensation désagréable d'être en train de me prendre à vent. Ça, c'est ce qui s'appelle un ascenseur émotionnel !

— On s'arrête là, toi et moi, déclare-t-il froidement.

Fâché, il repousse sa chaise, mais j'interviens avant qu'il n'ait le temps de déguerpir. J'attrape son avant-bras.

— Bouge pas, je plaisantais.

Il s'immobilise et son regard s'abat sur notre contact. Ma paume fourmille. Je grince des dents, mais ça ne m'empêche pas de serrer plus fort mes doigts autour de sa peau de bébé. Je n'ai pas vraiment envie de le lâcher, pourtant je déteste toucher les autres, comme je hais qu'on me touche. C'est un fait avéré, c'est pourquoi je ne comprends pas.

Je décide de le libérer. Mon cœur bat, bien trop vite à mon goût, et la pulpe de mes doigts continue de me picoter. Mon regard se perd dans le sien, rageur.

D'habitude, les filles comme moi ne sont pas attirées par les mecs comme lui. Les nanas comme moi cherchent la violence, le danger, la dépendance, le mâle dominant, la mort cérébrale.

Keith se redresse et m'observe en restant sur ses gardes. Je lui retourne une figure similaire.

— Je plaisantais, Keith, lui assuré-je à nouveau, d'une voix calme. Tout va bien, tu n'es pas mon genre.

Il ramène sa main contre son front, pousse un profond soupir et retrouve une ébauche de sourire.

— T'es cash, purée ! Un instant, j'ai cru que tu étais sérieuse.

Il se rassoit face à moi.

— Non, je ne l'étais pas. Tu manques vraiment d'humour.

Son rire cassé remplit le salon. Ses yeux cuivrés s'accrochent aux miens.

— Tu m'as bien eu ! Mais plus sérieusement, que puis-je t'offrir en échange ?

Je l'analyse longuement. Tout ça me perturbe, car c'est une occasion que je n'aurais pas laissée passer autrefois. Une montre, un collier, même une paire d'escarpins que j'acceptais plus pour racheter le mal que quelque part je m'infligeais que pour excuser les marques imprimées temporairement sur ma peau.

— Je ne vois pas ce que tu as qui pourrait me plaire. Quoique ton blouson en cuir m'irait bien.

Un silence plane entre nous. Et si on m'offrait quelque chose de significatif pour une fois ? Je sens que ce blouson a une âme, une histoire.

Mais il ne me l'offrira pas...

— Tout ce que tu veux sauf ce blouson, dit-il avec sérieux.

*Évidemment.*

Mes lèvres se crispent une nanoseconde. Je baisse le visage et secoue la tête en poussant un petit rire amer.

— Eh, ça va ?

Il se penche en avant et essaie de capter mon regard.

— Ouais. Laissons tomber.

— Sérieux ? Tu ne trouves rien à me demander ?

— Non.

Il se gratte le crâne, comme si ma réponse était absurde.

— Il y a bien un truc que je puisse faire pour te rendre la pareille, réfléchit-il tout haut.

Je regarde au-delà des fenêtres en attendant qu'il en finisse avec le chapitre : Sauvez Cassiopée.

— Tu n’y mets pas du tien. Je te demande de faire un petit effort, Cassiopée.

S’il prononce encore mon prénom en entier, je quitte ce putain de salon de thé.  
Je m’emporte :

— Arrête ! J’en sais rien !

— Cherche mieux que ça !

Il y tient, à ce marché honnête ! Je serre les poings sous la table. Droit dans les yeux, je le défie :

— Tes possibilités sont limitées, tu ne crois pas ? Et si je veux un million de dollars ? Une maison sur la côte est ? Un vaccin contre le cancer !

*Revenir en arrière. Trouver un ami, un garçon comme toi qui m’aurait canalisée au lieu de faire ressortir toute la rage que j’éprouvais d’être née au mauvais endroit, de plaire aux mauvaises personnes. Être aimée par quelqu’un qui m’aurait protégée de son corps plutôt que détruire le mien... Ou simplement devenir une toute autre personne. Car je ne sais que briser ce qui est censé rester soudé à jamais.*

— Tu es loin d’être un génie, Maclee, soupiré-je.

Deux plis se creusent entre ses sourcils.

— OK, je comprends.

*Non, tu ne comprends rien.*

— Arrête, c’est bon. Tu n’as pas besoin de faire ça. Je n’ai besoin de rien. On attend que Violetta te tombe dans les bras et basta.

— Non. J’y tiens et je te propose un *deal*. Ne pouvant pas réaliser l’impossible, je vais t’accorder trois vœux raisonnables et je te jure de les réaliser...

Ce que je voudrais plus que tout au monde va au-delà du raisonnable. Je hausse les épaules. Surprenant mon geste, il marque un temps d’arrêt avant de reprendre :

—... et vu que tu n’es pas douée, je vais t’aider pour ton tout premier vœu. Sans réfléchir, là maintenant, quel est ton souhait le plus cher ?

— Réussir mon année, répond-je machinalement.

— Très bien. Et qu’est-ce qui pourrait t’aider à y parvenir ?

Il s’obstine !

— Un professeur d’anglais qui dispense des cours gratuitement.

— Et bien voilà... ouf, c’était laborieux ! Vœu numéro 1 réalisé.

Je hausse un sourcil.

— Et je peux savoir comment ?

— Regarde !

Mes yeux balayaient la salle.

— Où ?

— Devant toi !

— Je ne vois qu'une espèce de tignasse folle devant moi. Elle me barre carrément la vue. Tu vas chez le coiffeur des fois ?

— OK ! Je fais semblant de ne pas avoir entendu ta blague à deux balles.

Je grimace un sourire quand ses deux pouces le désignent.

— Moi ! Je peux être ton prof. Sans vouloir me vanter, j'ai de très bons résultats. Beaucoup de mes options sont déjà validées, j'ai un peu de temps à te consacrer. Et puis, ça tombe bien, je parle couramment anglais.

Il est con ! Je ris.

— C'est cool quand tu ris.

Je le fixe un peu troublée, puis dis tout bas :

— Je vais réfléchir.

En le regardant attentivement alors qu'il trempe ses lèvres dans son cacao, je me dis que c'est bien le genre de gars à relever n'importe quel défi. Je me détourne vers la pendule accrochée au mur.

— C'est l'heure, ça ?!

Il consulte la montre à son poignet.

— Cinq heures trente, s'informe-t-il.

Je chope mon sac à mes pieds. Surpris, il me questionne :

— Tu es attendue ?

Je ne lui réponds pas. Ma mère doit se faire un sang d'encre et elle ne m'a pas contactée. Il s'est peut-être passé quelque chose. Angoissée, je cherche mon porte-monnaie.

— C'est bon, j'ai dit que c'était pour moi.

— Merci.

Je récupère mon téléphone laissé sur la table et compose le numéro de ma mère. Son « Allô » me procure un soulagement infini.

— Ça va ?

— Oui, très bien pourquoi ? répond-elle, toute guillerette.

— Je suis un peu en retard, j'arrive tout de suite.

— Prends ton temps !

Je raccroche et m'apprête à quitter le salon, mais Keith s'est levé et me fait barrage une nouvelle fois.

— Tu t'en vas ?

— Oui, excuse-moi.

— Ne t'excuse pas, mais laisse-moi au moins ton numéro. Ça m'évitera de passer par Violetta si je veux qu'on se capte.

Je roule des yeux.

— C'est pas drôle.

Il retrouve tout le sérieux troublant dont il est capable par moments.

— Donne-moi le tien.

Il s'exécute et je lui envoie un texto dans la foulée.

— Voilà. Ne m'écris pas après 22 heures.

— Ah bon ? Pourquoi ? s'enquiert-il, étonné.

Aucune raison, juste pour jauger son degré d'intérêt.

— Comme ça. J'ai une vie aussi, qu'est-ce que tu crois, Maclee.

Je pivote et quitte le salon de thé.

Sur le chemin du retour, je reçois un message :

> *Ne m'appelle pas comme eux. Keith.*



## CHAPITRE 5

### C comme complètement foutue

« C »

Ma copie du premier contrôle de science s'écrase sur mon bureau. Le rouge y est prédominant et la lettre « C » en haut à gauche de la feuille est entourée plusieurs fois. En fait, le professeur a tout barré en long comme en large. J'étais à deux doigts de lui demander s'il avait encore de l'encre dans son stylo plume. Il me déteste, oh oui, ça se voit sur sa tronche qu'il ne peut pas me saquer.

— Expliquer les termes n'est pas suffisant, mademoiselle Desjardins. Il faut les connaître, avait-il scandé.

Trois semaines que j'hésite à composer le numéro de Keith. Trois semaines qu'on se croise. Il me fait des signes la plupart du temps. Au début, c'était ce qui pouvait s'apparenter à des « Alors ? », mais maintenant, ça ressemble à de simples « Salut ».

Je reste bloquée devant mon casier. Mon front collé dessus. J'essaie de contrôler mes nerfs. C'est la première fois qu'une mauvaise note me donne envie de pleurer parce que ce n'est pas la première. Je vais tout foirer. J'ai toujours eu de bons résultats, ceux qu'on a quand on écoute, participe en cours et révise avec régularité. La paresse n'a jamais été mon talon d'Achille, mais aujourd'hui, j'ai beau faire de mon mieux, c'est difficile. J'accumule le retard et tout est en train de capoter. J'ai l'impression d'avoir escaladé une montagne et de m'être arrêtée au milieu. Il y a plus de prise au-dessus. J'aurai beau y mettre du mien pour m'accrocher, tôt ou tard, je vais me ratatiner. Mais cette fois, je ne suis pas seule, il est hors de question d'entraîner ma mère dans ma chute.

— Cassiopée ?

Je redresse vivement la nuque et fourre avec maladresse dans ma besace, ma feuille que je tenais en accordéon dans ma main. Keith a les bras croisés et l'épaule appuyée contre le casier voisin juste à ma droite. Son expression soucieuse se transforme en hilarité.

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'interrogé-je, perplexe.

— Tu as le front marqué par les trous d'aération de ton casier.

Et merde ! Je me frotte avec vigueur la peau.

— Franchement, je n'ai jamais compris pourquoi ils ajoutent des aérations sur un casier de cinquante centimètres sur trente !

— Eh bien, c'est au cas où tu...

— Keith, je m'en fous, le coupé-je.

Je lève les sourcils. Il a retrouvé son sérieux tout en gardant son charmant sourire. J'y suis allée un peu fort.

— Désolée, essayé-je de me rattraper.

Il n'y est pour rien après tout.

— OK, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je sens d'ici venir les sarcasmes. Je l'admire une seconde, son allure stylée-décontractée, ses cheveux coiffés-décoiffés, et son expression rieuse-malicieuse. Oui, j'admire ce garçon à qui tout semble réussir. C'est dingue l'impression qu'il te donne d'être née sous la mauvaise étoile. J'expire fortement.

— Tout va super bien. Je dois y aller. J'ai besoin de répéter avant le cours de danse.

Je le contourne, mais au passage, il se penche et me souffle à l'oreille :

— Trois semaines...

Je me tends comme un arc et des frissons s'enroulent autour de ma nuque. Je tourne le regard et nous nous jugeons. Il poursuit :

— On peut savoir ce que tu attends ?

Je n'ai jamais répondu à son message. Je n'ai même pas enregistré son numéro.

— Je n'ai pas eu le temps.

— Quoi, c'est tout ?

— Oui, c'est tout... (Je soupire) Écoute, en ce moment, je n'ai pas la tête à jouer les entremetteuses.

Je relève le menton. J'espère qu'il comprend que cela est valable pour aujourd'hui comme pour demain. Il prend un air compatissant que je n'aime pas du tout.

— Je te demande seulement d'être toi-même, mais à côté de moi, et puis, tu as besoin de ce cours particulier. Jack est dans ta classe et m'a rapporté que tu

n'avais pas de bons résultats.

— C'est une sale balance, ton pote.

— C'est justement pour cela que ce n'est pas mon pote.

Je fronce les sourcils. C'est usant. En fait, c'est usant de côtoyer quelqu'un et d'être sur la retenue, de ne pas pouvoir lui parler de mon quotidien, mes tracas, car il s'en fiche. Ce qu'on fait là, c'est jouer la comédie. Je suis quelqu'un d'entier, et le cinéma n'est pas fait pour moi.

— Hé, ça va, Maclee ?

Un des gars que Keith m'avait présentés la dernière fois lui tape dans l'omoplate. Le tombeur... Je ne me souviens plus de son prénom.

— Ouais, très bien.

Keith le scrute avec méfiance.

— Vous faites quoi ? Salut, Cassie.

Je hoche la tête en guise de réponse.

— On discute, rétorque froidement Keith.

Surprise par son ton, je le dévisage pendant qu'il se redresse de toute sa hauteur.

— Je vois ça... Alors, Cassie, tu te plais dans ce bahut ? Nous pourrions...

— Tu permets, Aaron ? Nous discutons d'un sujet important.

Aaron paraît étonné mais n'insiste pas.

— OK, mec. Je ne voulais pas vous déranger.

Malgré tout, il reste campé à nous observer.

— Bon, à plus tard, le presse Keith.

— Oui, à plus tard, répète Aaron toujours songeur.

Il ne me lâche pas des yeux. Exaspéré et voyant qu'il ne bouge pas, Keith, d'un mouvement du menton, m'indique de l'accompagner. J'obtempère et nous plantons le beau gosse devant mon casier. Nous passons à travers la masse compacte d'élèves qui se rendent en cours. Keith est difficile à suivre tant il presse le pas.

— Tu as un problème avec lui ? lui demandé-je.

Il met une éternité avant de me répondre de mauvaise grâce, sans me regarder.

— Ils parlent sur toi.

Mes sourcils sont montés au plafond.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'ils disent sur moi ?

De petites ridules froissent son front.

— Laisse tomber, ils sont nazes. Bon, je te laisse ici, ma salle est de l'autre côté du bahut.

Il bifurque et avant qu'il n'ait eu le temps de disparaître, je l'interpelle :

— Attends !

Je ne suis pas idiote au point de me mettre des bâtons dans les roues. En effet, j'ai urgemment besoin de quelques cours de soutien. Il pivote, la surprise se lisant sur ses traits.

— OK, j'ai besoin de ton aide, avoué-je en affaissant les épaules.

J'ai cours de danse dans une heure et j'ai déjà l'impression d'être crevée. Le coin de ses lèvres s'élargit alors qu'il revient sur ses pas.

— Dis-le plus fort.

— Quoi ?!

— Tu dois être plus convaincante, miss. Pas de motivation, pas de résultats. Je refuse de perdre mon temps avec un cas désespéré.

Je lève les yeux au ciel, malgré tout amusée par sa taquinerie de gamin.

— J'ai besoin que tu me donnes des cours, Keith ! Tu es content ? dis-je en riant un peu.

— Bah voilà, c'est beaucoup mieux. Moi aussi, j'ai besoin de toi. Mais ça, tu le sais déjà.

Oui, je le sais déjà...

— On se rejoint après ton cours, ce soir. Tu viens chez moi. Tu as pris une veste ?

Wouah, ça fait beaucoup d'informations d'un coup. Alors, si j'ai bien compris : un, on va chez lui et deux, qu'elle était la question qui a suivie ? Ah oui, une veste. Attends, pourquoi une veste ?

— Je... euh... non.

— Ça risque d'être un problème. Mes parents sont super catho, tu vois ?

Je porte mes poings sur les hanches.

— Non, je ne vois pas.

— Eh bien moi, si. C'est charmant, n'en doute pas... mais...

Il baisse le regard et fait semblant de loucher sur ma poitrine.

— Hé ! m'exclamé-je en m'écartant.

Il renverse la tête en arrière pour rire à gorge déployée. J'ai envie de le rouer de coups.

— Pervers... murmuré-je, amusée.

— Je n'ai franchement rien à redire sur ta tenue vestimentaire, Cassiopée, cependant ma mère risque une syncope et mon frère ne va pas nous lâcher. Mais pas de panique, je trouverai un truc le moment venu.

Je ne savais pas qu'un simple décolleté était une atteinte à la pudeur dans ce pays. Aussi, l'idée d'aller chez lui me branche moyennement.

— On pourrait aussi se retrouver au salon de thé, non ? proposé-je néanmoins.

— Il nous faut un environnement calme où tu puisses te concentrer. Prépare-toi, tu vas en baver avec moi. Les choses sérieuses, je les prends par logique très au sérieux. Cette fois, je suis à la bourre. À tout à l'heure...

Il serre dans ses mains les bretelles de son sac à dos, fait volte-face et se met à courir dans le hall à présent vide.

Je le regarde s'éloigner. Au bout du couloir, il s'arrête et m'interpelle tout en continuant à marcher à reculons :

— Ah, au fait, Cassiopée ! Violetta est ma voisine.

## CHAPITRE 6

### Parfaitement parfait

OK, c'est la merde. Un truc puant que je n'avais pas prévu. Enfin, j'aurais pu anticiper le fait qu'on me laisse pourrir dans cet ascenseur en face du couple phare : Violetta et Keith qui se parlent, se contemplant comme deux amoureux transis.

C'est à vomir...

Arrivée au second étage, elle embrasse tendrement Keith sur la joue. Lui, passe la main dans ses cheveux à elle, l'attire plus près avant de la libérer avec regrets évidents.

À vomir deux fois...

— À demain, lui souffle-t-elle.

Il lui sourit puis Violetta me scrute en biais, mais avec de la sympathie dans les yeux.

— À demain, Cassiopée.

— Cassie, maugréé-je.

Elle tourne le regard vers Keith puis le baisse avant de quitter la cabine. Je dévisage ce dernier pendant que les portes coulissantes se referment derrière elle.

— Quoi ? lance-t-il, avec innocence.

— Rien.

J'ai envie de lui dire qu'il s'y prend mal. Qu'il devrait montrer un minimum de détachement en ma présence, car tout le monde se demande qui il veut rendre jalouse. Pourtant, je me tais. Plus je me tiendrai loin de leur histoire, mieux j'arriverai à oublier qu'on m'y a impliquée.

Les battants s'ouvrent à nouveau sur un palier privatif. Une porte blindée couleur anthracite nous fait face. Nous avançons jusqu'à son seuil.

— Reste ici, je reviens, m'arrête Keith.

Il disparaît dans l'appartement et ferme la porte derrière lui. Celles de

l'ascenseur chuintent dans mon dos et je me retrouve dans le noir.

Formidable...

Je demeure prostrée, car aucune petite veilleuse n'indique l'interrupteur. Je ne suis pas claustro, mais il y a des limites à se tenir dans la pénombre sans paniquer.

Keith réapparaît enfin, et des lumières jaillissent d'elles-mêmes du plafond. Il bloque sur ma mine alarmée.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? rit-il.

Je lève l'index au plafond.

— Détecteur de mouvement, c'est ça ?

— Ouais, fait-il en riant plus fort.

Il me tend, ouverte, une veste en jean assez grande pour que deux comme moi rentrent dedans. J'empoigne le col et le baisse sous mes yeux.

— Tu veux que je fasse quoi de ça ?

— Que tu l'enfiles.

Il l'agite devant moi.

— Allez !

— T'es sérieux ?

— Absolument.

— C'est la tienne ?

— Oui. Mets-la, s'il te plaît.

— La syncope ? l'interrogé-je une ultime fois en haussant un sourcil.

— Au nom de la syncope oui, s'esclaffe-t-il.

J'enfile le vêtement à contrecœur. Je suis bonne pour ressembler à rien.

— Je n'ai pas de sœur, me confie-t-il pour s'excuser. Et si je t'avais prêté un pull ou un t-shirt, ma mère l'aurait forcément remarqué, alors qu'une veste en jean, ça passe.

Je dois admettre qu'il a raison. Ce genre de vêtement est assez commun. Je finis de boutonner le haut quand il actionne la poignée de la lourde porte et m'invite à entrer.

Et le seul mot qui me vient à l'esprit, c'est : « waouh ».

De l'extérieur, le bâtiment ne payait pas de mine de par son année de construction. Mais partout où je pose les yeux, je m'extasie. La pièce principale

doit faire toute la longueur de l'immeuble. La perspective donne l'impression qu'elle se prolonge à l'infini. Les murs en briques apparentes, le parquet foncé verni, les poutres en bois cassant le plafond ainsi que les grandes baies sur le mur de droite avec vue sur le Brooklyn Bridge me laissent sans voix. Tout a l'air si authentique. Les meubles à la plus petite décoration semblent avoir traversé les océans pour arriver jusqu'ici et c'est comme si chacun avait rapporté avec lui sa propre histoire. Tout est associé avec goût, des imposants lustres en cristal aux trois énormes horloges accrochées à la cloison suivies des nombreuses photos en noir et blanc. Au premier plan, une grande table réside et à sa gauche se trouve le bar de la cuisine. Au second plan, un billard en merisier et au fin fond du loft, deux salons se perdent dans la profondeur de l'espace. Des portes sur le mur de gauche indiquent que l'endroit est plus spacieux encore.

— Un étage pour chaque appartement ? murmuré-je, sous le choc de cette merveille architecturale.

— Oui, c'était un vieil entrepôt. Mes parents ont acheté l'immeuble il y a vingt ans et l'ont retapé.

— Tout l'immeuble leur appartient ?

— Seulement celui-ci. Ils ont vendu les appartements du dessous.

Là où loge Violetta... sa voisine. J'ai du mal à m'en remettre. Comment peut-on vivre ici et consentir à sortir faire ses courses ? Je m'imagine, avec plaisir, mourir de faim devant le fabuleux spectacle qu'offre la vue.

OK, ils sont friqués. Ce qui m'étonne qu'à moitié finalement. Notre école n'est pas ce qu'on pourrait définir comme abordable pour le commun des mortels.

— Tes parents font quoi dans la vie ?

— Ma mère est directrice d'opéra et mon père photographe.

Je comprends d'où vient la fibre artistique de Keith. Nous passons entre la table et le bar de la cuisine et je m'aperçois que ses parents sont en train de préparer à dîner. Une bouteille de vin à l'étiquette française est débouchée, ils la savourent dans des verres à pied pendant qu'ils s'attellent à leurs tâches respectives. Si ce n'est pas le comble de la classe et du raffinement.

Keith me présente rapidement.

— C'est Cassiopée. Nous allons bosser.

— Bonjour, Cassiopée, répondent-ils en cœur.

Je comprends immédiatement de qui Keith tient son sourire. Sa mère m'en



offre un à ce moment même. Il s'agit d'une femme charmante aux longs cheveux auburn retenus par un serre-tête. Sa toilette ? Un tailleur prune bien coupé, soigné et sage. Ses parents sont diamétralement opposés niveau style, car son père porte une chemise négligemment ouverte dont il a retroussé les manches et un gilet par-dessus. À l'évidence, il est plus vieux que son épouse d'une dizaine d'années.

Ils ne se montrent pas curieux de me voir et ne me font subir aucun examen. Ils ne sont ni indiscrets ni inquisiteurs. Aucune question gênante ne vient troubler l'ambiance de ce lieu chaleureux et accueillant.

D'ailleurs, sans plus d'explications, ils nous laissent filer. J'ai l'impression qu'ils accordent toute leur confiance à leur fils.

Parfaits parents. Enfants parfaits.

Et alors que je crois que l'on va s'enfermer dans sa chambre, nous passons entre le billard et le juke-box, puis devant le premier salon aux fauteuils club pour enfin nous arrêter dans celui dont les baies vitrées font le coin. Keith pose son sac à dos sur la table basse face à l'écran plat et ne perd pas une seconde :

— Nous allons commencer par les bases. Je connais à peu près ton niveau grâce à ton accent à rayer les murs.

Je ne le remercie pas pour le compliment.

Très sérieux et impliqué dans sa tâche, Keith sort tout le nécessaire du parfait élève : stylos et les feuilles de son classeur, puis nous travaillons pendant une heure et demie sans interruption. Ce Keith-là m'impressionne. Je prends conscience qu'il est doté d'une intelligence incroyable. Il file plusieurs fois dans sa chambre pour me rapporter des livres qui pourraient m'aider et qui sont, selon lui, absolument à lire. Au lieu de s'arrêter sur le vocabulaire, il m'explique les exercices et finalement, nous passons en revue tous mes devoirs de la semaine.

Mon regard dévie sur une des trois grosses horloges fixées au-dessus du vaisselier du salon numéro un. Même s'il est loin d'être vingt-trois heures, je préfère rentrer pendant qu'il fait encore jour.

— Keith, je dois y aller.

La nuit a tendance à tomber vite sur New York et le temps à défiler avec Keith.

— Euh... OK, comme tu veux.

J'entends une pointe de regret dans sa voix. Une déception non pas due à mon départ, mais surtout parce qu'il avait commencé à dissenter sur une nouvelle leçon. Il n'insiste pas, se met à ranger son stylo dans sa petite trousse d'étudiant

et replace consciencieusement les feuilles que nous n'avons pas utilisées dans son classeur puis le tout dans son sac à dos. Alors que j'aurais traité un autre de psychorigide, chez Keith je trouve cela... mignon.

— Tu es doué pour enseigner, je trouve.

— Merci. Et j'avoue que ça m'a plu de revoir tout ça.

Je n'arrive pas à imaginer Keith jouant un rôle. Il paraît si authentique et franc.

— Pourquoi acteur ?

Il lève un sourcil étonné.

— Acteur ? Tu te fous de moi ? m'envoie-t-il, comme si cela l'avait piqué.

— Pourquoi ? Ce n'est pas ce qu'aime Violetta ? Les acteurs justement.

— Je suis amoureux. Pas con.

Il se met à rire avant de poursuivre :

— Ce qui me passionne, c'est la mise en scène.

Mon regard sur lui change du tout au tout et est amplifié par cette agréable fin de journée en sa compagnie. En plus d'être brillant, Keith est surprenant.

— Tu sais, tous les acteurs ne sont pas cons, le corrigé-je tout de même sévèrement en me levant. Comme les danseuses d'ailleurs. Ce ne sont peut-être pas des métiers où il faut intellectualiser nos faits et gestes, je te l'accorde. C'est plus profond, Keith. Ce n'est pas dans la tête que ça se passe, mais dans le cœur.

Je deviens poétique maintenant. Mais c'est pour qu'il comprenne qu'il n'y a pas que de faux semblant dans ces arts, mais un réel travail derrière. Il me contemple de longues secondes comme s'il ne saisissait pas le sens de mes dernières paroles, puis se redresse et répond en me fixant :

— Tu te méprends. Je ne dis pas que les acteurs sont bêtes, enfin les amis de Violetta le sont, mais juste que je tiens un peu plus à ma carrière qu'à ses idéaux.

Il a de nouveau baissé les yeux sur son sac qu'il est en train de refermer.

Ça me rassure quelque part. Pas qu'il tienne à sa carrière, mais qu'il se sente assez libre dans ce qu'il éprouve pour penser par lui-même. Ce que je n'ai jamais réussi à faire vraiment et je le respecte encore plus pour cela. Malgré un caractère affirmé, j'ai toujours eu du mal à faire preuve d'autonomie et d'indépendance du côté sentimental. Mon ancien petit ami était écrasant.

— Keith ?

— Hum, fait-il sans m'accorder un regard.

— Que disent-ils de moi ?

Mon cœur bat à cent à l'heure. Je comprends que ce qui me touche n'est pas ce qu'ils racontent, mais ce que Keith entend. Et c'est toute une nuance.

Keith relève la tête avant de la baisser en marmonnant :

— Rien qui vaille la peine d'être répété.

— Je te le demande, dis-je avec plus de fermeté.

Il me fixe à présent.

— OK, si tu y tiens. Alors en moins vulgaire, ils disent que tu as un beau visage et une plastique attrayante. Tu comprends vite. Une fois par semaine est suffisant. Le lundi ? Ça te va pour les cours ? Nous aurons tout abordé avant la fin du premier trimestre.

Keith passe du coq à l'âne. Cependant, je ne sais pas si c'est pour préserver mon amour propre ou parce que ce genre d'histoires me concernant ne l'intéressent absolument pas.

— Tu seras libre ensuite, finit-il.

Je hoche la tête et je comprends que ça va au-delà de mes capacités et le temps que je mettrai à intégrer ses enseignements, mais que ce terme s'applique à notre marché. C'est bizarre, ma sensation de bien-être vient de s'envoler, comme par magie.

Nous quittons l'appartement et Keith m'accompagne jusqu'à l'arrêt de bus sans dire un mot. Il sait parfois se montrer aussi taciturne que moi.

Je commence à retirer sa veste, mais il m'interrompt en levant la main.

— Garde-la, je te la donne.

Surprise, je l'interroge du regard.

— Je ne la mets plus depuis longtemps.

Évidemment, il porte continuellement ce cuir. Même s'il lui va bien, j'aimerais bien le voir dans un style moins sombre. Un peu comme je le vois moi : rayonnant. Sans pouvoir m'en empêcher, j'observe plusieurs minutes à la dérobé.

Il est si bien éduqué que même quand le bus s'arrête devant nous, Keith attend que je monte dedans. Une fois que je suis assise à l'intérieur, nous nous saluons cordialement à travers la vitre puis les mains dans les poches, il reprend le chemin de chez lui. Je n'arrive pas à le quitter des yeux même quand le bus passe à son côté. Keith ne relève pas la tête pour me faire un dernier signe.

Pourquoi le ferait-il ?

Et là, c'est comme un retour brutal à la réalité. L'intérieur du bus a une odeur de joint. Un gars a dû s'en griller un depuis les banquettes du fond.

Tout mon corps frissonne de dégoût. Cette odeur, je l'ai sentie mille fois et pas forcément dans des circonstances plaisantes.

J'enfonce mon nez dans le col de la veste. Elle est mille fois trop grande, mais bizarrement, je prends du plaisir à la porter. Elle sent une odeur douce et rassurante. L'odeur de la maison de Keith.

# CHAPITRE 7

## Aveugle

Le lendemain, je n'ai pas la motivation pour me rendre en classe malgré toutes les armes que m'a données Keith pour affronter ce satané cours de science et son professeur « Je-ne-peux-pas-piffrer-ta-tronche ».

Je n'ai pas envie d'y aller, car je me sens lasse. Ça m'arrive parfois quand il fait super beau dehors. Pour certaines personnes, la pluie fiche le cafard, moi c'est ce ciel trop bleu, les gens trop heureux que je croise qui m'angoissent.

Ma mère ne tape pas à la porte. Elle sait que dans ces moments-là, j'ai besoin d'être seule et à raison, ce jour est un jour spécial.

Alors je descends les stores et me cloisonne sous les draps, écoutant le bruit sourd du métro. Attendant que ce gros nœud dans ma gorge disparaisse. Que mes jambes veuillent bien fonctionner. Que mon estomac réclame un peu de nourriture. Et que mon cœur arrête de peser une tonne.

Mon portable vibre sur la table de chevet. Avec paresse, j'allonge le bras pour l'attraper.

> *Keith : Tu es malade ?*

> *Moi : Non.*

> *Keith : OK.*

J'attends.

Dix secondes.

Trente.

Quatre minutes.

Je balance mon téléphone au-dessus de la couette. Quel connard, il pourrait faire semblant d'être inquiet... Et merde, je m'en contrefous.

Le lendemain, mon portable vibre de nouveau. Cette fois, j'ai réussi à sortir du lit pour prendre une douche. L'esprit encore embrumé, je m'essuie lentement. Je

ne regarde même pas qui m'a écrit, retourne l'écran face en bas et l'oublie sur le meuble de la salle de bains.

À la nuit tombée, j'aide ma mère à s'étendre sur le canapé-lit que j'ai déplié pour elle, puis lui donne l'insuline dont elle a besoin. Je reste accroupie à ses côtés en lui caressant doucement les cheveux.

— Que vois-tu ? demande-t-elle, l'air inquiet.

J'inspire longuement.

— Je vois de belles choses, elles sont bien plus belles qu'hier.

Je suis obligée d'aller mieux de toute manière. Je ne peux pas me permettre de manquer encore une seule fois les cours. Mais j'avais besoin de prendre du recul. Hier, c'était l'anniversaire de mon père. Un jour que, depuis toute petite, j'ai toujours tenu à fêter.

— Tant mieux.

Elle sourit.

— Je t'aime, maman.

— Je t'aime, murmure-t-elle tout bas alors qu'elle dort déjà.

Je déplie les genoux pour me redresser et mets le son de la télé moins fort. C'est à ce moment-là que je cherche mon portable et que je m'intéresse aux messages.

> *Keith : Tu seras absente longtemps ???*

> *Keith : ??*

> *Keith : ?*

Plus concis, tu meurs.

> *Moi : J'ai juste besoin d'être tranquille.*

> *Keith : OK.*

Ces « OK » m'exaspèrent. Je réfléchis au moins quatre bonnes minutes à comment lui retourner son intérêt proche du néant puis pianote sur les touches de mon smartphone.

> *Moi : Pendant mon absence, profite-en pour avancer avec Violetta.*

> *Keith : Sans toi, ça ne risque pas d'avancer.*

> *Moi : Pas de la rendre jalouse... mais pour conclure.*

Pas de réponse. En fait, rien ne l'obligeait à poursuivre cette conversation, mais cela ne m'a pas empêchée de garder les yeux rivés sur mon portable

plusieurs minutes après.

\*

Je m'ennuie. Il n'est que dix-neuf heures, et je m'ennuie ferme. Très concentré, Keith est en train de lire un paragraphe de Henry James. Je découpe un bout de gomme avec mes ongles et le jette sur sa tête. Mon pauvre projectile se perd dans sa tignasse bouclée. Keith n'a rien senti et poursuit l'analyse du texte. Je réitère le geste et, cette fois, ça tombe sur le haut de son front. Keith s'arrête et me dévisage. Je lève les yeux au plafond, il m'imité. Son regard retombe sur moi. Je hausse les épaules et il me regarde en fronçant les sourcils avant de retrouver sa lecture. Je soupire. Il m'exaspère d'être aussi sérieux.

Finalement, un sourire amusé vient ourler le coin de ses lèvres et il souffle tout bas :

— Gamine.

Je souris à mon tour. Ravie de le voir réagir. Bon... 19 h 01 et je m'ennuie toujours.

Voilà un mois que ça dure. Chaque lundi, Keith et moi raccompagnons Violetta avant d'étudier chez lui. Miracle, il fait des efforts et arrive à se tenir près d'elle sans la toucher pendant toute l'ascension jusqu'à son appartement. Violetta entretient la conversation le plus souvent. Et quand elle s'adresse à moi de sa petite voix aiguë et douce, c'est toujours pour parler de danse, de la nouvelle choré et des enchaînements techniques qu'elle a du mal à maîtriser. J'essaie de lui donner quelques astuces de souplesse apprises dans ma précédente école, et aujourd'hui, c'est moi qui ai eu droit à une bise sur la joue.

— Tu veux boire quelque chose, Cassiopée ? me demande aimablement le père de Keith depuis la cuisine.

Je me lève du fauteuil, traverse le salon et avance jusqu'au comptoir, profitant de ce que Keith est allé me chercher l'un de ses sempiternels anciens cours.

— Oui, s'il vous plaît, monsieur Maclee.

— Appelle-moi Daniel. Mais je t'en prie, assieds-toi.

Je m'installe sur un des tabourets devant le bar et cale mon menton sur mon poing.

Les parents de Keith sont une vraie série télé pour moi. J'ai l'impression de vivre dans la maison idéale de Brandon et Brenda, c'est fascinant. Alors je les

regarde s'affairer, se chamailler gaiement et rire. Un sandwich aux abords délicieux se matérialise devant moi. La mère de Keith est un véritable cordon bleu.

— Merci, Suzanne.

Le patriarche ouvre le frigo et énumère les boissons à disposition.

— Je veux bien une petite bière, « pa », clame Nolan qui est arrivé de nulle part. Tu me suis, Cass ?

Il me fait cadeau d'un clin d'œil et s'assoit sur le tabouret à côté de moi. Je l'examine et, étirant mes lèvres, je lance gaiement :

— Je te suis.

— Parfait ! me renvoie-t-il.

Nolan est le frère de Keith. Un garçon ultra sportif qui joue au tennis pro. Il est un peu moins grand que son cadet, mais est beaucoup plus charpenté. Bien moins sérieux que Keith et plus extraverti, il a une assurance qui dépasse toutes les limites de la modestie. Il est plutôt beau, même avec des traits de visages assez banals. Il lui manque ce fameux sourire que possède Keith, et cette étincelle dans les yeux. Les iris bruns de Nolan sont plus sombres, son regard moins déterminé.

— Cassiopée, je te cherchais. J'ai retrouvé le cours dont je te parlais...

Sa voix s'éteint quand il constate que son frère aîné est à mes côtés.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? Et ton entraînement ?

— Je peux bien le sauter une fois et il y a un match de tennis important. Je pensais le suivre dans le salon.

— Le salon est déjà pris.

— Comme s'il n'y avait pas assez de pièces dans cette maison, se moque gentiment Nolan.

Il se penche au-dessus du bar, attrape un tire-bouchon et décapsule le goulot de nos deux bières. Son regard se tourne vers moi et j'ai l'impression qu'il me déshabille. Chaque couche de vêtements y passe. Je ris intérieurement. Pas discret du tout, le garçon.

— Violetta nous a raconté que tu étais danseuse comme elle.

Violetta a parlé de moi à la famille de Keith ?! Je dévisage ce dernier à la recherche d'une explication, mais il préfère baisser les yeux.

— C'est ça.



— C'est un beau métier.

— Il me plaît, oui.

— Et Cassiopée a encore pas mal de trucs à voir avant de partir donc si tu per...

Nolan interrompt son frère :

— Ça fait plus d'un mois que vous travaillez sans relâche, laisse-la souffler.

Keith cède à contrecœur, mais reste debout à tapoter le bar, visiblement pressé.

— Deux minutes, pas plus, marmonne-t-il.

Nolan hausse un sourcil étonné avant de se tourner complètement pour lui faire face.

— L'impatience n'est pas ton genre, frangin. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Keith soupire en guise de réponse.

— Ah mais c'est évident ! Ta patience commence à peser lourd ! ricane Nolan. Faut vraiment que tu te trouves une copine.

Cette remarque me met mal à l'aise pour Keith. Malgré tout, ce dernier reste stoïque.

— Contrairement à toi, je ne cherche pas à prouver quoi que ce soit.

Nolan avale une gorgée de bière en fixant son frère droit dans les yeux.

— Tu sais, Cassiopée, Keith, pour ses dix ans, a commandé une poupée à nos parents.

Mon regard se braque sur Keith et je réprime un sourire.

— Et ton Hummer XXL pour tes seize ? On en parle ? T'essaies de compenser quelque chose ?

Nolan serre les poings, ça sent la bagarre. Keith se grandit un maximum. Malgré ce semblant d'intimidation, je ne suis pas certaine qu'il ait le dessus.

— Les garçons ! Mais qu'est-ce qui vous prend ? les réprimande Suzanne avec sévérité alors qu'elle passe devant le bar pour déposer les assiettes sur la table.

Les deux obéissent et se détendent immédiatement. La pièce retrouve sa sérénité coutumière.

— Ça te dit de mater un match de tennis ? me lance Nolan en s'extirpant de son siège.

— Je ne suis pas contre une petite pause.

Je fixe Keith qui secoue activement la tête à la négative.

— Pourquoi ? lui soufflé-je, suppliante.

— Elle a bien le droit de se reposer deux secondes ! Tu aimes le tennis, Cass ?

— Absolument pas.

Déçu, Nolan soupire longuement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? le questionné-je en riant.

— Tu aurais pu être parfaite. Allez, viens. C'est certainement parce que tu n'en as jamais regardé avec moi.

— Je répète que le salon est déjà occupé, maugrée Keith.

Cependant, Nolan ne l'entend pas de cette oreille. Il m'invite à le suivre, j'accepte de bonne grâce. Keith nous précède. Une fois dans la pièce et après avoir allumé l'écran plat, Nolan s'affale près de l'accoudoir du canapé trois places et pousse les dossiers de la table basse avec les pieds pour pouvoir y poser ses talons. Keith rattrape à temps le classeur sur le point de s'écraser au sol. Sa méthode est un peu cavalière, mais ça a le mérite de faire les pieds à son cadet.

Je m'assois à mon tour sur le petit fauteuil Louis XV rouge cerise dans l'angle.

— On supporte quelle équipe ? demandé-je à Nolan en portant le goulot à mes lèvres.

Je vide pratiquement ma bière. Les deux frères m'observent, les yeux comme deux ronds de flan. L'un sourit, admiratif, et devinez qui fronce les sourcils, désapprobateur.

— Quoi ? lancé-je au rabat-joie.

— Rien, mâchonne Keith en s'appuyant, bras croisés, sur le rebord de la fenêtre juste à ma droite.

Nolan embraye aussitôt :

— Mon père est d'origine suisse, et vu qu'il s'agit du même continent, la logique veut que je sois pour l'Espagne. C'est kif-kif !

— Mais non ! Je ne vois pas le rapport ! m'offusqué-je en riant.

Va annoncer cela à un Suisse ou à un Espagnol, Nolan ! Il paraît désorienté par ma remarque.

— Les deux se situent bien en Europe, non ? fait-il, pas du tout sûr de lui.

Il interroge Keith du regard et ce dernier lève les yeux au ciel, exaspéré. Les Américains et leur connaissance approximative de l'histoire et de la géographie...

— Tu as de la famille qui habite dans le coin ? me questionne Nolan, très intéressé, en appuyant sur la télécommande.

— Non, je n'ai que ma mère. Elle m'a accompagnée.

— Toute ta famille vit en France ?

— Cassiopée ? On peut reprendre maintenant ?

J'ignore l'interruption de Keith et son ton directif qui commence à me porter sur les nerfs.

— Je n'ai pas vraiment de famille à part ma mère.

Mes grands-parents ne sont plus de ce monde et mes oncles et tantes sont en froid avec elle. La dernière fois que je les ai vus remonte à mes treize ans et ce n'est pas si mal. Ils nous ont toujours pris de haut.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Non, ma mère est tombée malade juste après ma naissance.

— Ta mère est malade ?

Je hoche la tête.

— Et tu ne veux pas en parler, j'imagine...

— Non, ça ne me dérange pas. En fait,...

— Bon, on peut en revenir aux devoirs ?! s'emporte Keith tout d'un coup.

Surpris, Nolan et moi le dévisageons. Et vu la déconfiture qui s'opère sur son visage, il a saisi que son énième intervention était celle de trop.

— OK, c'est bon, j'ai compris, tonné-je en me levant d'un bond.

Je récupère toutes mes affaires à la hâte et fais tomber un de mes stylos que je ramasse en jurant dans un français très incorrect.

— Cassiopée... murmure Keith.

— Attends, Cass, c'est un idiot. Hein, que tu es une tête d'idiot ?

Nolan tente de sauver les meubles, or Keith est allé trop loin. S'il se fiche de moi, ce n'est pas une raison pour empêcher les autres d'essayer de me connaître.

— Quoi, c'est moi l'idiot ?! Ce n'est pas toi qui ne sais pas exactement si l'Espagne se trouve en Europe, abruti ? se défend Keith.

Agacée, je file entre eux avec une seule envie : celle de disparaître de ce foutu

appartement.

— Attends, Cass, reviens !

J'ignore l'appel de Nolan. Je passe devant la table et comme d'habitude les parents de Keith m'invitent aimablement à me joindre à eux pour le dîner, mais cette fois, je ne le laisse pas refuser à ma place.

— Non merci, c'est gentil. Je dois rentrer.

Keith me colle aux basques, mais je fais comme s'il n'existait pas. Je vérifie une dernière fois qu'il ne me manque rien dans ma besace et ouvre la lourde porte d'entrée. Celle-ci passée, je fais volte-face.

— Je t'arrête ! Pas besoin de me raccompagner, contré-je, les mâchoires crispées et assez bas pour ne pas que ses parents nous entendent.

Je pivote, engage un pas vers l'ascenseur et avec nervosité, appuie plusieurs fois sur le bouton qui le commande. Derrière moi, Keith referme doucement la porte de l'appartement et, alors que je crois me retrouver seule, je perçois encore sa présence. Il est resté sur le palier et avance prudemment jusqu'à se positionner à ma gauche.

Keith ne dit rien et attend avec moi. Il a le menton relevé, les mains derrière le dos comme s'il se présentait à une remise de médaille. La médaille des pauvres types ! Si seulement... Putain de bonne éducation.

Enfin, la cabine s'ouvre devant nous et je m'y engouffre. Évidemment, Keith m'emboîte le pas. À l'intérieur de l'espace restreint, l'atmosphère est à couper au couteau. Son silence est encore plus insupportable que son calme apparent et sa retenue.

— Je suis désolé, murmure-t-il finalement. Je ne voulais pas te contrarier.

*Me contrarier ?! Si peu.*

— C'est bon, laisse tomber !

Il expire.

— T'énerve pas. Je pensais qu'il t'embêtait avec ses questions et...

Je lui fais face.

— Te fous pas de ma gueule ! Sérieusement, j'ai l'air conne à ce point-là ?!

— Non, pas du tout... fait-il confus en tournant légèrement le visage vers moi. OK, j'admets avoir été un peu lourd.

— Un peu ?! Dis-moi, Maclee. Ça te fait chier qu'on s'intéresse à moi ?!

Il pivote complètement pour planter ses prunelles claires dans les miennes.

— Tout le monde s'intéresse à toi ! Ça ne te suffit pas ?!

Dites-moi qu'il n'est pas sérieux !

— Tu parles de tes amis de substitution ? Ceux qui m'insultent ? Merci !

— Mon frère te drague. Vous flirtez !

— Où est le problème ?! éructé-je d'une voix suraiguë.

— Mon frère est sans scrupules. C'est tout le contraire de moi.

— Et alors, c'est peut-être tout le contraire de toi qui m'attire. Qu'est-ce que t'en sais ?!

Les portes coulissent devant nous alors je quitte en hâte la cabine. Keith me court après. Ça deviendrait presque une routine.

— Ah bon ? lance-t-il dans mon dos.

Je fais volte-face et cligne plusieurs fois des paupières devant son air dubitatif.

— Éclaire ma lanterne, Maclee ! Et vite !

Il plante ses mains dans les poches de son pantalon.

— J'essaie de faire en sorte qu'il n'y ait pas d'ambiguïté entre nous. Moi, je te respecte. Tu comprends ?! Je ne veux pas que tu te méprennes sur mes intentions. Que tu t'attaches.

Que... Que je m'att... Je n'arrive même pas à assimiler cette phrase dans son intégralité.

Dans la rue passante, je pousse des exclamations haut perchées :

— Oh ! Oh ! Tu n'es pas croyable ! Quel prétentieux !

Ulcérée, je reprends ma route. Il m'attrape le bras et m'oblige à lui faire face. Je fusille des yeux sa main posée sur moi.

— Pour la dernière fois, ne fais pas ça, grondé-je, les dents serrées.

Il me libère aussitôt et lève les paumes devant moi.

— Désolé. Mais bon sang, écoute-moi et arrête d'avancer.

— Keith, tu es amoureux de Violetta. Tu crois que je ne l'ai pas saisi et puis même si je pensais te plaire ! Tu n'es pas mon genre, je te l'ai déjà dit.

— Ouais.

Il est sceptique ou je rêve ?

— Quoi « ouais » ?

— Des fois, tu me regardes...

Je le détaille de la tête aux pieds.

— Et alors, je te regarde, là !

— Je ne te parle pas de cette façon.

Stupéfaite, je le dévisage. Il pousse un profond soupir.

— Je veux que personne ne souffre dans cette histoire. Ça n'est pas mon but, avoue-t-il, la mine sincère.

*Incroyable.*

— La seule chose qui a l'air de souffrir, c'est ton ego !

Son visage se verrouille. J'ai l'impression d'avoir touché une corde sensible.

— Je n'ai aucun ego, Cassiopée. Si j'en avais un, ça ferait longtemps que j'aurais abandonné. Qu'est-ce que tu crois ? Que tout le monde ne sait pas que je lui cours après depuis mes quinze ans alors qu'elle multiplie les aventures ?! Alors que je n'ai jamais eu de copine sérieuse ni de relation ? Un mec qui a un ego ne se fout pas de ce genre de chose.

Il marque un point et pas des moindres. J'ai de la peine pour lui-même si, pour l'heure, il ne mérite absolument pas ma compassion.

— Tu as fait un choix et il force le respect. Mais ton marché ne suppose pas que je reste seule moi aussi, dis-je d'un ton plus calme pour apaiser les choses.

M'embrouiller avec mon professeur intérimaire ne m'avancera à rien. Il passe la main dans ses cheveux épais et réfléchit.

— C'est vrai. OK, c'était nul de ma part. Mais avec mon frère ? Sérieux ? s'enquiert-il, dégoûté.

Je lève les yeux au ciel.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas mon genre non plus.

Keith relâche la tension dans ses épaules et m'analyse.

— Bon et bien, c'est cool alors.

Je laisse échapper un soupir que je veux détaché et nous reprenons le chemin vers l'arrêt de bus. Keith paraît rassuré et, pour une raison que j'ignore, ça m'énerve. Une fois arrivée à destination, je me cale contre la vitre de l'affiche publicitaire. Encore contrariée et bras croisés, je l'observe en chien de faïence, essayant de comprendre pourquoi je lui en veux toujours autant.

N'importe quoi. Apparemment : je le regarde...

Je le regarde...

Il tourne le visage vers moi et sous le feu de son regard, je m'empourpre soudain comme une adolescente. Merde, mais oui, je le regarde ! Je dévie vivement les yeux sur la droite. Après plusieurs secondes, il prend la parole :

— C'était marrant, tout à l'heure.

— Que... Quoi ?

— Tu sais, la gomme. C'était marrant.

Il désigne son front en souriant.

— Un autre bout est tombé quand je cherchais un bouquin sur mon bureau.

Je fronce les sourcils, comprenant qu'il essaie de me dérider. Nous nous examinons et je sens mes joues rougir lentement. Il pivote pour consulter les horaires. Il paraît à présent aussi embarrassé que moi.

— Ça te dit une glace ? propose-t-il de sa voix enrouée. Pour excuser ma conduite.

Son regard revient vers moi.

— Non merci. Ça va.

— Allez. Avec une paire de boules.

Une paire de quoi ? Je ris nerveusement après l'avoir entendu parler français. Et je comprends à son air étonné qu'il ne saisit pas le double sens de sa phrase. Moi, par contre, j'ai l'esprit très mal placé.

— Ce n'est pas comme ça qu'on dit ? s'enquiert-il, soucieux d'utiliser les bons termes.

— Si, pourquoi pas !

Évidemment, Keith n'est pas du genre à faire des comparaisons graveleuses. Il prend conscience que je craque pourtant, avec toute l'innocence d'un ange, il en rajoute à mon grand désespoir.

— Avec du chantilly ?

Je ris de plus belle. Il lève un sourcil. Je crois qu'il a enfin pigé.

— Tu penses à quoi ?

— À rien !

— C'est ça... Une vraie dépravée.

— Mais non !

— T'es folle.

Son sourire s'élargit et creuse ses joues. Un sourire auquel on ne peut dire

non. Bourreau des cœurs...



## CHAPITRE 8

### Seul(s)

Après avoir commandé des cornets de glace à un stand ambulant, nous nous baladons sur la promenade aménagée en bois le long de la plage de Coney Island au sud du quartier de Brooklyn. Le ciel est semé de nuages gris, mais l'air est doux pour un mois d'octobre. Le parc d'attractions s'éveille pour la soirée et sa grande roue de quarante-cinq mètres de haut s'actionne. Le délicieux parfum des beignets chauds et des hot dogs nous accompagne.

Nous croisons des familles ainsi que des couples qui se tiennent la main. Ils ont l'air heureux. Je n'arrive pas à savoir si je les envie ou pas.

J'ai vécu six ans de relation avec un « mec de quartier », comme on les nomme. Ce genre de garçon transpire l'herbe, autrement dit : ils ont une odeur de drogue. Durant ces six longues années, il me semble avoir plus souvent entendu : « Il t'a trompée » que ses « Je t'aime ». Je crois qu'il a prononcé ces mots un jour ou un soir, je n'ai pas retenu, mais c'était à nos débuts. C'était juste avant qu'il se répande en moi, juste après qu'il a vomi.

— De quoi souffre ta mère ?

Je quitte mes pensées sordides et observe Keith. Il a soufflé sa question comme si elle lui serrait la gorge.

— Tu n'es pas obligé.

— Ça m'intéresse.

J'ai l'impression qu'il expérimente quelque chose d'exceptionnel.

— Diabète à un stade avancé.

Un silence s'invite entre nous. Keith n'est pas à l'aise. Ses mains sont planquées dans les poches de son blouson en cuir. Nous marchons encore et nous nous arrêtons devant les jeux de grue où les enfants s'amuse à pêcher des peluches et autres babioles.

— C'est pour cela que tu rentres tôt ?

Ma réponse semble vraiment l'intéresser.

— Oui, j’essaie de la laisser seule le moins longtemps possible.

Il hoche la tête comme s’il comprenait. En fait, je devrais déjà être à la maison. En ce moment, elle a du mal à manger toute seule.

Le portable de Keith bipe dans sa poche arrière. Il le sort et lit un message. J’ai l’impression qu’il n’arrive pas à décrocher ses yeux de son écran.

— D’ailleurs, je ne peux pas rester longtemps, Keith.

Il me regarde et je perçois dans ses prunelles une vague tristesse.

— Ça va ?

Il range son téléphone dans son jean.

— Oui. Dis-moi, tu veux bien m’accorder encore quelques minutes ? Ensuite, je te raccompagne.

— OK. Pas de souci, réponds-je, un peu déconcertée par son changement d’attitude.

Il reprend la marche et durant notre trajet, il ne dit plus un mot et ses traits deviennent plus tendus au fur et à mesure que nous avançons.

Finalement, il s’assoit sur un banc et fixe un point devant lui. Ses sourcils se froncent et je comprends qu’il y a un truc qui cloche. Je m’installe à ses côtés. Nous sommes devant un snack. J’observe la façade jaune et son enseigne colorée. Rien ne me semble bizarre, en tout cas rien qui devrait le contrarier. Je poursuis mon examen quand mon regard tombe sur deux silhouettes à l’intérieur. Stupéfaite, j’arrête de respirer.

— Tu savais qu’elle serait là ?

— Oui.

Je suis choquée. Sous mes yeux se trouvent deux amoureux. Violetta et sûrement son petit ami acteur. Ils partagent ce qui ressemble à un milk-shake. Je ne distingue que le profil de Violetta, mais tout porte à croire qu’ils passent un bon moment.

— Je sais toujours avec qui elle est et ce qu’elle fait, murmure-t-il comme pour lui-même.

Je tombe des nues. Et pourtant, j’en ai vu et entendu des absurdités dans ma courte vie. Je suis loin d’avoir l’esprit fermé, mais cette situation m’échappe.

— C’est toi qui lui demandes ?

— Non, elle m’informe par message en général.

C’est immonde ! Et vraiment très déroutant.

— Pourquoi fait-elle un truc pareil ?

— C'est comme ça depuis toujours, entre nous.

Son ton est éteint et son regard obscur reste concentré sur le couple.

— La plupart du temps, j'essaie de ne pas y penser.

J'en reste bouche bée. Je n'arrive pas à croire qu'ils s'amuse à ce genre de jeu limite malsain.

— Tu veux dire que tu...

Il secoue la tête.

— Non. Je ne viens jamais. C'est la première fois, me coupe-t-il en baissant enfin les yeux sur ses doigts croisés entre ses grandes jambes.

J'imagine la peine que cela doit lui causer. Non, en fait, je la ressens. Elle va au-delà de son être et elle me touche. Bon sang, ils se torturent mutuellement. Je ne sais plus quoi dire et le doux son des vagues n'apaise pas cet instant troublant. J'essaie de réfléchir et devine finalement ce qu'il attend de moi.

— Tu veux qu'on y rentre ensemble ? C'est ça ?

Ce serait plus logique que de rester sur ce banc derrière cette vitre.

— Non. Viens, je te raccompagne.

Keith demeure muet tout le trajet jusqu'à mon arrêt de bus. Il m'offre juste un maigre sourire comme au revoir. Une fois installée et en le regardant partir, je comprends que malgré toutes les choses qui nous différencient, Keith se sent aussi seul et malheureux que moi.

## CHAPITRE 9

### Le bleu de l'altruisme

Je verrouille le cadenas de mon casier et m'apprête à me rendre en cours de danse quand une main s'aplatit sur le métal avec, coincé en dessous, un papier de couleur bleue.

— Je suis en retard, Keith, dis-je en reconnaissant ses doigts longs et fins.

Il se penche au-dessus de moi.

— C'est pour toi, enfin pour ta mère.

Bien que je préfère arriver la première en cours pour avoir la possibilité d'être tout devant, le sujet m'intéresse. Il m'intéressera d'ailleurs toujours plus qu'aucun autre.

Je soutire la feuille de sous sa paume et lit le titre : « Life first ».

— C'est une association, m'informe Keith.

— Je vois.

Il enchaîne avec excitation et entrain, comme investi d'une mission de la plus haute importance.

— Elle permet à des gens malades qui ne peuvent travailler de se réunir et passer du temps ensemble. De faire des activités. De s'entraider.

— Keith, c'est gentil, mais ma mère ne peut pas se déplacer. Et puis, elle ne dispose pas des mêmes droits qu'une Américaine.

— Vous avez un visa ?

— Oui, mais il est limité dans le temps et...

— Qu'importe, j'ai eu la directrice hier soir et elle est prête à rencontrer ta mère...

Je lève un sourcil.

— Keith ?

J'ai besoin de savoir ce qui lui prend tout à coup. Une enclume lui serait-elle tombée sur la tête cette nuit ?

— Oui ? répond-il, candide.

Tout sourire, il a ces fameuses étoiles dans les yeux. Ces mêmes yeux qui laissent entrevoir une bonté et une sincérité profonde. Aussi, c'est la toute première fois qu'on me contemple de la sorte, avec... affection. C'est nouveau. Je déglutis. Keith a cette façon dans le regard d'exprimer ce qu'il ressent pour les autres. Et je comprends à l'instant pourquoi il est apprécié quand il le veut bien. Il est franc, direct et attentif. Le tiercé gagnant de l'amitié.

À moins qu'il n'attende quelque chose en retour... Suspicieuse, je relis le document. Une page Internet imprimée que je lève devant son nez.

— Je te dois combien pour ça ?

Il hausse les sourcils, un peu vexé.

— Tu ne peux pas accepter sans rechigner ?

Je ne suis pas du genre à rejeter une main tendue. Non, rectification, je n'ai jamais été en position de la refuser alors je mâchouille un « merci » presque inaudible.

Il sourit.

— Je vais en parler à ma mère. Elle seule décidera, poursuis-je, toutefois.

— Tu as raison. Si tu veux, tout à l'heure, on peut aller visiter le centre, discuter avec la responsable. Il faudrait qu'on calcule la distance jusqu'à chez toi et...

J'ai envie de me pincer pour sortir d'un rêve, car c'est bon, il m'a perdue. Depuis le début des cours et même avec notre jeu stupide, j'ai l'impression d'être la seule personne avec qui Keith ne veut établir aucun lien solide, alors cet altruisme soudain me laisse quelque peu dubitative.

— Pourquoi tu fais ça ? Je ne doute pas une seconde qu'il s'agisse d'une bonne intention, mais pourquoi ?

Il se masse la nuque et sa lèvre s'incurve légèrement, marquant son embarras.

— Je ne sais pas. J'en ai envie. Tu m'as parlé de ta mère qui était toute seule et... bref, j'ai fait des recherches et voilà.

J'en ai parlé à Nolan, pas à lui directement, donc Keith, malgré ses impolitesse, a retenu ces informations... Il désigne le document que je détiens entre les mains.

— Et je n'avais plus de feuilles blanches dans l'imprimante, pense-t-il bon de préciser.

Son air désolé m'attendrit. S'il n'y avait que ça de dérangeant dans toute la bizarrerie de son attitude. Du papier bleu...

— C'est gentil.

Son regard s'attarde sur moi, plusieurs secondes. Déconcertée, je le fixe en retour... une minute... une éternité.

— Salut, Keith, intervient un élève. J'ai la partie du devoir qu'il nous manquait. Je te la fais lire tout à l'heure.

Keith en profite pour baisser les yeux avant de lui serrer la main brièvement.

— Super. C'est cool. Merci.

Je recule, laissant un espace bien plus raisonnable entre nous. Je comprends cette attraction qu'il exerce sur les autres, mais je ne saisis pas qu'elle fonctionne sur moi ni ce besoin soudain de savoir si je me sentirais bien blottie sous ce blouson en cuir.

Hein ! Mais non !

Impossible, mes bras ne pourraient s'habituer à son corps bien trop mince. Je ne lui ai pas menti en disant qu'il n'était pas mon type.

Et je profite de son silence pour passer entre lui et le long des casiers, juste sous son coude gauche. Keith me précède, puis m'escorte, les mains dans les poches, comme si c'était ses manières coutumières.

Nous apercevons la salle au bout du couloir. Violetta est en pleine conversation avec une camarade. Keith se fige et, surprise par son attitude, je stoppe mes pas. Je constate que son corps s'est raidi.

Il lève un pouce par-dessus son épaule indiquant qu'il va rebrousser chemin.

— Bon, je te laisse ici, j'ai cours de l'autre côté du bahut. On s'attend devant l'entrée ?

Étonnée, je le dévisage.

— Tu ne vas pas lui dire bonjour ?

— On s'est déjà croisés ce matin.

— C'est peut-être bien qu'elle nous voie tous les deux, tu ne crois pas ?

Une ridule se forme entre ses sourcils. Il plante un regard plus sombre dans le mien.

— Pas maintenant. Et pour hier soir... Ne te fais pas de fausses idées sur elle.

OK... Keith des mauvais jours, bonjour. Visiblement, il regrette de m'avoir fait découvrir les coulisses de leur relation.

— Ce n'est pas mon genre de juger les autres, dis-je sur le même ton.

En réalité, c'est exactement ce que j'ai fait toute la nuit. J'ai cherché un appui logique au mal qu'ils s'infligent. Ils me semblaient sains d'esprit et équilibrés. À présent, j'en doute.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Je ne crois rien.

Très sérieux, il hoche la tête.

— À tout à l'heure alors.

Il me quitte et je vois disparaître le phœnix derrière une allée. Je ne souhaite pas me faire des nœuds au cerveau avec tout ça. Ils ont leurs raisons. Ou plutôt ils acceptent chacun la situation : ils se font tous les deux du mal.

\*

« Un, deux, trois, quatre... Un, deux... »

Certains et certaines comptent tout haut ou dans leur tête. Je n'ai jamais eu besoin de faire ça. J'ai la danse dans le sang, le tempo dans les veines. Parfaitement synchrones, nous réalisons un saut de chat avec une réception au sol maîtrisée et enfin deux tours en pirouette fouettée pour finir l'arabesque en position classique. L'enchaînement s'arrête là pour aujourd'hui et la plupart des élèves sont épuisés, et moi de même. Je suspecte ceux qui ne le sont pas de prendre des amphètes. C'est une des techniques de plus en plus répandues pour ceux qui se rendent compte en cours d'année qu'ils n'ont pas le niveau. Le problème est qu'un test de dépistage est réalisé aléatoirement lors de l'examen final. Quand on n'a plus rien à perdre, on tente le tout pour le tout...

En tout début de cours, le prof nous a informés que seuls quatre d'entre nous participeront au spectacle de fin d'année et je serais capable de me trancher les veines pour être celle qui effectuera la variation. Il s'agit d'un solo.

Je soupçonne les enseignants de faire exprès de limiter les places pour rendre la compétition entre nous encore plus coriace. Ainsi, nous pourrions mesurer à quel point ce métier est difficile et cruel. Les professionnels ne le sont pas moins dans ce milieu, il n'y a pas d'excuses ni de sentiments. Il suffit d'un faux pas pour qu'on stoppe ton audition en plein cours. Voilà pourquoi, je détesterais me faire des amis dans cette classe. Je ne veux ressentir aucun remords à prendre la place de l'un d'entre eux.

Une fois dans les vestiaires, je range la colophane dans mon sac et cherche mon petit miroir que je trouve à côté de mon crayon couleur rouille pour les yeux.

— Ça va ?

Violetta s'assoit à mes côtés. Malgré son manque visible de confiance en elle quand elle danse, elle a un niveau excellent pour ne pas dire l'un des meilleurs de cette classe. Aussi, elle s'occupe très bien de faire la conversation.

— Tu as entendu ?! Seulement quatre seront retenus !

Plusieurs professionnels de différents métiers seront présents. C'est ce qu'on appelle dans notre jargon la pêche au talent. Ils piochent dans les écoles et en général, la carrière des heureux sélectionnés est lancée sans même qu'ils aient à lever le petit doigt pour trouver un agent.

— Plus un solo ! Mon rêve, s'exalte-t-elle.

La danse, c'est comme le chant. Certains sont destinés à jouer les chœurs, et, comparé à notre discipline, c'est comme réaliser une chorégraphie au second plan. Si une danseuse sort du lot et réussit un solo propre et audacieux, sa réputation ne sera plus à prouver et la poussera jusqu'à l'échelon étoile sans difficulté.

Évidemment, c'est mon rêve à moi aussi. Mais mieux vaut que je me taise : si une doit me mettre des bâtons dans les roues, je préférerais que ce soit une autre que Violetta.

Elle me regarde m'appliquer du crayon dans le coin externe des paupières.

— Tu es très belle. Je comprends Keith...

Je suspends mon geste.

— Arrête, répliqué-je, d'un ton sec.

Je fixe à présent ses yeux écarquillés de surprise. Je soupire en rangeant mon maquillage dans mon sac.

— Cesse de faire celle qui serait heureuse s'il se casait avec une autre.

J'ai l'air de la parfaite connasse sans cœur, mais je préfère être directe. Leur petit jeu m'amuse de moins en moins, et plus encore depuis que j'ai réalisé qu'il était malsain.

Elle ouvre sa délicate bouche, prête à m'annoncer un mensonge. Je me lève pour lui éviter cette peine.

— Si ça ne te dérange pas, j'ai rendez-vous avec lui.



J'effectue un pas quand la blanche colombe décide de me retenir.

— Tu as raison. Je l'aime ! clame-t-elle sous les yeux ébahis des autres élèves. Oui, j'aime Keith...

Merci ! Alors tout va bien. Il l'aime, elle l'aime. Merde, c'est quoi ce champ électrique qui m'emplit et creuse un sillage jusqu'à mon cœur ? Ce satané truc me donne la tremblote.

Je pivote d'un quart de tour et avance d'un pas de lionne jusqu'à elle. Je dois lui faire peur, car ses fesses glissent sur le banc jusqu'à son extrémité. Je chuchote entre mes dents :

— Alors dis-lui...

Elle baisse une fois de plus les yeux. Cette nana va se faire bouffer un jour.

— Si c'était aussi simple... murmure-t-elle, affligée.

Elle me fait chier ! Ils me font chier tous les deux !

— Rien n'est simple, m'énervé-je.

— Tu ne sais pas tout !

Ai-je envie de savoir ce qu'est ce tout ? Absolument pas.

— OK. Il y a un truc entre vous que j'ignore, mais tu vas le perdre. Peut-être pas avec une fille comme moi. Mais un jour, il regardera une femme comme il te contemple aujourd'hui, mais ce ne sera pas toi.

Je décide que c'est la dernière fois que j'essaie de lui ouvrir les yeux. Et si c'est la dernière fois, autant y aller sans tact et sans filtre.

— Il t'aime et tu le sais. Il t'aime au point de faire n'importe quoi, même des choses vraiment stupides. Et je n'ai pas l'impression que c'est son genre. Les mecs comme lui, il n'y en a pas des masses, crois-moi.

En danse comme dans la vie, c'est marche ou crève. Personne ne te tendra la main si tu tombes. Les gens se taisent, s'écartent, te regardent couler et perdre peut-être ce que tu ne pourras plus jamais retrouver.

Les gens aiment te voir au fond du trou. Ils se délectent même de ta déchéance. Je déteste ces personnes-là. Et c'est parce que je les déteste plus fort que tout que j'insiste une ultime fois.

— Je te conseille juste un truc, si tu l'aimes comme tu le prétends. Dépêche-toi.

# CHAPITRE 10

## Entracte

Avant de continuer à vous conter mon histoire, il faut que vous sachiez quelque chose. Un événement important. On se rend souvent compte de l'instant où on tombe amoureux grâce à un coup qu'on reçoit en plein cœur, un coup de foudre, mais pas forcément quand on rencontre « la » personne, fille ou garçon, qui nous est compatible et qui nous sera indispensable tout au long de notre vie. On ne le sent pas au premier rendez-vous ni au premier regard. Le lien se fortifie pour ne jamais faiblir ni changer à part pour s'accroître. Et cette dépendance est dangereuse. Car cet être qui devient avec patience et générosité notre âme sœur peut nous laisser démunis et malheureux s'il venait à disparaître par un effet du sort.

Alors oui, nous ne savons pas quand nous rencontrons notre âme sœur, mais je peux dire précisément à quel moment j'ai compris que Keith me serait essentiel.

« *C'est quoi ton genre ?* » fut la première question personnelle que Keith me posa...

Il m'attendait comme convenu devant le bâtiment de l'école. Il jouait avec ses clés en bas des marches en pierre. Il releva la tête. Son regard trouble s'accrocha au mien et sur sa bouche se forma un doux sourire...

Il avait un bleu juste sous sa pommette gauche et sa lèvre était fendue. Il s'était battu pour moi sans contrepartie.

Keith n'était pas de ces garçons qui se battent ni de ceux qui remportent les batailles. À ce moment-là, il n'était pas taillé pour ça. C'était sa toute première bagarre. Et ce n'était pas la dernière qu'il perdait à cause de moi.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? lui ai-je demandé une fois près de lui.

— Je crois que je vais devoir éviter les potes de Violetta pendant disons... jusqu'à la fin de l'année.

Il m'a fait rire et le sourire radieux qu'il m'adressa indiquait que c'était une décision qu'il ne regrettait pas. Et juste pour cela, mes sentiments s'en trouvaient chamboulés. Oui, j'ai été troublée au point d'avoir des fourmis partout, dans le

ventre et la poitrine.

— Bon, j'ai morflé, mais putain, ça m'a fait du bien !

— Fais gaffe, tu pourrais y prendre goût.

J'ai pris un peu plus de place dans sa vie. Je ne dirais pas que j'ai remplacé Violetta, loin de là. Keith était comme ça, son cœur ne partageait pas. Il savait ce qu'il faisait, savait aussi exactement comment garder le cap sur son objectif et personne ne pouvait l'en détourner.

Même pas moi. Même après cette nuit-là...

# CHAPITRE 11

## Tragédie

Le centre Life first a son adresse au bord de l'océan. Les murs ne sont pas récents et les meubles dépareillés, mais à part ces détails futiles, l'intérieur est bien tenu. Les résidents nous font un accueil chaleureux dans une ambiance détendue.

Deux des trois bénévoles sont d'origine mexicaine. Seule Fergie est de type africain et son rire fort et joyeux traverse les cloisons aussi fines que du papier. Je l'ai adorée dès notre premier contact, surtout quand, avec désinvolture, elle s'est amusée à claquer les petites fesses de Keith pour qu'il avance. Ce dernier fit de gros yeux alors que je me marrais comme une baleine.

L'association a pour but principal d'éviter l'isolement des personnes de toutes catégories ; malades, handicapés ou juste des femmes et des hommes n'ayant pas de famille. Alors il y réside des gens de toutes conditions et de tout âge, à mobilité réduite comme ma mère ou en pleine forme. Chacun participe à sa façon à cette vie en communauté. On joue à des jeux de société devant la plage sur la petite terrasse extérieure à la boiserie craquelée. Le petit collectif organise même des soirées à thème ou des sorties dans le pays à prix réduit.

Avant de partir et pour apporter sa contribution à l'association, Keith propose de revenir pour poncer et vernir la terrasse. Fergie accepte avec joie. Elle lui demande également s'il s'y connaît en plomberie. Keith répond que non, mais que si on ne s'intéresse pas aux choses, on ne risque pas d'apprendre alors il promet de revenir pour identifier le problème de fuite et essayer de le réparer.

La petite dame âgée d'au moins quatre-vingt-dix ans, déjà assise à l'extérieur à notre arrivée et nommée par tous « Mamy », nous gratifie d'un au revoir chevrotant. Elle a l'air heureux et serein. Parfois, juste un peu de chaleur humaine suffit aux êtres.

Après notre visite, Keith me raccompagne et nous marchons tranquillement sur les planches en bois de la promenade près du parc d'attractions. Il m'indique

un muret bas en pierre qui nous sépare de la bande de sable et me demande si j'ai encore un peu de temps. Je décide de nous laisser quelques minutes de plus. Nous nous asseyons, les jambes dans le vide, face à l'océan. La brise de fin d'après-midi me soulève quelques mèches de cheveux avec lesquelles je me bats pour m'en libérer le visage.

Juste en contrebas, des terrains de jeux sillonnent la plage. Même si la saison estivale est passée et que la température a chuté, des jeunes profitent des derniers rayons de soleil et disputent une partie de volley-ball en caleçon court, la peau luisante, les abdos huilés.

Sur le bord de mer près de Brooklyn, il y en a pour tous les goûts.

— C'est quoi ton genre ?

J'arque un sourcil. Mes jambes m'auraient lâchée si je me tenais debout.

— Quoi ? m'exclamé-je.

— Je me demande quel est le genre de garçon d'une fille comme toi.

Revêche, je plisse les yeux tout en fusillant son profil.

— Puis-je savoir ce que cela veut dire ? Une fille comme moi...

Il tourne la tête dans ma direction et aucune condescendance n'est visible, bien au contraire. Mal à l'aise, il agite ses paumes devant lui.

— Oh non, ne te méprends pas. C'est seulement une question. Tu n'as pas de raison de mal la prendre, crois-moi. Je suis juste curieux et je sais déjà que je ne suis pas ton type.

Il fausse un rire tout en se grattant la tête.

— Non, tu n'es pas ma came, Keith. Je préfère les garçons plus costauds avec des abdominaux bien dessinés, des gros biceps, le regard ténébreux, tu vois ? et des tatouages...

Il me jette un coup d'œil oblique. J'en fais des caisses exprès. Je n'ai pas de genre, personne ne me plaît. Qu'importe de toute façon, les mecs deviennent des connards à mon contact. Déjà en maternelle, Hugo Thivent avait oublié notre rendez-vous dans le wagon cylindrique du petit train.

— Tu es très superficielle finalement, se moque-t-il gentiment. En bref, tu n'aimes pas les garçons qui prennent des raclées, mais plutôt ceux qui les mettent.

Il pointe du doigt son hématome. Je me rembrunis sans essayer de le contredire.

— Ça doit être cela.

Lui dire que je n'éprouve aucune attirance physique pour personne pourrait lui paraître bizarre. Attention, je n'aime pas les femmes non plus. Mais depuis ma toute première fois, je ressens un dégoût profond pour le sexe que j'ai trouvé brutalement envahissant. Je ne suis pas superficielle. Non, pas du tout... Simplement, je ne ressens pas le besoin de revivre tout ça.

J'ai envie de le détromper tout à coup mais, quand je tourne le regard vers lui, le sien a retrouvé l'horizon, et je perds tout courage de relancer la conversation.

Il a posé son blouson juste à sa gauche. Je détaille son bras droit sec et fin. Mes yeux suivent le circuit de ses veines jusqu'à son poignet, puis sa main resserrée sur le rebord de notre assise de fortune. Je bloque sur ses phalanges salies par du sang craquelé.

— Sérieux. Ils étaient combien ?

— Techniquement, un seul.

— Aaron ?

Il hoche le menton.

— Pourquoi tu as fait ça ?

Il baisse la tête sur ses doigts que je désigne.

— Oh ça, c'est pour avoir mis un coup de poing dans un casier juste après qu'on nous a séparés. Enfin après m'être relevé de terre, plus précisément. Au départ, je ne voulais pas me battre.

— Alors pourquoi tu l'as fait ?

Son regard désabusé s'assortit au léger rictus qui se forme sur ses lèvres.

— J'entendais Aaron balancer des salades sur toi comme toujours.

— Quelles salades ?

Ça fait longtemps que les mots des gens ne me touchent plus, j'en ai même une pleine hotte sur le dos, mais j'aime savoir à qui j'ai affaire.

— Comme quoi tu joues les prétentieuses alors que tu as plutôt l'air d'une... aguicheuse.

Je comprends qu'il essaie d'adoucir un terme bien plus mordant. Il me jette un coup d'œil embarrassé avant de poursuivre :

— En passant à côté d'eux, j'ai sous-entendu qu'il était frustré de n'avoir aucune chance. Il m'a demandé de quoi je me mêlais et j'ai répondu, de *rien* justement. C'est peut-être cela qui l'a mis en rogne. D'habitude, je le laisse

déblatérer ses conneries sans intervenir. Car d'habitude, ça ne m'intéresse pas.

Donc aujourd'hui, ça l'intéresse... Touchée, je réprime un sourire.

— Tu t'es battu pour ça ? Une discussion sans la moindre violence verbale ?

— Pas vraiment, il l'avait en travers, mais il n'a pas agi de suite. C'est pendant le cours d'audiovisuel qu'il a commencé à s'échauffer et ils se sont monté la tête entre potes. Apparemment, je méritais d'être remis en place. Il lui a fallu une bonne heure pour trouver une repartie correcte... Bref, j'entendais tout leur babillage même s'ils le chuchotaient dans mon dos.

— Et ensuite ? Tu t'es levé et tu as frappé ?

Keith rit.

— Pas du tout. Je suis sorti le premier et au lieu de rejoindre notre point de rendez-vous, je me suis posté devant la porte de la classe. Du coup, je lui ai demandé s'il avait un autre problème que sa frustration.

— Il n'a pas dû aimer.

— Pas vraiment.

— Tu n'aurais pas dû.

— Je n'ai pas donné le premier coup...

Il se masse la mâchoire.

—... ni le dernier.

Ses prunelles deviendraient presque incendiaires à l'évocation de cette bagarre. Il poursuit :

— Ils t'insultent depuis le début et je regrette de ne pas être intervenu plus tôt. C'était nul de ma part de me taire, et ça ne me ressemble pas de laisser quelqu'un dire du mal d'une personne que j'apprécie... J'ai un peu rectifié le tir, non ?

Une personne qu'il apprécie ? Ses mots me laissent sans voix. Il m'interroge du regard, visiblement soucieux de ma réponse, et finalement, imaginer Keith se battre pour mon honneur me fait sourire.

— Keith, ta mère...

— Une syncope, je sais.

Nous rions ensemble. Keith n'est vraisemblablement pas une bête de combat, pourtant, sa présence est la plus rassurante que j'ai connue. Peut-être parce qu'il a ce côté rebelle et frondeur que n'ont pas forcément les plus forts, mais les plus valeureux en temps de guerre. J'aime beaucoup. Énormément même. Plus que je

ne le devrais sans doute.

Sans crier gare, il se lance en avant et atterrit les pieds dans le sable. Il m'invite à l'imiter.

— Saute.

Je fais les gros yeux.

— Tu es cinglé, il y a deux mètres. Je vais me briser le cou.

Il lève les bras vers moi.

— Pas si je te rattrape.

— Tu ne vas rien rattraper du tout, car je ne vais pas sauter.

— Allez ! On va couper par la plage. J'ai un truc à faire là-bas.

Il désigne du pouce la baraque de sauvetage sur pilotis et m'invite en remuant les doigts.

— Vas-y, lance-toi !

— Hors de question.

Il me chope la cheville gauche et je me mets à hurler. Il tire doucement vers le bas et je crie de plus belle. Il s'esclaffe et effectue deux pas en arrière.

— C'est bon. Tu peux lâcher !

— Nooon !

Ses bêtises me font presque faire le grand écart pour ensuite m'obliger à réaliser une pirouette et ventre contre le mur, je m'accroche comme je peux, mes ongles agrippant la pierre comme un chat.

— Lâche ! rit-il.

— Non, je-te-dis !

— Bon, tu ne me laisses pas le choix, fait-il d'une voix soufflée entre l'effort et l'amusement.

— Keith ! Merde !

Il saisit mon mollet droit et bientôt ce sont mes deux jambes qu'il retient dans ses bras. Je suis forcée de lâcher prise et il me porte en équilibre au-dessus de lui.

D'un geste, il me fait pivoter face à lui. Je me maintiens raide comme un I, bras tendus, mes mains accrochées à ses épaules.

— Une vraie petite moule ! pouffe-t-il encore.

Je vais lui en foutre, des moules, dès qu'il m'aura posée sur terre ! Toujours en



riant, il me fait descendre le long de son corps...

Et vient la partie la plus folle de mon récit :

Mon pubis glisse contre son torse sec, puis croise la boucle de sa ceinture et au-dessus de son jean, il rencontre la bosse que forme son... sa...

Et merde !

Je retiens ma respiration. Cette légère friction me met dans tous mes états. Et pas qu'à moi, si j'identifie bien ce qui gonfle dans son pantalon. Keith se pétrifie. Nos regards se captent, et je comprends qu'il est aussi troublé et embarrassé que moi. Rien de cela ne devait nous arriver, comme rien de cela n'était prémédité, ni qu'il se morde la lèvre, ni que des frissons envahissent ma peau.

Nous ne nous lâchons pas des yeux jusqu'à la fin de cette acrobatie, lorsque mes pointes de pied touchent enfin le sable. Mon cœur bat dans mes tempes. J'ai la gorge sèche et des picotements dans le bas du ventre. Ses doigts toujours sur ma taille génèrent un millier de petites décharges sous mon épiderme. Je le dévisage, interdite. Complètement déboussolée par le simple et curieux besoin qu'il a fait naître entre mes jambes.

En danse, il existe les duos. Je me suis juré d'être assez cotée pour avoir la prétention de refuser ce type de prestation. Comme une actrice refuserait les seins nus par exemple, moi, je refuse qu'un partenaire me manipule. Enfin, mon corps le refusait jusqu'à présent. Jusqu'aux mains chaudes de Keith...

Non !

Je le repousse violement, remuée par ce contact et ce face-à-face. Effarée, je n'arrive plus à bouger, juste à reculer, les bras ralliant mes côtes pour éviter une récurrence. Des iris couleur lave me scrutent.

— Je suis vraiment désolé. J'avais oublié que tu détestais être touchée, fait-il d'une voix rauque et douce à la fois.

Moi aussi. J'avais tout oublié, l'espace d'une minute.

Je murmure un : « Ouais, pas cool. »

— Encore pardon.

Il se racle la gorge et m'observe un bref instant avant de pivoter, de lever le bras pour récupérer son blouson resté sur le haut du mur, puis, mutique, il passe à mon côté. Il met une main dans sa poche, et je le vois décaler un truc qui le gêne dans son pantalon. J'ouvre grand les yeux en essayant de retirer cette image de mes pensées. À force de le voir tourner chastement autour de Violetta, j'avais

oublié qu'il était sexué. Et je suis forcé d'admettre que Keith a tout ce qui faut de ce côté-là...

Ma stupéfaction passée, je le suis. Je devrais être furax. Oh oui, je devrais être outrée. Je ne devrais pas fixer sa main qui se balance librement à côté de sa cuisse pendant qu'il marche devant moi et me demander comment on doit se sentir en tant que petite amie de Keith Maclee. *Ce n'est pas le moment de te laisser envahir par ce genre de réflexions inutiles, Cassiopée !*

Il ralentit le pas, et je me retrouve à son côté. Nous faisons comme si de rien n'était. C'est mieux comme ça.

— Tu me diras un jour pourquoi ?

— Hein ? je bredouille, quelque peu déboussolée.

— Pourquoi tu n'aimes pas le contact ?

J'ai longuement observé Keith tout à l'heure à l'association. Ses gestes mesurés, sa façon de s'adresser aux autres avec gentillesse et bienveillance. Cet éclat sincère quand il sourit. À croire que le plus mauvais qui existe chez lui est quelques grammes de maladresse.

Alors oui, je mentirais si je disais ne pas vouloir faire partie de sa vie et lui faire confiance. Pourtant, je préfère ne pas répondre à sa demande dans l'immédiat, car à ce moment-là, je ne suis pas sûre que ce genre de révélation change la vision qu'il a de moi.

J'aime sa façon de me regarder. Comme si je provenais d'une autre planète et j'aspire à ce que ça dure encore un peu donc je hoche seulement le menton.

Nous parcourons plusieurs mètres avant de nous arrêter près du cabanon de sauvetage. À cette heure, l'endroit est presque désert, car les baignades sont interdites. La longue silhouette de Keith et sa détente lui permettent de saisir le garde-corps à l'étage et de grimper sur la petite terrasse du poste de secours. Je m'offusque :

— Keith, descends ! On devait couper par la plage, pas s'éterniser.

Il disparaît de mon champ de vision. J'essaie de sauter pour voir ce qu'il trafique.

— Keith !!!

— Attends, deux minutes.

Boudeuse, je me laisse tomber sur le sol et m'assois en tailleur. Je grommelle dans ma barbe. De plus, malgré mon pull en laine, je commence à avoir froid.

Quelques maigres minutes plus tard, il passe par-dessus la balustrade et atterrit

juste à mon côté soulevant des grains de sable qui viennent choir sur mes vêtements.

— Keitheuuuh !

— Excuse.

— Qu'est-ce que tu foutais ? demandé-je en soupirant.

Il s'accroupit à ma gauche et met un temps infini à me répondre.

— Rien.

— Te fais pas prier, insisté-je en affichant une mine boudeuse.

Il m'a quand même abandonnée cinq minutes. Deux ? OK, deux de trop. Il fixe une seconde ses doigts serrés entre ses cuisses puis répond d'une voix lointaine :

— Depuis qu'on est gamins, avec Vio, on planque un carnet de note dans cette baraque pour que nos parents ou les membres de notre famille ne tombent pas dessus.

Carrément !

— Et vous y notez quoi ?

Il pousse un bref soupir.

— Des choses pour elle. Des choses pour moi...

Plus énigmatique, tu meurs.

— Je ne comprends pas.

— Tu es très curieuse.

— Ou tu n'en dis pas assez. Mais si tu veux garder cela secret...

Il plisse les yeux puis capitule :

— C'était un jeu entre nous. Nous notions nos premières fois, ce genre de trucs, et aussi ce que nous n'arrivions pas à nous dire en face. C'était surtout pour elle, moi, au contraire, je n'ai pas de mal à dire ce que je pense. Bref, c'était le secret de deux gamins.

Deux gamins amoureux...

— Pourtant, tu viens d'y ajouter quelque chose, non ?

— Non, nous passions devant le poste de secours alors... je voulais vérifier s'il y était toujours.

— Et elle ? L'a-t-elle oublié ?

Il fait non de la tête tout en fixant l'horizon.

— Comment sais-tu qu'elle vient encore ici ?

— Elle le tient à jour.

— Ah.

Je me demande si Violetta a osé...

— C'est comme ça que j'ai appris pour son premier mec, confirme-t-il comme s'il avait lu dans mes pensées.

Oh, la conne. J'ai envie de la frapper. Un sourire factice vient brièvement remplacer son air grave avant qu'il baisse les yeux.

— Keith ?

— Oui ?

Il tourne enfin le visage dans ma direction.

— Pourquoi vous faites ça ?

— Je viens de te l'expliquer.

— Je parle des messages qu'elle t'envoie pour t'informer qu'elle profite copieusement de son petit ami... Elle te note les détails, aussi ?

Je ne sais pourquoi ma voix paraît si acide, comme teintée d'antipathie. Je n'aime pas l'expression qui gagne son visage, ni son regard qui change du tout au tout. Alors qu'il était chaud et engageant, le voilà froid et distant.

— N'entre pas dans de basse mesquinerie. Ça ne te ressemble pas.

J'ai comme la sensation qu'un collier de serrage vient me nouer les intestins. Il m'a livré quelques détails sur leur vie, mais ce n'est pas pour autant qu'il ne défendra pas sa bien-aimée coûte que coûte. Je détourne les yeux. Je lui avais confirmé que je ne juger Violetta ni ses agissements. Je m'étais aussi juré de ne pas m'investir émotionnellement dans cette histoire. Pourtant...

— Tu as raison, ça ne me regarde pas, dis-je avec indifférence.

Le vent se soulève et je ramène mes cheveux sur une de mes épaules.

— J'aime bien cet endroit, m'informe-t-il tout bas.

— Hum.

— Allez... Fais pas la tête, s'il te plaît. Et dis-moi si tu aimes cette vision. Elle n'est pas fabuleuse ?

Je contemple le Brooklyn Bridge, les buildings se détachant de la presqu'île, les rouleaux de l'océan, et l'eau, à perte de vue.

— Tous les océans se ressemblent.

— Mouais, pas faux, s’esclaffe-t-il. Tu es dure à impressionner. Je plains ton futur petit copain !

— Hé ! Franchement, un coucher de soleil, c’est du déjà-vu. Laisse-moi deviner ce que tu déclarerais à ta promise. C’est un coin où tu n’as jamais emmené personne. Là où tu trouves la quiétude et l’inspiration, bla-bla-bla... me moqué-je pour détendre l’atmosphère pour de bon.

Il ne perd pas de son hilarité.

— Tu regardes trop de films ! Non, primo, c’est un endroit que j’adore parmi beaucoup d’autres. Secundo, c’est le genre de scénario que je refuserais direct de mettre en scène.

Eh bien, on oublie toutes les romances... Il ajoute, plus sérieux, en regardant devant lui :

— Je lui dirais plutôt que, qu’importe où l’on est, ce qui me rend heureux, c’est d’être avec elle.

C’est simple, mais cette simplicité rend ses paroles plus sincères. J’imagine qu’il aimerait profiter de ce moment avec Violetta, et ça me fait quelque chose à l’idée qu’il soit déçu d’être là avec moi, plutôt qu’elle. Je décide de rebondir pour ne pas me laisser envahir par un flot de pensées moroses.

— Tu n’écris pas ?

— Pas vraiment. Je laisse cela aux autres. Je ne suis pas sûr d’avoir le talent et la sensibilité pour écrire.

— Keith, tu es amoureux d’une fille depuis je ne sais pas combien d’années. Si ce n’est pas être sensible.

Il saisit une poignée de sable qu’il fait glisser dans son poing serré.

— Eh bien... commence-t-il, incertain. Je ne sais pas...

— Ta-ta-ta, tu devrais. Et puis, au moins, tu ne pourras pas dire que tu n’as pas essayé. Bref...

Je me lève et sors mon portable, coincé dans ma poche arrière.

— Tiens, prends-moi en photo, s’il te plaît.

Il me fixe et hésite à récupérer le smartphone que je lui tends.

— C’est pour Laurine.

Il déplie les genoux, s’essuie sur son jean délavé et saisit le téléphone.

— OK, si tu veux. Qui est Laurine ?

— Une amie. Prends bien le pont derrière.

Il se positionne face à moi.

— Oui, t’inquiète. Et souris ! Elle va croire que tu es malheureuse.

Je lui adresse une grimace.

— Je déteste sourire sur les photos.

— Un petit effort.

— Non !

— Allez !

Il commence à me mitrailler.

— Keith ! Une devrait suffire.

Il lève les yeux au-dessus de mon téléphone.

— Je te le rends dès qu’on aura fait une photo digne de ce nom.

— Rhooo, ce que tu peux être chiant ! Tiens, voilà, tu es content ?

Keith ne regarde plus l’écran, mais me fixe. Je me demande s’il a vraiment pris la photo ou s’il se moque de moi.

— Bon, tu l’as prise, cette photo ?

— Euh, ouais.

J’avance et lui arrache mon smartphone des mains.

— Que tu peux être dirigiste ! rouspété-je.

— Déformation professionnelle, se défend-il en haussant les épaules.

Avec humeur, je remonte la plage.

— Attends-moi !

Nos pieds s’enfoncent dans le sable et je suis obligée de réduire l’allure.

— Cassiopée ?

— Ouais.

— C’est bizarre. Même quand tu souris, tu as l’air malheureux.

Mon cœur se fendille. Alors il le voit, cette part de moi que j’essaie de dissimiler.

— Déformation professionnelle, répliqué-je en l’imitant, sans laisser paraître ce que je ressens vraiment.

Il ne semble pas convaincu, mais n’insiste pas. Dieu merci.

— Tes amis te manquent ?

J'inspire longuement.

— Non, juste Laurine.

— Ah oui ?

Pour un mec que je croyais nombriliste et taciturne, il se rattrape bien.

— Je veux dire. Tu as beau avoir un tas de connaissances, de copines, quand tu pars à l'autre bout du monde, seuls les plus chers te manquent. Et il n'y a que Laurine qui me manque.

Vraiment beaucoup...

Keith me sourit avec compassion. Je n'aime pas ça.

— Fais pas cette tête...

— Quelle tête ? s'étonne-t-il.

— Celle-là, là.

Il explose de rire

— Tu es vraiment folle !

Il prend de l'élan et saute sur le muret en béton qui coupe la plage et la promenade. Il se retourne, un sourire effronté coincé sur sa figure. Jamais de la vie, je ne le suivrai. Sagement, j'emprunte l'escalier juste à sa droite. Il m'attend, les mains dans les poches, puis nous longeons les terrasses face à la mer.

— Comment est-elle ?

— Laurine ? Elle me ressemble beaucoup.

Ça me fait mal de l'avoir abandonnée en France. Je lui ai promis de lui payer un billet d'avion pour qu'elle puisse me rejoindre et quitter « son bordel » comme elle qualifiait sa vie. Je souris en imaginant sa tête quand elle recevra cette image. Elle aussi sait que je déteste sourire sur les clichés.

— Elle veut absolument avoir une preuve que l'Amérique va me changer alors elle exige que je lui envoie une photo de moi chaque mois, ajouté-je, le sourire aux lèvres.

— Pourquoi l'Amérique te changerait ?

— Je ne sais pas, l'air du pays, les rencontres... Qu'en sais-je ? Mon amie a parfois des idées farfelues.

— Pourquoi les États-Unis ? Avec ton talent, tu aurais pu postuler n'importe où. Il y a de très bonnes écoles en France. Violetta rêvait d'entrer au conservatoire de Paris.

*Je voulais fuir les violences et mes souvenirs. M'enfuir, Keith, de tout et le plus loin possible.*

— Une opportunité et tu sais ce qu'on dit outre-Atlantique ; pour avoir la chance de vivre son propre rêve américain.

— Son rêve américain ? répète-t-il, surpris.

J'ai conscience que cela peut paraître fantasque et que ces termes appartenaient à nos aïeux. Qu'aujourd'hui, il est très difficile de percer et réussir aux États-Unis. Mais j'ai l'audace de croire qu'il suffit d'être au bon endroit, au bon moment.

Il m'observe les yeux ronds.

— Oh Keith. Je t'interdis de te moquer des rêves d'une petite émigrée, lui ordonné-je en riant.

D'une voix grave et sérieuse, il répond :

— Non, tu te trompes, j'aime ce que tu dis.

Nous accédons à une passerelle qui nous conduit directement à un arrêt de bus. Nous nous asseyons sur le banc.

La quiétude qui nous entoure n'aurait pu me préparer à sa dernière question...

— Où est ton père ?

Mon être et mon âme se figent en même temps. Oui, cette question était celle à laquelle je m'attendais le moins. Je n'avais surtout jamais eu besoin d'y répondre jusqu'à maintenant.

— Il est mort.

Un silence de plomb s'ensuit. Il est tenace et déséquilibre notre insouciant conversation. J'ai soudain mal au bide. L'acide de mon ventre tente de remonter le long de mon œsophage. Je le ravale avec difficulté. Oui, il est mort. Il est mort pour moi, depuis des années.

Keith ne dit rien, mais me regarde fixement. Je peux sentir ses prunelles dorées détailler mon profil. Une chaleur irradie de son corps comme s'il n'était pas à l'aise avec ma révélation, mais il garde sa posture et attend, solide comme un roc, au cas où éventuellement je voudrais en dire plus ou m'effondrerais...

Mes yeux insolents rencontrent la tendresse des siens.

— Cassiopée...

Il est désolé et il n'a pas besoin de le lire, son regard parle pour lui. Juste une seconde, j'hésite à lui expliquer la vérité, qui n'est pas si tragique, mais qui a



détruit la petite fille que j'étais.

## CHAPITRE 12

### My first time...

Le week-end est arrivé et dimanche, j'en profite pour prendre l'air avec ma mère. C'est assez compliqué vu qu'elle a beaucoup de mal à se déplacer hors de son fauteuil roulant. Alors c'est à pas d'escargot qu'on descend de notre premier étage jusqu'au rez-de-chaussée. Une marche est pour elle un calvaire, mais aujourd'hui est un bon jour. Durant les mauvais, ses crampes et douleurs aux jambes requièrent qu'elle reste allongée. Mais ma mère est une battante, surtout elle adore sortir.

Une fois dans le hall, le propriétaire me harcèle comme d'habitude. Comme s'il avait l'audition d'une chauve-souris, il émerge exprès de sa tanière qui pue le sandwich et la friture bon marché.

*En voilà un qui n'est pas vegan...*

Ma bourse mensuelle tarde à être versée et ce gros mangeur de fast-food déteste attendre. J'essaie de ne pas me laisser démonter devant son air agressif et je réponds avec une assurance puisée dans mes chaussettes :

— *Tomorrow.*

Il grimace, insatisfait, avant de disparaître dans son appartement et de nous claquer la porte au nez.

— Demain ? m'interroge ma mère, ses yeux d'eau cherchant les miens.

Je soupire.

— Ne t'inquiète pas.

Je ne peux pas avancer la somme et le traitement médical de maman coûte une blinde. Nos économies s'épuisent à vue d'œil.

*Comment ça, travailler ? Impossible.*

Les petits jobs sont réservés aux étudiants américains, les *aliens* (c'est-à-dire les émigrés, dans la langue fourchue du douanier à notre arrivée) effectuent les boulots d'inconfort et je parle seulement des personnes possédant un visa touristique et qui contournent les lois. Travailler sur le sol des États-Unis est un

chemin de croix, surtout avec un simple visa étudiant. Je ne peux décemment pas prendre le risque de bosser au noir. Il est hors de question de perdre mon passeport liberté pour retrouver une tour de fer.

Six mois. Nous devons encore tenir six mois...

Ma mère s'est sentie bien de suite dans les locaux conviviaux de Life first et adore autant que moi Fergie. Elles ont passé une heure à papoter cuisine.

Avant de tomber malade, ma mère travaillait comme second dans un grand restaurant parisien, au côté d'un chef qui parlait uniquement la langue de Shakespeare, alors se faire comprendre n'est pas un souci pour elle. Elle se débrouille. Fergie est ravie de noter une de ses recettes sucrées (un paris-brest). Bientôt, toutes les nanas se réunissent autour d'elles. Maman leur promet d'apporter les ingrédients pour le réaliser à sa prochaine visite, avec leur aide bien entendu. Cela fait une éternité qu'elle n'a pas remis son tablier. Je crois aussi loin que remonte sa cécité.

Fergie annonce qu'elle passera la chercher tous les deux jours si elle se sent en forme. L'association dispose d'une fourgonnette pour pouvoir ponctuellement prendre les adhérents qui ne peuvent se déplacer.

Ravies, c'est avec du baume au cœur que nous quittons le centre et avec grand enthousiasme, ma mère n'a fait que parler de cette petite communauté jusqu'à notre appartement. Elle n'a pas pu apercevoir l'humidité au creux de mes paupières. Quand je la vois si rayonnante, je me sens un peu moins coupable.

Il est bien vingt heures passées quand nous finissons de manger et maman, épuisée, s'endort à peine après avoir fermé les yeux. Je débarrasse la table, laisse la vaisselle dans l'évier pour demain matin avant de m'enfermer dans ma chambre.

Je saute sur mon lit et branche les petites LED au-dessus de ma tête. J'aime cette sensation soudaine ; l'impression d'être profondément, infiniment heureuse. C'est comme un état second limité dans le temps.

Ça vous arrive parfois ?

Je crois que c'est quand on prend conscience qu'on revient de loin.

Je décide de travailler un peu, mais Keith et son geste généreux ne quittent pas mes pensées.

Après quelques secondes d'hésitation, je m'empare de mon téléphone.

> *Moi : Merci* ☺

> *Keith : De rien, même si je ne vois pas de quoi tu parles* 👍📱

> Moi : Ma mère a adoré Life First...

> Keith : Cool ! J'aurais pu vous accompagner.

> Moi : Tu en as déjà assez fait pour nous.

> Keith : Ça m'a fait plaisir. Après tout, c'est ce que font les amis.

Je souris, pourtant, ce terme me touche comme il me dérange.

> Moi : Tu progresses...

> Keith : ?

Autant y aller franco.

> Moi : Je croyais qu'aucune autre fille pouvait t'intéresser. J'espère juste que tu n'agis pas par pitié.

Il ne répond pas de suite. J'inspire et abaisse le clapet de mon portable. Je décroche la prise des loupiotes. Je projette mon crâne sur les coussins et passe mon bras derrière ma nuque. Je déteste ressentir ce silence. Surtout quand il vient de Keith.

Le bip de mon téléphone me fait frissonner. Mes yeux sont éblouis par l'écran, je lis :

> Keith : Tu es loin de dégager de la pitié, Cassiopée. Et tu veux savoir pourquoi ?

> Moi : Vas-y.


> Keith : Tu es le sujet de la première bagarre dans toute l'histoire du bahut...

> Moi : 

> Keith : Je n'ai pas fini.

> Moi : Excuse, continue.

> Keith : La cause du premier avertissement de ma vie...

> Moi : 

> Keith : Attends...

> Moi : ... 

> Keith : Ma mère a fait sa toute première syncope.

> Moi : Désolée 

> Keith : Rigole ! À demain, Cassiopée.

Je souris malgré moi. Je décide de me recadrer, car j'aime un peu trop nos conversations à mon goût.

# CHAPITRE 13

## Miracle

Les dernières feuilles mortes de l'automne ont été aspirées sur les trottoirs de Brooklyn. Les stands de glaces sont remplacés par ceux des hot-dogs, falafels et beignets chauds. Les manteaux et doudounes sont endossés par les habitants. Et moi, je me les caille dans la veste en jean que Keith m'a offerte. Il ne m'a pas fait de remarque quand il m'a aperçue dans les couloirs de l'école deux semaines auparavant. Ou juste une mimique appréciatrice, ses lèvres faisant une moue genre : « J'aime le style ».

Je devais acheter un blouson chaud en arrivant ici, mais il y a toujours quelque chose à régler ; loyer, factures, tickets d'autobus et de métro, imprévu...

Dernièrement, une paire de chaussons de danse pour remplacer ceux trop usés aux pointes. Une remarque (la seule) de mon professeur que j'ai été obligée de prendre en considération. À notre niveau, nous ne discutons pas. On la boucle et tant pis si on mange des pâtes. On se doit de porter du haut de gamme et c'est minimum soixante dollars qui sortent du budget mensuel.

Je fixe les lueurs orangées derrière les splendides baies vitrées de l'appartement des parents de Keith. Il est bientôt vingt heures et je vais devoir rentrer. La nuit tombe très vite à cette époque de l'année et j'espère arriver à la maison à temps pour aider ma mère à se coucher.

Je me détourne de ma contemplation et considère Keith.

Il est dans la lune aujourd'hui. Nous avons mis une heure avant d'ouvrir un bouquin. Quand il ne fixe pas sa cuisse ou son talon qui martèle le sol, il est sur son portable, à répondre à des messages de je ne sais qui pour je ne sais quoi.

— Keith...

Je m'impatiente quand, une fois de plus, notre spationaute du jour ne réagit pas.

— Keith. On finit ou je rentre immédiatement chez moi.

Une inquiétude envahit son regard lorsqu'il le relève sur moi.

— Pourquoi ?

— On n'a pas avancé d'un pouce ! Ça fait une heure.

— Désolé.

Il s'empresse de déposer son téléphone sur un coin de table basse. Paumé, il essaie de reprendre le fil.

— Oui, alors attends. L'ossature, c'est ça ?

— Hum...

Il feuillette mon livre de bio qu'il détient ouvert dans sa main gauche avant que celui-ci bascule et tombe sur le tapis. J'ai connu un Keith bien plus détendu et avec plus de réflexes aussi. Ses doigts tremblent lorsqu'il ramasse l'objet.

J'observe son manège d'un œil morne.

— Donc on va reprendre... Cite-moi tous les os qui se trouvent en dessous du bassin, me demande-t-il d'une voix nerveuse.

— OK...

Je récite les mots appris par cœur jusqu'à m'arrêter après tibia. Keith mordille son stylo et ça m'énerve. Ça m'énerve, car ça me déconcentre un max. Plongé dans ses réflexions, cet ahuri n'a même pas remarqué que je me suis tue.

Je lui balance à la tête le coussin que j'ai sur les genoux pour qu'il daigne lever les yeux. Sa tignasse dépeignée quitte mon champ de vision pour céder à son visage crispé.

— C'est bon ! Tu penses à quoi ? le bousculé-je avec un ton plus que sévère.

Le pauvre capuchon mâchouillé abandonne sa bouche.

— À Violetta.

Ils vont me tuer tous les deux.

— C'est avec Violetta que tu échanges depuis tout à l'heure ?

Il hoche le menton.

— Et ?

Il grimace, hésitant.

— Je me disais que je pouvais me déclarer au gala de fin d'année.

— Te déclarer ?!

À présent, c'est sa lèvre qu'il mordille.

— L'embrasser, précise-t-il.

Ça pique quelque part. Je mets cela de côté. Non, en fait, j'ai envie de hurler, il faut en finir au plus vite.

— Attends ! Stop ! Il y a un truc que je ne saisis pas. Ta démarche est humble, crois-moi. Mais qu'est-ce qui te retient de le faire avant ?

— Le bon moment. L'instant parfait, formule Keith tout naturellement.

Je me mets en colère.

— Mais il n'y a pas d'instant parfait. TU le rends parfait ! Ce que tu peux être coincé !

Il se contracte.

— Je suis loin d'être coincé, se défend-il, véhément.

— Bien sûr que si !

— Non ! C'est faux ! Ce n'est pas parce... Merde !

Mécontent, il fronce les sourcils avant de se lever. Il arpente la pièce et fait des va-et-vient devant moi, la mine crispée, les doigts accrochés à ses hanches. Puis, il me fait face d'un coup.

— Alors quand ?!

Je réplique du tac au tac :

— J'en sais rien, moi !

Pourquoi dois-je répondre à une question pareille ? Ses iris se transforment en deux torches prêtes à s'enflammer.

— Ça me bouffe jour et nuit, Cassiopée. Je deviens fou.

Quand Keith dévoile ses angoisses, il en est troublant. Oui, il me déstabilise, car il possède une passion qui dépasse toute mesure pour la femme qu'il aime. Ce qu'il dégage ; cette fougue, cette folie amoureuse m'émeuvent et m'ébranlent tout à la fois. Je le dévisage et, soudain, mon cœur effectue un soubresaut en l'imaginant embrasser Violetta. Ce que je ressens, ce qu'il se passe sous ma poitrine me fait mal. Non, je ne veux pas ressentir ça !... Noooooon !

— Merde, j'ai besoin d'un verre, dis-je en libérant la chaise princesse d'un bond en avant.

— Que... Quoi ?! Tu m'as bien entendu ?

*Un truc fort ! Qui me décapsule la cervelle.*

— Oui, Keith, parfaitement !

Je fonce droit sur la cuisine. Ses parents sont de sortie alors pas de politesses.

Je dois immédiatement cesser de réfléchir. Je ne comprends pas cet élan affectif et émotionnel que j'éprouve soudain pour lui. Ça bouillonne... juste là, dans mon ventre. Comme si j'étais en train de tomber sous son charme.

Stop ! C'est ridicule ! Du délire. Ça ne doit pas arriver. Pas avec lui ! Sûrement pas avec lui !

— Oh non, jamais de la vie ! m'emporté-je d'un coup.

— Quoi ?

Au milieu de la cuisine, je fais volte-face et, surpris, Keith s'immobilise. Je l'étudie de haut en bas cherchant une explication au tohu-bohu qui se déchaîne dans ma tête. Mon analyse devient aussi fine qu'un scanner.

✓ Visage d'angelot.

✓ Peau dorée.

✓ Fringues de petit bourgeois.

✓ Aucun trou dans les chaussettes !

Rien à voir avec ces détails futiles, Keith m'attire vraiment et mon cœur tombe par terre.

— Et merde ! Et merde ! Et merde !

*Ce n'est pas magique, c'est flippant !*

— Qu'est-ce qui te prend ? marmonne-t-il entre ses lèvres qu'il ose à peine bouger.

Je le fixe une dernière fois avec répulsion.

— Je vais vomir.

— Mais ?!

Je me rends jusqu'au réfrigérateur.

— Tu as du whisky ?

— Tu ne vas pas boire maintenant ?!

Je stoppe mes gestes. Oh oui ! C'est ça ! Ça va mieux ! Il faut qu'il répète cette phrase de coincé trop prudent, trop sage, trop tout.

Je me retourne lentement.

— De la vodka aussi. Je vais me faire un mélange, lancé-je pour le provoquer.

— Tu n'y penses quand même pas ! me morigène-t-il, sévère.

C'est bon ! Ça part ! Je suis guérie ! Oh, mon Dieu, c'était une mauvaise blague, c'est ça ?



La tension libère mes épaules. Je reprends un souffle normal et quitte cet état de stress et de panique.

— Tu es sûre que tout va bien ? s'enquiert-il, confus.

Je balaie sa question de la main.

— Attendre le bon moment, on s'en fout. Tu sais ce que veulent les filles ? Le cash ! Alors sans plus tarder, tu vas la voir, la saisis par la taille, la rapproches violemment et tu la pécho, qu'on en parle plus !

Il m'observe, les yeux grands ouverts, avant de se mettre à rire comme un con.

— Pouah, c'est complètement nul ! J'ai beau ne pas être super, ultra romantique, je ne me vois pas faire un truc pareil.

Romantique ?! Il ricane de plus belle. Ça s'appelle la passion !

— Tu es bizarre comme nana.

Je prends la mouche. Fais le malin, Keith Maclee ! Crois-moi, tu ne vas pas t'attendre à celle-là.

— Keith, elle t'aime ! lui apprend-je en le regardant bien en face.

Son rire s'éteint et un silence de plomb s'abat sur la pièce. Il m'observe d'un air interdit. Je me détourne, ouvre la porte du frigo. Une bière devrait suffire. Je me penche pour en saisir une juste derrière le sac de salade.

Je peux entendre les mouches voler. Keith doit être perdu. J'y suis allée fort, vous pensez ?

— Elle me l'a avoué. Elle est amoureuse de toi, Keith, précisé-je plus calmement tout en vérifiant au passage s'il n'y a pas un petit truc à manger.

— Je sais.

Toujours la tête dans le frigo, mes omoplates se raidissent. Ma bouteille me glissant presque des doigts.

— Tu... tu sais quoi ?

— Qu'elle m'aime. Je le sais.

Ma poitrine prend feu. J'inspire comme si je devais ensuite souffler dans un ballon. Au bout de longues secondes, je me redresse et rabats le battant du réfrigérateur avec violence. D'un pas lourd et furieux, je fonce sur lui.

— Alors quoi ?! Vous vous foutez de ma gueule, c'est ça ?

Hors de moi, je le pointe de l'index. Il recule.

— Non, on ne sait juste pas...

— Arrête ! Vous ne savez pas mentir tous les deux. Croyez-vous que je sois dupe ?! Que suis-je dans tout ça ? Un pion ? Un pari ?

— Un pari ! ?

— Ou le dindon de la farce ! ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Du mal ? C'est ça ?! Tu as intérêt à parler, Maclee !

Il s'immobilise et mon doigt percute son torse nerveux. Je le retire instantanément. L'expression grave, son regard perfore le mien.

— Sa sœur est morte et elle était amoureuse de moi.

*Wouah...*

Les yeux ronds, je recule de deux pas, sonnée, mon dos heurtant le réfrigérateur.

— Elle est morte il y a quatre ans.

Je cesse de respirer.

— Et si j'arrive à ce que ça marche entre Violetta et moi, ce sera un miracle.

Son regard se perd dans le vide avant qu'il me tourne le dos.

# CHAPITRE 14

## Expérience

Il ramasse avec des gestes calculés les feuilles et les bouquins sur la table du salon. Près du bahut, je l'observe.

Tourment.

Regret.

Recueillement.

Voilà ce qui émane de Keith.

— Je suis désolée, articulé-je péniblement.

Il ébauche un sourire triste.

— Tu n'y es pour rien.

Il se penche, saisit son sac à dos et y fourre le reste de ses affaires. On pourrait croire qu'il espère me voir partir, pourtant tout mon être semble retenu ici, silencieusement, par Keith.

Il se redresse et s'immobilise quelques instants, menton baissé. Le soleil couchant offre des reflets cuivrés à ses cheveux et des ombres à son regard voilé de mélancolie.

— Elle s'appelait Cassie, confie-t-il à mi-voix.

Cette révélation me fait trembler. L'impression qu'un fantôme vous traverse, vous connaissez ? Je comprends mieux à présent son hésitation à notre première rencontre. Son entêtement à m'appeler Cassiopée. Et il a souffert, c'est évident. Preuve en est sa mâchoire resserrée. Ses doux traits d'ange moins sereins.

— C'était la sœur jumelle de Violetta.

Mon estomac se noue un peu plus. Je ne suis pas certaine de vouloir en savoir davantage. Pas sûre d'encaisser les détails non plus. Nous ne sommes pas vraiment copines, la mort et moi. Et la compassion naturelle m'est étrangère. Trop occupée par ma vie de merde pour me préoccuper de celles des autres. Certaines personnes seraient capables d'empathie pour la disparition de

quelqu'un qu'elles ne connaissent pas, d'autres tapoteraient l'épaule de leur ami endeuillé ou le serreraient dans leurs bras... et bien, pas moi. Je ne sais pas faire ça et j'ai peur qu'il espère ce genre de chose de moi.

— Je vais y aller.

Avec prudence, j'approche de ses ténèbres qui obscurcissent son aura d'habitude si lumineuse pour rejoindre ma besace. Je m'accroupis près de lui.

— Attends. Tu ne veux pas... manger ici ?

Sa demande exceptionnelle me laisse perplexe. Peut-être parce qu'elle manque de conviction.

— Je ne peux pas.

— Tu dois retrouver ta mère ? devine-t-il.

J'acquiesce.

— OK, pardon. Tu as récupéré toutes tes affaires ?

Maladroitement, il essaie de se rendre utile. Il réunit mes stylos et me les tend. Nos doigts entrent en contact et je lève la tête vers lui. Nos yeux se rencontrent pour ne plus se détacher.

— Désolé, s'excuse-t-il à nouveau, l'air coupable.

— Ce n'est rien.

Le plus fou, c'est que je pense vraiment que ce n'est rien. Le plus dingue, c'est que j'ai soudain envie de rester à ses côtés. Sans parler. Juste m'allonger sur le sofa et regarder un truc soporifique à la télé. Oublier tout ce qu'il vient de dire. Occulter la mort qui nous attend. Profiter de l'instant présent et ne penser ni à hier, ni à demain. Et surtout, partager, pour ajouter à notre lobotomie curative, un peu d'alcool comme le feraient de bons amis.

C'est comme si je me prenais une veste lorsqu'il ose :

— Je n'aurais jamais dû te mêler à tout ça.

*Trop tard pour les regrets, Keith. Surtout ceux qui remettent en cause ma place dans ta vie.*

Mon sang ne fait qu'un tour. Il faut que je rentre avant de dire quelque chose de mauvais, par exemple, que c'est un sale con.

Nous nous levons en même temps et, d'une voix sèche, je lâche :

— Tu n'aurais pas dû, en effet.

Son visage se décompose et j'y lis de la déception. Qu'attendait-il que je réponde ? Que j'ai aimé faire cela ; l'aider à conquérir le cœur de sa belle ? Non,

je n'y ai pris aucun plaisir ! Hormis celui d'apprendre à le connaître, mais sans réciprocité. Il se fout de ce que je ressens et maintenant se débarrasse de moi.

L'air se densifie entre nous rendant la situation un peu plus inconfortable.

— Tu trouves tout cela tordu ?

Que connaît-il d'une relation tordue ? Connaît-il la violence des coups, celle des mots ? L'emprise d'un être humain sur un autre ? Je pense à ce qui brise, pas à une simple torsion émotionnelle. Violetta et lui n'osent pas franchir le cap par respect pour un être cher. Point. Pourquoi devrais-je me fatiguer à lui expliquer la différence ?

— Pourquoi cette question ? Tu te fous de mon jugement, Keith, n'est-ce pas ?

Parce qu'il est égoïste, amoureux et triste.

Il hoche la tête lentement.

— Pas besoin de me raccompagner, anticipé-je, en enfilant ma veste.

Je ne lui en veux pas vraiment. Ça fait longtemps que je n'espère plus rien de personne. Que la déception fait partie de mon quotidien.

Sans dire un mot, il se décale, me laissant la possibilité de m'en aller. Chose que je saisis sans attendre.

Une fois devant la porte, par un mécanisme bien huilé, je vérifie n'avoir rien oublié. Je ferme les yeux mais je ne peux pas m'en empêcher. Je m'accorde quelques secondes et le regarde se diriger vers le juke-box près du billard. C'est bien la première fois que Keith ne me retient pas après une dispute. Car il s'agit bien là d'une querelle ayant eu lieu à demi-mot. Et j'ai le sentiment que notre pacte s'arrête ici et maintenant. Comme un échange tacite de consentements.

Ça me blesse... Mais c'est la vie, n'est-ce pas ?

Je m'apprête à quitter l'appartement quand j'entends les premiers accords de *Is this Love* de Bob Marley. Les basses du reggae envahissent doucement le grand espace du loft. Surprise, je m'immobilise, la main sur la poignée, avant de me retourner.

Dehors, la lune a remplacé le soleil. Les lampadaires sont une des seules sources de lumière dans ce salon. Keith a la tête baissée, l'air pensif. Son profil est légèrement éclairé par les néons bleu et jaune produits par l'appareil électrique. J'ai comme l'impression qu'un feu brûle en Keith et ce soir, il peine à le dissimuler.

Il est ardent et je suis de glace.

Je regrette de n'avoir connu qu'une seule histoire au goût parfumé de souffre plutôt qu'à la pomme d'amour. D'avoir un cœur mendiant du romantisme jusqu'à ce qu'il n'y croie plus. Je regrette de ne pas avoir le sourire communicatif et la beauté solaire de Violetta. De n'être pas assez joyeuse et naïve. De ne pas avoir un coup de foudre simple et réciproque pour un gentil gars.

Parfois, j'ai envie de m'arracher ce masque glacé, juste pour que quelqu'un m'aide à retrouver ma fragilité, un peu d'innocence. Qu'il me retienne un peu plus fort, avec plus de volonté. Qu'il m'attende un an, quatre ans, des années...

Je secoue la tête. C'est bête de penser à tout ça, ça ne m'arrivera jamais. Je décide enfin de quitter l'appartement quand...

— Je ne me fous pas de ce que tu penses. Au contraire, ce que tu penses compte beaucoup trop, murmure Keith.

*Beaucoup trop...*

Mes poumons flanchent. Ma poitrine vrombit. Je me tétanise.

— Dis-moi ce que tu penses, s'il te plaît, poursuit-il en se tournant vers moi sans pour autant me regarder dans les yeux.

Est-ce cette musique remplie d'espoir ou la faiblesse d'un instant qui me pousse à rester ? Je suis envoûtée par les douces paroles du chanteur, tous mes sens s'aiguisent. Ma voix est basse lorsque je délie ces mots que je devrais taire :

— Ce que je pense, Keith, c'est que tu dois laisser le passé au passé sinon il te détruira. Ce que je pense, c'est que tu devrais te rapprocher d'elle sans attendre. Dis-lui tous ces mots qu'une fille aime entendre : qu'elle est belle, intelligente et désirable. Ces mots que tu rêves de lui dire : que la seule chose qui te rende heureux, c'est d'être à ses côtés.

Son regard se dirige vers moi, et je ne vois que l'ombre qui couvre ses yeux. Pas ses émotions. Ça me perturbe. Non, ça me bouffe, car je veux voir de plus près ces flammes qui le consomment. Je veux comprendre ce qu'il ressent. Alors poussée par la curiosité, je m'approche. Je me positionne juste devant lui. J'incline la tête pour mieux le regarder. Je veux lire ce qu'il éprouve pour elle. Et... c'est si beau, si intense.

— Keith, dis-lui que tu veux la combler, mais avant tout que tu désires l'embrasser...

Il me fixe à présent. Je suis en train de perdre mon souffle, et la tête sûrement. Son buste est à quelques centimètres de ma poitrine, mais je ne recule pas. Je devrais frissonner de dégoût, mais comme toutes les autres fois avec Keith, c'est

plus agréable qu'épidermique. Ma curiosité est tenace et elle insiste. J'ai envie de le toucher. Son torse, son visage, n'importe. Juste du bout des doigts.

— Un seul baiser...

Ses prunelles incendiaires me fixent toujours. J'ai l'impression qu'il tente de comprendre quelque chose, et comme pour l'aider à s'approcher de la vérité, je le laisse trouver la réponse dans mes yeux.

Cette proximité devient trop ambiguë, mais mon corps s'en délecte sournoisement. Du reste, mon cerveau ne raisonne plus.

Dangereuse intimité. Mystérieuse attraction.

— Dis-moi pourquoi tu n'aimes pas être touchée, murmure-t-il.

Décontenancée, je le dévisage. J'ai envie de lui dire des mots plus réfléchis, plus intelligent que :

— Parce que les hommes font trop mal.

Il fronce les sourcils et me contemple. Lentement et avec prudence, sa main droite vient cueillir ma joue, son pouce caresse lentement ma pommette. Mes poumons se bloquent, je suis concentrée sur chacun de ses souffles, ses gestes.

— Ça te fait mal quand je te touche ?

Envahie de frissons, je fais « non » de la tête, ne pouvant articuler aucun mot. Cette sensation est bizarre, spéciale, presque cruelle. Car sous ses doigts, je me sens délicate, prête à me briser. Loin de ce que je suis devenue au fil des années. J'ai l'impression d'avoir pris un rail de coke, un début de plane, enveloppée dans cette bulle qui précède les mauvais délires.

Je ne distingue pas la couleur de ses yeux, mais je devine le désir qui les consume. Mes nerfs se tendent et mon pouls s'emballe lorsque tout doucement, il approche son visage et dépose un baiser sur mes lèvres.

J'ai l'impression de chuter interminablement depuis le haut d'un building. Je laisse filer entre mes doigts les lanières de mon sac qui vient s'écraser par terre.

Keith s'écarte légèrement. Ses respirations brûlantes s'échouent contre ma bouche.

— Et là ? murmure-t-il, d'une voix contenue.

J'inspire de l'oxygène mais ça bloque au niveau du cœur, il bat trop vite et trop fort. J'ai si peur de faire ou dire quelque chose de mal, ou même le regarder dans les yeux. Je baisse le menton et ses lèvres effleurent mon front. Secouée et de plus en plus essoufflée, je n'arrive pas à sortir de ma tétanie.

Je le sens bouillir, prêt à prendre le plus grand des risques. Ses mains trouvent mes cheveux qu'il serre en mèches dans ses poings tremblants.

— Excuse-moi, Cassiopée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Je me mords les lèvres jusqu'au sang et remue la tête. Un incendie de colère s'éveille à l'intérieur de mon corps et il vaut mieux que je parte maintenant avant qu'il ne ravage tout sur son passage.

Je me défais de son étreinte électrique, récupère mon sac sur le luxueux parquet et quitte son appartement sans un regard en arrière.



# CHAPITRE 15

## Insignifiant

Bip... Bip... Bip...

> *Keith : Réponds, Cassiopée, s'il te plaît*

> *Keith : Il faut qu'on se voie.*

Vrom... Vrom... Vrom...

> *Keith : Je vais tout dire à Violetta, mais j'aimerais qu'on discute avant, toi et moi...*

Même sur vibreur, il continue à me pourrir la vie. Que croit-il ? Que je tiens à poser des raisons et des mots sur ses regrets et ses gestes ? J'ai peur de ce que je suis capable de lui cracher au visage. J'éteins mon portable avant d'entrer en salle de danse.

\*

— On pense à la direction...

— Cassiopée...

— Vos pointes...

— Cassiopée !

J'inspire par le nez. Mes doigts se crispent autour de la barre en bois horizontale. Je réponds à Violetta d'un grognement agacé :

— Hum...

J'ai envie de la rembarrer, mais je me retiens. Est-ce à cause de sa voix d'ange ? Des derniers aveux ou actes de Keith ? De ce combat émotionnel qui se livre dans ma tête ?

Aussi, la danse classique est l'un des arts les plus stricts que je connaisse. Il n'est évidemment pas question de parler pendant le cours, mais Violetta s'est infiltrée entre une autre élève et moi pendant nos étirements et elle insiste. Son

parfum de barbe-à-papa me dérange.

— J'ai cassé avec Billy.

— On se grandit, c'est bien...

— Qui ?

Je sens son soupir s'écraser contre ma nuque. Je conserve mon maintien, je me grandis sur ordre du professeur, lève le bras au-dessus de ma tête pour le cambré.

— Le dos long...

— Eh bien, mon petit ami.

Phase après phase, je ne pense pas membre, mais corps tout entier. Les cinq orteils amarrés au sol, j'entame le levé de jambe.

— On relâche le cou, détend la nuque, voilà...

— Enfin, mon ex petit ami.

La danse classique est un équilibre entre la souplesse et la force et...

— Cassiopée.

... et elle continue à me faire chier, ce n'est pas possible ! Qu'on la bâillonne ! Je me tords le cou pour la dévisager.

— Et alors ? Tu es célibataire ! Tu veux une médaille, avec cérémonie de remise et tout ! ?

— Chuuuuut ! Mesdemoiselles, on se concentre !

Le regard sévère, la professeure nous jauge.

— Veuillez nous excuser, madame, disons-nous en cœur, Violetta et moi.

— Bien. Reprenons.

Violetta arrive à se taire, mais c'est après avoir mimé sur ses lèvres : « Tu m'attends à la fin du cours ? »

Je ne veux pas l'attendre, mais être tranquille et travailler encore un peu toute seule dans la salle vidée de ses élèves. Et ensuite, prendre le temps de bien détendre mes muscles. C'est presque aussi important que l'échauffement. C'est aussi nécessaire pour ma santé mentale, j'ai besoin de me recentrer sur l'essentiel : l'obtention de mon diplôme et la sélection pour le gala de fin d'année.

Malheureusement, je ne peux éviter Violetta qui reste à la fin dans la pièce avec moi. J'essaie de lui échapper en filant sous la douche, mais je l'entends

encore, sa voix résonne dans la cabine juste à côté. Saleté de parois en carton !

— Je l’ai dit à Keith, hier.

Je vais me mettre des bouts d’éponge dans les oreilles.

— Enfin, je lui ai écrit plutôt.

Je me fige, comprenant enfin le sens de ses paroles. Donc les fameux textos que Keith a reçus hier lorsque nous étions ensemble lui apprenaient la situation amoureuse de Violetta. Je tombe des nues. Pourquoi Keith ! ? Pourquoi m’avoir embrassée après qu’elle t’a révélé que tu touchais au but ? Mon ventre devient un magma brûlant.

— J’aimerais t’inviter chez moi, un de ces soirs.

Elle piaille encore alors que j’aimerais réfléchir.

— Tu pourrais même dormir à la maison.

Voilà autre chose !

— Cassiopée ? Tu es toujours là ?

— Oui, réponds-je, le cerveau à moitié ravagé.

— C’est un peu grâce à toi, tout ça.

À peine rincée, je pousse la porte qui cogne contre le mur. Tous mes membres se mettent à trembler et ce n’est pas de froid. Nue comme un ver, je me dirige vers ma serviette restée sur le banc. Je m’essuie la peau avec trop de virulence. Elle devient bientôt rougeoyante sur les bras, les cuisses et le ventre. L’ange approche.

— Tu es en colère ? Je sais que Keith te plaisait aussi...

Je hausse un sourcil sans la regarder.

— Tu es une belle personne, finit-elle.

Non, Violetta. Je ne suis pas amoureuse, pourtant, j’ai tenté de prendre ta place auprès de l’homme que tu aimes. Je suis une garce. J’ai essayé... de... j’en sais rien. Merde !

Ou est-ce alors à cause de ce sentiment qu’il a éveillé ? L’abandon. Oui, une nanoseconde, j’ai cru m’offrir à Keith et qu’il s’est offert à moi. J’ai cru... Non ! Mes joues s’empourprent. Je frise le ridicule.

— Alors, tu veux bien venir à la maison ?

Enfin, je lève le regard sur Violetta, qui sourit de toutes ses belles dents, ravie d’avoir enfin mon attention. Je fixe le rose de ses lèvres délicates. Keith leur donnera bientôt un baiser. À cette idée, j’ai envie de vomir et la fureur refait

surface.

Je n'ai pas envie de passer pour le second choix qu'on a repoussé. Un pion utilisé et éliminé par la reine et le roi de ce bahut. Je tiens à ma fierté un minimum.

Violetta attend ma réponse comme le résultat d'une course hippique.

— OK, j'accepte.

Violetta est aux anges et moi, complètement timbrée. Je ne comprends pas ce qui me prend. Peut-être pour faire piger à Keith que ce baiser ne compte pas. Qu'il est aussi insignifiant que notre faux début et insincère relation amicale. Qu'il ne m'a pas touchée, pas disloquée, pas désagrégée.

Je m'habille en vitesse. Laisse la veste en jean dans le casier des vestiaires. Tant pis si je me les pèle.

Je fouille dans ma besace et décide de rallumer mon téléphone. J'appuie directement sur l'application des messages et écris à Keith :

*« Si tu racontes à Violetta ce qui s'est passé, je te le ferai regretter. »*

Alors que nous sortons de la salle Violetta et moi, je perçois Keith adossé au mur. Mon cœur fait une embardée violente. Il tient son portable entre les mains. Impossible qu'il ait manqué mon SMS. Il se redresse en nous voyant arriver et, du regard, il ne lâche pas mes yeux fuyants.

Violetta s'élanche et l'enlace. Elle lui assène un baiser sur la joue, mais Keith ne bouge pas. Les expressions du visage verrouillées, il me fixe avec une intensité perturbante. Je décide de l'ignorer.

— On se dit à vendredi, Cassiopée, chantonne Violetta avant de consacrer toute sa personne à Keith.

Je passe à côté d'eux et quitte l'école pour rentrer chez moi sous une pluie glacée.

## CHAPITRE 16

### Appât

Photo de Keith. De Violetta et Keith. Photo de Violetta, Keith et Cassie. Re-photo de Keith. Nous sommes bel et bien dans la chambre de Violetta Scott Anderson.

OK, soit la nana est mordue, soit complètement allumée. L'option 2 ? On est d'accord.

Je finis de compter la soixantaine de clichés blindant le mur au-dessus d'une commode prune qui ne vient sûrement pas de Maisons du Monde. Sur une des images, les sœurs de quinze ans à peine encadrent Keith et leurs tempes reposent respectivement sur ses épaules. Je constate à quel point les jumelles se ressemblent. J'arrive difficilement à distinguer qui est qui. Les mêmes cheveux couleur blé intense, les joues roses, pommettes hautes et la fossette au coin externe des yeux quand elles sourient. La seule chose qui les différencie est l'expression de leur regard. Dans les iris indigo de Violetta se lisent confiance et candeur quand dans celui océan de Cassie tempête et rébellion. Violetta est restée naturelle au fil des années alors que Cassie s'est mise à porter du khôl prononcé qui la vieillit. Violetta est de plus en plus épanouie et radieuse. Tandis que Cassie déguise le bonheur, dissimule un mal-être. Je le devine, car c'est un acte que je connais bien.

*Est-ce que toi aussi tu te sentais de trop ?*

Je me rends compte que sur les deux sœurs Scott Anderson, Cassie est celle vers qui je me serais tournée de moi-même. Cette constatation me déplaît.

Pourquoi ? Car le dicton « *Dis-moi avec qui tu traînes, je te dirais qui tu es* » se trouve être d'une vérité fracassante. Parce que jamais culture ne se confond avec bêtise, rarement la beauté avec la laideur, et c'est un égarement quand la bonté se lie au fiel. Oui, je crois qu'on n'est pas tous de la même trempe, et que certains ne méritent pas d'en côtoyer d'autres. Il y a des gens bien et des pourritures. Au milieu, il y a des gens comme moi. Ceux qui te tirent vers le bas et ne t'apportent pas grand-chose. Entre les parasites, les négatifs, les boulets, il y a les toxiques. Et je suis pire que l'éther.

— Elle s'appelait Cassie.

Violetta s'approche et s'arrête à mes côtés. J'ai l'impression que je ne vais pas pouvoir éviter le sujet, à mon grand désespoir.

— Je sais. Keith me l'a dit.

Autant couper court à son envie de s'épancher.

— Il t'a parlé de ma sœur ?

Je secoue le menton.

— Il n'en parle jamais, souffle Violetta. Enfin, il ne veut jamais qu'on l'évoque, tous les deux.

Je lui jette un regard en coin avant de reprendre ma contemplation. Ce mur a quelque chose de dérangent et j'aimerais déterminer pourquoi.

Outre le fait que Keith soit partout, la fresque chronologique retrace leur enfance. Leur jeunesse se déroule sous mes yeux ; goûters, anniversaires, Noël. Un classique devant le sapin, pas plus haut que trois pommes, ils sont alignés tels les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas. Il y a aussi une image où Violetta fait un bisou sur la joue rougie de Keith, une petite poupée dans les mains. Puis, c'est au tour du trio adolescent. On les voit grandir, mûrir, puis les clichés souvenirs s'arrêtent.

— Tu as quel âge sur celle-là ? demandé-je en pointant du doigt la dernière photo tout à droite pour être certaine d'avoir pigé ce qui déconne.

— Dix-sept.

À l'âge du décès de Cassie. Quatre ans plus tôt. Le calcul est rapide. C'est comme si la vie de Violetta s'était figée ou stoppée. Que c'est glauque !

— Je ne dors pas là, ce soir, envoyé-je à brûle-pourpoint.

— Ah bon ? Pourquoi ?

Parce que je n'ai pas 12 ans... et passer la nuit au sein d'un mausolée, non merci.

— Parce que je dois me lever tôt.

Depuis quand je joue dans la cour des hypocrites ? Je me surprends moi-même. Le sourire de Violetta qui s'accrochait à ses lèvres depuis mon arrivée disparaît.

— Tu es sûre ? Je pensais qu'on aurait fait les magasins ensemble, demain matin. J'aurais aimé trouver une tenue comme celle que tu portais en début de semaine. Tu sais, un pull à grosses mailles et une jupe...

*En cuir... ouais, je vois.*

— Je n'ai pas le temps, soupiré-je, agacée.

Sa grimace désolée me donne envie de la secouer. Certes, elle a perdu une sœur, sa moitié, et j'en suis navrée, mais qu'elle ne compte pas sur moi pour jouer les substituts.

— Tu n'as pas de copines ?

— Si. Bien sûr... mais d'habitude, le samedi...

Je m'impatiente.

— D'habitude, le samedi, j'aide ma mère à se lever et à se doucher. Ensuite, nous sortons ensemble. Nous marchons si elle le peut et si elle ne peut pas, nous prenons un café à cinq minutes de la maison.

Je suis à cran. Ça se sent, n'est-ce pas ? Sous peine de me faire agonir d'injures, je m'explique :

Je suis à cran, car elle a interpellé Keith qui quittait l'école d'un pas pressé. Car elle l'a forcé à nous raccompagner alors qu'il avait « un truc » à faire. Car on ne s'est pas adressé la parole, ni même un regard. Car j'ai senti sa présence aussi pesante que la boule de plomb coincée dans ma gorge qui ne me lâche pas depuis que nous sommes sortis de cet étouffant ascenseur. L'animosité entre Keith et moi était telle qu'elle m'empêchait de respirer.

Il était certes tendu, mais moi, j'étais rigide comme un poteau électrique. Seule Violetta n'a rien remarqué, tout comme l'austérité de son ami d'enfance. Une morosité que j'aurais pu ressentir à des kilomètres lui a échappé. Elle faisait la conversation, comme toujours.

— Ah... C'est dommage, tu aurais pu t'amuser.

Je reste un instant médusée. Le shopping ne m'amuse plus depuis que j'ai un loyer à payer.

— Ne te trompe pas sur mes propos. J'adore passer du temps avec ma mère, répliqué-je sèchement.

Mes paroles semblent la peiner.

— Je voulais juste qu'on passe un peu de temps ensemble... se défend-elle tout bas, avec cette innocence qui la caractérise si bien et qui m'agace, car elle me fait sentir comme la pire des salopes.

Il est évident que nos tempéraments diffèrent et que je ne viens pas du district des bas de soie, donc pourquoi ? Pourquoi ça compte pour elle de traîner avec moi qui suis diamétralement opposée des personnes qu'elle côtoie au quotidien ?

Je ne suis pas de son milieu, ni même de sa classe. Alors que je dois me triturer les méninges chaque matin afin d'accorder mes fringues pour me donner un style, Violetta, elle, a juste à prendre une pièce de son dressing et la voilà propulsée reine toute puissante de l'université.

— Je n'entretiens pas forcément de bons rapports avec ma mère. Elle est souvent sur mon dos depuis la mort de Cassie.

Violetta désigne sa sœur sur une des photos. C'est le dernier sourire qu'elle offre. Adolescente, elle tenaille entre ses bras le torse nu de Keith. Mal à l'aise, celui-ci a les mains levées et les doigts enfoncés dans ses cheveux humides. Ils sont sur une plage. Je reconnais même le poste de secours en arrière-plan.

— Cassie était...

— Tu n'as pas besoin d'en parler.

Je rectifie en mon for intérieur : *je n'ai pas besoin que tu en parles.*

— Ça ne me gêne pas. J'aime parler d'elle.

Elle recule et se laisse choir sur son lit rond qui trône au centre de la pièce. Un lit rond... raison de plus pour ne pas m'éterniser. Difficile de limiter le contact dans un lit sans coin. Mais devrais-je encore m'offusquer ?

Les mains d'un garçon ont caressé mes cheveux et une bouche a effleuré mon front...

Keith m'a embrassée.

Ce fut le plus simple des baisers qu'on m'ait donnés, ce fut aussi le plus appliqué et délicat que j'ai connu. Je lui en veux encore même après quatre jours à l'éviter. Je ne sais pas pourquoi je suis si en colère contre lui, *contre moi...*

Il m'a fait ressentir des choses qui auraient dû appartenir à une autre. Je ne voulais pas le séduire. C'est arrivé comme ça. Ce soir-là, j'ai découvert Keith sous un autre jour et un feeling palpable s'est invité entre nous.

Il était censé garder ses distances, le contrôle. C'est lui qui depuis le début a déterminé le rôle de chacun.

*Tu n'es pas très doué comme metteur en scène de ta propre vie, Keith...*

« Seule la distance d'un baiser sépare l'amour de l'amitié » et voilà, il a comblé le vide, quelque part à l'intérieur. Et je ne me vois pas faire comme si de rien n'était. Je ne me vois pas oublier. Je suis trop vérace pour laisser passer.

Les méandres de mon cerveau dérivent un peu trop loin, mes émotions aussi. J'essaie de les brider et me concentre de nouveau sur Violetta, qui m'observe la tête penchée sur le côté.



— Tu peux t’asseoir si tu veux.

Sa voix décidément trop aiguë me fait grimacer. Cependant, je choisis d’obtempérer et me pose devant elle à même la moquette épaisse d’un blanc immaculé. Je déplie mon genou gauche et inconsciemment, je procède à des étirements. Une habitude depuis toute gamine.

Violetta croise ses jambes sur le matelas et triture les pointes de ses longs cheveux.

— Elle avait une très forte personnalité.

Surprise, je hausse un sourcil. Ce n’est pas ce à quoi je me serais attendue de Violetta. Mais plutôt un : « C’était ma meilleure amie » ou « Elle me manque ».

— C’était dur de la suivre parfois, mais je l’admirais. Elle...

Je lève la paume de ma main face à elle. Je ne vais pas pouvoir échapper au chapitre Cassie et vous non plus, désolée. Ceux qui parlent de leur défunt croient toujours que les autres sont curieux. Je ne le suis pas. Surtout avec ce sujet-là. Il me met mal à l’aise. Ça me renvoie trop brutalement à ma propre histoire. Avant qu’elle ne se lance dans un laïus, je demande :

— Tu as un truc à boire ou à fumer ?

Sa bouche s’ovalise avant de s’enquérir :

— C’est-à-dire ? Une boisson sucrée ou...

— Dois-je vraiment te faire un dessin ?

Elle secoue la tête.

— Non, mais en fait, ma mère et mon père ne boivent pas d’alcool, par contre mon père fume le cigare.

Je soupire, résignée. D’un geste de la main, je l’invite à poursuivre et elle ne se fait pas prier.

— Nous étions inséparables tous les trois. On jouait, dormait, faisait un tas de bêtises ensemble. Et évidemment, à l’adolescence, des liens plus forts que ceux de l’amitié se sont créés laissant l’un de nous de côté...

— Toi ?

— Non, Cassie.

Je la dévisage, les yeux ronds comme des soucoupes. Je ne m’attendais pas à ça. Alors, c’est sa jumelle qui s’est trouvée éconduite...

— Elle voyait très bien ce qu’il se passait entre Keith et moi. Nous rigolions toujours ensemble de choses qu’elle ne saisissait pas. Aussi, nos gestes étaient

plus affectueux et ceux de Keith envers moi plus attentionnés. Je crois qu'elle ne l'acceptait pas bien. On pourrait penser qu'elle essayait de garder sa sœur que pour elle, mais c'est Keith qu'elle ne supportait pas de perdre. Le jour de nos seize ans, elle m'a avoué qu'elle l'aimait. Je n'ai pas été choquée, je le savais... À l'époque, je n'ai rien dit alors que je suis sûre qu'elle se doutait de mes sentiments pour lui. J'ai dû enfouir ce que je ressentais et j'ai commencé à flirter avec des garçons. Mais un jour, Keith m'a embrassée, juste là.

Elle montre de son index une des fenêtres de sa chambre. Celle derrière laquelle se dessine l'échelle de secours accostée au mur du bâtiment.

— C'était un baiser qui lui ressemblait, tendre, mais prometteur.

Un sourire s'étale sur son visage.

— Non, en fait, c'était fantastique... Quand Keith m'a embrassée, j'ai eu l'impression de sentir la pression de ses lèvres toute la nuit.

À ce souvenir, elle plane quelques secondes. Et moi, j'essaie de faire le vide.

— Nous nous sommes regardés et nous avons su que c'était aussi naturel que notre amitié. Nous nous aimions depuis trop longtemps en silence. Il a voulu m'embrasser de nouveau, mais j'ai dû le repousser. Il n'a rien dit. Il m'a juste souri avant de disparaître. Mais les jours suivants, tout a été bouleversé, car Keith a accepté l'idée que notre histoire ne pouvait perdurer et dès qu'il en a compris les raisons, il s'est éloigné de ma sœur et moi. Puis après quelques semaines, il a définitivement coupé les ponts. Il ne venait plus à la maison et n'était pas présent quand on passait chez lui avec mes parents. Tu veux grignoter quelque chose ?

— Quoi ?!

Je la fixe sans trop saisir ce brusque changement de sujet.

— Tu es en train de ronger la manche de ton pull, observe-t-elle en riant.

Effectivement...

— Non merci... Ça va.

— Si, attends, je reviens. Notre gouvernante a fait un rôti succulent, ce midi. J'ai dit à ma mère qu'on mangeait dans ma chambre, ça ne te dérange pas ? J'aimerais bien qu'on danse. Tu sais que cette fin d'année est décisive. Ce serait cool qu'on s'entraîne toutes les deux. On pourrait s'entraider et prendre de l'avance sur les autres. J'adorerais partager cette fameuse scène avec toi.

— Tu veux qu'on travaille dans ta chambre, mais la moquette n'est pas vraiment adaptée, tu ne crois pas ? la raisonné-je, sceptique.

— Oh non, ne t'inquiète pas pour ça.

Elle saute de son lit et se dirige vers deux grands vantaux qu'elle ouvre sur une salle de danse d'environ trente mètres carrés aménagée d'un parquet lustré et de hauts miroirs à gauche face à des baies vitrées. Le luxe à portée de main, ou de pointes pour une danseuse. Estomaquée, je quitte le sol lentement. Si je possédais ce genre de complexe à la maison, autant vous dire que je ne sortirais jamais de chez moi. Sur le mur d'en face s'affichent sur poster à taille humaine les plus célèbres danseuses étoiles du siècle dernier.

— C'est magnifique, soufflé-je, admirative.

— Je vais chercher de quoi manger et on s'y met ? suggère Violetta, rayonnante.

Je hoche la tête rapidement. L'impatience faisant fourmiller tous mes membres toujours prêts à travailler.

— Je savais que ça allait te plaire. Je suis contente.

Elle paraît tellement heureuse que je lui réponds d'un sourire sincère. Violetta est surprenante.

# CHAPITRE 17

## La tempête fait rage

— Salut, toi !

— Aaron...

Je ne lève même pas le menton sur le blond aux prunelles bleu acier et aux joues creusées comme Robert Pattinson. Je préfère qu'il se rende compte de lui-même qu'il dérange. Je saisis au fond du casier mon livre de lettres.

— Tu aurais une minute après les cours ?

Je claque tellement fort le vantail métallique que cinq têtes se retournent et deux corps sursautent dans le couloir. Même le beau et grand Aaron a reculé.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Sa main droite grattant sa nuque dégagée, Aaron paraît bien embêté. Il a compris que je ne suis pas du même moule qu'une gentille fille à papa qu'il peut draguer avec comme uniques arguments une jolie gueule et un pseudo début de carrière. J'ai appris par Violetta qu'il avait déjà tourné dans une série à succès et, d'après elle, il ne manque jamais une occasion de s'en vanter.

— Écoute, je me doute de ce que Keith a dû te raconter, mais c'est du pipeau.

Comment se griller en deux secondes. J'entre dans son jeu...

— Un vrai charmeur de serpents, celui-là.

Tout joyeux, il rebondit comme une balle...

— Ouais, c'est ça ! Je sais pas ce qu'il a en ce moment...

... et j'ai le genou qui me démange. Il faut dire que je déteste les beignets trop sucrés, les légumes cuits et les mecs qui manquent de couilles.

Je meuble avec des « hum » ou des hochements de tête alors que j'occulte tout ce qu'il raconte occupée à chercher le devoir important que je dois rendre au prochain cours. Je me rends compte qu'il n'est ni dans mon casier, ni dans le bouquin de la matière et encore moins dans mon agenda. Je l'ai lu une dernière fois au réfectoire ce midi, il ne peut pas avoir disparu ! J'ai un coup de chaud

tout à coup.

— Aaron, s'il te plaît...

J'essaie de réfléchir. J'actionne le verrou automatique vers le haut et ouvre de nouveau le vantail. Je soulève les chemises et me retrouve bredouille. Je ne suis pas folle, je l'avais glissé dans mon livre de cours.

— Les gens l'aiment bien, mais ça ne veut pas dire qu'il peut tout se permettre et puis...

— Aaron...

Je vide toute ma besace dans le casier et disperse les affaires. Cet idiot fait de l'ombre en plus. Ses doigts se suspendent au battant qui grince en un bruit agaçant sous le poids de son bras.

—... Je ne suis pas jaloux d'un mec comme lui. Surtout, d'un gars qui nous fait croire qu'il bloque sur une nana, car il a peur de passer à l'ac...

— Aaron ! Ta gueule !

Il se tétanise et moi, je commence à transpirer. Ce n'est pas tant le devoir en lui-même qui me préoccupe, mais l'énergie, le temps et la matière grise qu'il m'a fallu déployer pour le faire. Voilà une semaine et demie que je suis dessus. Il était prévu que Keith le corrige, mais...

— Tu es sûre d'aller bien ? s'enquiert Aaron.

Je l'avais oublié, celui-là. Je l'analyse deux secondes, seulement pour définir de quelle manière je vais l'envoyer bouler.

— Je ne sors pas avec des mecs alors ne te fatigue pas.

J'avais imaginé qu'il comprendrait du premier coup.

— C'est-à-dire ?

Mais il est long à la détente.

— Si tu préfères, je n'aime pas...

Je désigne ce qu'il a, par hypothèse, entre les jambes tout en appuyant mes propos d'une grimace.

— Ce n'est pas à mon goût, tu saisis ?

Violetta se joint à nous à point nommé.

— Tu vas dans quelle salle, Cassiopée ?

— C3, ma Vio.

Violetta est surprise par ma soudaine familiarité tandis qu'Aaron perd son air

scandalisé pour laisser place à une lueur de défi. Il m'exaspère.

— Vous traînez ensemble, maintenant ?

— On dort ensemble, tenté-je d'abrégé toutes ses futures interrogations.

— C'est vrai ? s'étonne Aaron.

Oui, la semaine dernière, j'ai passé deux fois la nuit chez elle. Ma mère était en compagnie de Fergie, qui devient un véritable soutien et une amie pour elle. Je me suis donc autorisée à profiter de la salle providentielle de Violetta.

— Oui, confirme Violetta. Pourquoi ça t'intéresse ?

Elle a loupé la moitié de la conversation et ne se rend pas compte qu'elle alimente un mensonge.

— Ouais. On pourrait se faire un truc, un de ces quatre, balance-t-il en me bouffant des yeux, l'air lubrique.

Le fantôme des mecs. Un vieux plan à trois. Violetta hausse un sourcil, nous considérant tour à tour.

— Aaaaah, je vois où tu veux en venir ! Laisse-la tranquille, Aaron. Sérieux, tu n'en as pas marre d'être soûlant avec les filles ? Et puis, tu sors déjà avec quelqu'un si je ne m'abuse.

Il torpille Violetta des yeux tout en réajustant la lanière de son sac sur son épaule.

— Un jour, vous changerez d'avis.

Aaron s'éloigne de sa démarche princière habituelle et Violetta le traite de crétin.

— En plus, il paraît qu'il en a une toute minuscule, raille-t-elle, moqueuse.

Facette que je découvre chez Violetta.

— Sans déc ?

— Véridique. Rapporté de témoins proches.

— Oh, le malheureux.

Je suis prise d'un rire frénétique. Pas que l'information soit capitale, mais parce que je ne peux m'empêcher d'imaginer le grand et baraqué Aaron avec une toute petite... Aaaaah la nature et sa générosité versatile.

— On va chez moi, tout à l'heure ? Il y a une phase que j'aimerais qu'on révise.

Voltaire a écrit : « *Le travail nous éloigne de trois grands maux ; l'ennui, le*

*vice et le besoin.* »

— Oui, avec plaisir.

Elle me sourit avec chaleur et gentillesse. Au fil des jours qui s'écoulent, j'apprends à l'apprécier. J'ai compris que malgré nos différences sociales, c'est une fille cool, généreuse et attachante. Elle ne se montre jamais arrogante. Son niveau d'aisance matérielle est tellement élevé qu'elle se fout des marques et de leur valeur.

Elle est l'exemple type de la tendance de ce siècle : le pauvre s'habille comme le riche, le riche comme le pauvre. La première phrase s'explique, quand la seconde m'échappe. J'ai du mal à concevoir que malgré un dressing plein à craquer, Violetta porte souvent la même robe, le même manteau alors que j'avoue avoir louché plus d'une fois sur ses nombreux accessoires, sa paire d'escarpins Louboutin et son haut déstructuré signé Tom Van Dorpe. Oui, j'arrive à distinguer les marques sans logo apparent. Une compétence que je jugerais complètement inutile, je ne vous le fais pas dire. Bref, je m'éloigne. En somme, Violetta est une fille bien. Elle pourrait, une fois ma défiance naturelle passée, devenir une amie.

Une amie ?

...

Et merde !

Un peu sonnée, je ne réponds pas au : « À tout à l'heure » de Violetta qui disparaît dans le flux d'élèves pressés de rejoindre leur classe.

Le couloir se vide et je dois me faire violence pour reprendre mes esprits. Allez, on se ressaisit. Je vais déjà me pointer sans DM, alors si je pouvais éviter d'être en retard.

Je fais demi-tour et tombe nez à nez sur Keith.

— Cassiopée.

Sa voix enrouée chronique me délivre des décharges partout dans l'abdomen. Nous nous défions quelques secondes, et j'essaie de calmer les battements qui se déchaînent sous ma poitrine. Je voulais l'éviter ! Ce n'était pas compliqué ! Il tend quelque chose entre nous, mais je n'arrive pas à détacher mes yeux des siens.

— C'est à toi.

Je cligne des paupières et baisse le regard sur une feuille double un peu cornée. J'incline ma tête et essaie de lire le nom en partie dissimulé sous son

pouce.

Cas.....ardins. C'est mon devoir !

— Où l'as-tu trouvé ? m'étranglé-je, la poitrine palpitante de joie.

— Un élève l'a ramassé dans le hall et a jugé bon de me le donner.

— OK, arrivé-je seulement à formuler.

Il m'observe longuement de ses yeux constamment en fusion depuis qu'on est en froid.

Je marmonne un « merci ». Son regard se concentre sur le col de ma chemise cachée sous un pull en maille épaisse, mais pas assez pour la température négative de ce matin, j'en ai conscience.

— Tu n'as pas froid comme ça ?

*Qu'est-ce que ça peut lui faire ?* Les yeux baissés, je décide de lui soustraire mon devoir des mains et m'apprête à tourner les talons.

— Tu veux...

— Quoi ?! lancé-je, soudain sous pression.

Il fronce les sourcils. Le sérieux qui gagne ses traits me désarme.

— Tu veux mon manteau ? Je te le donne.

Désorientée, je fixe sa longue veste anthracite doublée de laine de mouton qui lui tombe à mi-cuisse et qu'il commence à retirer sans attendre mon aval. Je le stoppe d'un geste.

Une couette douillette au parfum de Keith et pourquoi pas, une pancarte homme sandwich ?

« Je porte la veste de Maclee parce que je n'ai rien à me foutre sur le dos. »

Si Keith l'a remarqué alors tout le monde aussi... la pitié des autres, je m'en contrefiche !

Pourtant, je bous, je tremble, j'éclate. Les nuages, la foudre, puis la tempête. Demain, je vends des fringues, n'importe quoi, mais je me paie un blouson.

Sur la réserve, Keith m'observe en réajustant sa veste sur ses épaules et sans que je puisse déterminer pourquoi, des larmes me montent aux yeux. Alors qu'Aaron et ses insultes me laissent de marbre, la distance, les mots, les actions de Keith m'insurgent.

— Cassiopée... murmure-t-il.

Je frissonne. Je ne sais pas quoi penser du fouillis qui embrouille mon esprit ni



de cette sensation qu'une masse d'une tonne qui pèse sur ma poitrine. Ébranlée par une colère qui s'accroît sous son regard, je tourne les talons.

Mon casier est encore ouvert et en désordre, mais tant pis. Voilà, depuis ce baiser, Keith agit sur moi comme un inhibiteur me poussant à me foutre de tout. Même du devoir que je broie entre mes doigts. Ma rage monte d'un cran.

Fais chier !

Je fais volte-face et reviens sur mes pas. Keith n'a pas bougé ou seulement enfoui ses mains dans les poches hautes de sa veste. Une fois devant lui, je siffle entre mes dents :

— Putain, je t'avais demandé de ne pas me toucher !

Il recule d'un pas. Cependant, ses yeux volcaniques ne lâchent pas les miens.

— Rien n'était prémédité, se justifie-t-il faiblement.

Ma tension est au summum. Mon cœur bat trop fort. Je n'ai pas envie qu'il s'explique. Pas envie qu'il s'excuse. Pas envie d'en parler...

— Monsieur Maclee ! tonne une voix dans mon dos.

Celle du directeur.

— Vous souhaitez revenir un samedi sans doute ?

— Non, répond Keith en me fixant la mâchoire contractée.

Me libérant du regard au dernier moment, il pivote et s'éloigne. Je continue à mal ventiler et c'est de pire en pire lorsqu'il disparaît de mon champ de vision.

— Mademoiselle Desjardins, en cours immédiatement !

# CHAPITRE 18

## Tu me manques

— Tu lèves la jambe, tu contrôles. La pointe au plafond, pivot... tu relâches doucement, gardes l'équerre, en équilibre sans cambrer les reins. Un, deux, trois et tu lances...

— Attends, j'en peux plus.

Violetta s'écroule devant moi. Même alors qu'elle est affalée sur le flanc, ses mains se joignent pour former le T de temps mort. Je ris.

— Tu es inhumaine, se plaint-elle.

— On n'a pas fini, rouspété-je pour l'embêter.

Elle ouvre de gros yeux qu'elle lève sur sa fine montre au poignet.

— Il est presque vingt et une heures ! J'ai une crampe ! J'arrête pour ce soir. Tu m'as tuée.

— Nous sommes vendredi !

Elle s'appuie sur un coude et me considère.

— Tu te drogues ou quoi ?!

Je ris de plus belle.

— Tu es folle ! Jamais de la vie !

— J'espère, car si c'est le cas, tu dois m'en faire profiter.

Je redescends les talons au sol et m'assois près d'elle. Violetta se masse les mollets. On bosse énormément depuis deux semaines et moi, je l'avoue, avec plus de détermination. Je n'ai pas autant de détachement qu'elle. Réussir est le travail d'une vie... de ma vie. Je peux avoir un côté rebelle, mais je suis quelqu'un de très discipliné. Si je n'ai pas mal partout en sortant d'un entraînement, c'est que je n'ai pas tout donné.

Là, tout de suite, mon cœur palpite d'exaltation. Je n'ai pas envie de m'arrêter. Mon corps en transe en veut encore comme si la danse était son unique dopamine.

D'ailleurs, les soirs où je ne me rends pas chez Violetta, je n'arrive pas à dormir. Car j'ai l'impression de perdre du temps pour m'améliorer et que Violetta en gagne, forcément. Aussi, elle a fait beaucoup de progrès. Alors pour combler cette angoisse, je bosse mes étirements et mes postures. Ce n'est pas toujours évident. Pour la technique, j'ai besoin d'espace et c'est ici que je la travaille le mieux. Si on la domine, on est intouchable quoi que pourra dire un maître de ballet frustré et insupportable.

Mon dernier professeur parisien qui m'a poussé à partir m'a dit : « Il n'y a pas de secret, les bons ont les premiers rôles, les autres... qui sont les autres ? »

*Personne...*

Sérieusement, quelle danseuse rêve d'être quadrille<sup>1</sup> ?

— Je reviens.

Violetta se relève en grimaçant. Elle retire son haut qu'elle jette sur la barre fixe en frêne et dépasse le cadre de la porte en brassière.

En attendant, je répète les six fois huit temps mentalement. Je suis certaine que la qualité, la précision et l'émotion qu'on transmettra dans cette phase complexe seront déterminantes dans le choix final du professeur.

— Tu sais que Nolan n'arrête pas de parler de toi ? me crie Violetta depuis sa chambre.

— Le frère de Keith ?

— Yep. Il te trouve très jolie. Tu sortirais avec lui ?

Je lève les yeux au ciel. Le chemin le plus direct n'est pas forcément le meilleur.

— Pas du tout.

— Quoi ?

Je hausse la voix.

— Non, pas du tout.

Sa tête apparaît dans le cadran.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il n'est pas mon type.

Elle me fixe longuement avant de repartir dans sa chambre.

— C'est dommage. Il m'a posé un tas de questions sur toi.

Et ? C'est censé me faire changer d'avis ?!

— Ils nous soûlent tous les dimanches.

— Tous les dimanches ? m'exclamé-je, surprise.

— Tous les dimanches depuis qu'il te connaît. Je mange chez les Maclee, ce jour-là. C'est une espèce de rituel.

En petite culotte fuchsia, elle revient s'asseoir devant moi son portable en main. C'est une accro du clavier tactile. Elle est sans cesse à écrire des messages ou déballer sa vie sur les réseaux. Pas plus tard qu'il y a deux jours, elle m'a suppliée de la suivre sur Insta. Ne disposant pas de compte, elle m'en a créé un et m'a baptisée « CassiCat ». Apparemment, je la suis et je dois absolument [♥] ses photos.

*Je n'y vais jamais.*

— À mon avis, il espère une occasion pour te déclarer sa flamme. Il m'a demandé de t'inviter à sa fête le mois prochain. Tu viendras avec moi ?

Elle me tend des chaussons roses qu'elle m'a offerts quatre jours plus tôt. L'intérieur est pourvu d'aloë vera qui prend soin des pieds de danseuses. Je l'ai remerciée mille fois, car avec l'intensité des entraînements, les miens commencent à morfler.

— Ne t'attends pas à un truc banal ou d'adolescents : Nolan aime l'exotisme et ses soirées sont à thème. D'ailleurs, ses collègues sont canon. (Elle lève ses sourcils comme un appel de phare). Tu pourras te trouver une ou un tennisman.

— Hein ?

J'ai dû mal comprendre.

— Alors, c'est OK ?

Sa lèvre inférieure s'incurve vers le bas et Violetta me fait la grimace d'un bébé gentiment capricieux.

— On dirait qu'il t'a payée cher.

Nous rions ensemble.

— Pas du tout ! Allez, s'il te plaît, accepte ! me supplie-t-elle les deux mains jointes en prière.

— On verra, dis-je sans certitude.

— Super ! Au pire, on révise en fin d'après-midi et on se prépare chez moi.

— Si tu veux.

Bah quoi ? Elle a dit les mots magiques. Et puis, une soirée, pourquoi pas, à condition de me maintenir loin du frère de Nolan.

Mon regard bloque sur la coque rose bonbon en forme et couleurs de licorne et je souris avant de me rendre compte que l'objectif de son smartphone est braqué sur moi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te prends en photo...

Je décale sa main sur la droite qui tient son téléphone.

— Détends-toi, Cass. J'immortalise le début de ma mort par épuisement et mon bourreau, qui prend son pied à me malmener.

Elle repointe le truc sur moi.

— Tu dis n'importe quoi.

— Je trouve qu'on fait une bonne équipe. Pas toi ?

Les enseignants américains sont moins bridés chorégraphiquement parlant que les français, ainsi Violetta a une longueur d'avance sur la maîtrise des pas contemporains et elle prend le temps de me les apprendre. Aussi, en classe, elle m'a octroyé une place à côté d'elle face au miroir. Violetta est tellement appréciée du monde en général qu'aucun élève n'a pipé mot. Nous avons un bon niveau. Je dirais même que tout se jouera entre nous deux. Cela dépendra des goûts du professeur, nous avons deux styles et profils diamétralement opposés.

Le cygne blanc. Le cygne noir.

— Tu as conscience que nous sommes en compétition ? lui rappelé-je avec franchise.

Elle baisse son portable.

— Bien sûr et ça ne me gêne pas, déclare-t-elle, sincère. Alors, je peux ?

Elle agite son téléphone sous mon nez. Je me détends.

— OK, vas-y ! Mais tu me l'envoies.

Laurine sera ravie. J'ai trois semaines de retard depuis le dernier cliché pris par Keith. Soit plus d'un mois et demi, et ma sœur de cœur me harcèle pratiquement chaque jour.

Je fais la bouche en cul de poule et Violetta capture l'instant.

— N'oublie pas de me la transmettre, hein ? insisté-je.

Elle acquiesce, mais c'est une nana tête en l'air. D'ailleurs, je constate qu'elle tape un texto au lieu d'accéder à ma requête.

— Envoie-la-moi juste, pas besoin que tu me l'écrives ! ricané-je.

Elle me tire la langue.

— C'est pas à toi que j'écris.

— Tu écris à qui ?

— Keith.

Comment perdre spontanément son sourire comme un billet de cinq dollars dans la rue.

— Qu'est-ce que tu lui dis ? demandé-je, oubliant toute tranquillité.

— Je lui dis que j'ai envie d'une glace.

Les yeux rivés sur son écran, elle attend la réponse. Son large sourire indique qu'elle l'a reçue et je suis spectatrice de leur conversation.

— Il me propose d'aller du côté de Sunset Park.

Ravie de l'apprendre...

— J'ai vraiment envie de passer du temps avec lui. Tu ne m'en veux pas ?

— Bien sûr que non.

Elle me sourit avec gratitude.

— Je t'adore. Oh, mon Dieu, je suis un peu nerveuse !

Je me soulève de terre et récupère mes affaires délaissées dans un coin de la pièce.

— Tu es avec lui tous les jours, lui rappelé-je.

— Ouais, mais ça fait une éternité qu'on n'a pas fait de tête à tête, comme ça, le soir. Avant, il y avait Cassie, ensuite mes petits copains. À croire que tout ça n'était qu'une sorte de barrage.

Ravie qu'elle ne se voile plus la face.

— Sans déc !

— Arrête ! Je regrette, je te jure. On a perdu tellement de temps.

Elle paraît vraiment affectée par cette constatation.

— Pourquoi tu as continué ? demandé en enfilant ma précieuse doudoune achetée sur SwapStyle<sup>2</sup>.

— À quoi ?

— À sortir avec des mecs.

Je n'ai pas besoin de préciser « après la mort de ta sœur ».

— J'ai eu peur. Peur qu'il soit déçu.

J'arque un sourcil, perplexe.

— Et puis, ça a mis du temps pour que tout redevienne comme avant. Keith est génial, mais il ne pardonne pas facilement.

— Te pardonner ?

— Je lui ai dit des horreurs. Lui ai reproché des choses sur la mort de Cassie. Je cherchais un coupable. C'était ma douleur qui parlait, il l'a compris.

— Comprendre, c'est ce que font les gens intelligents et les amis, je crois.

— Oui, il est tout ça. J'aimerais qu'il soit plus. C'est fort ce que je ressens. C'est dingue.

Oui, je peux sentir l'émotion, la passion, le besoin, l'envie qu'elle éprouve pour lui. C'est palpable. C'est... désagréable.

Je regarde au-delà des baies, le soleil qui s'est couché depuis trois heures déjà.

— J'étais censée dormir chez toi ce soir. J'ai trop tardé. J'y vais.

— Reste, fais comme chez toi. Je te raconterai au retour.

Je n'y tiens pas vraiment.

— Non, je vais rentrer.

— OK, capitule-t-elle, déçue.

Je quitte la salle et Violetta me suit dans sa chambre. Pendant que je transforme mon chignon en queue de cheval, elle se trouve un short dans une commode et l'enfile tout en continuant de taper des messages en se passant le portable de main droite à main gauche. Enfin, nous sortons ensemble de la pièce pour rejoindre le hall. Cet appartement semble encore plus grand que celui des Maclee. Le mobilier est ultra moderne, mais j'avoue qu'il n'a pas l'âme et la chaleur que possède celui de son voisin.

Au centre du séjour, un escalier en plexi transparent monte à un niveau supérieur. Apparemment, son père dirige une boîte d'informatique spécialisée dans les applications mobiles et il tient ses bureaux à l'étage.

Je souhaite une bonne soirée à ses parents. Assise sur le petit banc de l'entrée, j'enfile mes baskets et je m'offre mes propres silences. Il est vraiment tard, je suis loin d'être sereine.

— Il te raccompagne. Il est d'accord.

Je lève brusquement les yeux.

— Comment ?! De qui tu parles ?

— J'ai demandé à Keith. Il arrive.

Je ne veux pas de ce pincement au cœur, ni mettre des mots pour l'expliquer. Je l'ignore donc.

— Ce n'est pas la peine, dis-je froidement en m'enfermant dans ma coquille.

— Si, c'est parfait. Pendant ce temps, je pourrai me préparer.

— Je te dis que ça va aller.

— J'insiste.

— Cassiopée, intervient Mme Scott Anderson qui nous a rejointes. Nous préférons que tu ne rentres pas seule. Chez nous, ça fonctionne comme ça. Appelle ta mère, prévien-la que tu prends le chemin du retour.

— J'ai vingt et un ans, je sais ce que...

— Tu es sous notre responsabilité, me coupe-t-elle, sévèrement.

Pas commode, la mère de Violetta... Cette dernière se tient près d'elle et même si je sens son envie d'être de mon côté, elle acquiesce avec sérieux les propos de la maîtresse de maison.

Je me redresse et les considère, me demandant pourquoi elles prennent mon escorte à cœur. Puis, je fais un rapprochement logique avec Cassie. Peut-être que les circonstances de sa mort sont plus tragiques que je ne le pense.

On tape sur le métal épais de la porte dans mon dos, je me décale et Violetta s'empresse de l'ouvrir.

Sur le palier, Keith fixe ses pieds et quand il relève son regard, c'est sur moi qu'il tombe en premier. Une pointe d'acier me perfore la poitrine.

Ça fait mal... un petit peu.

Il porte toujours cette veste mi-longue qui va bien aux grandes personnes. Des boucles lui obscurcissent le front. Il n'entre pas dans la catégorie des mecs mystérieux, sombres et brisés, ni dans la case des mecs sexy à crever. Non. Keith reste Keith. Juste époustouflant. Il a un goût d'incomparable, d'authentique. Son regard chaud et brillant te perce à jour, te met en pièce.

La voix de Violetta attire son attention.

— Je me dépêche. Le temps que tu raccompagnes Cass, je suis prête. C'est gentil de faire cela pour elle.

Ses yeux dérivent lentement sur moi pendant qu'une Violetta rougissante lui embrasse la joue.

Je les observe avant de baisser le nez sur ma besace par terre. J'attrape la sangle, me redresse et passe à leur droite pour m'engouffrer dans l'ascenseur



toujours ouvert.

Violetta ferme la porte devant elle et Keith pivote pour me rejoindre dans la cabine. Il se place à mes côtés sans dire un mot. Les mains enfoncées dans les poches, son coude appuie sur le bouton du rez-de-chaussée. Il s'adosse à la paroi derrière moi, et je crois qu'il me scrute, je n'en suis pas sûre. C'est bizarre, cette impression de manquer d'air. Parfois, je ne comprends pas cette tension qui persiste entre nous.

Il m'a embrassée par erreur, c'est bon, il faut passer à autre chose. Mais je n'y arrive pas. Mon malaise réside entre la haine, la déception et le besoin tactile que mon corps réclame et rejette tout à la fois.

Le besoin tactile... putain de merde.

J'ai soudain envie de le frapper. J'ai besoin qu'il s'éloigne, car mon ventre se noue à chacune de ses respirations.

Quand nous sortons de l'immeuble, j'inspire l'air frais un grand coup. Il faut que je me débarrasse de ce qui me gêne. Me débarrasse de lui.

Alors que je crois qu'il me quittera à l'arrêt de bus, il monte dans le véhicule derrière moi. Il ne s'assoit pas. Reste debout près de mon siège, la main accrochée à la sangle en cuir au-dessus de sa tête pour garder l'équilibre. Keith regarde devant lui, se torture les lèvres. J'ai envie de lui dire de les laisser tranquilles avant de les faire saigner.

Je décide d'arrêter de l'analyser et je tombe sur des inscriptions injurieuses gravées au couteau sur la tablette face à moi. Ce bus pue. Pue la fumée, la transpiration. Pue la pauvreté, les mauvais quartiers. Il sent l'insécurité.

Je tiens avec fermeté mon portable entre mes mains. Toutes les minutes, je contrôle l'heure.

*22 h 27. 22 h 34. 22 h 37.*

Ça devrait le faire. Ma mère va me passer le savon de ma vie. C'est rare, mais ses remontrances ont le mérite d'exister. Elles ne se font jamais sur un coup de nerf ou de fatigue.

Quand nous arrivons à l'arrêt de Longwood, je me prépare à sortir et me faufile entre le siège de devant et Keith. Le bus s'immobilise face à une épicerie ouverte 24 h/24. Je ne me retourne pas et descends. Il a fait son taff, après tout, et saura comment se faire remercier par Violetta. Cependant, Keith me suit. Intriguée, je lève le regard et lis sur son visage obstiné : « Je t'accompagne jusqu'à ta porte. » Jusqu'à ma mort, oui !

Et son rendez-vous ? Il faut bien quarante minutes pour un aller-retour. Mais

Keith n'a pas l'air de s'en soucier outre mesure. Et puis, j'ai beau être quelqu'un de très fier, je ne suis pas assez bête pour prendre des risques inutiles. La glace au parfum de rhubarbe peut attendre car la rue est très animée, mais ce n'est pas forcément bon signe. Des groupes de squatteurs ont déjà pris possession des trottoirs et cette pègre-là est en manque flagrant de divertissement. Tout commence par des œillades appuyées et de brefs sifflements. Pour une fois, ce n'est pas moi ou une quelconque provocation vestimentaire imaginaire qui pousse la vermine des bas-fonds à me suivre. Keith n'est pas d'ici, et ça se voit...

— Ta meuf est trop bonne, mec !

— On se la partage ?

Je passe les détails et les grandes lignes.

Keith a retiré les mains de ses poches et en un muet consentement, nous pressons nos pas qui se synchronisent. Je connais la raclure, elle ne lâche pas facilement le morceau.

Par chance, je vois les enseignes qui me sont familières, nous sommes proches. Ma rue compte cent vingt-quatre numéros, et mon appartement est au cent vingtième. Nous sommes au 56 quand commence le racolage. Keith se raidit, bouillonne, mais il ne fait pas le poids, il le sait.

— On est bientôt arrivés, soufflé-je pour moi, comme pour le détendre.

Au 80 nous proviennent des injures. Keith serre les poings un peu plus fort. C'est au 102 que tout bascule. Quand un mec me pince les fesses, que Keith du coin de l'œil l'a surpris et senti ma réaction.

Même au bord de la nausée, je lui saisis le poignet et presse l'allure.

Mais rien n'y fait. Ils sont là, coriaces et fous furieux.

Keith ralentit jusqu'à se figer. Je le dévisage.

— Non, le supplié-je, tout bas en secouant la tête.

Keith est loin d'être bête alors je ne comprends pas. Ces hommes sont dangereux. Ils n'ont pas que leurs poings dans leurs poches.

Pourtant, il se dégage de ma poigne. Tout en me fixant, il recule de deux pas avant de faire volte-face. Mon cœur s'est mis en stand-by, ma respiration aussi. Je continue à murmurer « non » avant de le hurler.

Keith a foncé tête baissée. Il reçoit un premier coup et très vite, il est à terre, recroquevillé, à se faire massacrer. Il se tient le crâne, les coudes entrés et les coups portés dans son abdomen lui coupent le souffle. Il hoquette bruyamment,

cherchant de l'air qui ne rentre pas. Ma voix se brise et est étouffée par les gens qui se sont attroupés et semblent prendre plaisir à confondre ce passage à tabac avec un combat d'égal à égal. Ils créent un cercle compact autour de la zone de lynchage. Je dois tirer sur les épaules pour rester à proximité. Je hurle à l'aide.

Par miracle, la foule est fendue par le tatoueur de ma rue qui ordonne de son timbre rude que ça cesse. Les participants s'écartent en riant avant de s'éloigner en se congratulant. Tapes dans le dos, checks. Pourritures.

Par bonheur, ils m'ont oubliée. Keith se relève, soutenu par le commerçant.

— Putain, qu'est-ce que tu as foutu ?

Ma voix se casse sous le soulagement, mais aussi la colère. Keith m'ignore, se tient le ventre, mais son expression rageuse indique qu'il est prêt à continuer à se battre ou plutôt continuer à encaisser.

— Viens, gamin. Encore heureux que je n'ai pas fermé la boutique.

Keith se laisse entraîner et le tatoueur le fait asseoir à l'intérieur sur un tabouret devant son comptoir. La bouche et le menton ensanglantés, Keith ne relève pas les yeux.

— Reste ici avec ton amie. Je vais parler aux flics.

Il sort de son studio et nous nous retrouvons seuls. Je fais les cent pas devant Keith comme une lionne en cage. Soudain, je m'immobilise.

— Pourquoi tu as fait ça ?

Keith demeure obstinément fermé, tête baissée, les poings crispés entre ses jambes qui tremblent. Mes nerfs explosent.

— Pourquoi t'as fait ça, merde ! ?

— Arrête...

— Arrête quoi ?! Toi, arrête ! Quelle tête de mule ! Je ne t'ai rien demandé. Pourquoi tu t'es arrêté de marcher ? Il fallait que tu fasses le malin, hein ?! T'as rien à me prouver, OK ? Et s'ils étaient armés ?! Tu y as pensé deux secondes ?

J'y vais un peu fort, mais il aurait pu se faire tuer. Ses deux prunelles incendiaires se braquent sur moi.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? grince-t-il entre ses dents.

Interloquée, je dois cligner plusieurs fois des yeux.

— Ce que ça peut me foutre ?! Tu rigoles ?

— Ouais, c'est ça, je rigole, réplique-t-il, mauvais.

Le silence retombe, mais la tension est à son paroxysme. Sous ses cils bruns,

son regard brûlant observe la rue et les gens qui se dispersent devant la vitrine alors que les flics papotent tranquillement avec le commerçant sans descendre de leur véhicule.

— C'est les types comme eux, ton genre ?

Je tressaille et reporte un coup d'œil furibond sur lui.

— Quoi ?

Un rire sans joie dépasse ses lèvres.

— Laisse tomber ! me répond-il froidement.

— C'est quoi ton problème ?!

— Mon problème, c'est toi, putain !

— Si je suis un problème, qu'est-ce que tu fous là ?!

— Je ne suis pas un de ces connards que tu aimes fréquenter.

— Waouh ! Merci de me rappeler que tu es au-dessus de tout.

Son regard devient noir.

— Putain, tu déconnes ! Je ne voulais pas qu'ils sachent où tu habites. C'est plus clair ?! Tu crois que ça m'a plu de me faire défoncer ?! Qu'est-ce que tu t'imagines, qu'un gosse de riches ne connaît pas le mode opératoire de ces types ?

Abasourdie, je ne sais que dire. J'ouvre la bouche, mais perds mes mots.

— C'est comme ça que tu me vois, n'est-ce pas ? Tu crois que j'agis sans penser aux conséquences.

Nous nous défions du regard. Mon cœur fond. Fond de tristesse. Abattue, je réplique sèchement :

— Donc à ces putains de conséquences, tu y as sûrement pensé avant de m'embrasser ?

Je mélange tout, mais je dois savoir. Cette question m'a tourmentée bien trop longtemps. Il affaisse les épaules.

— Non, c'était irréfléchi.

— Ça, j'ai compris.

— Ça te blesse ?

Keith pose les questions qui fâchent. Il adore cela. Fouiller. Appuyer là où ça fait mal.

— Évidemment.

Ça m'arrache la bouche de l'avouer. Il cherche mon regard fuyant le sien, déterminé et franc.

— Pourquoi ?

— T'avais pas le droit. C'est tout.

— Je sais.

*Non, tu ne sais pas. Tu n'avais pas le droit, car tu en aimes une autre. Pas le droit de m'avoir laissé croire que je pouvais tenter un chemin paisible. Une relation saine sans parjure ni mensonge avec un garçon stable. Entrevoir ce que je ne méritais sans doute pas, car je ne m'appelle pas Violetta...*

Il me dévisage en fronçant les sourcils. Bon nombre de filles cherchent le coup de foudre, la passion dans des bras musclés et tatoués, dans un regard ténébreux. Pour ma part, la sécurité, je veux la trouver dans la vérité, les tendres caresses et les beaux mots. Ça ne fait pas vibrer grand monde, les jolies phrases sans fautes et bien tournées, mais cela aurait pu me redonner confiance, me réparer. Reconstruire un peu de ce qui s'est brisé. Je ne peux pas recoller tout cela toute seule. Ni avec tout l'amour de ma mère.

On aurait pu commencer par quelque part... même si ce n'est pas le grand amour...

Je sens les émotions me submerger. Je divague ! Je pense n'importe quoi ! C'est le foutoir dans ma tête.

— Je tiens à toi, Cassiopée.

Je relève les yeux embués d'amertume. Il ajoute à mon désarroi.

— Je sais, on ne se connaît pas vraiment. On ne travaille ensemble que depuis quelques semaines. Je n'aurais pas cru m'attacher à quelqu'un. C'est inexplicable. Ça me fait chier qu'on ne se parle pas.

Il se mord les lèvres brièvement avant qu'elles ne cèdent :

— Tu me manques.

Pétrifiée, la bouche entrouverte, j'essaie de comprendre. Je l'affronte, espérant qu'il en dise plus ou qu'il se taise à jamais. « Tu me manques... » Qu'est-ce que ça veut dire ? Tout et rien.

— À quoi tu joues, Maclee ?

Ses lèvres frémissent. Je l'ai appelé Maclee exprès. Il me jauge, mais je ne biaise pas ! Il avance d'un pas. Prudente, je recule.

*Ne me regarde pas comme ça... Non, n'allume pas de feu. Tu vas nous réduire*

*en cendre.*

Son téléphone se manifeste. UB40 en sonnerie, c'est pas mal comme son de fond pour une scène sous tension. Il finit par sortir le portable à l'intérieur de sa veste. Il fixe l'écran plusieurs secondes avant de répondre.

Il ne parle pas tout de suite et écoute attentivement. Ses sourcils se froncent.

— Oui, je sais.

...

— Pardonne-moi. On va devoir remettre ça, s'excuse-t-il.

Violetta... mon estomac se soulève. Pourquoi ?! Je ne sais pas. Je n'éprouve aucun sentiment amoureux, alors pourquoi ma soif de propriété est si forte. Une jalousie mal placée. Amère sensation.

Je recule de plus belle vers la porte de sortie. Il faut que ça s'arrête.

Il descend du tabouret et s'éloigne jusqu'à se poster devant les exemples de tatouages affichés au mur. Tout en parlant, le bout de ses doigts tapote ses lèvres avant de l'examiner et de constater que sa bouche saigne encore. Il l'essuie avec un pan de sa chemise. Mme Maclee va être contente.

— Nous avons eu un souci en chemin.

Je m'attendais à ce qu'il lui raconte un mensonge pour ne pas l'inquiéter. Mais même dans ces circonstances, Keith reste droit dans ses bottes.

— Oui, ça va. Rien de grave. Le quartier est assez chaud... Elle est là, avec moi... Oui, elle va bien. On est un peu secoués tous les deux... Tu as raison, je vais appeler un taxi pour rentrer.

Droit dans ses bottes avec Violetta, mais avec moi ?

— À demain.

Il raccroche et je le fixe toujours. Il continue à admirer les œuvres indélébiles. Il tape le coin de son portable contre sa paume plusieurs fois. Après quelques secondes, il me fait face.

— Tu habites loin ?

Je secoue la tête et précise :

— À quelques pas.

— Je contacte un taxi.

Il pianote sur son téléphone et appelle un véhicule. Il raccroche et me regarde encore. Le feu se transforme en glace. Entre nous, pire qu'un froid d'hiver, l'Antarctique. Il a fallu d'un coup de fil de Violetta pour le rappeler à l'ordre. Le

ramener dans l'amour « sans faille » qu'il lui porte.

Je souffle en baissant le menton. Ça craint.

— J'y vais, lui indiqué-je.

— Attends. Je pense ce que je t'ai dit...

Je hausse les sourcils.

— Je veux dire, j'ai apprécié passer du temps avec toi et je n'aime pas cette situation.

« *I miss you* » est la belle phrase que je peux traduire par : « Tu me manques » en français.

J'essaie de coller ces deux traductions et me demande si la signification n'a pas plus de poids outre-Atlantique. En France, tu ne dis pas « Tu me manques » à n'importe qui. Mais peut-être qu'ici on dit aussi banalement « Tu me manques » que « Passe-moi le sel ».

— Je suis un peu perdue, là. Je n'arrive pas à te cerner. Qu'est-ce que tu me veux ?

Il secoue la tête.

— Rien. Je me dis juste qu'on pourrait oublier ce qui s'est passé.

*Impossible, Keith.*

— Et reprendre juste avant que je ne dérape, finit-il.

Avez-vous déjà ressenti ce frisson désagréable dans le ventre qui s'accompagne de déception et de solitude ?

— C'est une idée, dis-je cependant d'un ton neutre en haussant les épaules.

Il arque un sourcil.

— Tu crois ce que tu dis au moins ?

— Et toi ?!

*Il m'énerve !*

Le tatoueur entre dans sa boutique et s'adresse à Keith.

— Tu peux porter plainte, mais je ne serai pas un de tes témoins. Je suis désolé, gamin, je tiens à mon magasin.

— Je comprends. Je n'avais pas l'intention d'aller plus loin de toute façon. Merci quand même, concède Keith.

Paris ou New York, les règles de la rue sont les mêmes partout. Le tatoueur ouvre plus grand la porte pour nous inciter à quitter sa boutique.

— Vous pouvez y aller, les problèmes se sont éloignés.

— Merci.

Keith lui serre la main et sort avec moi sur le trottoir. Fermant à clef son magasin, le tatoueur se tourne vers Keith et lui dit avant de partir :

— Un petit conseil, la prochaine fois, trouve moins canon, ça t'évitera les ennuis.

— Ouais, marmonne-t-il en plantant ses mains dans les poches de sa veste.

Son regard fixe un point devant lui. Silencieux, nous restons sur le trottoir, pendant que le rideau métallique se baisse derrière nous. La gêne est palpable. Pourtant aussi bizarre que cela puisse paraître, je ne parviens pas à me décider à rentrer.

— Mon taxi va arriver. Vas-y. Je ne te quitte pas des yeux.

Il dit cela sans même tourner la tête vers moi.

— Arrête Keith, tu t'abîmes pour rien. Je n'ai pas besoin qu'on défende mon honneur ou ma vertu.

Il pivote complètement vers moi, baisse le visage et plante ses iris bruns dans les miens.

— Et ?

— Et alors, ce qui s'est passé ce soir est mon quotidien. Je regarde devant et je marche. C'est la loi ici. Ça marche comme ça et puis, ce qu'ils disent ou font ne m'atteint plus depuis longtemps.

— Ça veut dire quoi ?

— Que tu devrais arrêter de jouer les chevaliers servants.

— Je ne joue pas les chevaliers, j'ai réagi par principe. Et... il t'a touchée.

Il a l'air sincèrement désolé. Oui, un gars m'a touchée et j'ai encore envie de vomir. Mais c'est comme ça ici, à moins d'être sous la « protection » d'un frère, d'un pote, d'un cousin ou même d'un rival, une fille reste une cible facile.

— Keith. Je ne viens pas d'où tu viens.

— C'est l'excuse que tu leur trouves ? Dire que la civilité s'arrête à la droguerie du coin ?

Abasourdie, je balbutie :

— Tu... tu crois que je leur trouve des excuses ! ?

La voiture jaune et noir se gare devant nous. Keith lève le menton et laisse



passer entre ses lèvres un rire narquois avant d'avancer et rejoindre le bout du trottoir. Sans se retourner, il ouvre la portière. Je rêve où j'ai eu droit à un vent phénoménal.

— Oh, je t'ai posé une question ! lui rappelé-je, fulminante.

Il fait demi-tour lentement.

— Ouais. Tu leur trouves des excuses et moi, tu ne me pardonnes pas.

Il a dit cela sur le ton de l'injustice puis secoue la tête en signe de dépit. Je refuse qu'il m'accable du mauvais rôle.

— Ça dépend de la façon dont on te blesse, tu ne crois pas ? Eux, je ne leur pardonnerai jamais. Comme on le ferait pour une personne qui ne compte pas. Et c'est parce que j'hésite avec toi que c'est difficile.

— Tu hésites ?

— Oui.

— Je suis heureux de savoir que tu comptes au moins y réfléchir.

Le coin de ses lèvres s'étire en un sourire prudent, mais qui pourrait réchauffer le cœur d'un glaçon. D'une voix douce, il conclut :

— Prends ton temps alors pour te décider... mais pas trop. S'il te plaît.

Il s'engouffre dans le véhicule et quitte la rue comme ça. Je fixe la voiture jusqu'à ce qu'elle tourne au bout de la rue.

— Tu me manques aussi... Keith.

*Et ce sentiment, je ne suis pas certaine de vouloir te le pardonner.*

Je croise les bras sur ma poitrine. Soudain sur le qui-vive, mon regard vire à droite et à gauche avant de rentrer rapidement chez moi.

1. Le titre de quadrille est donné au danseur du cinquième échelon dans la hiérarchie des emplois du danseur de ballet ; c'est le grade le moins élevé.

2. Le Bon Coin américain.

# CHAPITRE 19

## Des mots en trop

 Christina Aguilera – Say Something

*> Keith : Pardonne-moi. Je n'ai jamais eu l'intention de te blesser. J'ai détesté qu'on te touche et je comprends maintenant pourquoi tu détestes ça. Sache que ce qui est arrivé entre nous ne se reproduira pas. J'espère que tu me crois.*

Ce fut l'unique message qu'il m'envoya ce soir-là. À la vue de son prénom sur mon écran, mon cœur s'est mis à palpiter plus vite qu'à la normale, puis en lisant ses mots, il a saigné. Il confondait tout, ou alors c'était moi... Je ne comprenais plus mes émotions, elles déconnaient sûrement.

Cependant, immobile en haut des escaliers et fixant la porte de mon appartement, mes doigts broyaient le téléphone.

Ce même soir, je suis rentrée à la maison. Le silence régnait en maître et seules les images de la télé animaient les murs tristes du salon. J'ai alors empêché une larme de dévaler ma joue. Je n'avais pas envie de pleurer, mais mon corps pensait autrement. Cette perle d'eau était comme un cri provenant d'un cœur déchiré, je la ravalais. À cet instant, toute ma vie me paraissait trop dure, trop compliquée. Mon regard dériva jusqu'au canapé. Ma mère dormait, mais elle souffrait. Les traits de son visage se crispèrent. Tout prenait trop de temps. Les cours devaient finir au plus vite.

Et l'effroi me saisit quand une idée sordide traversa mon esprit. Il était peut-être déjà trop tard pour se presser. Une autre pensée me brisa complètement. Est-ce que ça valait la peine de continuer ? Ce temps si précieux que je passais loin d'elle, pour elle, pourrait bien être le plus grand regret de ma vie.

Ma main prit appui sur le bar de la cuisine qui coupait le salon en deux. Je levais ma paume tremblante jusqu'à ma bouche, l'envie de vomir revenait soulever mon estomac.

*Keith...*

Je ne voulais pas qu'il me manque à ce moment-là. C'était irrationnel de penser à lui, seulement, j'ai murmuré son prénom sans m'en rendre compte.

Peut-être voulais-je encore croire que quelqu'un de plus fort mentalement que moi se trouverait à mes côtés le jour où ma vie s'effondrerait. C'était sans doute trop demander de me reposer juste une fois sur une épaule et fermer les yeux.

Oui, Keith aurait eu assez d'honneur pour être là si je le lui avais demandé. Car il possède cette étique et cette solidité qui le caractérise et dont j'aurais eu besoin pour rester debout. Il aurait pu m'offrir la capacité de surmonter ce qui dépasse la plupart des gens. Qui sait, peut-être que je n'aurais pas dû lui mentir et lui dire que ce baiser ne comptait pas. Que ce n'était pas qu'il m'embrasse qui m'a blessée, mais qu'il se reproche de l'avoir fait.

J'ai continué à lui mentir même quand il me fixait dans les yeux. Éblouie par la magie de son sourire, je me suis tue jusqu'au bout.

Ce n'était pas honnête de ma part, mais qui a dit que j'étais une fille honorable ? Personne...

Parfois, on a besoin de quelqu'un qui n'a pas besoin de nous. Parfois, c'est plus facile de se taire que de souffrir.

Je baissais les yeux sur mon portable dans ma main ankylosée à force de l'avoir trop serré. Parce que parfois... on ne contrôle rien, pas même ses sentiments...

*Moi : Je crois que je tombe amoureuse de toi...*

Ce message, jamais je ne l'ai envoyé. Pourquoi ? N'avez-vous toujours pas compris ? Parce qu'il ne serait pas venu. Comment je le sais ? Vous allez comprendre, mon histoire touche à sa fin.

Cette nuit-là, j'avançai péniblement jusqu'à ma mère. Je me mis à genoux près d'elle et posais ma tempe contre son ventre. Je pris sa main dans la mienne et m'endormis comme ça, l'estomac et le cœur vides.

# CHAPITRE 20

## Colle 2.0

L'usure des répétitions, la maladie impatiente de ma mère, tout cela crée un stress qui joue sur la qualité de mes prestations. J'ai pris conscience que ça ne tournait plus rond quand un soir, j'ai déposé de la crème démaquillante à la place du dentifrice sur ma brosse à dents.

Je pensais à lui.

Trop souvent... À n'importe quelle heure, n'importe quel moment. Il envahissait mon espace, mon vide émotionnel sans que je comprenne pourquoi et je ne voulais pas le comprendre. C'était là, simplement, impalpable, ingérable, tout ce dont je n'avais pas besoin.

Tomber amoureuse de lui est comme aimer une chimère... Je devais me déconnecter et m'imposer une distance physique. Cela coulait de source. Les vacances d'hiver tombaient à pic. Violetta est partie à Aspen. Cette fameuse montagne repère de stars. Mais elle n'y est pas allée pour skier et prendre le risque de se casser une jambe. Un professeur de danse personnel l'attendait sur place. D'une gentillesse sans pareille, elle m'a proposé de l'accompagner.

J'ai refusé.

Quant à Keith... D'après sa meilleure amie, il est parti effectuer un stage au célèbre studio Paramount situé à Los Angeles. Violetta a très peu de nouvelles, car il travaille dur en journée et le soir, inspiré, il écrit un scénario. J'ai de nouveau assisté à leur conversation l'autre jour et pour y échapper, je me suis enfermée dans les toilettes de chez elle. Je me suis même bouché les oreilles. Je voulais ne plus entendre ses longs soupirs languis, ni ses petits rires étouffés.

Keith lui manquait.

1<sup>er</sup> février, les températures extérieures ont encore chuté. Je trouve cet hiver interminable. Les examens ont lieu dans trois mois et le soir, je m'écroule sous la fatigue. Les cours de danse sont à la fois intenses, silencieux et tendus. Le professeur sévère, exigeant et rigoureux.

Ces dernières semaines, il y a eu beaucoup de blessés et d'abandons. Sur une

classe de trente et un élèves au départ, il n'en reste plus que vingt-deux tous sexes confondus dont huit sont sous excitants. Deux fois plus qu'en début d'année. Je le sais, car j'ai vu des pilules circuler dans les vestiaires et ces produits-là changent le comportement.

Je surprends d'ailleurs Clara, une Sud-Américaine en plein dopage. Sûrement un puissant diurétique.

Le goulot de sa bouteille d'eau près des lèvres, elle remarque enfin que je l'ai découverte en flagrant délit.

— Qu'est-ce que tu regardes ? me lance-t-elle, mauvaise.

Clara est de loin la plus redoutable. Je ne parle pas de potentiel ou de compétences dans notre discipline, mais en matière de personnalité.

Même dépecée par ses iris marron glacé, je ne me laisse pas démonter.

— Toi.

— Ah ouais ? Eh bien, je te conseille de baisser les yeux si tu ne veux pas qu'il t'arrive des problèmes.

Elle me considère d'un air hautain. J'adore les gens qui sous-estiment les autres. Je finis de nouer les lacets de mes baskets en la fixant toujours. Je me lève et avance jusqu'à elle. Une demi-tête de plus, voici ce qui nous différencie, elle et moi. Sa hargne suinte la galère et le ghetto. Une de plus qui a accueilli sa bourse dans cette école comme on gagne au loto.

— Je ne vais pas les baisser ni les fermer. D'ailleurs, je pourrais bien prendre plaisir à ouvrir ma bouche pour te balancer.

Je n'ai peut-être pas la peau dorée d'une Mexicaine, mais j'ai autant le sang chaud. Il est même chaud bouillant.

— C'est une menace ? argue-t-elle.

— Ouais. Absolument.

Nous nous défions du regard avant qu'une voix douce innocente et le corps élancé de Violetta s'interposent entre la latina et moi.

— Les filles ! La prof affiche dans le couloir les modalités et la date des sélections !

Évidemment, rien de tel pour attirer l'attention de tous. L'animosité retombe comme un soufflet.

— Viens !

Violetta me prend la main et je fixe ce contact tout le temps qu'elle m'entraîne

jusqu'au hall. Nous avons, en apparence, le même genre de rapport que j'ai entretenu avec une seule fille ; Laurine.

D'ailleurs, je me demande ce que mon amie de toujours penserait de tout ça. Il faut dire que je ne lui en ai même pas touché deux mots...

Violetta se faufile entre les élèves.

Je ne sais pas pourquoi, mais au lieu de porter mon regard sur la droite, là où se trouve le panneau d'affichage, mes yeux sont attirés par une silhouette à gauche.

Plus de quatre semaines se sont écoulées depuis que Keith m'a laissée devant chez le tatoueur.

Trente et un jours au total que nous ne nous sommes pas vus. Depuis et grâce à son stage, je ne l'ai pas croisé dans les couloirs de l'école. Pourtant, j'avais l'impression de le voir partout tel un fantôme qui s'obstine à occuper les locaux ou les recoins de mon cerveau. Je cligne des paupières.

Il est bel et bien là.

Sincèrement, je n'ai pas envie de le revoir, de ressentir ces frissons sur ma peau et les picotements dans mon ventre comme la sensation intérieure d'une boule magnétique. Mais il a fallu que je tombe sur lui ce matin. Le coude contre un casier, il discute avec un élève à côté de notre salle.

— Chorégraphie libre ! s'exclame Violetta en me secouant comme un prunier. Oh, mon Dieu, c'est énorme ! Ils nous laissent le choix de la musique... Tu regardes quoi ?

Mon attention revient vers elle, mais Violetta bloque déjà sur son ami d'enfance. Elle me bouscule légèrement, passe devant moi et pousse des cris de joie pour le rejoindre.

À peine Keith se retourne-t-il qu'elle lui saute au cou avec grâce. Ses longues jambes viennent tennailler sa taille.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? le fustige-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

Keith finit par l'encercler de ses bras et dépose un bref baiser sur son épaule dénudée.

Je les observe jusqu'à ce que Keith relève les yeux. Je baisse les miens immédiatement pour ne pas croiser son regard. J'estime en avoir assez vu pour aujourd'hui.

Mes pieds me conduisent jusqu'au panneau et je fais semblant de lire la note

importante. Semblant, car mon cerveau refuse de passer à une autre image que celle des deux amoureux. Sa bouche sensuelle sur son épaule. Les bras autour de sa taille. Son regard...

*Cassiopée, change de diapo...*

— Ta copine est aveugle, pas moi, souffle Clara près de mon oreille.

J'ai un mouvement de recul et la dévisage.

— Tu me lâches ?!

Je décide de regagner les vestiaires et j'ai à peine le temps de faire trois pas dans la salle qu'une poigne de fer vient broyer mon poignet.

— Eh !

Je braque mon regard sur la Mexicaine.

— Retire ta main.

— Tu aimes te faire du mal ?

— Nul ne peut casser ce qui est déjà en morceaux, laissé-je passer entre mes dents. Maintenant, retire ta main.

Elle comprend absolument de quoi je parle. Ses doigts me libèrent et l'hostilité se transforme en considération respectueuse.

— Qu'elle réussisse ou pas ne changera rien à sa vie. Ce n'est qu'un caprice. J'ai le sentiment que ce n'est pas pareil pour toi.

— Et donc ?

— Il y a deux choses que Violetta ne partage pas : la place devant le prof et son meilleur ami.

Elle laisse un petit sourire relever le coin de ses lèvres avant de poursuivre :

— Cette idiote avec ses airs supérieurs se sent tellement intouchable que ça ne lui vient pas à l'esprit que quelqu'un puisse lui piquer la place. Ça me dégoûterait qu'elle remporte le solo. Pas toi ?

Diviser pour mieux régner, conte l'adage. La projection d'une défaite est toujours un argument de poids pour te décider à rejoindre l'équipe des perdants. Malheureusement pour Clara, je n'ai qu'une face. Même si je dois admettre qu'elle n'a pas tort dans le fond. Je crois bien qu'une histoire d'amour est en train de me comprimer le cœur. Et ce n'est même pas la mienne.

— Si elle le gagne, ce sera avec fair-play. Ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

Je juge Clara avec mépris avant de la planter au milieu de la salle. Violetta



n'est pas méchante, elle est seulement née sous une étoile très chanceuse. Et quelque part, je l'envie aussi.

Les gestes nerveux, je récupère toutes mes affaires sur le banc du vestiaire. Mes ongles s'enfoncent dans le tissu épais de mon sac. Mes doigts tremblent alors que je fixe mes boucles d'oreilles. J'ai besoin que ça passe. Alors je m'assois et patiente en espérant trouver le couloir désert. Mais quand enfin je sors de la salle, c'est pour constater qu'ils sont toujours là. Violetta débite des mots comme un moulin à paroles et Keith l'écoute attentivement. Ne pouvant faire demi-tour sans me confronter à un cul-de-sac, je m'arme de courage et passe rapidement à sa gauche. Keith tourne le visage dans ma direction. Je sens son regard me brûler le profil et continuer à me consumer jusqu'à ce que je quitte ce maudit corridor.

Des frissons intenses m'assaillent et ma gorge devient sèche.

— Cassiopée !

Pourquoi ma trachée est-elle en feu ? Je n'arrive pas à prononcer un mot.

— Cassioooooopée ! ?

*Violetta... laisse-moi tranquille.*

Sa main glisse sous mon coude et je me retrouve à marcher bras dessus, bras dessous avec elle.

— Tu ne parles plus à Keith ?

— Si, je réponds aussitôt.

— C'est bizarre, tu ne lui as pas dit bonjour.

Wouah ! Un point pour Violetta. Elle qui remarque rarement ce qui se trame autour.

— On s'est déjà croisés aujourd'hui, mens-je, évasive.

Cette phrase me rappelle quelqu'un. Keith. Lorsqu'il avait vu Violetta avec un autre garçon, et les jours où il l'avait évitée.

Et dire qu'il y a deux minutes, je me félicitais d'être intègre...

Nous entrons dans le vaste hall de l'école. Les statues, les tableaux, toutes les œuvres des élèves les plus doués. Les glorieuses récompenses des artistes les plus célèbres qui ont passé leur examen final dans cette école décorent les arcades. De grandes photos tapissent les murs. On peut admirer un chanteur en plein triomphe, un orchestre passionné, des acteurs déguisés jouant une pièce burlesque, et à côté d'eux, seule, faisant une pointe parfaite, Misty Copeland, la première femme noire danseuse étoile à avoir intégré un ballet d'élite et

interprété le premier rôle du *Lac des cygnes*. C'est un modèle de force et de courage. Une battante qui a refusé de se poudrer le visage de blanc...

Et moi, si médiocre, je n'ai même pas pris connaissance de cette note...

— Ah, OK. Tu te souviens que c'est vendredi, au moins ?

— De quoi tu parles ?

— On va chez les parents de Nolan. Sa soirée.

Je me fige.

— Je suis désolée, j'ai zappé.

Violetta rit.

— Ah bah, ça se voit ! Ce n'est pas grave. Nolan a posté le thème sur son événement Facebook. C'est le casino des années 1930 !

— Tu plaisantes ?

— Il nous faut des tenues.

— Ce sera pour une autre fois, je n'ai pas ça chez moi.

— La mère de Keith, si ! Elle m'a refile des trucs avant de partir en vacances.

— Je ne sais pas...

— Cass, t'as promis. Les amis de Nolan sont plus âgés et je m'ennuie systématiquement. Tu es la première de mes copines qu'il invite.

— Et Keith ?

Son prénom m'a comme arraché la gorge.

— Keith discute toute la soirée. Il n'a pas de problèmes de communication.

— Toi non plus pourtant.

— En fait, je parle trop quand il est là. Je dis toujours n'importe quoi pour meubler, tu n'as pas remarqué ? Je ne suis pas vraiment naturelle.

Surprise, je la dévisage.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Il m'impressionne... et c'est de pire en pire. Dis-moi que tu viens, me prie-t-elle, la mine malheureuse.

Je soupire.

— OK... mais je te rejoins là-bas un peu plus tard. J'ai besoin d'être avec ma mère en ce moment.

— Comme tu veux. Dans ce cas, je te fais livrer les habits demain. Tu les

essaies et me dis si ça va ou si je dois t'en trouver d'autres. Bon, je me sauve. Je dois encore passer à mon casier récupérer mes pinceaux.

Oui, Violetta fait de la peinture, du dessin et des cours d'art dramatique. Pressée, elle disparaît derrière des portes battantes.

Je rejoins mon cours de science. Une fois dans la salle, je file près du radiateur et place mes mains gelées dessus. Je découvre mes doigts dissimulés sous les manches de mon pull en laine pour les réchauffer un peu plus vite. Mes chaussettes avaient réussi à sécher, mais mes baskets humides les ont mises dans un sale état. J'ai hâte que New York quitte son manteau d'hiver. Je repense à mes boots moutonnés que j'ai laissés en France. Quand on part à l'autre bout du monde, il y a certaines choses qu'on ne peut pas emporter. Toute ta garde-robe, tes jouets et souvenirs d'enfant, toute ton identité est déposée dans un conteneur de dotation. Peut-être que ces souvenirs, je devrais justement les oublier...

Mon portable vibre et je reçois un message de Violetta. OK, elle a beau être l'archétype de la nana qu'on déteste et jalouse, mais c'est la seule à me soutirer un sourire dans des moments comme celui-là. Elle s'est prise en selfie, la bouche ouverte en O et en arrière-plan, on aperçoit son prof penché au-dessus de sa serviette et une « lune » dépasser de son jean.

> Moi : Sexy tout ça 

> Vio : Ça me dégoûte. Il est poilu !

> Moi : Il te passe un message, tu crois ?

> Vio :  Arrête !

> Moi : C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures confitures !

> Vio : Quoi ?!

> Moi : Laisse tomber.

> Vio : Ça fait vieux pervers, ton expression. Lol ! N'oublie pas vendredi.

> Moi : Comment le pourrais-je ? Je sens que tu vas me le rabâcher chaque jour jusqu'à la fin de la semaine.

> Vio : Comment tu as deviné ? Tu ne sais pas ce que ça m'a fait de revoir Keith 😊❤️❤️

Si tu savais ce que ça m'a fait aussi... pensé-je en fermant les yeux.

> Vio : J'arrête pas de me dire qu'il va peut-être m'embrasser vendredi.

Elle sait aussi me faire perdre le sourire. Je me force à répondre.

> Moi : J'imagine qu'il attend l'instant parfait.

> Vio : Avec lui, tous les instants le sont... Je crois que s'il ne le fait pas, je vais me lancer.

Je suis prise de vertige et j'ai la nausée. Ils vont s'embrasser...

— Salut, Keith, entends-je comme si j'avais la tête sous l'eau.

— Salut.

Je suis partie tellement loin dans mon délire que j'entends même sa voix.

Déboussolée, je relève lentement les yeux pour les poser sur un Keith qui est entré dans la salle de classe.

Dans « mon » cours !

Mon corps se tend au maximum. Du plomb a pris le chemin de mes veines et un percussionniste la place de mon cœur. Keith me cherche du regard et quand enfin, il me trouve, il passe entre les bureaux des autres élèves qui l'examinent. Il tire la chaise qui fait un bruit pas possible et s'assoit en face de la petite table juste à ma droite. Il pose ses avant-bras dessus, bascule et tourne la tête vers moi pour me fixer sous ses cils bruns.

Je l'observe, incapable de détourner mes yeux des siens.

— Qu'est-ce que tu fais ?

J'arrive à peine à soutenir son regard tenace et déterminé.

— *Je suis désolé.*

Son français est tellement inattendu.

— Quoi ?

— Peut-être que dans ta langue, tu voudras bien le comprendre et l'accepter.

De plus en plus surprise, je constate qu'il a fait de sacrés progrès. Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule et m'aperçois que tout le monde nous scrute.

— Ce n'est pas ton cours si je ne m'abuse.

Il ignore ma remarque et continue en français :

— Je ne voulais pas te blesser.

Je suis maintenant certaine qu'il a appris ces phrases par cœur. Ça me touche, mais je ne peux accéder à sa demande. C'est trop compliqué, trop risqué.

— Tu n'as blessé personne.

— Ça fait un mois.

— Et donc ?

— Je pensais que tu devais réfléchir ?

— À... ?

— À notre amitié.

Son accent me réchauffe les reins. Je suis fichue.

— Pas la peine d'utiliser ma langue, tu...

— Tout le monde en place, scande le professeur qui entre à son tour dans la salle et ferme la porte derrière lui.

Ça y est, je vais me sentir mal. Surtout que Keith ne me lâche pas des yeux. Il retire même son sac à dos pour le déposer sur la table et croise ses bras dessus.

— Tu n'as pas autre chose à faire ? fais-je entre mes lèvres resserrées.

— Si en salle B4. Un cours de graphisme.

— Tu sèches ?

— J'ai mieux à faire.

— Comme ?

— Te dire que je suis désolé, du « tu me manques » et des conneries que je peux débiter.

Je regarde devant moi et mon talon martèle le sol. M. Marteen pose son cartable sur son bureau et sort ses feutres pour le tableau. Il dispense son cours immédiatement d'une voix monocorde.

— J'ai compris quelque chose ces dernières semaines.

— Que t'étais un pot de colle ?

Il fait un signe négatif du menton.

— Non. J'ai pensé à une amie, à toi.

Je le fusille des yeux.

— Keith, on est que dalle !

Je détourne la tête et l'ignore. Après des secondes interminables, il chuchote :

— Tu ressens des trucs pour moi ?

Frissons. Frissons. Frissons. Encore une de ses satanées questions qui me déstabilisent. Je soupire et mon regard s'abat sur lui.

— Non.

— Donc...

Sa main s'appuie contre le dos de la mienne.

— Pourquoi tu fais ça ? Je croyais que tu avais compris ?!

— Je ne vais pas te faire de mal. Tu le sais. Regarde. Je peux te toucher sans

que tu retires ta main. Donc tu n'as pas peur. Tu ne ressens rien. Je ne ressens rien... Il n'y a pas de problème.

S'il ne ressent rien, pourquoi sa tirade s'effiloche, sa voix devient plus rauque et sa main libère la mienne précipitamment ? Qu'est-ce qui se passe, Keith !?

Il s'humecte les lèvres.

— Cass...

— On se tait, au fond... prévient le prof toujours face au tableau.

— On a besoin de parler. Se faire la tronche, c'est ce que tu veux ?

— Je sais pas ! Je ne sais pas ce que je veux, OK ?! Et notre petit jeu a cessé de m'amuser, tu comprends ?!

— Bien sûr. Il n'est plus question de jeu, fait-il comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Monsieur Maclee, il me semble que vous n'êtes pas inscrit à ce cours.

Ses iris font un aller-retour rapide entre le prof et moi.

— Cass, j'ai l'impression d'avoir un millier de trucs à te dire, à te raconter. Ces dernières semaines... c'était génial.

Super ! Et moi, c'était l'enfer.

— Ravie pour toi.

— J'ai envie de t'en parler. Que tu me dises ce que tu en penses.

— Monsieur Maclee ! Vous êtes devenu sourd ? Peut-on savoir ce que vous faites là ?

Je cache mon nez dans le col de mon pull, dissimule mes mains sous mes cuisses et glisse les fesses au bout de la chaise pour me faire toute petite. Je vire au rouge cerise. Keith, pas décontenancé pour un sou, se lève et solennellement, replace sa cravate stylée sous sa veste. Toute la classe le dévisage avant que Keith, la confiance personnifiée, me désigne et que les visages curieux convergent vers moi. Et c'est très sérieux qu'il balance :

— Je cherche un moyen de m'excuser.

L'enseignant, blasé, soupire.

— Et bien, excusez-vous et rejoignez votre cours.

Un silence s'ensuit et je relève les yeux.

— Ça ne suffit pas, fait-il le regard perdu comme réfléchissant à ses propres mots.

Le prof s'impatiente.

— Une colle, ça vous irait ?

— Cassiopée...

— Keith. Laisse tomber.

Je lui jette un regard. Il ouvre la bouche puis la referme, l'expression blessée.

— Sérieux. Si tu t'en tapais depuis tout ce temps, pourquoi tu ne me l'as jamais dit clairement ?

— C'en est assez ! M. Maclee, chez le proviseur, immédiatement !

# CHAPITRE 21

## Bonnie & Clyde (Partie 1)

La jeunesse pousse à faire n'importe quoi. Et l'inexpérience aussi. Oui, inexpérimentée j'étais, car je connaissais le sexe, mais pas les sentiments autour.

La grande sœur de Laurine disait : « Quand tu couches avec ton mec, tu en tombes forcément amoureuse. »

Mon amie et moi pensions à l'époque que l'un n'allait pas sans l'autre. Le sexe et l'amour. Nous attendions ce moment. Nous voulions le vivre à tout prix.

Alors j'ai patienté. Mais rien d'exceptionnel n'est venu fleurir mes ébats. Ni à la première ni la seconde fois. À la sixième, j'ai prié pour que ça arrive vite. Je me disais que l'acte en lui-même ferait peut-être moins mal.

Le jour où j'ai arrêté de compter, j'ai su que Zakari me donnerait beaucoup plus de raisons de le haïr que de plaisir à l'aimer.

\*

Le climat de New York est perturbant. L'hiver, la température peut descendre jusqu'à -20 degrés Celsius. Mais l'appartement des parents de Keith est un cocon confortable. Il donne cette impression que le temps se fige, que les problèmes disparaissent dès qu'on en passe le seuil, que les murs ont été érigés pour parer aux catastrophes.

Il y fait toujours chaud malgré la baisse brutale du thermomètre ce soir. La neige qui tombait du ciel m'a dissuadée de sortir, mais ce qui m'a décidée est le taxi envoyé spécialement par Violetta. Elle est plus bornée qu'une mule.

Il est plus de vingt-deux heures quand je franchis la porte des Maclee. Un épais nuage de fumée flotte dans l'appartement. Les convives discutent avec calme et forment des groupes autour des tables de jeu, black jack, 421 et poker. Les hommes portent des costumes sombres et stricts, les femmes de robes charleston. On se croirait dans un repère de gangsters des années 1930. Sur ma droite, la vue nocturne sur la ville est un plus qui ajoute de la magie à la mise en



scène. Un fond sonore rythmé par des notes lentes au piano et jazz crée un climat mystérieux et singulier.

Bravo ! C'est réussi, Nolan. À un détail près. Brooklyn n'est plus aussi risqué qu'il y a quatre-vingt-dix ans. L'ambiance de ce soir est plutôt glamour là où on ressentait une certaine tension d'être invité par un baron du crime à l'époque de la grande dépression où sévissait sur l'Amérique des homicides à l'échelle industrielle.

Je me déleste de ma doudoune et la donne au garçon de salon. J'attire plusieurs regards. Ceux des nanas près de la baie de l'entrée qui s'arrêtent de parler pour me dévisager. Celui de Nolan qui se retourne encouragé par un de ses compères qui me montre du doigt. Visiblement satisfait, il sourit jusqu'aux oreilles, sa canne de billard entre les mains. Et enfin, celui de Keith...

Je sens mon cœur battre plus fort sous ma poitrine. C'est comme des murmures qui me soufflent : « Sauve-toi vite, inconsciente ».

Posé contre le bahut, il a les bras croisés. Comme les autres hommes de la salle, il porte une chemise noire sous un costume trois-pièces rouge brique. Sa cravate de la même couleur est retenue par une épingle argentée et le mouchoir noir dans la poche ajoute une pointe de classe. Il ne fait aucun doute qu'il est le plus jeune mais Keith est de loin le mieux sapé de l'assemblée. Ses iris s'attardent sur moi juste le temps que son sourire fonde. Puis il reprend sa conversation avec les trois hommes devant lui comme si de rien.

*Respire, Cassiopée.* L'appartement est grand, alors on devrait pouvoir facilement s'éviter.

J'ai les mains glacées, j'ai besoin d'un scotch !

Je me faufile entre les convives jusqu'au bar de la cuisine, commande une liqueur corsée au garçon visiblement payé pour ça. Je pose une fesse sur le tabouret, et coude sur le comptoir, je joue avec les perles de mon sautoir en attendant d'être servie. Une fois cela fait, je vide mon verre puis cherche Violetta, mon alliée de la soirée.

— Tu es ravissante.

— Nolan, le salué-je en poursuivant ma prospection.

— Cette robe te va très bien.

Je laisse son regard détailler le décolleté de ma tenue frangée puis dévaler jusqu'à mes cuisses. Je ne suis pas du genre à tirer ma jupe vers le bas dans un élan de pudeur. Je le laisse donc se délecter ostensiblement pendant que je prends le porte-cigarette de ma pochette.

— Tu as du feu ?

Ses lèvres s'étirent en un sourire grivois.

— Du feu... c'est marrant, fait-il en sortant un Zippo argenté de l'intérieur de sa veste.

— Pourquoi ça ?

— C'est exactement ce que tu provoques en moi.

— Cliché, ris-je en levant les yeux au ciel.

— Sincère, fait-il, l'air malicieux.

Il fait rouler le silex sous son pouce et une flamme bleu jaune jaillit de l'objet. Je m'incline en avant et creuse les joues pour allumer ma clope.

Je me redresse et Nolan en profite pour attiser le bout de son cigare en ne me quittant pas du regard. Il se penche au-dessus de moi.

— Tu me mets dans l'embarras le plus total, soupire-t-il.

Je baisse la tête sur son entrejambe et constate un début d'érection. Voilà un homme bien affectueux...

— Je n'ai ni eu les mots ni les actes pour te provoquer.

— Tu es une provocation à toi toute seule, Cass.

Je ris, pas le moins du monde perturbée. J'observe plus attentivement Nolan. Ses pattes d'oie au coin des yeux, son nez droit et le carré de sa mâchoire rasé de près. Puis son costume gris foncé à rayures verticales, le bas large de son pantalon ourlé sur des chaussures de qualité. Il porte très bien l'habit d'un mafieux ou plutôt celui d'un homme de main. Il est vraiment beau mec si on aime les sportifs bien soignés.

— Quel âge as-tu ? l'interrogé-je, curieuse.

— Vingt-six. Tu vas me dire que tu es trop jeune pour moi ?

— Non, mais que toi, tu n'es pas assez vieux.

Il s'esclaffe. Je lève le menton et recrache la fumée doucement. Nolan fixe mes lèvres à présent. Il passe un temps infini avant qu'il ne reprenne la conversation.

— Qu'est-ce qui t'attire chez les hommes plus âgés ? Leur maturité, l'expérience ?

Je souris.

— Non, la stabilité financière.

Il rit une fois de plus, rentrant dans son jeu.

Ça tombe bien. J'aime courtiser les femmes vénales. À part l'argent, elles n'attendent pas grand-chose.

Je tire une longue taffe, le sourire en coin.

— Tu veux dire que tu es un mauvais coup ?

Surpris par ma repartie, il me dévisage. Même si sa fierté est touchée, il conserve ce petit sourire taquin.

— Ce n'est pas là où je voulais en venir, mais il ne tient qu'à toi d'en juger.

Je secoue la tête comme je refuserais du sucre pour un café. J'oriente mon visage vers les convives pour clore le sujet. Après quelques secondes, Nolan tourne le dos au bar et lève les coudes pour les poser dessus.

Peut-être. Je dis bien peut-être devrais-je saisir son invitation. Foutue pour foutue. Je l'observe en chien de faïence une minute.

Oh non, je ne peux pas. Rien que de l'imaginer avec les mains sur moi, ça me révulse. Mais merde, il faudra bien que je guérisse tôt ou tard. Quoique, est-ce vraiment une obligation ?

Après un long intermède, Nolan demande :

— Que penses-tu de la soirée ?

— L'imitation est assez bonne.

— Assez ?

— Il n'y a pas de véritable bandit ici. Pas de flingue ni de drogue... pas d'adrénaline.

Nolan retire son feutre le temps de balayer ses cheveux en arrière.

— Tu préfères le danger ?

Ce que je préfère ? Perdue, je le dévisage.

— Je ne sais pas, murmuré-je pour moi seule en dirigeant mon regard vers Keith.

Violetta arrive à ses côtés. Elle pose sa main délicate puis son menton sur l'épaule de son ami. Keith tourne le visage vers elle et lui offre son sourire avant de poursuivre sa discussion. Mon amie est parée d'une robe argentée près du corps qui met sa taille fine en valeur. Ses cheveux blonds sont relevés par un accroche-cœur. Le bandeau à plumes, le boa blanc enroulé autour d'elle, les gants longs en satin blanc agrémentent parfaitement sa tenue. Sur elle, ce genre de panoplie fait raffiné et élégant. Sur moi, c'est une autre histoire.

Je remue sur ma chaise, finalement, pas si à l'aise que ça.

Violetta soulève le bras de Keith et se blottit dessous. Il l'accueille contre lui.

Je ravale ma salive pendant que mes tripes se nouent. D'un mouvement brusque, je leur tourne le dos et décide de me recommander un verre.

— Une vodka.

Pressée de me soûler, je compte les secondes qui me séparent de ma boisson salubre.

— C'est toi qui m'as inspiré le thème, confesse Nolan.

Sans le regarder, je me force à sourire. Je ne réponds pas préférant avaler cul sec le liquide alcoolisé. Puis, j'essuie doucement mes lèvres du bout des doigts en fixant le fond du verre. J'ai bu trop vite. Par conclusion, je serai saoule bien trop tôt. Ça doit m'aider à tenir dans la durée, et non pas à tomber dans un état neurovégétatif. Je pique deux amuse-bouches sur le plateau ambulancier d'un serveur et les gobe tous les deux. Nolan m'observe, amusé.

— Tu m'as entendu, Cass ?

Je secoue le menton.

— Que dois-je comprendre, Nolan ?

— Je pense que tu aimes les voyous, mais tu es bien plus dangereuse.

Je tourne le visage et scrute son profil toujours face à la salle. Il a pigé, trop rapidement à mon goût.

— Tu as conclu cela tout seul ?

Il rit.

— Non, à vrai dire, ma mère considère que tu as une mauvaise influence sur mon frère.

Stupéfaite, je le dévisage.

— Ah bon ?

— Keith n'arrive pas à cacher grand-chose à nos parents...

Je m'empourpre légèrement. Pas sûre que l'alcool en soit la cause.

— C'est-à-dire ?

Nolan désigne sa propre pommette et hausse les épaules de manière évidente. Je comprends... Les bleus, les coups qu'a reçus Keith au visage.

— Rassure-toi. Mon père et moi pensons le contraire.

J'aurais nettement préféré me trouver du côté honorable et juste d'une maman.

Mais bon, reste au paradis ce qui lui appartient.

— Ça prouve que mon frère est en train de se tromper de nana. Violetta n'est pas pour lui. J'ai de la peine pour elle.

Surprise, je l'invite à préciser ses pensées.

— Pour être plus clair, je ne suis pas certain qu'un gars comme mon frère trouve ce qu'il veut avec elle...

Je frissonne d'entendre ce que nul n'a jamais remis en doute. Leur couple. Je fronce les sourcils, n'osant pas croire ce qu'il avance.

— Tu te trompes. Ils s'aiment. Ce n'est plus qu'une question de temps.

— De temps... Peut-être finalement.

Nolan réfléchit un instant avant de reprendre :

— Tu sais. Je n'ai jamais compris sa motivation. Et puis, tu es arrivée... Et ce soir, tu es là.

Mal à l'aise, je me défends :

— Oh, il n'y a aucun souci à se faire. Dans moins de trois mois, lui et moi, on ne se croquera plus.

— Je parle de son abstinence. Quand je disais que Violetta n'était pas pour mon frère, je ne pensais pas à toi non plus.

Étonnée, je l'interroge du regard. Il avoue :

— Ma mère a de trop bons arguments contre toi, rit-il.

— Ah... J'imagine, réponds-je tout bas.

— Ne lui en veux pas. À tes côtés, on a vite tendance à se croire puissant et invincible. Aussi, à faire n'importe quoi.

Il retrouve sa réserve. Ses yeux désireux se rivent aux miens. Oh, Nolan... ne fais pas n'importe quoi, justement. Je n'aimerais pas te mettre une veste devant tes amis.

— Cass ! m'interpelle Violetta.

Soulagé, mon intérieur souffle un bon coup. Tout sourire, Violetta nous rejoint aux bras de Keith... Je retiens ma respiration à nouveau. Merde, qu'ils repartent vite, je n'ai jamais été douée en apnée !

— Quand il y a Cassiopée, il y a Nolan, balance Violetta en appuyant sa remarque infondée d'un clin d'œil.

Je hausse les sourcils tandis que Nolan se redresse, fier comme un paon.

— Elle dit n'importe quoi, lui rappelé-je tout haut pour qu'il perde ce sourire niais.

— Hé ! Ce n'est pas moi qui l'ai dit ! rit-il en levant les mains devant lui en signe d'innocence.

Mes yeux s'arrêtent sur ceux de Keith qui m'observe.

— Salut, dis-je d'une voix étouffée.

Keith hoche le menton en réponse puis oriente la tête sur la gauche. Je me racle la gorge, écrase ma cigarette dans le cendrier et rebondis :

— Tu es superbe, complimenté-je Violetta.

— Merci.

Ses joues se teintent de rose, elle lance un regard rapide à Keith, mais ce dernier semble toujours mentalement retenu ailleurs.

— Vous êtes assortis tous les deux, nous signifie Violetta.

— C'est vrai, s'étonne Nolan qui m'attrape par l'épaule et me serre contre lui.

Arghh ! Tous mes nerfs se tendent. Mes dents grincent. Mes poings se crispent sur mes cuisses. Sa paume touche directement la peau nue de mon bras. Mon dégoût est si profond qu'il me retourne l'estomac. Je dois pâlir à vue d'œil.

— J'aurais dû te demander de porter une cravate blanche, boude Violetta.

Keith se tourne enfin vers nous et ses yeux se posent immédiatement sur les doigts de son frère.

Je penche le regard sur cette main que je n'ai pas invitée et me mords la lèvre avec force. C'est dingue, une main aux fesses était plus supportable que celle de Nolan qui ne bouge pas. Ma respiration accentue son rythme. Je fais un point sur la situation, mais la panique fausse sûrement mon jugement. Le tabouret bloque toute retraite arrière discrète. Je me retrouve en sardine, coincée entre le bar sur ma gauche et Violetta à ma droite. Seule possibilité : je passe entre Nolan et son frère. Mais je vais forcément frôler Keith... ce dont je n'ai aucune envie. Pas envie que ça me rappelle qu'avec lui, c'est différent.

— Violetta ? lance une voix, la sienne.

— Oui ?

— Je peux te laisser ? Je dois parler à Steeve.

— Bien sûr. Vas-y.

— Tu m'accompagnes, Nolan ?

D'un coup, je relève la tête. C'est une question, pourtant, ses iris d'un caramel

brûlant semblent ne pas attendre de réponse.

— Euh... Oui. Si tu veux, répond son frère qui me libère de sa poigne à regret.

Je peux enfin souffler, mais je suis loin de me sentir bien. J'ai besoin de prendre l'air. J'étouffe. Non, trop bouleversée, je suffoque. Et plus encore avec ce qui se passe sous mon nez.

Keith retire avec douceur les doigts de Violetta qui lui retiennent le bras. Il embrasse le dos de sa main avec galanterie.

— Je reviens, lui chuchote-t-il, les yeux dans les yeux.

Violetta secoue activement la tête.

— On essaie de se recroiser tout à l'heure, me susurre Nolan à l'oreille avant de devancer son frère.

Violetta les regarde s'éloigner en soupirant. Et moi, je cherche le moyen qui pourrait me dépêtrer de cette soirée.

## CHAPITRE 22

### Black jack

Mes yeux naviguent dans la salle, évitant l'endroit où les frères Maclee demeurent, c'est-à-dire près de la table de black jack, assis sur les fauteuils club vintage au cuir brun. Keith discutant toujours avec concentration, comme si le sujet en cause était capital et passionnant. OK, je ne les occulte pas tant que cela. De toute façon, à part l'alcool et les cigarettes offerts, la soirée est loin d'être fun et divertissante.

— On joue ? suggéré-je à Violetta qui retouche depuis un quart d'heure une photo certainement pour son compte insta. Et cette droguée du clavier ne lâche pas son écran des yeux.

— Vio. Tu décroches ?

— Hum...

— Je vais me barrer.

— Quoi-quoi ? Non, attends. C'est bon, j'arrête. Regarde, j'ajoute un dernier effet... Voilà... cinq secondes... Je tape un petit mot. Minuscule... Des émoticônes. Celui avec des cœurs dans les yeux ou... ? (Je lui fais les gros yeux) OK... Je me dépêche... Et je choisis celui-ci. Je le zoome un chouïa. C'est fait. Et... je... l'env...

C'est sans fin !

— J'me tire.

Elle fourre son iPhone dans sa pochette.

— OK ! Je suis toute à toi. Donc ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— On s'amuse.

— Tu as raison.

Son regard parcourt la salle puis elle me chope le coude pour me faire avancer. Évidemment, elle fonce droit sur eux : les Maclee. Elle demande de la place pour le black jack. Installées et prêtes à jouer, devinez qui j'ai en ligne de mire juste derrière le croupier ? Et quand Nolan nous trouve devant la table du



célèbre jeu de cartes, il écrase son cigare et se lève pour se joindre à nous.

— Cinq dollars, nous réclame le meneur de jeu.

— Quoi ? Les tables sont payantes ?

L'homme lymphatique en costume étroit noir et blanc hausse les épaules.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, se plaint Violetta.

— Ne me regarde pas comme ça, j'ai rien non plus, l'informé-je, désolée.

Nolan entoure Vio du bras et lui pince la joue comme le ferait affectueusement un grand frère.

— Fais quelque chose, Nolan ! Nous n'avons pas apporté de monnaie.

— Alors tu ne peux pas jouer, ma Barbinouch, la taquine-t-il gentiment. Ce sont les règles.

Il lui explique cela comme à une enfant de dix ans. Elle lui donne un coup de coude dans les côtes. Il se dégage, ravi de sa bêtise.

— Tu aurais dû me prévenir que tu monterais un casino clandestin ! On s'ennuie...

— Vous n'êtes pas censées vous amuser, mais juste nous regarder, pendues à nos bras. Enfin, c'est ce que j'imaginai.

Taquin, il m'observe le sourire aux lèvres. J'aime qu'on me prenne pour un accessoire... Je riposte :

— Être pendue à vos bras ne fait plus partie de nos obligations.

— Et c'est bien dommage.

Je hausse un sourcil.

— Garderais-tu secrètement le fantasme de dominer le monde, Nolan ?

Il rit de bon cœur

— Pas le monde, Cass. Mais toi, sans aucun doute.

— Woouo ! s'élève des voix autour de nous.

Notre joute attire les curieux. Je lui souris gentiment.

— Tes rêves n'ont aucune limite. Tu devrais te rendre compte que je ne suis ni abordable ni docile.

Je m'empare d'une carte sur le paquet déposé près des mains du croupier et les pince entre mes doigts.

— Alors, tu me rappelles comment le black jack se joue ou je déchire le cœur du valet de pique ? le menacé-je en m'apprêtant à déchirer le valet en deux.

— Sacrilège ! OK ! OK ! Une vraie harpie. Tu as gagné.

Il soupire et contre toute attente, l'aîné des Maclee procède à un sondage public :

— Messieurs ! Ces demoiselles veulent jouer, mais n'ont pas d'argent. Que pensez-vous qu'elles peuvent monnayer en échange de quelques dollars ?

Il sort de sa poche trois billets qu'il agite devant lui. Ça ne sent pas bon.

— Leur sous-tif ! crie une voix dans la salle.

Je grimace tout en fusillant Nolan du regard.

— Arrête, ce mec est bourré.

— Pas faux, fait-il en maintenant son sourire.

— Un gage !

Je dévisage Violetta qui, toute fière de sa trouvaille, a le sourire jusqu'aux oreilles.

— Excellent ! s'exclame Nolan.

J'évalue le pire et je n'imagine pas grand-chose à craindre. J'accepte. Voilà, l'adrénaline qui manquait à cette soirée.

— Qui commence ?

Je claque des doigts.

— Moi. Les règles, s'il te plaît ?

Nolan se baisse à ma hauteur.

— Tu opposes ton jeu à celui du croupier. Il découvre autant de cartes que tu veux. Le but est de te rapprocher le plus du nombre 21. Si tu le dépasses, tu as perdu. Si la banque est plus proche, tu perds.

— Simple.

— Et risqué.

— Tout ce que j'aime, n'est-ce pas ?

Je pose mon porte-cigarette et ma pochette sur le bronze de noyer et le jeu démarre immédiatement. Le croupier dévoile une carte devant moi : la reine de trèfle.

— Les figures font dix points, m'informe Nolan qui suit la partie comme s'il avait parié sur la banque.

Je hoche la tête. Les deux cartes suivantes sont le trois de pique et le sept de carreau. Ce qui me fait un total de 20.

— Je tente.

On retient son souffle autour de moi. Et la carte tombe.

— As ! Elle vaut combien ?

— Valeur dix ou un, baragouine Nolan.

— Alors, je choisis un ! Évidemment.

Je lève les poings en l'air. Heureuse de ma victoire. Malgré moi, mon regard s'arrête sur Keith. Il discute toujours sans me prêter le moindre intérêt comme si je n'étais qu'un simple meuble dans ce salon. C'est dur. Assez dur pour me faire perdre mon sourire. Nolan applaudit pour attirer mon attention.

— Alors qu'est-ce que j'ai gagné ?

— Une nuit d'amour.

Je ris en levant les yeux au ciel.

— Ce jeu n'en valait pas la chandelle.

— Hé ! Qu'est-ce que tu en sais ?!

— À moi ! s'impatiente Violetta.

Je m'écarte pour lui laisser la place. Tout excitée, elle trépigne devant le tapis vert. Des mèches de cheveux se sont échappées de sa coiffure et encadrent son visage de poupée. Ses joues sont rosies par la température de la pièce. Keith a retiré sa veste de costume et remonté ses manches. Il faut dire qu'on suffoque. Quelques fenêtres ont été ouvertes. La chaleur humaine est parfois plus efficace que plusieurs radiateurs. Je me déplace et me cale contre la baie vitrée et profite de la brise hivernale pour me rafraîchir. Ainsi, je peux enfin regarder devant moi sans me nouer plus l'estomac.

Violetta n'est pas douée, mais me fait rire. D'où je suis, j'envie sa joie de vivre, son éclat, sa candeur. Son rire cristallin attire plusieurs personnes autour de la table. La première fois, elle perd en dépassant 21. Elle négocie une seconde chance qui lui échappe face au jeu du croupier.

— Ton gage, Vio, lui rappelle Nolan.

— Je retente.

— Non, tu as déjà perdu deux fois.

— Très bien, quel est mon gage, sale tyran ?!

Nolan réfléchit.

— Disons que j'aurais demandé un *striptable* à Cass, mais contrairement à elle, ce que tu as en dessous ne m'intéresse pas.

— Sale con !

Nolan se marre avant de balancer très sérieux :

— Embrassez-vous.

— Quoi ?!

Le regard de Violetta se rive au mien.

— Pas toi et Cass, tête de nouille. Quoi que, je garde l'idée pour ta prochaine défaite. Non, toi et mon frère.

Violetta vire au cramoisi et j'ai la sensation que tout mon système vital s'est mis en veille. Je décroise les bras et décolle mon dos de la vitre, comme si j'étais aux aguets.

— C'est le gage, Barbinouch.

Mon attention se tourne vers Keith. Cette fois, il n'en a pas perdu une miette. Toujours assis, il ne dit rien. Ses doigts retiennent son menton, il examine ce qui se trame sous la frange de ces cils. Soudain timide, Violetta avance en se triturant les mains.

— Allez ! l'encourage Nolan.

Elle nous lance des œillades anxieuses, sans oser fixer son ami d'enfance en face. Chaque pas qu'elle fait vers lui est un coup qu'elle me porte au cœur.

Une fois au pied du fauteuil, elle trouve enfin le regard de Keith. Crispé, lui aussi, il l'aide cependant en étirant ses lèvres en un sourire quasi imperceptible.

Ses mains s'accrochant aux deux accoudoirs, Violetta se penche en avant, et applique sur la bouche de Keith un bisou rapide.

Lui n'a pas bougé d'un pouce. Ses lèvres non plus. Il serre les poings. Je constate que ce jeu ne lui plaît pas vraiment.

— C'est tout ? Juste un smack ? Vous êtes au collège, sérieux ? s'exclame Nolan qui donne l'impression de vouloir chauffer la salle.

Les gens encouragent le défi et Violetta est mal à l'aise.

— Nolan, intervient-je. Laisse-les tranquilles.

— Elle a joué et a perdu. Tu aurais été jusqu'au bout du pari, n'est-ce pas Cass ?

Qu'est-ce qu'il en sait ! ?

Keith me fixe d'un regard noir et je ne sais plus où me mettre. Je cherchais à les défendre et me voilà encore prise dans leur filet amoureux indépéntrable.

*Non, t'essaies d'empêcher une récurrence sous tes yeux.*

— Tu as tort. Quoi que tu demandes, je ne ferais jamais ce que je n'ai pas envie de faire, dis-je d'une voix que je veux platonique.

— Tu insinues qu'ils n'en meurent pas d'envie ? Qu'ils n'ont pas apprécié ?

*Oups !*

— Je... Non... je.

Je ferme finalement la bouche. Voilà un paramètre gênant. Violetta nous scrute tour à tour en se broyant les doigts. Sa peine est grandissante et je me sens mal pour elle. Et le malaise devient général. La musique du transistor renforce le blanc insoutenable.

Sans un mot et contre toute attente, Keith se lève, s'approche lentement de Violetta. Il enroule sa main autour de sa nuque, lui sourit avec douceur et comme si son regard lui chuchotait : « On va le refaire, OK, bébé ? », il se penche et l'embrasse. Vraiment. Un baiser tendre et torride à la fois, cruellement beau et excitant. Il éveille en moi un brasier et me crève de jalousie. Je perçois sa langue qui caresse celle de Violetta. La salle retient son souffle. Le mien s'est tu définitivement.

Je me mords la lèvre, impuissante et l'âme torturée. Mon regard les harponne alors que tout mon être crie de détourner les yeux. Je ressens une crampe au ventre qui se diffuse partout. Ils sont vraiment très beaux. Tout est parfait, l'ascendant du garçon grand et sûr de lui et l'abandon de la fille douce et fragile.

Keith stoppe le baiser. Violetta a la poitrine qui gonfle et descend avec force. Son regard énamouré en dit long sur ce qu'elle éprouve et la qualité de cet intime échange. Ses joues sont en feu.

— Eh bien, c'était chaud. Et puis, comme ça, c'est fait, n'en parlons plus ! Hein, mec ?

Nolan tape dans sur l'épaule de son frère. Ce dernier effectue un pas de côté.

— Lâche-moi.

— Eh ! Le prends pas mal, frangin.

Keith sourit vaguement à Violetta, son pouce vient lui caresser la joue avant qu'il ne s'éloigne et tourne définitivement le dos à l'assistance.

Les gens applaudissent, mais Violetta scrute Keith, le regard triste.

## CHAPITRE 23

### Étiquette française

Oui, c'est à ce moment-là que j'aurais dû partir. Quand tout ne pouvait pas être pire...

Je traînais au bar depuis une heure, mais je ne fumais et ne buvais plus. Je n'avais pas réussi à me souler. Même l'alcool m'écœurerait. Ce soir-là, mon esprit avait passé un cap et mon corps se trouvait en anesthésie totale. On avait un deal, une dernière cuite, un ultime écart avant les diètes et les régimes stricts. Mais c'était sans compter l'euphorie délétère, remplacée par une sensation bizarre. Un chagrin d'amour ? Non. Je n'avais pas le droit de penser à ça.

Où était Keith ? À ce moment-là, je ne le savais pas. Lui et Violetta avaient disparu. Penser à eux me déchirait. Les imaginer ensemble me serrait la gorge.

Ils formaient un couple par logique maintenant qu'ils s'étaient embrassés et mes sentiments à ce propos étaient secondaires, il fallait m'y faire.

Je ne voulais plus y penser et je souhaitais juste partir de chez lui. Loin de cette fête en tout cas. M'étendre dans mon lit et faire taire cette voix qui me chuchotait que tout était en ordre, et que seule moi n'étais pas là où il faut.

Et je n'étais pas au bout de mes peines ni à la fin de mes tourments. Keith et moi n'étions pas doués. L'un comme l'autre, n'étions pas fait pour jouer au jeu des sentiments.

\*

Nolan s'est trouvé une autre cible. Il flirte avec devant l'entrée. Il est penché au-dessus d'elle et lui caresse les cheveux. Elle lui effleure le torse, les doigts infiltrés entre les trous de sa chemise. Il ne me regarde plus, comme si j'avais perdu de ma superbe. C'est sûrement vrai. Qu'importe, il me touche une fois de plus et une gifle peu mesurée rendra sa joue aussi douloureuse qu'un coup de pied dans les couilles.

J'ouvre mon sac à main. Trois malheureux dollars traînent dans la minuscule

poche zippée intérieure. C'est assez pour payer un ticket de bus, mais pas pour un taxi. Je suis censée dormir chez Violetta, mais si elle ne pointe pas le bout de son nez, je suis bonne pour passer la nuit recroquevillée dans un des canapés des Maclee.

— Cassiopée ?

Le garçon de l'entrée me scrute de ses yeux vert d'eau. Tel un zombie, je réponds :

— C'est moi.

— Il y a une fille qui te cherche. Vio...

— Violetta ?

— Oui, c'est ça.

Parfait. Il ne manquait plus que je tienne la chandelle. Mais quel autre moyen ai-je pour prendre la poudre d'escampette ? Je glisse du tabouret et demande :

— Et où se trouve-t-elle ?

— Seconde porte à gauche. Elle est au fond du couloir.

D'un pas traînant, je suis les instructions à la lettre et referme un premier battant derrière moi, taisant partiellement la musique et les voix provenant des salons. Je ne suis pas étonnée de voir de magnifiques photos d'enfants en noir et blanc contre les murs de couleur prune et n'ai aucun mal à reconnaître Keith et Nolan. Sur le pan d'en face, une douce citation d'Albert Camus est inscrite au pinceau :

*« Le bonheur est la plus grande des conquêtes, celle qu'on fait contre le destin qui nous est imposé. »*

Juste en dessous se trouve l'empreinte de petites mains comme si les bambins avaient juré d'être heureux.

Le bonheur est aussi le plus grand des mystères. Même en gardant le cap, il s'estompe inévitablement. Le bonheur est injuste et instable. Je soupire en fixant le bout du couloir et la porte sur la droite. Je ne contrôle pas bien ma respiration.

Et parfois, le bonheur de certains est le fléau des autres...

Je me retrouve devant ce vantail en chêne très épais. Encore une pièce unique rapportée de je ne sais où. Je frappe dessus avec mon index.

— Violetta ? C'est Cassiopée.

Le silence me répond. Je déglutis et ravale ma fierté :

— J'ai besoin de rentrer. Tu as quelques dollars à me prêter pour le taxi ? Je te

rembourserai.

C'est un mensonge. Je fais partie des personnes qui doivent compter chaque cent et taperaient un crédit de douze mensualités pour cent dollars. Et la somme pour rentrer chez moi, je ne l'ai pas. Ni aujourd'hui ni demain. Mon amie ne répond toujours pas.

Je ne sais pas si Keith est derrière la cloison avec elle. Si tous les deux se moquent de moi. Blessée par cette hypothèse, je la prie :

— Vio, s'il te plaît.

Je ne voulais pas insister et regrette mes mots. Je m'apprête à revenir sur mes pas quand la porte s'entrebâille légèrement et une voix nasillarde et hoquetante s'élève :

— On a eu notre première dispute avec Keith.

Pour quelle raison ? Je ne veux pas savoir. Quelle qu'elle soit, elle n'est sûrement pas grave.

— Vio, je suis fatiguée.

Je l'entends se moucher longuement et, prise de compassion, je pénètre à l'intérieur de la pièce. J'actionne l'interrupteur et la lumière l'éblouit. Cinq secondes plus tard, Violetta baisse l'avant-bras et je découvre qu'elle est en larmes. Son teint rougi fait ressortir le violet de ses yeux et je constate que ça la rend encore plus belle.

Elle recule jusqu'à ce que ses jambes rencontrent la baignoire.

— J'ai tout gâché.

— Mais non, la rassuré-je, ignorant de quoi il retourne. On y va ?

*J'ai dit que je ne voulais pas savoir...*

— J'ai été trop conne.

Elle s'assoit sur le bord en céramique.

*Bon, on ne part pas tout de suite vraisemblablement...*

Je pose mes fesses sur le battant de la cuvette des toilettes, j'appuie un coude sur une cuisse et cale mon menton dans ma paume.

— Explique-moi.

— Il m'a dit qu'on devait prendre notre temps. Je lui ai rappelé que ça faisait des années qu'on attendait et il a rétorqué qu'il n'y avait que lui qui avait attendu.

Aïe.



— Tu dois avouer qu’il n’a pas tort.

— Non... non. Je sais, mais c’est Keith. Il espère quelque chose de moi, mais je ne sais pas quoi !

— Vio, je pense...

Ses yeux s’écrouillent et ses mains se plaquent sur ses joues.

— Tu crois qu’il ne va pas m’accompagner au bal comme prévu ?

Merde, on s’en fout !

— Cass. Il faut que tu lui parles.

Mon coude ripe de mon genou.

— Tu veux quoi ?!

— Demande-lui si j’ai fait quelque chose de mal. S’il m’en veut pour toutes ces années. Non mieux, demande-lui ce qu’il attend de moi.

— Non, je ne crois pas.

Elle me rejoint et plaque ses mains sur mes cuisses.

— Si ! Dis-lui que je l’aime... que je regrette tout ce temps perdu.

— Violetta ! Ce n’est pas à moi de parler de tes sentiments. Pourquoi tu ne le fais pas ?

— J’ai essayé, mais il m’a dit qu’il voulait réfléchir.

— À quoi ?

— Je ne sais pas !

Elle parcourt la salle de bains de long en large et je ne la quitte pas des yeux.

— J’ai l’impression qu’il me cache quelque chose. Lundi, il a tenté de me dire un truc. Au sujet de son stage ou je ne sais quoi. Mais j’étais si excitée à l’idée de lui parler de notre examen...

— Tu l’as questionné ensuite ?

— Quand je m’en suis rendu compte, oui. Il m’a dit que c’était sans importance. Il y a un truc qui cloche. Si tu lui parles, Cass, tu pourras venir dans ma salle de danse tous les jours que tu veux. Je te laisserai les clés de l’appartement.

Mon dos cogne contre la cuvette.

— Non merci. C’est gentil. Je ne comptais pas répéter chez toi.

Étant donné qu’il s’agit d’une danse à chorégrapheur, je ne peux risquer d’être copiée par une élève aussi talentueuse que Violetta.

Elle revient s'agenouiller devant moi, baisse le visage et le pose sur mes cuisses. Ses doigts s'accrochent aux franges de ma robe. Elle refond en larmes, mais cette fois, ses longs et silencieux sanglots me broient le cœur. Ses épaules se secouent encore alors qu'elle reprend sa respiration.

— Vio, arrête de pleurer...

Je lève la main au-dessus de sa tête, ne sachant pas ce qu'elle attend. On doit caresser les cheveux dans ces cas-là ? C'est ça ?

— C'est fini. Ce baiser sonnait le glas.

Le bout de mon index masse son crâne. Je ne suis décidément pas douée.

— Mais non.

— Tu ne le connais pas.

— Non, je ne le connais pas. C'est vrai.

Elle relève la tête. Je déroule le papier toilette, arrache quelques feuilles et les lui tends. Elle s'essuie le nez avec.

— Il est trop droit, trop juste.

— Je ne pense pas qu'il soit juste, Violetta. Il te court après depuis longtemps et aujourd'hui qu'il peut t'avoir, il joue les difficiles.

— Ce n'est pas vraiment ça. Il m'a dit ce qu'il ressentait pour moi.

— Il a dit qu'il t'aimait ? Ce soir ?

Elle secoue positivement la tête et lève sur moi un regard brillant comme animé d'étoiles.

— Oui.

J'essaie de cacher sous un visage impassible la blessure qu'ouvre le plus simple des mots. Ma voix n'est qu'un murmure :

— Alors, je ne comprends pas non plus.

— Je croyais qu'il en aurait envie... je me sens si laide.

Minute. Je fronce les sourcils.

— De quoi tu parles ?

Elle rougit un peu.

— Eh bien, il voulait qu'on trouve un coin tranquille pour discuter alors nous sommes allés dans sa chambre et bref, j'ai repris là où nous nous étions arrêtés.

J'ai comme la sensation que deux serpents glissent le long de mes bras pour finir autour de ma gorge et m'étrangler.

— Et... ?

— Il n'a pas voulu aller plus loin.

Violetta a comme coupé la tête aux boas. Je me lève, rassérénée sans que je ne sache pourquoi.

— Alors il n'y a rien de grave. Il te respecte. Ça ne signifie pas qu'il ne veut pas être avec toi, mais peut-être préfère-t-il prendre son temps pour l'étape suivante.

Toujours à genoux, elle cache son visage entre ses mains avant de me regarder entre ses doigts.

— Et s'il n'avait pas envie de moi ? Tu as déjà vu un mec refuser de faire l'amour, toi ?

Non, mais je n'ai jamais rencontré un garçon comme Keith. Que sais-je de quoi il est capable ? Je secoue la tête.

— Oooh, Cass. Je vais m'en rendre malade, c'est certain, et l'examen qui arrive... Tout ça va me perturber. Tu es son amie aussi. Vous étiez proches à un moment donné. Tu peux juste t'assurer que tout va bien ? S'il te plaît ?

Ses yeux violets me supplient comme si c'était la chose la plus capitale de sa vie tout entière. Je soupire.

— Tu me fais faire n'importe quoi, tu sais, ça, au moins ?

— Je pourrais faire la même chose pour toi. Tu veux que je parle à Nolan ?

— Je m'en fiche de Nolan.

— Pour qu'il te laisse tranquille, j'entends. J'ai remarqué ton agacement, tout à l'heure.

Enfin, Violetta n'a pas tant d'œillères que cela.

— Non, ça va, il s'est trouvé un substitut. Bon, tu me laisseras en dehors de votre histoire ensuite ?

Elle secoue vivement le menton.

— Je vais lui parler. Après, on bouge, OK ?

— Merci...

Sans tarder, je la laisse se rincer le visage et je rejoins le salon. Je scanne l'appartement et aucune trace de Keith.

— Je cherche le frère de Nolan, demandé-je à un garçon avec lequel il conversait tout à l'heure.

— La dernière fois que je l’ai vu, il sortait par-là, ma jolie.

J’excuse son air lubrique uniquement grâce à l’info essentielle qu’il me donne. Je le contourne et pénètre dans la première pièce, un bureau que je traverse rapidement par le centre. J’ouvre la porte en face et constate qu’il s’agit d’une chambre plongée dans la pénombre.

Face à moi, une des grandes fenêtres est levée et laisse entrer l’hiver. Je me glisse à travers elle et pose mon pied sur la passerelle de secours en ferraille. Je regarde à gauche et Keith est bien là, assis sur une des marches qui mènent sûrement au toit. Il a la tête baissée et les mains entre ses longues jambes qui tremblent de froid. Il tient une bouteille dans sa main gauche.

Seul, Keith est en train de s’enivrer. Je me hisse sur le balcon et me place juste devant lui sur le palier. Mes doigts trouvent la rambarde dans mon dos. Une minute s’écoule sans qu’aucun de nous prenne la parole. Je dois briser le silence car je gèle littéralement sur place.

— Tu as attendu des années pour elle, lancé-je pour ouvrir le bal.

Il ne relève pas les yeux et après un long silence, il daigne me répondre sur un ton lugubre :

— Je n’ai pas envie de parler de ça avec toi.

— Alors, parle avec elle. Elle est déboussolée.

Les yeux rivés sur ses chaussures, il laisse planer plusieurs secondes. Les manches de sa chemise sont toujours remontées sur ses avant-bras, Keith doit mourir de froid.

— C’est déjà fait.

— Fais-le mieux. Elle ne comprend pas.

Il relève la tête et ses pupilles me transpercent d’amertume.

— OK. T’as fini ?

Il prend la mouche et, clairement, je ne suis pas ici pour le gaver de mes opinions, alors je réplique tout en opérant un demi-tour :

— Je suis juste venue te rapporter trois mots. Je m’en vais.

— Ouais, reprends ta vie.

Choquée par le ton méprisant de sa réplique, je m’immobilise sur mes talons, finalement plus disposée à lui vider mon sac :

— Ma vie ? Justement, je suis forcée d’être à cette fête, car tu es venu la chercher, ma vie !

Il braque un regard incendiaire et provocant sur moi.

— Forcée, dis-tu ? Ce n'est pas toi tout à l'heure qui disais haut et fort que personne ne pouvait te forcer à quoi que ce soit !

Comment se prendre un boomerang en pleine figure... Rien ne franchit la barrière de mes lèvres pour me défendre. Finalement, je balance :

— C'est bon. Démerde-toi avec tes faux problèmes.

Je tourne les talons. Mes doigts commencent à geler et ce soir, je me sens suffisamment mal dans mes pompes pour partir sans demander mon reste.

— Ouais, des problèmes de gosses de riches, c'est ça ?

Je fais volte-face.

— Ouais, c'est ça !

Sa bouche grimace de colère.

— Mais qu'est-ce que tu crois ?! Parce qu'on ne manque pas de moyens, on n'est pas malheureux ? Que tout nous tombe du ciel ? Qu'on a tout ce qu'on désire ? Qu'on n'a jamais peur ? Tu vis dans quel monde, sérieux ?

— C'est le moment où je pleure ? ne puis-je m'empêcher de répondre.

Il me dévisage et un rire sans teinte s'échappe de ses lèvres bleuies par le froid. Il riposte d'une voix acide :

— Casse-toi.

Me fixant d'un regard acéré, il lève le bras pour boire de longues gorgées au goulot. J'entends ses dents heurter le verre. Je comprends ce qu'il veut dire et ressens son mal-être bien plus qu'il ne peut l'imaginer, seulement j'essaie de me préserver. Le barrage émotionnel est de plus en plus difficile à tenir alors que ses sentiments profonds pour Violetta ne changeront jamais. Et je n'ai plus envie de supporter tout ça ! En particulier, le long frisson qui me parcourt l'échine quand je constate qu'il m'observe toujours d'un regard implacable.

La neige n'atteint pas ce côté de l'immeuble. Le mur de briques bordeaux nous protège du vent, mais pas du froid sec et glacial. C'est forcément parce que je dispose d'un bagage affectif que, avant de quitter les lieux, je m'entends lui demander :

— Depuis combien de temps tu es là ?

— Laisse-moi tranquille, Cassie, fait-il d'une voix indolente.

Cassie... Douleuruse comparaison.

— Tu me confonds avec elle, maintenant ?

— Non, t'es pas comme elle, t'es pire.

Exaspérée, je lui lance :

— Et puis merde, va au diable.

Je rebrousse chemin et enjambe la fenêtre.

— Si tu trouves le paradis, l'entends-je murmurer derrière moi.

Je marque une seconde d'arrêt et mes doigts se crispent autour du cadre en aluminium. Je grince des dents.

— Connard.

Rageuse, je m'engouffre dans la chambre, et me sentant obligée par je ne sais quel sentiment étrange de culpabilité, je saisis le dessus-de-lit qui s'avère être une couette légère, gonflante et moelleuse.

Et me voilà une seconde fois debout sur ce maudit escalier extérieur à grelotter comme une chèvre. Je balance le duvet sur les genoux de Keith. Il ne fait rien pour le rattraper alors il dégringole devant lui et glisse lentement jusqu'à la dernière marche à mes pieds. Infiniment agacée, je grogne, me baisse, ramasse la couverture, gravit trois marches et lui entoure les épaules avec. Elle retombe sur lui comme un châte douillet.

Je recule et l'observe les bras croisés. Je m'assure simplement qu'il reprend des couleurs avant de me décider à fuir cet appartement de malheur.

Une fois bien frigorifiée, j'opère une retraite avant de perdre un bout d'orteil.

— Certaines choses ont changé.

Il s'adresse à qui, bon sang de bonsoir ? Je me retourne.

— Quoi ?!

— Quand je l'ai vue avec ce mec.

Tendue, je soupire et réponds sans le ménager :

— Tu le savais, non ?

— Ouais... ouais, je le savais.

Il se renfrogne comme si personne sur terre ne pouvait le comprendre, il poursuit en relevant sur moi un regard incertain :

— C'est si facile ?

— C'est une question ?

*Parce que j'ai vraiment très froid !*

— Oui. C'est si facile d'être avec un mec ? D'en tomber amoureuse ?

Mon cœur bondit.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— J'ai rencontré des tas de filles. Je n'ai pas été plus loin qu'une simple bise, car je ne ressentais rien. Absolument rien.

Je me mords l'intérieur de la joue en repensant au soir où il m'a embrassée. A-t-il testé ce baiser sur moi pour constater la même chose ?

— J'ai tellement de trucs dans la tête, finit-il, les yeux dans le vide.

— OK, elle a eu des aventures, et alors ?

Le regard qu'il me retourne est un mélange de colère et de tristesse.

— Tu ne comprends pas ! Je me fous de ses putains de petits copains. Je te demande juste pourquoi tu m'as demandé de me taire ! Pourquoi tu ne veux pas que je lui dise pour toi et moi ?

Mes entrailles se resserrent. Voilà qu'il m'accuse de me mettre entre eux à présent, et je ne le supporte pas.

— Tu veux lui dire quoi ?

— La vérité !

— Qu'est-ce que ça va changer ?!

— C'est une femme que j'estime... que j'aime. Je ne peux pas lui faire ça.

Il me fait trembler tant son regard est mordant et incisif, tant ses mots me blessent.

— Tu l'as vraiment trompée ?! Dis-moi ! Tu étais avec elle à ce moment-là ?! fulminé-je, à bout.

— C'est pareil.

— Non ! Putain, non ! crié-je si fort que l'écho de ma voix brisée se répand dans la ruelle sous nos pieds. Tu vas tout foutre en l'air, Keith ! Ta relation avec elle et la mienne. Alors que ce n'est pas ça, tromper. Et je sais de quoi je parle ! Si tu l'aimes, ne lui fais pas ça !

Je me mords les lèvres pour contenir mes émotions. Je n'ai pas envie de craquer, pas pour ça, pas ici, pas ce soir. Ce n'était pas prévu. Ni même envisageable.

— Je suis désolé.

Je le fixe, déconcertée.

— Et pourquoi ?

— Je ne m'étais pas aperçu que je te mettais dans une situation délicate. Je ne suis qu'un idiot et un égoïste.

Il paraît accablé de remords et ça me touche malgré tout.

— Tu l'aimes, c'est normal de ne pas maîtriser parfaitement ce que tu ressens.

Le cœur douloureux, je le regarde hocher le menton pour me donner raison.

— Il fait froid, Keith. Rentrons, tu veux bien ? dis-je d'une voix faible.

— C'est parce que ta jupe est trop courte. Ma mère...

Il lève les yeux et sourit sans poursuivre. Et je finis sa phrase mentalement. Son regard s'est radouci et la majestueuse et rassurante lueur qui fait de lui un être si différent à mes yeux est revenu nous englober dans sa sphère privilégiée.

Ça m'énerve de me sentir connectée à lui comme si nous étions deux âmes perdues ayant longtemps marché ensemble, et enfin arrivées à la croisée des chemins.

— Tu as vraiment envie d'y retourner ? me questionne-t-il.

Je grimace et ferme les bras autour de moi, l'air me paraissant plus mordant tout à coup.

— Non, mais j'ai vraiment très froid.

Il ouvre un pan de la couette.

— Qu'est-ce que tu fais encore devant moi ? Viens, on se bourre la gueule tous les deux. J'ai une bouteille.

Il lève l'objet devant lui comme pour attester ses paroles.

— Je sais que tu as une bouteille. Ce que je ne sais pas, en revanche, c'est depuis quand tu bois ?

— Le week-end, il m'arrive de prendre un verre de vin, mais là, j'ai besoin de me soûler.

Partager un moment de pure lâcher-prise avec Keith, pourquoi pas ?

— C'est quel cru ?

— Sûrement l'un des meilleurs. Tu viens ?

Une lueur mystérieuse fait briller ses prunelles. Ont-elles volé l'hiver ? Je n'ai plus froid.

— Tu as l'alcool mauvais ?

Surpris, il me dévisage avant de répondre :

— Je suis plutôt stone dans ces cas-là.



— Très bien.

Sans réfléchir, j'avance et il se décale pour me laisser suffisamment de place pour que seules nos épaules se frôlent. Il fait tomber la couette des anges sur mon dos. J'attrape le coin sur ma droite et le rabats devant moi. Keith se penche et ramène un bout sur nos pieds. Sa chaleur ayant fait son effet, je me sens immédiatement mieux. Je ne fais pas état de ce que je ressens. Ce calme sous une tempête d'émotions confuses. Keith sent bon. Keith me séduit. Son corps est magnétique. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais m'en formaliser.

Il tourne le visage vers moi.

— Ça va mieux ? s'enquiert-il tout bas.

— Oui.

Il inspire profondément avant de lever le vin devant nos yeux.

— Bon, je te propose un...

Il louche sur l'étiquette.

—... On s'en balance. Tiens.

Ah, on boit directement au goulot ? Je ne me fais pas prier et cumule les gorgées. Plus son regard me brûle, plus j'ai soif.

— Eh ! Laisse-m'en, petite ivrogne ! fait-il rieur en m'arrachant la bouteille comme une tétine de la bouche d'un bébé. Je n'ai pas envie de te porter sur mon dos jusqu'à chez toi.

— Pas la peine. Je dors chez Violetta, asséné-je en le fixant.

Ma remarque semble lui avoir coupé l'herbe sous le pied.

— Tant mieux.

Il me jette un coup d'œil puis boit à son tour. J'observe son profil, les allées et venues de sa pomme d'Adam. Ses longs doigts qui tiennent fermement le contenant. Ses cheveux sont à présent ébouriffés et humides. Ses lèvres ont pris une couleur rosée. Un teint pâle et de légers cernes sous les cils, ça ne fait aucun doute : Keith est fatigué.

— Tu as l'air crevé, lancé-je tout à trac.

Il tourne le visage et m'observe, comme surpris par ma remarque.

— Non, ça va.

Je sais qu'il me ment, mais je n'insiste pas. Il place la bouteille dans sa main gauche qui serre également la couette et de l'index droit, il gratte l'étiquette.

— Je ne dors pas très bien, finit-il par avouer.

— Pourquoi ?

— J'ai une vie un peu compliquée en ce moment. J'ai du mal à me décider entre une mustang et une corvette.

— Quoi ?!

La commissure de ses lèvres tremble pour retenir un rire. Il se moque de moi.

— Tu verrais ta tête. Aaaah, la jalousie... soupire-t-il, taquin.

— Je ne suis pas jalouse ! De quoi le serais-je ?

— De mon compte en banque doré de millions.

— C'est toi qui y fais référence constamment.

— Oh ! Menteuse de surcroît ! lance-t-il, faussant l'indignation.

Son rire cassé envahit la rue. Je croise les bras, boudant un peu. J'admets avoir souvent recours à notre différence sociale, mais il ne l'a jamais volé.

Sa langue passe sur sa lèvre et le plus sérieux du monde, il demande :

— Dis-moi, Cassiopée, qu'est-ce qui te manque pour t'épanouir ?

J'entrevois où il souhaite me mener. C'est-à-dire me faire avouer que j'abuse de le rabaisser aux dollars et biens matériels dont il dispose allègrement.

— Être première ballerine.

— Et moi, metteur en scène.

— C'est bon, j'ai compris, maugréé-je dans ma barbe.

Et mon sourire lui donne encore raison.

— Tant mieux, j'avais peur d'être obligé de passer ma nuit à te l'expliquer. En plus, t'entendre dire « gosse de riches » m'agace un peu. Dans ta bouche, ça sonne à l'oreille comme une insulte.

— Promis, je ne le dirai plus tout haut.

Il sourit.

— J'imagine que je dois me contenter de ça.

Je dois m'arracher à son regard qui me consume. J'entendrais presque mon cœur battre et j'ai peur qu'il l'entende aussi. Il fait si froid que de la vapeur sort de nos souffles. La rue nocturne s'exprime sous nos pieds. Les sons tonitruants dépassant l'habitacle d'une voiture, des lointains crissements de pneus, une sirène de police, parviennent jusqu'à nous. Et juste nos respirations. Sa respiration.

Nous restons muets encore un peu. N'osant pas bouger. C'est Keith qui brise

le silence :

— Je déteste quand tu utilises l'argent comme barrière.

— Il existe un monde entre les riches et les pauvres, tu ne peux le nier.

— Je ne le vois pas comme ça.

— Parce que tu es du bon côté.

Son regard chargé d'interrogations me pousse à détourner les yeux une seconde fois pendant qu'il me scrute toujours comme si j'étais un objet curieux. La tension monte d'un cran. Comme souvent entre nous.

— Ton stage s'est bien passé ? glissé-je pour changer de sujet et apaiser le moment.

Je sens ses iris dorés quitter mon visage pour gagner le bout de la rue. Méditatif, il répond d'une voix soufflée :

— C'était génial.

Je l'observe longuement puis le pousse à m'en dire plus.

— J'ai le sentiment que tu penses le contraire.

Encore une fois, il lève les sourcils, surpris. Puis il soupire et se lance dans les confidences :

— J'ai fait mon job, ni plus, ni moins. J'ai assisté un des meilleurs du métier et Paramount m'a offert un boulot.

— À Hollywood ?

— Oui.

— C'est énorme !

Je trouve cela gigantesque même. Pourtant Keith demeure pondéré dans ces mots.

— Sauf que ce metteur en scène qui louait seulement les plateaux m'a aussi proposé de travailler pour lui.

— C'est super ! Alors qu'est-ce qui te tracasse ? Tu n'as qu'à choisir entre les deux.

— Ce n'est pas si simple. Chez Para, j'aurai un job bien payé, mais je resterai dans l'ombre de la marque. Chez l'indépendant, j'aurai plus de chance de me faire un nom, j'effectuerai des tâches ingrates, mais j'apprendrai toutes les facettes du métier. Mais c'est aussi un gros risque de ne jamais percer. Et je n'aurai jamais de pied-à-terre. Constamment sur la route en tournage, tu comprends ? Si je travaille pour Hollywood, ce sera bien plus sédentaire.

Il semble perdu. Le choix paraît plus cornélien qu'il n'en a l'air.

— Non, je ne comprends pas. En quoi être itinérant te dérange ?

— J'ai vingt-trois ans et j'aimerais fonder une famille. Prendre soin de ma femme et voir grandir mes enfants.

Je prends une claque, une de savoir qu'il a deux ans de plus que moi et deux, d'être face à un garçon qui ne souhaite pas cumuler les conquêtes, mais se poser pour de bon. *Avec Violetta...*

— Tu as vingt-trois ans ?

— Oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas, tu arrives en fin d'études tout comme moi, n'est-ce pas ?

— Je dois faire deux ans de plus dans ma section. Et des stages en dernière année. Je repars à la fin du mois.

— Ah.

Il plisse les yeux.

— Un truc te dérange ?

— Non. Enfin... Vingt-trois ans, c'est jeune pour les enfants, le mariage, murmuré-je, perturbée.

Je veux oublier ces dix dernières secondes. Les émotions que notre conversation me procure me dépassent.

Coinçant ses cheveux entre ses doigts, il les ramène en avant. Des mèches bouclées et humides restent plaquées sur son front et dissimulent en partie ses sourcils.

— Tu as peut-être raison. J'en sais rien. J'ai la tête en vrac.

Il semble réfléchir encore puis ajoute :

— Et je ne suis pas seul dans l'histoire.

Un éclair de tristesse vrille ses prunelles. Et même si je ne la comprends pas, ça me peine.

— Keith, n'aie pas peur des risques. C'est ta passion et ton talent qui te conduiront au confort du succès. Et le reste viendra tout seul.

Je me rends compte que je n'aime pas le voir le regard dans le vague. Prenant sur moi, mon épaule pousse la sienne pour qu'il se ressaisisse. Il se rassérène et ajoute sur un ton plus enjoué :

— Possible. Quoi qu'il en soit, je dois rendre une réponse fin du mois.

— Tu me diras ?

Il acquiesce, un sourire subtil sur les lèvres.

— Et Violetta ? demandé-je sans parvenir à le quitter des yeux.

Mon cœur se met à battre plus vite. Il pose la bouteille entre ses jambes juste à ses pieds.

— Je ne lui en ai pas encore parlé.

— Tu devrais.

— Je sais.

Il hoche la tête et le silence gagne l'escalier en fer. Finalement, il se penche et boit de plus belle. Il m'en propose et je refuse. J'ai besoin de garder l'esprit clair.

— Dis-moi, de quoi sont faits les rêves de Cassiopée mis à part son « rêve américain » ? me questionne-t-il d'une voix douce.

Je souris, surprise qu'il ait retenu le terme en Français. Tête penchée vers moi, il me scrute de ses yeux rendus plus sombres par la nuit, et plus tendres et brillants par l'alcool. Quelques secondes de trop et déjà une bouffée de chaleur m'envahit. Je me racle la gorge.

— Il n'y a rien d'autre. Ou peut-être me payer une maison sur pilotis comme on en voit au bord de l'océan et adaptée à la condition de ma mère. Je veux qu'elle profite de la quiétude d'un quartier calme, de l'odeur du sable chaud et du son des rouleaux des vagues. J'aimerais avoir une terrasse aussi. Elle aime beaucoup quand le soleil du matin lui caresse le visage. On pourrait y installer un salon extérieur et discuter en buvant le thé comme elle adore le faire. Une rampe pourrait nous mener directement sur la plage et...

Je me tais soudain. Consciente d'avoir parlé comme une petite fille avec des projets trop grands pour elle. J'ai tellement hâte de lui offrir tout ça que tout mon corps vibre d'impatience.

— Effectivement. C'est un bon choix pour ta mère. Et toi ?

Décontenancée, je demande :

— Moi, quoi ?

— Tes rêves.

— Mes rêves ? balbutié-je.

— Oui, tes rêves. Tu veux devenir danseuse, parfait. Et ensuite ?

Interloquée, je le dévisage, ne sachant pas quoi dire.

— Et bien... je... je n'ai pas d'autres rêves, Keith.

Il m'observe longuement. Je secoue la tête, ne comprenant pas.

— OK.

Keith baisse la tête pour regarder le bout de ses chaussures qui dépasse de sous la couette. Un moment, je me demande si ma réponse l'a déçu, s'il attendait quelque chose de plus personnel et extravagant, en tout cas, moins ordinaire que la simple ambition de réussir une carrière professionnelle.

Il ne parle plus et j'ai bien peur d'avoir plombé l'ambiance. Je ne suis pas quelqu'un de drôle ou divertissant avec tout un tas d'idées saugrenues ou loufoques en stock. Je suis d'un naturel rationnel, un brin froid avec l'esprit miné parfois. Amusante ? Sûrement pas. Pourtant, je me souviens qu'enfant, j'étais capable de rire aux éclats. Faire des blagues ou des pitreries. Puis j'ai grandi. Trop vite.

Quand nous sommes ensemble, Keith mène le plus souvent la conversation et je me demande s'il ne me trouverait pas ennuyeuse à la longue. Cette seule pensée me perturbe infiniment. Je décide de quitter l'escalier, sans cela je risque de lui avouer que, pour ma part, nos discussions me font un bien fou.

— Je dois y aller.

Un truc me gratte le haut du dos, je me contorsionne tout en essayant de retirer ce qui me gêne.

— Attends, ne bouge pas, fait Keith.

Son bras gauche passe devant moi et sa main soulève la couette, du coup, j'ai son biceps juste sous le nez. Keith se penche et examine mes omoplates. Je sens sa respiration sur ma nuque et je suis tétanisée. Pas de peur, mais par une pluie de frissons. Si je tourne le visage, c'est son cou que je sentirais. Je décide de fermer les yeux et ne plus bouger.

Keith extrait l'objet qui me chatouille. Enfin, quand il se redresse, je peux ouvrir les paupières et inspirer. Il me présente une plume minuscule.

— Ta couette est en plumes ?

— En duvet de canetons, il me semble.

L'intensité de son regard est une véritable attraction. Des montagnes russes. Un grand huit. Des virages. Une descente. La chute. On s'y perd. On y succombe. On oublie le ciel nuageux. Qu'il s'est remis à neiger. Qu'il faut rentrer. Qu'il ne faut pas l'embrasser.

Je me détache et secoue la tête. De quoi parlions-nous ?

— En duvet de... essayé-je de me souvenir.



— Quelle horreur !

Il lève le visage et rit.

— Sérieux, Keith, c'est dégueulasse.

— Eh, ne t'affole pas. Ma mère s'est renseignée. Ils cueillent les plumes dans les nids, un truc comme ça.

— Tu es sûr ?

— Il faut que j'appelle la marque demain matin ?

— Oui ! Non. Enfin, je ne sais pas.

Il me sourit.

— Décide-toi.

— Je pense que c'est mieux.

— OK.

— Tu le feras ?

— Dès la première heure.

— Et s'ils tuent des poussins ?

— Je jure de me débarrasser de cette couette qui est un véritable paradis.

— Sérieux ?!

— Ouais.

On se contemple. Et je perds peu à peu mon sourire. Une fois de plus déstabilisée par son regard intense, je tourne les yeux. Un silence perturbant s'installe. Nos épaules et nos cuisses se touchent à présent. Je ressens sa chaleur à travers sa chemise, ça devient plaisant... Le mot est faible. Je ressens du désir pour lui. Chose que je n'aurais jamais imaginé ressentir pour personne. Mais c'est bien là, réel et troublant.

— Je vais y aller.

— Attends... Encore une minute.

Sa main s'est posée sur mon genou pour me retenir, et une vague de frisson s'enroule autour de ma cuisse. Il ne la laisse que d'infimes secondes. Il humecte ses lèvres pour ajouter, un brin troublé ou embarrassé :

— Je voulais te demander... C'est un de tes mecs qui t'a fait ça ?

— Ça quoi ?

— Qui t’a aidée à devenir cette personne qui ne raffole pas de la proximité des autres. Tu m’as dit que c’était à cause des hommes alors je me demande si un mec t’a fait du mal physiquement ou si c’est juste une carapace affective.

Il gratte la couche superficielle, celle maquillée. Et j’ai soudain une peur bleue qu’il découvre la saleté qui se trouve en dessous.

— Keith, je n’ai pas besoin d’un psy. Et je dois rejoindre Violetta.

Je soulève la couette et me lève, décider à passer la fenêtre sans attendre. Je l’enjambe et pénètre dans la chambre.

— Et d’un ami ? lance-t-il d’une voix forte dans mon dos.

— Un ami ?

Non... pas un ami. Il est plus que ça depuis longtemps. S’il n’était qu’un ami, je lui dirais tout. Sans honte, angoisse ni peur. Il baisse la nuque pour passer à travers le cadre et ainsi entrer dans la pièce où je me sentais à l’abri de ses questions, de son regard trop perspicace.

— Je viens de me confier à toi et je... Nous sommes attachés l’un à l’autre. C’est ce que je ressens, pas toi ?

Son regard se verrouille au mien pour y déceler sans doute qu’il dit vrai. Mais je secoue la tête dans le but ultime de me protéger.

Il glisse sa main dans ses cheveux, cherchant à les ramener en arrière. Ils sont si épais qu’ils finissent par pointer au plafond, entortillés. Keith, maladroit et confus, est à tomber. Et dans mon ventre, naît un spasme que je juge trop agréables. Je ne veux pas m’emballer, mon cœur non plus. Tout ce qui se passe là, dans ma cage thoracique, ne doit pas arriver. Mes palissades sont définitivement en train de voler en éclat, de toute façon le mur s’était fissuré depuis longtemps. Comment peut-on craquer pour un garçon en ayant conscience que c’est sans espoir ? Ça ne devrait pas être naturel. Il devrait exister quelque chose pour nous en empêcher. Le bon sens peut-être, je dois sérieusement en manquer.

— C’est bon, je te laisse.

— Alors tu vas partir ?! s’enflamme-t-il. Et on va redevenir deux inconnus ! Je veux juste comprendre.

— Quoi ?! Tu veux quoi à la fin ?!

Il ferme la fenêtre et envoie la couette sur le lit. Il avance, mais maintient une distante de trois pas entre nous. La lumière de la ville tapant dans son dos, je ne vois plus son visage, mais que l’ombre de sa haute silhouette.



— Tu es toujours avec lui ?

Avec lui ? Mon corps se crispe tout entier. Je n'ai aucune envie de lui répondre. Je tente de respirer calmement pour ne pas perdre mon sang-froid. C'est bien plus simple de ne pas me confronter à son regard, alors je fixe un coin de la pièce dans la pénombre.

— Dis-moi si tu as rompu, me demande-t-il tout bas.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je ne sais pas, Cassiopée, je... je veux savoir si tu l'as plaqué ou l'inverse. Je veux savoir si tu l'aimes toujours et si c'est la distance qui te blesse encore.

Mon ventre se remplit de souffrance. Alors il croit que c'est parce que j'ai été plaquée que j'abhorre être touchée par un autre. Ce serait si simple, si poétique. Mais voici ce qui me fragilise : la honte.

J'ai honte car je savais Zakari dangereux et brutal. Je le savais car il avait cette réputation. Pourtant, j'ai glissé dans ses bras. A quatorze ans, personne ne m'a forcé à faire le mur, à me rendre au premier rendez-vous, à porter un haut moulant, enfiler une culotte fine et sexy. Je voulais le séduire. Et je me sens sale à côté de Keith. Contrairement à lui, j'ai touché à tout trop jeune : au mauvais sexe, à la mauvaise drogue dans les pires lieux, les pires situations. Je n'ai eu aucun respect, aucune dignité pour mon corps ou peut-être trop tard, au moment des désillusions. Mon père s'était barré et j'ai cherché l'amour et le réconfort qu'il ne me donnait plus. Je recherchais quelqu'un. Juste quelqu'un. Quelqu'un de fort, n'ayant peur de rien. Ou simplement des mots, je ne sais plus. Il y avait sans doute une explication à ce besoin maladif d'accomplir toutes ces saletés inavouables.

— C'est fini. C'est juste fini.

Oui, c'était fini. J'avais choisi la danse pour m'en sortir et je suis là, à un millier de kilomètres de la vie que je tente de gommer de ma mémoire. Je le vois hocher du menton.

— Et c'est derrière moi, maintenant, complété-je pour m'exempter de détails.

Keith laisse planer une minute puis murmure :

— Le contact te rebute encore. Donc, je doute que ce soit du passé.

Je frissonne sous cette vérité implacable. Je dois sortir de cette pièce où mon passé est mis à nu. Mais je suis figée. J'ai peur de rester. J'ai peur de partir. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je suis pétrifiée à l'idée qu'il me demande plus que je ne peux avouer à haute voix. Keith se dirige vers un bureau, tire la chaînette d'une lampe et sa lumière chaude et tamisée nourrit la chambre. J'ai

l'impression qu'il éclaire également mon âme et toute la pourriture à l'intérieur.

Aussi, je refuse de regarder autour de moi. De rentrer un peu plus dans son univers. D'apprécier ce qu'il aime, ce qu'il écoute, ce qui le passionne.

— Donc tu l'aimes encore ?

Désorientée, je lève les yeux sur son visage et il soutient mon inspection d'un air grave. Je remue la tête.

— Je... Je n'ai pas envie d'en parler...

Mes cordes vocales se brisent. Je ne veux pas en dire plus, je ne peux pas... Ça me terrifie. Je vois ma vie pitoyable défiler devant moi. J'essaie d'effacer des gestes, des coups. J'avais cautionné cela en restant disponible pour mon bourreau. Il avait compris, il ne s'excusait d'ailleurs même plus. Je prends une grande inspiration, mais je ne parviens pas à respirer.

— Je te pensais tourmentée. Pour tout te dire, j'avais cette impression à chaque fois que je posais les mains sur toi. Mais en fait, tu es inaccessible.

Pour la première fois, je lis une réelle admiration dans son regard qui me laisse coite.

— Inaccessible ? bafouillé-je.

— Oui, tu aimes quelqu'un et tu lui restes fidèle. Je trouve cela très beau. Tu es vraiment quelqu'un de bien.

Il ne peut pas plus se tromper. Il compare nos situations alors qu'elles sont loin d'être comparables. Je devrais le laisser dans le faux et partir sur le champ mais au lieu de cela, je fixe son sourire tendre et sincère.

— Je suis une curiosité pour toi, hein ? répliqué-je mauvaise.

— Quoi ?

Keith fronce des sourcils avant d'avancer d'un pas. Je recule jusqu'à sentir la porte dans mon dos.

— Tu m'analyses sous toutes les coutures.

— Pas du tout, se défend-t-il, ne comprenant pas.

— Je suis quelqu'un de bien parce que j'aime quelqu'un ?! C'est cela ton critère pour m'estimer ? Tu crois que tout se jauge sur le baromètre de notre façon d'aimer et d'être aimé en retour !

Je crois qu'il commence à comprendre à quel point je suis amochée. Mon mécanisme d'auto-défense s'est mis en place et celui-ci n'en a plus rien à cirer de ce qu'il pense de moi ou même de mon passé.

— Tu n'en a rien à foutre de ma pomme ! m'emporté-je. Tu es là avec tes grands airs ! À me regarder de haut.

Je monte une nouvelle barricade.

— Non, c'est faux, Cass, et tu le sais, répond-il, contradictoire.

Il tend la main en avant pour indiquer qu'il ne veut pas envenimer les choses et m'apaiser. Son regard a changé, il est empli de prudence et cela accroît ma fureur. Ma poitrine gonfle et s'affaisse. L'injustice me fait perdre mon sang froid pour de bon.

— Qu'est-ce que tu veux à la fin ! Tu veux savoir ce que j'ai vécu ?! L'horreur et ce n'est rien par rapport à ce que je suis capable de faire. Et je ne suis pas quelqu'un que tu peux admirer ! Je me suis mise avec n'importe qui car je me sentais en sécurité nulle part, j'avais peur ! J'étais terrifiée. Je suis terrifiée maintenant encore, tu comprends ça !

En deux pas, son étreinte se referme sur moi. Ferme et brûlante.

— Dans mes bras, Cassiopée. Ici, dans mes bras tu es en sécurité.

J'ouvre en grand les yeux.

Mes mains ont saisi ses vêtements pour l'éloigner, mais lentement, je le laisse prendre sa place. Je ferme les yeux. Inspire Keith. Sans que mon corps touche vraiment le sien, je cale mon oreille au creux de son épaule. Je n'ose plus bouger. J'ai conscience que nous faisons n'importe quoi. Que je m'attache encore un peu plus, mais pourquoi tout intellectualiser.

L'extase émotionnelle, vous connaissez ? Vous savez à quel point c'est bon et éphémère, non ?

Son étreinte se détend et son corps se repose un peu sur moi. Keith a bu, voici pourquoi il n'est pas solide sur ses deux jambes. Mon dos prend appui contre le chambranle pour supporter son poids.

Il soupire dans mes cheveux :

— Raconte-moi.

J'ai trouvé mon maître, Keith est entêté.

— Que veux-tu savoir ?

— Le pire.

Keith aime ce qui tourne rond, les choses propres, bien rangées. Il est soigneux, organisé. Un rapide coup d'œil sur sa chambre ne fait que le confirmer. Il n'a pas la place pour une infirme comme moi. Je n'ai rien à perdre

cependant, mes doigts se cramponnent à sa chemise. J'imagine les milliers de choses que je pourrais lui dire. Expliquer pourquoi je suis dans cet état est plus complexe que de simples faits. Je me lance d'une voix éraillée avec la sensation de saborder quelque chose d'important :

— Un soir, il m'a fait venir chez un de ses potes. Ils fumaient tous, se droguaient, je crois. Il y avait aussi cette partie de foot sur la *PlayStation*. Il était affalé dans un sofa et il comatait. Je voulais partir, mais ses copains ont commencé à me charrier, me dire des mots déplacés puis c'est passé aux actes. Mon mec regardait ses potes agir en souriant. Il les a laissés me toucher le visage, les seins, les fesses. Bref, ce qui devait rester de la rigolade s'est transformé en quelque chose d'effrayant pour moi. J'étais comme tétanisée. Je ne me laissais pas faire, mais il y avait tellement de mains, je ne savais plus laquelle arrêter. Elles me déshabillaient, me caressaient et j'ai commencé à supplier Zakari, mais il ne bougeait pas. Le regard sombre et vitreux.

— Ce connard n'est pas intervenu ?

— Si. Je ne l'ai pas vu se lever, mais j'ai senti sa poigne m'éloigner.

Son front se pose sur le bois derrière moi. Sa tête penchée, son dos courbé, nos tempes se frôlent. De l'autre côté de mon visage, son avant-bras droit se retient à la porte pour ne pas basculer complètement sur moi. Sa main gauche est le long de son corps. Je dois le déguster. Il a raison de le penser. Je baisse mon regard sur sa bouche entrouverte. Deux centimètres sur la droite et l'on pourrait s'embrasser.

— Ça s'appelle une agression sexuelle.

Keith aime employer les mots justes, même s'ils sont durs. De la chair de poule envahit ma peau en entendant ce que je n'ai jamais pu prononcer ou accuser mon ex-petit ami.

Je n'étais pas obligée de me poser en victime ni d'en rajouter, mais je suppose qu'un mensonge se polit :

— Sûrement... à ce moment-là, mon cerveau s'est bloqué sur OFF et j'étais partie si loin dans l'inconscient que quand il m'a relâchée, je me suis effondrée. Ma tête a cogné le bord de quelque chose. Le lendemain, je me suis réveillée à l'hôpital.

Tout n'était pas un leurre. Une partie seulement.

Paradoxalement, je ne tenais pas à lui raconter le plus dégradant. Oui, Zakari savait me frapper fort, me baiser avec violence, me prendre dans des lieux et à des endroits qui me faisaient mal, et au début, il n'autorisait personne à me

regarder, encore moins à me toucher... J'étais son objet, sa pute personnelle. Son amour défiait les lois. C'est un bijou autour du cou, des ecchymoses sur mes mâchoires, une fois de plus délaissée dans une chambre d'hôtel que je m'en suis rendu compte, mais c'était trop tard, déjà trop sale pour être rapportée à quiconque. Le mal était fait.

Alors je l'ai laissé me briser, me réparer avec des pierres brillantes pour à nouveau me jeter contre les murs. Et à la fin, je ne protestais même plus. Si Keith m'avait vue dans cet état, passive et constamment défoncée... Je n'ose même pas l'imaginer.

— Tu mens...

Mon cœur s'arrête de battre.

Je tourne légèrement le visage, fixe sa bouche qui expire contre la mienne. La tension de mon ventre gagne ma poitrine. Mon pouls s'emballe. Je lève les yeux, honteuse d'avoir été percée à jour. Je m'attends à de la colère ou de la déception, mais c'est sa tendresse qui m'accueille.

Alors je le laisse me dévisager.

— Quand tu seras prête.

J'inspire profondément pour reprendre mon souffle. J'aimerais tout lui dire, surtout comment tout ça a commencé – dans un foyer heureux et uni –, puis ma descente aux enfers. J'aimerais tellement. Je secoue la tête. Je me donne des airs, mais je suis faible. Et finalement, ça me tuerait qu'il s'en rende compte.

Oui, ce soir-là, Zakari m'a fait venir, mais contrairement à mon mensonge, il m'a ordonné de l'attendre dans une des pièces voisines. Ça faisait deux mois qu'on était ensemble et tout se passait assez bien. J'ai donc obéi et patienté deux heures debout dans cette cuisine étroite. Certains de ses potes y circulaient pour se servir des bières dans le frigidaire. Ils m'ignoraient comme à l'accoutumée. Quand Zakari s'est présenté, il a juste baissé sa braguette. Il m'a pénétré contre le plan de travail sans préliminaires. De toute façon, ça n'a jamais fonctionné sur moi. Au comble de son agacement, malgré son acharnement, il n'arrivait pas à finir. Ça me brûlait. Ça me déchirait à l'intérieur et dans mon cou, il m'insultait pour la première fois. Me disait que c'était ma faute. Que je l'honorais pas. Que je devais crier plus fort pour le faire jouir si je voulais cesser de souffrir. Mon regard percevait juste ceux des curieux dans l'entrebâillement qui nous observaient à tour de rôle à son insu. Il y avait des filles aussi, mais elles ne souriaient pas ni s'insurgeaient. Leur jalousie, leur rancune plutôt que la consternation m'atteignait en plein cœur, détruisait un peu plus mon âme salie sous leurs yeux. Zakari était beau mec. Peut-être enviaient-elles ma place. C'est

à ce moment-là que j'ai compris que l'humain est une garce.

Mais tout ça, je m'en fous, être malheureux en amour ou malheureux tout court, beaucoup s'en accommodent. Et c'est ensuite que ça se complique. Quand tu trouves quelqu'un qui vaut le coup et que tu ne pourras jamais tout lui dire. Que tu dois garder ton passé sous silence de peur de le faire fuir. Et ce que tu tais est exactement ce qui te ronge. Keith a trop de morale, il ne comprendrait pas.

Keith s'écarte. Je le lâche à regret et le regarde reculer, ses deux mains dans les poches, tête baissée. J'ai la sensation d'être dépossédée. J'ai envie de le retenir contre moi, de lui dire que j'ai des sentiments pour lui. Mais il y a une autre fille. Une fille saine et équilibrée tout comme lui. Et ce soir, je n'ai pas la force d'essayer un rejet.

Seulement, je demande, désireuse d'être sûre :

— Violetta veut que tu l'accompagnes au bal.

Ses iris se lient aux miens. Plusieurs secondes passent avant que Keith réponde tout bas :

— C'est prévu.

— Tu penses que vous serez ensemble à ce moment-là ?

— Il y a des chances, oui.

Je refuse de chasser le sentiment de peine. Il est là exprès pour que je l'intègre bien.

— Merci d'être restée, dit-il d'une voix rauque. Je crois qu'il faut que je m'allonge.

Il s'assoit sur son lit, se tient une seconde le crâne, puis se penche et dénoue ses lacets.

Je sors et avant de fermer la porte, je lui lance un dernier regard. Les pieds toujours au sol, abandonnant l'idée de retirer ses chaussures, Keith a basculé sur le matelas, son avant-bras devant ses yeux.

La brutalité, les insultes ont jalonné ma dernière relation. Je me demande comment ce genre de garçon aime. S'il aime avec délicatesse, dévouement, tendresse et douceur. Sûrement...

Ça fait bien une heure que j'ai laissé Violetta. Ne la trouvant nulle part, je retourne dans la salle de bains. J'ouvre la porte, mais elle bute contre quelque chose. La tête de Violetta. Elle est profondément endormie à même le sol.

Elle grogne et repousse maladroitement le vide.

Attendrie, je m'accroupis et la secoue.

— Vio.

La première chose qu'elle demande en ouvrant les yeux inquiets, c'est :

— Keith ?

Ses doigts se referment autour de mon poignet. La gorge nouée, je lui dis :

— Tout va bien. Il t'embrassera avant le bal.

# **CHAPITRE 24**



## Départ

— Salut...

— Salut, Cass.

Sac sur une épaule, pouce dans la sangle, l'autre main dans la poche, il passe devant moi dans ce couloir d'école. Il ne s'arrête pas, juste me sourit et trace son chemin avec ses camarades de cours.

Je lève l'index en l'air, ouvre la bouche, mais la referme. Déjà le phœnix disparaît de ma vue.

Depuis que les températures sont plus clémentes, il a replacé sur son dos cette veste en cuir. Depuis cette fameuse soirée, c'est comme ça... Je ne dirais pas qu'il m'évite, mais il ne provoque pas notre rencontre. On échange quelques textos très brefs de temps en temps. Pas de trucs personnels. Une photo amusante, un fake, un animal mignon.

Et s'il s'arrêtait, prenait son temps, que lui dirais-je de toute façon ? « Tu viens, on va boire un café, car je meurs d'envie de passer un moment avec toi » ?

En quoi s'épancher aurait-il changé quelque chose ? *C'est mieux comme ça, Cassiopée ! Moins tu le verras, mieux dans ta tête tu iras.*

Je sors mon sac du casier pour le cours de danse.

Les choses deviennent très sérieuses. À quelques semaines de l'examen, les élèves sont distraits, tous à ressasser leurs chorégraphies. Certains la notent dans des carnets ou se filment dans leur chambre. Moi, je ferme les yeux, écoute et mon corps exécute librement. Je répète à l'association. Fergie, qui est devenue très proche de ma mère, m'a libéré de l'espace. Les occupants ont poussé tous les meubles de la salle de jeu. On me regarde souvent danser. Fillettes, vieillards et quelques garçons à peine plus âgés que moi. Le public ne me gêne pas. Je l'occulte la plupart du temps.

Vio glisse son bras autour de mon cou.

— T'as vu Keith passer ?

Je lève les yeux au ciel.

— Ouais.

Il n'y en a plus que pour lui. « Keith est trop gentil. Keith m'a emmené ici, m'a donné cela. Keith va repartir en stage. Keith va me manquer. Keith ne m'a toujours pas embrassée... »

*Keith hasn't kissed me yet...* La phrase est jolie, ne trouvez-vous pas ? Et *Keith has kissed me* ?

Je redoute de l'entendre. Je sens qu'elle pourrait fendre un truc en moi. Alors quand cela arrivera, je prie pour qu'elle ne me le dise qu'une seule fois.

— Il est canon, n'est-ce pas ? fait-elle, les yeux en cœur.

Je réponds le plus sérieusement du monde :

— Ouais. Je me le taperais bien.

À peine outrée, elle s'écarte en riant et envoie ma remarque valser :

— T'es bête !

Je hausse les épaules et ferme mon casier.

— J'ai trop de choses à te dire. Hier, on s'est baladés au bord de la plage... Il n'y fait plus trop froid, tu devrais y aller. Bref, on va en cours ensemble que je te raconte ?

Je rouvre mon casier et fais mine de chercher quelque chose.

— Je te rejoins. Je ne trouve plus mes nouveaux lacets.

— Ah, OK.

Elle s'éloigne et je positionne mon avant-bras sur le battant de mon casier puis cale mon front dessus. *On se calme, tempête, encore deux mois à tenir.*

Le bip de mon téléphone m'indique l'arrivée d'un message. Je baisse les yeux sur l'écran. Keith m'a écrit :

> *Keith : Je repars ce soir.*

Je sais... Mon cœur tambourine à ces quatre mots clairs et concis, à son image.

> *Moi : Contente pour toi. Pour combien de temps ?*

> *Keith : Un mois.*

Je le savais aussi.

Je referme mon casier. La seconde sonnerie stridente du couloir me fait sursauter. Arriver en retard sans excuse au cours de danse est comme signer son arrêt de mort professionnel. Je fonce et surgis dans la salle juste avant que le professeur ne commence. Son regard m'indique qu'elle n'apprécie guère cet écart. Je murmure un « Pardon, madame » et file jusqu'au vestiaire au fond. Pendant que je déroule le collant rose pâle sur mes jambes, je reçois un nouveau message.

> *Keith : Tout va bien ?*

Je serre les dents.

« *Pas vraiment* », c'est ce que je devrais lui écrire si j'étais un tant soit peu honnête avec moi-même. Plus le temps passe plus j'angoisse, plus mes idées s'embrouillent. Est-ce à cause de ma mère ? De l'examen ? De ce que je ressens pour Keith ? Du fait qu'après ce foutu bal, je ne le reverrai plus ? Deux mois, il ne reste plus que deux mois...

> *Moi : Oui, pourquoi ça n'irait pas ?*

> *Keith : Je demande juste. Prends soin de toi.*

> *Moi : Attends, tu ne m'as pas dit. Tu as choisi ?*

> *Keith : Choisi ?*

> *Moi : Para ou l'indé ?*

> *Keith : L'indé.*

Je suis heureuse pour lui, car je sens que c'est ce qu'il voulait au fond. Ça me rend triste aussi, car cela rend encore plus concret le fait qu'on ne se reverra plus. Je comprends son éloignement sans le comprendre. Car je ne sais pas vraiment à quoi il est dû. J'ignore si c'est ma façon d'être ou mes dernières paroles qui l'ont fait réfléchir sur ma réelle place dans sa vie. Tout ce dont je suis sûre, c'est que plus il prend ses distances, plus mon quotidien et mes émotions deviennent ingérables.

À la fin du cours, j'esquive Vio et file à *Life First*. J'ai un trop-plein d'énergie.

\*

Deux semaines plus tard, un matin, Fergie est chez moi. La veille au soir, elle s'est endormie par terre, près du canapé, à côté de ma mère. Ce n'est pas la première fois. Apparemment, c'est moins inconfortable que cela en a l'air. C'est ce qu'elle dit quand il est tard et que je lui propose mon lit.

J'ai appris qu'elle avait été battue par son mari. C'était un homme cultivé qui n'avait pas forcément de raison d'être violent. Il n'avait pas l'alcool mauvais ni un passé torturé. Il maltraitait son épouse. Point.

Fergie est une femme forte et s'en est sortie. Mais même si elle n'a plus de bleus sur le corps, elle porte toujours les marques des larmes sous les yeux. Ses cheveux crépus sont coupés très court à la garçonne. Elle a un beau visage. Son âme sereine et son caractère affirmé sont tous aussi beaux. Elle aime ma mère. Mais encore ce matin, alors que je l'ai surprise sa main dans la sienne, je me

demande à quel point.

Debout, les bras croisés près de la machine à café, Fergie la regarde dormir. Je remarque qu'elle a tout rangé et récuré, même les joints jaunis de la faïence au-dessus de l'évier. Cette femme m'impressionne tant elle déborde d'enthousiasme et d'énergie.

Le café finit de couler et elle nous sert en silence dans un service dépareillé. Je m'assois sur le tabouret du bar et me brûle les lèvres sous le liquide fumant.

Tout en buvant, j'observe la forme amande de ses yeux noirs, ses larges épaules, son opulente poitrine puis ses bras bien en chair. A-t-elle des enfants ? Si c'est le cas, elle n'en parle jamais.

— Elle est jolie, dit-elle avant de porter la tasse à sa bouche.

— Elle l'est.

Fergie sourit.

— Ses yeux étaient de quelle couleur ? me demande-t-elle.

— Noisettes, tirant plus sur le vert.

Elle m'analyse attentivement.

— J'ai ceux de mon père, un simple marron, expliqué-je.

— Simple, dis-tu ? Hum... Ta mère a du mal à se lever, ces temps-ci.

Je secoue la tête. Un frisson terrible me saisit.

— Je sais... Je... Fergie, tu n'es pas obligée de rester. Je suis là. D'ailleurs, j'ai assez répété ces derniers temps et je devrais...

— Ça me fait plaisir, me coupe-t-elle. J'aime passer du temps avec ta mère. J'adore exécuter ses recettes françaises et nous rions beaucoup ensemble.

Je fronce les sourcils, étonnée par son ton devenu instable et anxieux. J'ai l'impression qu'elle éprouve le besoin de justifier sa présence ici. Ça me surprend pour une femme aussi tenace qu'elle. Je souris.

— Ma mère rit quand elle est heureuse. C'est une chose que j'apprécie.

Fergie inspire, soulagée. Je suis loin d'être naïve. Je pose sur elle un regard nouveau. Elle aussi s'est attachée à la mauvaise personne.

— Tu sais, elle va...

Ma voix s'éteint. Je ne peux dire le mot. Fergie opine du chef.

— Je sais, ma belle. Je sais.

Elle se redresse et m'enveloppe d'un regard si doux qu'il me transperce la

poitrine.

— Tes examens arrivent. Tu devrais décompresser, sortir avec tes amis, me conseille-t-elle.

Mes amis ? La seule véritable amitié que je possède est à des milliers de kilomètres. Je fuis Violetta, et Keith... Keith reste Keith. Un garçon qui me fait plus d'effet que je ne me l'avouerai jamais. Mon regard rejoint ma mère.

— Tu penses que j'en ai envie ? Elle s'éteint sous mes yeux.

Mes lèvres tremblent. Fergie hoche la tête.

— Je n'ai plus beaucoup de temps avec elle, complété-je, tout bas, la gorge nouée.

— C'est difficile, Cassiopée. Mais c'est l'ordre des choses. J'ai des enfants. Deux précisément. Sache que je suis heureuse que quand ils sont heureux. Tu comprends ?

J'acquiesce. Elle poursuit :

— C'est à ton tour d'être forte. Ne laisse pas croire à ta mère que tu es seule et malheureuse. Sinon, elle ne partira pas bien.

Je tressaille quand je saisis ce qu'elle veut dire et j'ai bien peur de décevoir ma mère une fois de plus. D'être encore la source de ses profonds chagrins. J'inspire longuement pour retenir mes larmes. Mais ça me picote la trachée et les paupières.

Non, je refuse de penser à son départ. Il faut qu'elle tienne. Oui, elle va tenir ! Si elle savait... lui offrir un confort et des traitements plus adéquats est plus cher à mes yeux que n'importe quel bonheur ou amitié. Et je n'ai plus qu'elle. Elle est ma seule famille. La seule personne qui m'aime encore de cette façon inconditionnelle. Mon pilier. Ma seule raison de tenir droite, de ne pas dérapier, de ne pas choisir la facilité.

Je me penche et saisis la hanse de mon sac puis glisse du tabouret.

— Je dois y aller, conclus-je sans pouvoir regarder Fergie dans les yeux.

Je rejoins ma mère pour lui embrasser la tempe. J'inspire. J'aimerais qu'elle sente encore ce parfum de lavande qu'elle mettait quand j'étais enfant. Aujourd'hui, sa peau a des relents d'acétone et d'autres produits pharmaceutiques bon marché.

Le vague à l'âme, je quitte l'appartement en adressant à Fergie un simple salut de la main.

— À ce soir, me dit-elle doucement.

Je me sens seule. Oui. Mais ces choses-là, on ne les choisit pas toujours. Pas toujours...

Sur le trajet de l'école, je craque et saisis mon téléphone. Une fois n'est pas coutume, mon cœur se serre.

*> Moi : Tout se passe bien ?*

Sa réponse se fait plus attendre que je ne l'aurais voulu. Assez pour me ronger la moitié des ongles. Assez pour me le faire regretter.

*> Keith : Oui. Je rentre bientôt.*

Si vous saviez comme mes doigts tremblent. Comme j'ai peur d'appuyer sur la touche « Envoyer ».

*> Moi : Tu auras le temps de boire un verre avec moi ?*

... et de lire sa réponse :

*> Keith : Dès que je pose le pied sur New York.*

## CHAPITRE 25

### Obsession

— Ça va, maman ? Tu te sens bien ?

Nez en l'air, ma mère cligne des paupières et ses joues colorées gonflent sous son sourire. Les rayons printaniers choient sur nos visages. Pieds nus enfouis dans le sable tiède, nous fixons l'océan. À notre droite, un groupe de jeunes gens écoute de la musique cubaine. Plus loin à gauche, je crois entendre une radio italienne. Ici, ça marche par communautés ethniques et c'est tout le charme de Brooklyn. Il n'y a pas foule, car l'air, bien qu'agréable, reste frais pour un début avril.

Ma mère a tenu à se rendre à la plage. Et malgré son état d'épuisement qui handicape nos déplacements, je n'ai pas osé le lui refuser.

— Que vois-tu, ma fille ?

J'inspire brièvement.

— L'océan.

Une bourrasque soulève mes cheveux. Je les relève et me fabrique un chignon très serré. Je ramène le bout des manches de mon pull au-dessus de mes doigts. Je pose ma tête sur son épaule et tremble un peu de froid. Je fixe des jumeaux en blouson qui s'amuse dans l'espace où le sable est humide, l'un d'eux lèche les grains salés étalés dans sa paume. L'autre hurle quand une vague inonde une tranchée qu'il a vaillamment creusée avec une cuillère en plastique.

J'aurais pu lui dire cela. Que le ciel est bleu. Qu'une mouette rieuse flotte sur la surface de l'eau. Mais aujourd'hui, je ne peux pas.

Car on a beau l'attendre, c'est comme si la mort était déjà là. J'ai besoin de sentir encore un peu la chaleur de ma mère contre moi. J'aimerais enfermer cette sensation de sécurité dans une bulle hermétique pour m'en servir lorsqu'elle partira. Entre nous, il n'y a jamais eu de grandes déclarations d'amour, mais de la tendresse dans chacun de nos gestes et surtout, nous avons depuis longtemps celé nos regrets et nos rancœurs. Nous patientons et chaque matin quand elle se réveille, j'ai l'impression de reprendre ma respiration.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

Même aveugle, elle lit en moi comme dans un livre ouvert. Cette question redondante « Qu'est-ce que tu vois ? » est une façon bien à elle de jauger mon humeur. Moins je détaille, extrapole ou embellis ce que je vois, plus je suis maussade.

— Rien, maman. Tout va bien. Je suis avec toi.

Je me serre un peu plus contre elle. Ma mère sourit, mais j'entends un grelottement à l'instant où elle inspire. Elle se retient de me dire que c'est bientôt la fin, comme j'essaie d'oublier qu'elle a raison. Je saisis sa main et entrelace mes doigts glacés aux siens plus froids encore.

— Tu te souviens ce Noël où tu as dit vouloir être un garçon ?

Je regarde devant moi.

— Oui, maman.

— Tu avais du mal à lire. Nous n'étions pas de très bons parents pour les devoirs...

Je secoue la tête contre son épaule.

— Ne dis pas ça...

— Et ton oncle. Tu sais, celui qui se prend pour un docteur ?

— Le dosimétriste, précisé-je.

— Oui. Ses enfants étaient aussi insupportables et arrogants que lui. Ils t'ont demandé de lire un livre.

Un cadeau que Vincent, mon petit cousin, avait reçu. Il avait six ans. J'en avais neuf.

— Ils étaient plus jeunes que moi.

Sa sœur cadette de quatre ans s'était assise à mes côtés.

— Le stress t'a fait manger quelques mots, mais tu as continué pour leur faire plaisir. Au bout de trois pages, le plus grand de tes cousins s'est levé et a dit...

« Tu es vraiment nulle, tu ne sais pas lire. »

Il m'avait arraché le livre des mains et regardée comme une merde. Le même dédain que ses parents portaient pour les miens m'était clairement destiné. Je m'étais sentie si humiliée que j'ai détesté tous les Noëls suivants. En leur présence, je devenais muette malgré mes progrès en lecture et mes facilités à l'école. Mes cousins qui me connaissaient si peu me dévisageaient comme une dégénérée.



— Ce n'était rien. J'ai sur-réagi. Nous n'étions que des gosses.

Quelque temps après, nous avons coupé les ponts. Mon père simple comptable et ma mère malade et restant au foyer, nous étions les vilains petits canards d'une famille qui prêtait son respect uniquement à la réussite professionnelle.

— Ils sont toujours aussi orgueilleux, tu sais. Mais toi, regarde ce que tu es devenue, tu es incroyable.

— Je ne sais pas...

— Ta ! Ta ! Je me souviens, dans la voiture au retour, tu as mis vingt minutes pour enfin nous expliquer ce qui s'est passé. Papa t'a dit que tu aurais dû lui fourrer ton poing sur le nez. J'ai dit qu'une fille ne se battait pas. Tu m'as répondu que tu voulais être...

— Un garçon.

— C'est ça et qu'a répondu papa ?

— Je ne sais plus...

— Mais si, tu sais. « Contrairement aux garçons, les filles ont la chance de laisser couler les larmes sur leurs joues pour soulager leur douleur et oublier. »

Je hoche la tête. Mon père savait user de belles phrases, avait de beaux principes, mais cela ne l'a pas empêché de nous abandonner. Il est parti du jour au lendemain pour une vie meilleure, pour une femme plus accessible. Il a balayé d'un simple geste ses vœux de mariage. Il avait des responsabilités, avait juré fidélité, pour le meilleur et pour le pire. Ma mère l'excuse et fait comme s'il avait pris la seule décision possible. Jamais je ne lui pardonnerai de nous avoir quittés. Il était mon refuge, or il a préféré la facilité, nous laissant dans l'insécurité, l'instabilité et le mal de vivre. Mes protestations, mes cris, mes pleurs n'y ont rien fait. Il a fermé la porte, sa veste sur son bras, son sac sur l'épaule. Je me souviendrai toujours du bruit de la poignée quand il l'a lâchée et de ses pas qui s'éloignaient dans le hall. Ce jour-là, j'aurai préféré ne jamais être venue au monde.

— Il t'aime fort, tu sais.

S'il m'aimait si fort pourquoi est-il parti ? pensé-je, amèrement.

Je refuse de m'en prendre à ma mère, même si je ne supporte pas qu'elle le défende avec tant d'indulgence.

— Tu dois lui pardonner. Tu peux le faire car tu es exceptionnelle. Ne laisse personne te faire douter de ça. Nous serons toujours fiers de toi.

Je baisse le menton et murmure la voix enrouée :

— Maman. S'il te plaît, je n'aime pas quand tu fais ça.

Je ne veux pas penser au chagrin, à la colère, le jour où je vais la perdre. Je ne peux me contenter de ces mots alors que c'est sa présence dont j'ai besoin plus que tout.

Un rire familier me parvient aux oreilles. Trois filles longilignes marchent et narguent les vagues. Mon karma doit se foutre de moi. C'est Violetta rayonnante, cheveux au vent, sa veste courte lui tombant d'une épaule, en compagnie d'amies que je ne connais pas. Mais ce n'est pas cela qui stoppe les battements de mon cœur. Derrière elles, Keith les escorte, les mains enfoncées dans son cuir, les mèches en pétard, les suivant, le sourire serein.

Toujours sapé, il porte un jean noir déchiré aux genoux et une chemise blanche qui dépasse de son blouson, pourtant rien chez lui ne paraît négligé, tout lui va trop bien. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa personne. De son visage, de son regard. Tout mon être se galvanise. Keith est revenu ? Mais depuis combien de temps ? Combien...

La lame d'un poignard aiguisé... voici ce qui me traverse la poitrine.

À quoi je m'attendais au juste ? J'étais si impatiente que j'ai oublié que nos attentes n'étaient pas les mêmes. Triste réalité, pitoyable espérance...

Mes réflexions prennent rapidement l'axe d'une colère si vive qu'elle me crispe les doigts et me tord le ventre. Je ne savais pas que cette plage était leur fief. Mais j'aurais dû m'en douter, leurs appartements se situent à quelques pas seulement...

— Maman, on va y aller, d'accord ?

— Si tu veux.

Je me penche en avant pour prendre nos chaussures, mais mon geste se suspend.

— On va acheter des hot-dogs ? fait une voix féminine qui se rapproche.

J'ose à peine relever les yeux, saisie d'une stupeur glaciale.

— Tu as raison. Ça va nous réchauffer un peu, accorde une des amies de Violetta, celle dont les cheveux courts sont ornés de mèches bleues. La fameuse Scarlett Johansson.

Au milieu de la plage, je me croyais invisible. Seulement, toute la bande bifurque et fonce tout droit sur ma mère et moi...

Écrasant ma lèvre entre mes dents, je baisse la tête alors que les filles passent à gauche de ma mère. Elles se lancent un défi, la première qui arrive devant le

marchand de sandwichs. Et bientôt, le sable se soulève et leurs éclats de rire s'éloignent.

Mais le plus dur n'est pas encore derrière moi. Et je le ressens si fort dans mes tripes, dans chacune de mes fibres. Je courbe le dos en proie à l'engourdissement de mes membres.

— Cassiopée ?

Je secoue la tête. Je méprise cette malchance quasi chronique. Je hais ce sixième sens qui me hurle, à raison, que lui parler ne fera qu'aggraver mon cas déjà désespéré. Il m'attend à trois pas, la surprise se lisant sur son visage. Je déploie un effort considérable pour me mettre sur pied, car je ne veux surtout pas qu'il échange un seul mot avec ma mère. Je marche jusqu'à lui sans pouvoir échapper à son regard interrogateur. Une fois face à face, il me questionne :

— Je ne m'attendais pas à te voir ici...

— J'allais partir, réussis-je à peine à articuler.

— Tu vas bien ?

Contenant un maximum ma déception, je demande :

— Tu voulais me parler ?

Il m'observe, surpris, j'imagine, par mon ton plus froid que la température de l'eau aujourd'hui.

— Ça va, ma chérie ?

Ma mère toujours assise, désorientée par le vacarme environnant, nous cherche de ses yeux délavés et flous.

— J'arrive, lui indiqué-je. Je parle à quelqu'un.

— Quelqu'un ? répète Keith, étonné.

Il lance un regard par-dessus mon épaule.

— C'est ta mère ?

— Oui, c'est ma mère, m'impatienté-je.

— Ce garçon est « Pas tard » ? crie-t-elle vers nous.

— Quoi ? Ta mère m'a appelé comment ? fait-il, son doux sourire en coin réapparaissant.

Curieux, Keith avance un peu. Je plaque ma paume sur son torse pour l'arrêter. Ma poitrine sursaute. J'aime le toucher. Putain, que j'aime ça ! Ça me brise en mille morceaux. Je le fixe, furibonde, la rancune pas si loin que ça.

— Reste où tu es ! C'est bon !

— Mais j'ai entendu un truc comme...

— Bâtard ? Connard ? Salopard ? menteur ?

Il arque un sourcil et, mordante, je hausse les deux miens. Je comprends qu'il a aisément traduit les mots qui m'ont *échappé* dans ma langue maternelle.

— Tu m'en veux pour quelque chose ? s'enquiert-il, soucieux.

Je l'envoie balader :

— Absolument pas. Maintenant, tu peux t'en aller. Violetta doit t'attendre.

Je regarde l'horizon, ses *amies* sont déjà sur la rive. J'émetts un rire presque hystérique puis tourne les talons pour rejoindre ma mère. Une fois près d'elle, je l'aide à se lever et passe son bras autour de ma nuque. Maladroitement, je me penche pour récupérer nos chaussures. Instables, ses jambes tremblent comme souvent après une longue inactivité et je dois faire appel à toutes mes forces pour nous redresser et ne pas basculer sur le côté. Je déteste qu'il assiste à tout ça, mais il nous regarde, j'en suis persuadée.

— Allez, maman, un petit effort, s'il te plaît.

— Je vais vous aider.

Ce n'est pas croyable ! Je l'ignore et fais un pas, puis deux. Il se poste à ma gauche.

— Cassiopée ? Je ne comprends pas ce...

Je stoppe les machines.

— Tu ne comprends pas quoi ?! vociféré-je si haut, que je retiens l'attention d'un couple de touristes.

Il demeure interdit, ses yeux couleur miel cherchent la réponse dans les miens.

— Dès que je pose le pied sur New York, hein ? lancé-je, pleine d'amertume.

Surpris, il entrouvre les lèvres.

— Ne te fatigue pas, j'ai pigé.

Inflexible, je reprends ma route. Les jambes de ma mère flageolent toujours, mais je dois poursuivre mon ascension jusqu'à la promenade. Le chemin risque d'être long.

— Cassiopée, s'il propose gentiment son aide... formule ma mère.

— Nous n'avons pas besoin de lui.

Sans que je m'y attende, Keith passe derrière nous et soulève maman qui

bascule dans ses bras, l'arrachant des miens. Évidemment, ne pesant pas bien lourd, je ne peux l'empêcher d'agir. Il avance si vite avec ses longues jambes que je dois presque courir pour rester à sa hauteur.

— Hé ! Repose ma mère !

Tout heureux, il demande, un sourire peint sur les lèvres :

— Justement, madame Desjardins, où souhaitez-vous que je vous emmène ?

Ma mère rit tout en s'accrochant à son cou.

— Il sent drôlement bon, ce garçon !

— Maman !

Elle m'ignore.

— Eh bien, il y a une petite association près d'ici. Ça vous embêterait de nous conduire jusqu'à un arrêt de bus ?

— Tu es sûre ? Tu es fatiguée... lui rappelé-je, pas rassurée.

— Je suis faible, mais trop jeune pour rester enfermée un samedi ! Ma fille est un peu sur mon dos, chuchote-t-elle comme si je ne l'entendais pas. D'ailleurs, je pensais dîner avec une copine, ce soir.

Tout sourire, elle exagère un clin d'œil en direction de Keith. Alors que la teinte de mon visage vire au rouge pivoine.

— Parfait ! Tenez-vous bien. Votre taxi personnel s'occupe de vous.

Ma mère pose sa tête contre l'épaule de Keith. Confiante, elle succombe à son charme et je serre les dents. Je les suis, la mort dans l'âme, nos chaussures contre moi.

Au lieu de nous abandonner sous le préau du transport en commun, Keith sort son portable et appelle un taxi.

— Keith, on va prendre le bus !

Il ne m'écoute pas et donne l'adresse de la plage puis raccroche. Mal à l'aise, je murmure :

— Tu n'aurais pas dû faire ça. Je n'ai pas d'argent sur moi.

— J'ai ce qu'il faut, précise-t-il, sans me regarder.

Il sourit à ma mère. Cette dernière le contemple et je jurerais qu'elle rêve de mieux distinguer son visage. De connaître les traits de celui qui a touché le cœur de sa fille. Ma mère n'est pas dupe, mais elle se trompe. Je n'ai pas la première place et ne l'aurais jamais. C'est ce que je voulais éviter, les questions et sûrement les mensonges qui en découleront.

« *C'est le garçon ?* »

« *Oui* »

« *Tu l'aimes ?* »

« *Oui* »

« *Et lui ?* »

« *Aussi...* »

Ça me met dans une telle colère que des larmes de rage pointent sous mes paupières. Je contracte ma mâchoire pour les ravalier.

Assise sur le banc, ma mère le submerge de questions pendant que, accroupie devant elle, je lui enfile et rattache ses chaussures. Sous couvert d'un visage innocent, ma mère mène une véritable enquête personnelle. Néanmoins, Keith répond sans hésiter une seule seconde, détaillant même certains aspects de sa vie.

Puis, on passe à mon cas. Maman me couvre d'éloges, à tel point que j'ai l'impression d'être un objet mis aux enchères. Je soupire et m'assois à ses côtés, croise les bras, prenant mon mal en patience.

— Elle a un fort caractère, mais surtout un cœur en or.

Keith me lance un regard en biais.

— Je n'en doute pas.

Je ne relève pas, bien que ma mère affiche un sourire jusqu'aux oreilles. Je tourne le visage et me désintéresse de leur conversation.

— Déjà au collège, elle donnait son repas du midi à une amie dont les parents ne la nourrissaient pas bien. Quand j'ai découvert ce qu'elles faisaient, notre petite Cassiopée avait déjà perdu cinq kilos.

Je quitte le banc, ne supportant plus les idées fausses qu'elle se fait. Ma mère peut dire tout ce qu'elle veut sur moi, même que j'ai sauvé au péril de ma vie un autruchon de la noyade que Keith ne réagirait pas. Il n'est pas sensible à ce genre de chose tant il est obnubilé par sa douce et parfaite amie d'enfance.

À mon corps défendant, je laisse donc maman parler de moi dans mon dos, de mes premiers pas au conservatoire, de mon appareil dentaire, de mon pouce que j'ai sucé jusqu'à mes quatorze ans, et ils rient ensemble encore une fois.

Quand le taxi arrive, Keith glisse un billet à travers la fenêtre du siège passager. Ma gêne ne peut être plus grande, plus inconfortable. J'en transpire.

— Ravie de vous avoir rencontrée, madame Desjardins. J'espère vous revoir

bientôt.

— Ce sera avec grand plaisir, jeune homme.

— Keith. Je m'appelle Keith.

Il aide ma mère à s'asseoir, cette dernière ne le quitte pas des yeux comme s'il était la réponse à ses prières. Et alors que je m'apprête à la suivre pour mettre fin à cette insupportable méprise, Keith s'attarde dans le passage, se penche, pose son avant-bras sur le toit du véhicule, il lui demande :

— Dites-moi, ça vous embête si votre fille reste avec moi ?

Ma tension renaît, vrillant chacun de mes os.

— Absolument pas.

Le sourire de ma mère est si éclatant et ses iris si brillants d'espoir que je n'ose pas lui faire de la peine. Alors je ne dis rien et demeure figée sur le trottoir.

— Nous nous voyons à la maison, mon étoile.

— Oui, maman, je réponds tout bas.

Keith referme la portière et la voiture quitte la chaussée. Il lève les yeux et nous nous analysons en silence.

— Cassiopée, je...

La musique de son téléphone coupe court à sa tentative de communication. Il le sort de sa poche arrière et regarde l'écran. Mon pouls accélère soudain. J'en profite pour tourner les talons en direction d'une station de métro.

Keith s'empresse de me rattraper.

— Cassiopée ! Mon avion a atterri il y a moins de deux heures et j'ai directement rejoint Violetta, se justifie-t-il sans attendre.

Ma poitrine se recroqueville un peu plus.

— Je m'en fous, Keith. Tu fais ce que tu veux, soufflé-je, feignant l'indifférence.

Je ne serai jamais prioritaire. Jamais au centre de ses préoccupations. Encore moins en favoris sur son téléphone. Je prends conscience que j'ai pris mes rêves pour la réalité. J'ai espéré quelque part. Voilà pourquoi je suis si blessée. Je ne suis qu'une pauvre idiote accrochée à un mec qui s'en fout, amoureux d'une autre. Son smartphone entame une nouvelle fois le refrain de UB40, *Kingston Town*. Cette musique devient officiellement celle que je déteste le plus au monde.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?!

Soudain furax, je le dévisage.

— Tu te souviens, tu m’as dit un jour que tu m’accorderais trois vœux. Alors, en voici un autre ! Sors de ma vie ! Tu crois qu’il est réalisable, celui-là ?!

Piteux, il répond de sa voix enrouée :

— Je ne veux pas faire ça.

Je ravale ma salive.

— C’est ce que tu fais déjà, dis-je, plus triste qu’en colère.

Et, de toute façon, c’est ce qui va se passer tôt ou tard. Keith va sortir de ma vie, que je le veuille ou non. Dès que les cours se termineront. Dès qu’il se mettra en couple avec Violetta.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Rien.

Il retient mon regard dans le sien.

— Je ne pensais pas que c’était important pour toi.

— Ça l’était. D’une certaine manière.

Je désigne son téléphone.

— Tu ferais mieux de répondre.

Il laisse passer quelques secondes avant de s’exécuter, les yeux toujours braqués sur moi.

— Vio. J’ai croisé Cassiopée sur la plage. Je vais manger un bout avec elle. Tout va bien ?

Éberluée, je ne sais que dire et encore moins protester. Quand il raccroche, je garde la bouche à moitié ouverte.

— Elle t’embrasse.

S’il savait comme je m’en fous.

— Tu ne devrais pas te donner cette peine.

— De quelle peine tu parles ? (Je soupire) Cassiopée, ne m’en veux pas... Très bien, je vais prendre un abonnement d’excuses et t’en livrer chaque jour.

— C’est pas drôle.

Cependant, il sourit.

— Tu veux manger quoi ?

Il ne comprend rien. Attristée, je secoue la tête. C’est trop facile pour lui et



trop tortueux pour moi. J'inspire profondément et, sans l'inviter à m'accompagner, je me dirige vers le ponton en priant de toutes mes forces pour qu'il rentre chez lui. Pourtant, j'ai le ventre en chewing-gum quand je sens qu'il me suit.

Au bout du pont en latte de bois, je m'assois au bord, pieds dans le vide. Mes doigts s'accrochent aux barres d'aluminium et j'y pose mon menton.

Avec prudence, Keith prend place à mes côtés et s'accoude lui aussi à la rampe au milieu du garde-corps. On peut entendre les vagues qui s'écrasent plus bas contre les pylônes en bois. Je hume son parfum soufflé par le vent. Je hais cette voix qui me souffle que je suis tombée amoureuse de lui, de son odeur, de chacun des moments qu'il veut bien passer avec moi. Mon cœur se tord doucement. Détournant le visage, je continue de l'ignorer, attendant le moment où enfin, il finira par s'en aller.

Il soupire. Du coin de l'œil, je le vois sortir le stylet de son portable. Il me fixe et commence à noter des trucs.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ne bouge pas.

— Pourquoi ?

— Je te dessine.

— Ah... Ah bon ?

Je ne savais pas qu'il était doué pour ça. Mais ça ne m'étonne pas vraiment, Keith a l'âme d'un artiste complet.

— Ne bouge pas, j'ai dit.

— Arrête ça, Keith ! Je ne suis pas d'humeur.

— Regarde-moi.

— C'est ridicule...

Malgré ma protestation, je déplie mon cou. Lui offre l'angle de mon plus beau profil. Il me lance des coups d'œil à tomber par terre. Le genre de ceux de Leonardo quand il couche sur le papier les traits harmonieux de Kate, nue face à lui. Qui n'a pas rêvé de prendre sa place sur ce divan ? Sensuelle, désirable, désinhibée. Keith s'applique, consciencieux, et je commence à rougir. À son contact, j'éprouve les émois d'une ado...

— Tu me montres ?

— Attends.

Il lèche le bord de ses lèvres, me contemple et pose un dernier coup de crayon.

— Tu le mérites ou pas ? fait-il en ramenant le portable contre son buste pour dissimuler son œuvre.

— Keith... Montre-moi !

Je tire sur sa manche trop impatiente de voir le résultat.

— OK. Voilà.

Il tourne l'écran vers moi et je retiens un cri.

— C'est quoi ça ? Un cochon ?

Il me désigne avec son stilet.

— Exactement ! C'est toi, là.

Je serre les poings, ne sachant pas si je dois rire ou pleurer.

— J'ai envie de te... Merde, j'y ai vraiment cru.

Il rit et, sans que je puisse le contrôler, mon visage s'éclaire.

— Je n'ai pas envie de sourire.

— Je n'ai rien vu alors, dit-il en riant plus doucement.

— OK, tu as gagné, fais-je, trop lasse pour combattre.

Je détourne la tête. J'ai dû mal à contenir mes émotions alors je préfère fixer le paysage. Tout doucement, Keith glisse sa main dans la mienne, et je dois retenir ma respiration. Il serre un peu plus fort sa prise pour que je le regarde en face. Mais une fois mes yeux vrillés aux siens, ma peine devient plus réelle.

— Excuse-moi, Cassiopée. Je voulais juste attirer ton attention.

— Laisse...

— Tu es déçue ?

— Non.

— Ça t'arrive de dire la vérité ?

Son pouce caresse doucement le dos de ma main pour m'inciter à répondre. La seule chose dont j'ai envie maintenant, c'est pleurer.

— Oui, je le suis. Voilà, t'es content ? Mais ce n'est pas grave, dis-je, désenchantée.

Il observe une pause puis ajoute tout bas :

— Je n'aime pas quand tu me fais la tête.

Il est trop obstiné pour que je reste de marbre. J'adoucis mon ton.

— Je sais, Keith. Je ne suis pas dans mon assiette, c'est tout.

Je dégage ma main de la sienne, espérant ainsi calmer les tristes et vains battements de mon cœur. Il ne semble pas s'en formaliser. Il observe juste l'endroit où je viens de poser mon poing serré : mes cuisses.

— Dis-moi que j'ai réussi à te changer les idées. Juste ces quelques minutes.

Je lève le menton et le dévisage. Ma gorge se noue.

— Tu as réussi.

Il sourit.

— Cool.

Plus sérieux, il lance :

— Tu n'as plus envie d'entendre des excuses et je le comprends. Mais je n'ai pas envie d'accepter ça.

— Accepter quoi ?

— Accepter d'être repoussé en permanence comme si j'étais coupable d'un crime. Je voulais t'appeler. Et je me suis rendu compte que je ne l'avais jamais fait auparavant. J'avais peur que ça fasse trop...

— Trop... ?

— Bizarre. Voilà. Ça me rendait nerveux.

Mon cœur cogne encore et son air penaud m'attendrit malgré moi.

— Tu n'es pas sérieux !

— Je m'attendais à me faire envoyer bouler. D'ailleurs, c'est exactement ce qui est arrivé.

— J'hallucine ! Tu inverses les rôles.

Son adroite manipulation m'amuse.

— Quoi ? Avoue que quoi que je fasse, tu n'es jamais contente, me taquine-t-il.

Il rit et j'accepte la critique. Toutefois, je feins l'indignation et lui pince le biceps. Une phrase de Laurine me revient en mémoire lorsqu'elle regardait un des films de Shia Leboeuf : « Ce genre de gars, c'est comme les grands crus, il est certain qu'il sera fort *goûtu* à maturité. » Bon, ça ne marche pas avec tout le monde.

— Tu sais toujours très bien retourner la situation. Bravo.

Il exécute une mini courbette.

— Merci.

Il va me rendre folle.

— Alors comme ça, tu écrivais des poèmes ? embraye-t-il.

J’esquisse un sourire puis fixe un bateau naviguer au loin. En ce temps-là, je croyais au prince charmant avant de me prendre un des murs du bloc.

— C’était il y a longtemps, je ne sais même plus ce que j’écrivais...

— Des poèmes d’amour. Ta mère a précisé, fait-il en me donnant un coup de coude compatissant.

— Ma mère parle trop.

— Ta mère est super.

— Oui. C’est une maman exceptionnelle.

— On dit que ce genre de chose est héréditaire.

— On peut rêver. Je ne serai jamais comme elle.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Être mère n’est pas une responsabilité envisageable pour moi.

Non, je ne désire pas gérer le chagrin, la peine, la souffrance, ni le manque d’affection d’un enfant. J’ai tellement de mal à m’aimer et à être aimée. Ce serait le désastre assuré. Et puis, jamais je ne me sentirais à l’aise avec tout ça. Encore moins à la hauteur.

Il reste silencieux. J’essaie d’argumenter :

— Une étoile n’a pas de vie, ni assez de temps. Elle peut danser à l’opéra de Paris le samedi soir et le week-end suivant à Tokyo.

— Tu n’envisages pas de construire une relation sérieuse avec un homme ?

Sa question sans détour me surprend.

— Pas vraiment.

— Tu veux dire que les danseuses de ballet n’ont pas d’enfants ? Ne se marient pas ?

— Si, un grand nombre d’étoiles ont une famille, mais d’autres préfèrent quelques amants.

Il lève un sourcil, perplexe. Je poursuis :

— C’est un point de vue qui m’est propre. Je n’en veux pas. Rassure-toi, Violetta a sûrement envie de fonder une famille avec toi.

Parler de leur avenir me torture, je ravale une boule acide. Je me jure de ne

plus évoquer ce sujet quoi qu'il arrive. Il m'observe, la mine grave.

— Pourquoi ? insiste-t-il.

— Je ne sais pas. Je suis comme ça.

— OK.

Keith tourne le visage et contemple l'horizon. Je n'arrive pas à détacher mon regard de son profil. Pourrais-je tout abandonner, ma carrière, mes ambitions pour vivre une histoire sérieuse avec un garçon comme Keith ? Non, je pense cela impossible... Cependant, l'infime doute qui s'insinue en moi me plonge dans un désarroi sans nom.

Et puis, ce n'est pas comme si j'avais le choix. Mais si je l'avais ? S'il m'embrassait, ici et maintenant ? S'il me proposait une relation ? S'il m'aimait à sa façon, douce et en même temps puissante et passionnée, accepterait-il mes conditions ?

Nos envies sont si discordantes. Ça ne marcherait jamais. Nous serions tous deux malheureux. Cette constatation est douloureuse.

Je me suis attachée à lui de façon que je n'aurais cru possible... Il a su m'appriivoiser. Et quelque part, chacune de ses excuses m'ont fait du bien car elles ne demandent rien en retour. Il me vide la tête de mes démons. Keith sera toujours plus qu'un béguin. Grâce à lui, j'ai pansé mes plaies, je suis tombée amoureuse. Pour cela, je lui en serai éternellement reconnaissante. Il mérite d'être heureux avec celle qu'il aime.

Je devrais prendre une photo de lui pour l'envoyer à Laurine et lui dire que ce n'est peut-être pas l'Amérique qui m'a changée, mais bel et bien ce garçon-là.

— Pourquoi as-tu dessiné ce phœnix au dos de ton blouson ? demandé-je.

Si je ne lui pose pas la question maintenant, je ne la lui poserai jamais.

— Je n'en suis pas l'auteur.

— Ah bon ? fais-je, étonnée.

— C'est Violetta.

Moi et ma stupide curiosité...

— Elle est douée.

— Énormément, accorde-t-il.

— Ça me surprend un peu. Aaron semblait dire qu'il était de toi.

— La première fois qu'ils m'ont vu avec, ils n'ont rien trouvé de mieux à faire que de se moquer. Violetta se sentait très mal. Alors j'ai dit que je l'avais réalisé

pour qu'ils se taisent.

— Ils n'y connaissent rien.

Keith me regarde et sourit.

— Qu'ils aiment ou pas me passe au-dessus. Qu'ils la blessent, c'est autre chose.

— Je comprends.

Je prends encore toute la mesure de son amour pour elle et son instinct de protection.

— Pourquoi t'es-tu éloigné des jumelles après votre premier baiser ?

— Elle t'a raconté ? demande-t-il, surpris.

Je secoue la tête. Il semble réfléchir intensément avant de me répondre :

— Je ne sais pas. Le chagrin d'amour. Ce n'était pas de la fierté. Je ne me sentais pas à l'aise. Nos rapports avaient changé. Cassie ne pouvait plus me toucher sans que je fasse un bond et je voyais bien que ça peinait Violetta. Mais rien ne pouvait redevenir comme avant. Je me suis éloigné, car c'était ce qui avait de mieux à faire. Pour nous trois.

— Et elle est morte.

Il hoche le menton.

— Elle cherchait à se faire du mal toute seule. Elle m'envoyait des messages. Beaucoup de messages. Au début, je répondais pour essayer de la raisonner et un jour, j'ai coupé. Puis, elle s'est mise à sortir et de plus en plus souvent. Se droguait, avait de mauvaises fréquentations. Elle partait en vrille. Un soir, elle s'est trouvée au milieu d'une bagarre. Un règlement de compte. Elle s'est pris un couteau dans le ventre. Personne n'a bougé. Ils l'ont laissé se vider de son sang. Quand j'y repense, ça me bousille.

Il frémit. Sans réfléchir, je pose ma main sur le dos de la sienne. Immédiatement, il tourne sa paume face à la mienne et ses doigts s'enroulent autour des miens comme si lui aussi avait recherché ce contact. Il ramène nos mains entre ses genoux. Et mon cœur reprend un rythme anormal. Keith me regarde puis inspire longuement.

— C'est triste pour elle, soufflé-je.

— Ouais, soupire-t-il.

— Tu te sens coupable ?

— Ça dépend des jours. En tout cas, pas les jours où je lui en veux. Tu as le

nez tout rouge, dit-il en passant son index dessus.

J'imagine qu'il souhaite changer de sujet. Pourtant nos mains ne se déverrouillent pas. C'est agréable. Plus agréable que ça ne devrait l'être entre deux amis. Il soulève nos mains entre nous.

— Tu sais que je prends cela comme un honneur. De pouvoir te toucher sans que tu tressailles.

— Profite. C'est peut-être la dernière fois.

Il me considère.

— J'ai l'impression que tu me dis au revoir.

Mes yeux brillent, alors je préfère les baisser. C'est mieux comme ça, Keith, et tu le sais. On se rapproche de plus en plus, mais à quoi ça sert ? Il n'existe aucune porte de sortie. Je ressens des frissons qui ne faiblissent pas, tout comme l'envie de me blottir dans ses bras.

Je sens qu'il me scrute, alors je lève le regard sur lui, il m'octroie son fameux sourire. Les secondes qui passent me font vibrer la poitrine et respirer plus vite. Je fixe ses lèvres et un court-circuit se crée dans mes pensées. Ça dure que quelques secondes avant qu'il me libère la main, tourne la tête à droite et tousse dans son poing. Son cœur m'échappe. Pour qui je me prends ? Je n'ai aucun moyen de le retenir.

— Du coup, tu n'as rien mangé. Je te prends un truc ?

Il désigne une baraque à sandwiches un peu plus loin juste devant les attractions. Il est aussi mal à l'aise que moi.

— Non. Ça va, merci. Je mangerai chez moi. Je dois rejoindre ma mère.

— OK.

Il se redresse et je me lève. Nous marchons l'un à côté de l'autre et pourtant ce minuscule espace m'est désagréable. Sa proximité a comme voilé la colère qui m'habite au quotidien. Et à présent, c'est comme si tout était revenu. Cette sensation de quiétude va me manquer.

Une fois près de la route, il demande :

— Je t'appelle un taxi ?

Je décide d'être franche pour une fois.

— Pour tout t'avouer, je n'ai pas vraiment les moyens.

— Je sais. Je l'ai compris.

Mon amour propre se trouve soudain mortifié. Mais j'ai fait le choix de parler

sans équivoque, alors je dois assumer. Cependant, je fixe le trottoir, me sentant misérable.

Keith se penche pour pouvoir bien capter mon regard.

— Tu sais, Cass. La richesse n'est pas forcément ce que tu possèdes. Et moi, ce que tu possèdes, je m'en fous. J'ai bien réfléchi depuis l'autre fois et je pense qu'être riche, c'est agir contre ses peurs, vivre en regardant les opportunités. C'est de faire ce que l'on veut malgré les interdictions. C'est avoir la force d'apprendre des erreurs au lieu d'abandonner.

— Tu veux dire qu'être riche est une attitude ? dis-je pour tenter de dédramatiser ma situation.

— Oui, mais pas que... C'est être fier, mais raisonnable quand il le faut. Comme laisser un ami payer son taxi.

Je souris. Il gagne un point.

— Merci. Je m'en souviendrai.

Encore un souvenir que j'aurai du mal à effacer.

— C'est aussi de pouvoir aimer sans jamais douter, finit-il dans un murmure.

Je sens l'émotion me submerger. Pense-t-il à ce qu'il ressent pour Violetta ? Moi, je pense à lui. À nous. Avec tristesse.

— Alors Keith, félicitations, tu es millionnaire.

Il me contemple et mon cœur tambourine comme un fou.

*Ne décroche pas... Fais le pas vers moi, je t'en supplie. Je te promets de faire de mon mieux. Essaie, même si on se casse la gueule, tant pis.*

Il ouvre la bouche mais il se tait. Idiote que je suis. Attendre qu'il m'avoue son amour n'a aucun sens. Il se redresse et enfouit les mains dans ses poches.

— Tu repars demain ?

Il acquiesce.

— On ne se verra plus à l'école alors ?

— Non.

Donc, on ne se reverra plus tout court. Je sens ce nœud dans ma gorge se serrer. Je prends vraiment conscience que notre histoire s'achève là.

— Pour le taxi, ce n'est pas la peine. Je vais marcher jusqu'à l'association. Ce n'est pas loin, tu sais.

Nous restons à ne rien dire et finalement, trop mal à l'aise, je tourne les talons.



— Attends, Cassiopée.

Je me retourne. Il avance, se penche et ses lèvres se posent sur ma joue en un baiser délicat. Puis, lentement, il me caresse avec son pouce, comme s'il voulait effacer sa trace sur ma peau.

Rien que pour cela, j'ai envie de le remercier. Keith m'a dit un jour qu'il ne s'était jamais intéressé à une autre fille que Violetta. Pourtant, j'ai l'impression qu'il m'a donné une place dans son cœur, même s'il ne s'agit que d'amitié. Et je sais à présent qu'il partira avec un morceau du mien.

— Je dois revenir un peu avant le bal.

Ce n'est pas une promesse qu'il me fait.

— Très bien.

— Bonne chance pour ton exam.

Il pivote et je le regarde s'éloigner. À un moment donné, il se retourne, me salue et je fais de même. Dans son dernier regard, je crois lire qu'il a conscience que c'est aussi la dernière fois.

Mais je sais que, qu'importe où je serai, je penserai toujours à lui. Comme un profond regret de ne pas avoir été celle qu'il a choisie. Je garderai en mémoire ses valeurs. Sa passion. Son honnêteté. Sa droiture. Sa façon de voir le monde.

\*

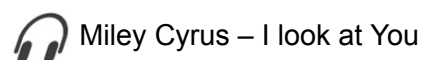
Oui, je croyais que c'était la dernière fois que je me blessais, mais je me suis trompée. Il est revenu, un mois plus tard. À l'un des jours les plus douloureux de ma vie. Remettant sur table cet espoir un peu fou qu'il m'ajoute à la sienne déjà comblée.

Je me suis déjà demandé si faire l'amour avec une personne qu'on aime serait plus intense. La réponse est oui. Pas dans le plaisir qui était assurément là, mais dans cette alchimie inexplicable qui faisait passer le temps trop vite et oublier ce qui y avait de plus raisonnable.

L'ordre qu'il affectionnait tant allait désordonner ma vie et je ne savais pas que, bien des années plus tard, cette nuit accaparerait mes pensées telle une obsession.

# CHAPITRE 26

## Inspiration



Je foule les dalles gris foncé de la scène de théâtre de notre école. Je ne m'arrête pas au centre, mais dans un coin au fond, loin des projecteurs. Mon costume ? Un cadeau inattendu de ma mère et de la mobilisation des occupants de l'association. Une pièce magnifique. La plus belle chose qu'on m'ait offerte. Le pourpre brillant presque noir du justaucorps, le tutu et les bas de même couleur, je suis une ombre dans l'ombre.

Je souffle longuement, me concentre sur les premières notes de piano, les laisse s'écouler. Tout doucement, je décolle mes talons du sol et restant en appui sur la cambrure de mes pieds, je plie, me pose et soigne l'attitude. J'opère un levé de jambe propre et déploie la grâce dans les mouvements de mes bras.

Un tour, deux tours, c'est parti, j'entre dans la lumière. Je m'élanche en pas chassés de plus en plus rapides. J'effectue un tour jeté. C'est tactique, je dois démontrer une parfaite maîtrise des exercices académiques avant de prendre des libertés artistiques. Alors, mêlant la scolaire méthode Ballanchine pour flatter mon professeur et celle de Cecchetti, j'occupe la scène, libère ma personnalité. Je dois donner de la matière pour sortir du lot. On passe alors de simple danseuse à artiste. C'est comme cela que je veux plus que tout qu'on me voie. Des tours piqués au petit saut, en synergie totale avec ma respiration, je suis dans mon élément.

Je danse et c'est tout ce que je sais faire dans la vie.

La première minute s'écoule et je m'en sors plutôt bien. Aucune faute ne vient perturber mes enchaînements. J'exécute plusieurs fouettés sans être le moins du monde déséquilibrée. Bientôt, je vais dévoiler mes aptitudes appréciées ces temps-ci par les ballets du monde entier. Je passe du drama classique à la fantaisie de la danse contemporaine.

Mon père disait : « Si tu dois être douée dans un seul art, ma fille, sois la meilleure dans la plus dure de ses disciplines. »

Alors la rage de vaincre m'envahit. Ne jamais montrer que ça fait mal, c'est ça, même si ça brûle. Mes mouvements gagnent en rythme, en puissance. Mes sauts en hauteur et longueur.

Je bouillonne de donner plus.

« Ne te bride jamais, sois toi-même, donne tout ce que tu as, sinon ça n'a aucun sens »

Je ne devais pas penser à mon père, à nos échanges à ce moment-là. Les instants heureux. J'y avais travaillé. Longtemps. Durement. Mais il est là. Avec moi sur cette scène, sur laquelle je me rappelle cet amour paternel dont il a préféré me priver.

Je danse plus vite, étirant mes sauts au risque de me blesser. Bientôt, ma colère, comme guide au départ, tétanise mes muscles à me saboter.

« Tu seras la lune qui éclipsera toutes les étoiles, ma Cassiopée. »

À la réception d'un oversplit, je manque de me tordre la cheville. Je vais foirer, car je pense à lui, car la peine et le désespoir se rependent trop vite et l'emportent au point de vriller ma concentration.

J'entends que des souffles se retiennent dans la salle. Je sens qu'il m'en manque. Je vais me faire mal, car c'est uniquement ce que je sais faire.

J'essaie de reprendre le contrôle, mais c'est dur. J'ai les nerfs trop tendus. Je dois me recadrer, mais je n'y arrive pas... J'arrête tout, ferme les yeux, je ne maîtrise même plus ma respiration.

Mais alors que je crois abandonner, je lève les cils et croise le regard de Keith. Il est venu et est assis dans la salle. Suis-je en train de rêver ?

Je loupe encore une fois huit temps de la chorégraphie.

J'ai besoin de quelques secondes.

Un, deux, le rythme de la mélodie. Trois, quatre, les battements de mon cœur. Cinq, six, le regard de Keith...

Le coin de ses lèvres s'étire en un sourire tendre et rassurant. Je me redresse et lui souris à mon tour.

...Sept et huit, je souffle et je reprends là où j'en étais, son regard comme point d'ancrage. Je ne distingue plus les personnes dans le public ni les juges. Tous les pas que je réalise sont pour focaliser son attention sur moi. Le saut grand écart, le jeté de pointe touchant l'arrière de mon crâne, le battement de rond, le papillon, toutes ces figures acrobatiques s'enchaînent, certaines sans effort ni élan. Ma performance va au-delà de mes espérances. Je le regarde

encore et encore. Il est l'air que je respire, la force nécessaire pour ne pas faiblir.

La dernière phase ne devait pas être de l'improvisation. Mes sauts pas si hauts, mes retombées pas si impressionnantes, si j'en crois les éclats de voix me provenant des sièges face à moi. Je donne tout ce que j'ai dans le ventre. Toute mon énergie jusqu'à épuisement.

Pour lui. Sa fierté.

Et le final est comme je n'aurais pu le rêver : triomphant.

Le peu de personnes se trouvant là se lèvent et applaudissent. Rouge de gratitude, j'essaie de ne pas mordre mes lèvres et savoure ce moment aussi redouté qu'attendu. Keith a descendu quelques marches dans la tranchée. Il me sourit, mais ce n'est pas ce qui gonfle ma poitrine de bonheur, mais les étoiles qu'il a dans les yeux.

Les juges demandent le calme et très vite un silence de cathédrale réintègre la grande salle de spectacle. Enfin, je prends conscience du monde qui m'entoure. Quand je salue les professionnels, l'un d'eux me scrute et je prie pour que ma prestation lui ait plu. Sans un sourire, un des juges me dit de prendre congé. Je quitte gracieusement la scène la tête haute.

Je cède la piste à une Vio au summum du stress. Avant de fouler le sol sombre, elle me retient par les poignets.

— Je savais que c'était une erreur de passer après toi, grimace-t-elle. Tu as été exceptionnelle.

— Merci, soufflé-je, soudain saisie d'un soulagement si intense que je pourrais m'écrouler et dormir vingt heures d'affilée.

Elle ne me lâche pas des mains et remue sur place comme si elle avait une envie pressante de faire pipi. Je ris et retire mes doigts. J'en profite pour vérifier qu'aucune mèche ne s'échappera de son chignon. La coiffure doit être impeccable.

— Allez, file ! Tu es superbe.

— Merci, Cass, tu es un ange. Dis, tu as vu Keith ? Il m'a dit qu'il essaierait d'être là à temps...

Mon sourire se cisaille. Je hoche le menton.

— Oh merde, il est là. Je suis morte de trouille.

Elle respire deux fois et se lance. Soudain, proche du désespoir, mon regard la suit avant qu'il ne regagne la profondeur noire des coulisses. Clara est à côté, elle me dévisage, ma bouteille d'eau entre les doigts.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. J'admire ton jeu d'hypocrite.

— C'est bon, dis-je calmement, ne souhaitant pas gâcher ce moment.

Après un silence presque sourd, la musique d'un classique parvient à mes oreilles. J'ai pris de gros risques, pourvu que ça paye.

« Mlle Desjardins est attendue à l'infirmierie. »

Je fixe le haut-parleur. Clara lève la tête aussi et sourit, une lueur satisfaite dans les yeux. J'ai soudain un mauvais pressentiment, et un frisson glacial passe entre mes côtes.

— Tu es attendue pour le test, on dirait, fait-elle d'un air mesquin.

— Je n'ai rien à me reprocher.

— Si tu le dis.

Elle hausse les sourcils et pose ma bouteille sur un tabouret près des longs rideaux.

— Finalement, je préfère la gosse de riches à la pouilleuse que tu es et resteras sans aucun doute...

Elle me plante là. Je fixe l'eau quelques maigres secondes. Je m'approche tandis que mon pouls ne cesse d'augmenter son rythme. L'angoisse m'étreint d'abdomen. J'ouvre le bouchon et inspire profondément.

Je secoue la tête.

— Non... oh non... pitié non...

Mes jambes flageolent, mes bras et mon corps se mettent à trembler. Mes lèvres vibrent sous une peur tétanique.

— Mlle Desjardins.

Je fais volte-face, la conscience bousillée. Mon enseignante vient à ma rencontre, le visage émerveillé et fière.

— Technique, émotion et performance. Vous les avez scotchés. Quelle prouesse, c'était vous, je le savais. Votre carrière est désormais lancée. Félicitations.

Prise entre deux flots, je n'arrive pas à réaliser et à appréhender cette nouvelle.

Mon professeur toujours d'une sévérité et rigueur sans faille me contemple à présent d'un air attendri.

— Allez accomplir cette formalité et revenez vite, un des agents présents souhaite vous parler. Il ne veut pas attendre la représentation de samedi.

Je hoche le menton, souris maladroitement, l'estomac au bord des lèvres.

— Merci, madame.

Je sors des coulisses, nauséuse. Dans les vestiaires, je me nettoie le visage avec imprécision et me change le regard, hagarde. Je n'ai pas besoin de faire ce test, je sais à présent d'où provenait cette plénitude, cette force, ce bien-être physique. On m'a droguée.

Au lieu de retoucher ma bouche et mon teint, je délaisse toute ma trousse de maquillage sur le banc et me lève pour quitter la pièce.

Je traverse le couloir comme une condamnée se rendant à une mort certaine. L'infirmier est à quelques pas. Je me sens fébrile, prête à m'effondrer sur le carrelage. J'ai conscience de ce que tout cela signifie, mais je n'ose penser aux conséquences. Chaque fois que j'entrevois mon avenir piétiné, de la bile remonte dans ma trachée. Je ferme puissamment les yeux.

— Maman... murmuré d'une voix brisée.

Toutes ces larmes vont jaillir et plus rien, même l'orgueil, ne pourra les retenir. *Nous allons en mourir, maman.*

— Cass !

Je fixe le panneau blanc et les lettres vertes indiquant l'infirmier. À ma droite, des flyers sur la représentation juste avant le bal samedi prochain. Il y a des musiciens, une danseuse. Ce ne sera pas moi. Je sens que je vacille.

— Cassiopée ?!

Je ne peux me retourner et Keith se matérialise devant moi.

— Waouh... C'était magistral. Je n'ai jamais vu... j'ai... je... Tu as été époustouflante, finit-il d'une voix émue.

La gorge nouée par des larmes menaçantes, je ne parviens pas à croiser ses yeux. Je ne pourrais pas supporter que demain, il me considère comme une tricheuse. Je dois pâlir à vue d'œil.

Keith me saisit par les épaules.

— Qu'est-ce qui se passe ? Eh, regarde-moi.

Non, impossible. Ce serait malhonnête de lui sauter au cou à présent. De lui dire que je vois en lui ma dernière chance d'être heureuse dans cette vie misérable. Je me dégage et recule. Les yeux baissés, je fais un signe négatif de la

tête. C'est tout ce que j'arrive à faire avant de m'enfuir.

— Cassiopée, attends !

Il essaie de me retenir, mais la lanière de ma besace lui reste entre les mains. Je lui laisse toutes mes affaires et cours aussi vite que possible. Je franchis les portes battantes du hall vide et silencieux, cours à travers les récompenses et les coupes des célèbres artistes sortis tout droit de cette école.

J'attrape la rampe et dévale les escaliers qui mènent aux trottoirs extérieurs.

— Cassiopée !

Prise de panique, je traverse la rue manquant de me faire renverser par une voiture. J'arrête un taxi, m'engouffre à l'intérieur.

L'homme au volant se retourne.

— Dépêchez-vous ! S'il vous plaît. On me veut du mal.

Quand Keith tape contre ma vitre, le véhicule démarre et je suis déjà loin lorsque je réalise enfin que j'ai tout perdu.

## CHAPITRE 27

### Damnation

— Quinze dollars.

— Quoi ?

— Vous me devez quinze dollars.

J'avais oublié les immeubles qui défilait sous mes yeux, les sonorités agitées de la ville, cette odeur désagréable de cigarette froide. Oui, j'ai pratiquement oublié que je vivais. Jusqu'à ce ton affable, une piqûre de rappel.

— Hé ! Je vous parle !

Je bafouille, désorientée :

— Je... J'ai oublié mon sac... Dans la panique, vous savez...

Le regard du molosse, tatoué au biceps d'un cœur dégoulinant de sang noir, quitte le rétroviseur pour me fixer, mauvais et méfiant.

— On est bien devant chez vous, non ? Je laisse le compteur tourner. Ne m'obligez pas à venir vous chercher.

— Oui. D'accord. Attendez, je reviens.

Je m'extirpe de la voiture, traverse le trottoir à vive allure et pousse les portes grinçantes de l'entrée de l'immeuble. Mes genoux tremblent si fort que j'arrive à peine à gravir les marches menant à chez moi. Mes doigts s'agitent et le métal de la clé s'entrechoque contre celui de la serrure. La première chose que je fais une fois dans mon appartement est de courir jusqu'aux toilettes pour vomir mes tripes. La bile acide me corrode la trachée, mon œsophage se rebiffe jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à vider. J'essaie de reprendre le cours de mon existence, mais tout est flou, sombre. Tout me terrifie.

Prenant appui contre le sol, je me lève, chancelle et me cramponne au lavabo. J'actionne la molette du robinet et me rince la bouche, puis le visage. Je le fais plusieurs fois, comme si de la suie recouvrait ma peau.

Je me regarde dans le miroir. Des gouttes tombent de mes cheveux, mes yeux sont ternes, mes joues creuses, mon teint blafard. Des restes de khôl salissent



mes paupières. Je suis affreuse et pitoyable.

Je hurle en envoyant valser le savon à main qui s'éclate contre les carreaux gris. La gorge sèche, je respire mal. Seuls deux mots tournent en boucle dans ma tête : déchéance et misère.

Je me voyais portée par une vie étoilée, faite de rencontres et de voyages. L'unique voyage que j'imagine est un retour en catastrophe sur Paris.

Je ferme les yeux. J'ai besoin d'une minute. Juste une minute entre la gloire et le chaos.

« Tu as été époustouflante. »

Je refuse de penser à lui. C'est fini, tout ça. Ça n'a d'ailleurs jamais commencé.

*Souffle, pose tes idées. Tu as de la ressource. Petite fille, tu habillais tes poupées avec des bouts de journaux et de magazines.*

Je regarde autour de moi, mon cerveau tournant à plein régime. Il n'est plus question pour nous de rester ici. Le conseil de l'école va rapidement couper les subventions à la source et nous ne pourrons pas payer les deux mois de loyer en retard. Il est impensable de retraverser l'océan. Inimaginable de remettre les pieds sur Paris. À cette heure précise de notre vie, ma mère et moi, devenons des sans-papiers sur le sol américain.

*Allez, Cassiopée, il est temps de se bouger ! Tu as traversé pire que ça. Tu vas survivre.*

Je file dans ma chambre, sors un grand sac de sous mon lit et fourre le strict nécessaire dedans. Quelques vêtements pour ma mère et moi. Ses traitements. Nos brosses à dents et du dentifrice. Je monte sur une chaise de la cuisine, tends mon bras au-dessus d'un placard, je tâte la poussière jusqu'à trouver une petite boîte en métal. À l'intérieur, je vole l'argent que j'avais économisé en cas de coup dur. Deux cents dollars. *Voler* est le bon terme quand on a des dettes.

Je cherche mon portable des yeux et me souviens qu'il est dans ma besace, entre les mains de Keith. Tant pis. Ce n'est pas un objet essentiel aujourd'hui.

Je lis le mot de ma mère qu'elle a laissé sur le comptoir :

« *Fergie est passée me prendre.*

*Je t'attends à l'association,*

*mon étoile. »*

J'étais certaine qu'elle ferait de ce jour une fête. Je m'attends à la voir sourire et être déçue ensuite. Pas pour cette fameuse maison, mais de la situation une

fois de plus précaire de sa fille.

*On va s'en sortir, maman, je te le promets.* J'ai de la force pour nous deux. Devrais-je suer nuit et jour ? À cet instant, je sais que tout ce qui m'arrivera sera secondaire. Ma dignité mise au placard, mon corps devient un outil de travail. Mes rêves des chimères. Je m'en fous.

Je descends les escaliers rapidement quand j'entends le chauffeur de taxi qui discute avec mon proprio. Je me fais discrète et sors par la porte arrière du bâtiment.

\*

Les banderoles « *Congratulations* » décorent les murs comme pour un anniversaire. Tout le monde est là, la petite dame gardienne de l'entrée, les joueurs d'échecs, les jeunes du coin. Mais un truc cloche. Ils m'attendent tous sauf...

— Où est ma mère ?

Fergie me dévisage, les traits tirés.

— Elle s'est écroulée, tout à l'heure. Elle n'arrive plus à se lever, dit-elle faiblement. Elle est couchée sur la banquette dans la salle de pause. Elle tousse beaucoup. Je t'attendais pour l'emmener à l'hôpital et...

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ? m'écrié-je en me précipitant en direction de la pièce voisine.

— C'est elle qui m'a demandé de t'attendre !

J'entre dans la petite pièce à l'odeur immuable de potage. Je tombe à genoux devant la couchette de fortune. Ma mère fronce les sourcils, soumise à des douleurs plus aiguës encore que d'habitude.

— Maman, il faut qu'on aille à l'hôpital.

J'essaie de la soulever dans mes bras. Elle s'accroche à mon épaule et la serre si fort que je me demande bien où elle puise cette énergie.

— Attends. Attends. Qu'est-ce que tu vois, ma fille, qu'est-ce que tu vois ? fait-elle d'une voix à la fois précipitée et chevrotante.

Mon cœur arrête de battre. Déviant sur la gauche, le regard aveugle de ma mère me supplie une réponse. Je secoue la tête et murmure d'une voix rauque étreinte par l'émotion :

— Une belle maison, maman. Une maison magnifique avec des volets bleus.

Une jolie terrasse et l'océan à perte de vue pour nous deux.

— Tu as réussi ? fait-elle pleine d'espoir.

Un court moment passe devant un mensonge de plus.

— Oui. Nous avons réussi.

Son sourire s'étend sur son visage soulagé. L'apaisement de ses traits est immédiat, si prompt que ses membres se libèrent également de toute tension. Dans mes bras, elle devient aussi malléable qu'une poupée de chiffon. Elle ferme les yeux doucement.

— Maman ?

— Je suis tellement heureuse.

— Attends, maman. Je t'emmène à l'hôpital.

Je ne pense plus à mon visa. À la possibilité d'être expulsée. À l'avenir merdique qui s'ouvre à moi. Je veux qu'elle reste avec moi à tout prix. Paniquée, j'essaie de la soulever alors que des plaintes inaudibles sortent de ma bouche. Sa vie me glisse entre les doigts comme une bobine de fil qui s'éloigne tranquillement sur le sol.

— Je t'aime aussi, ma fille.

Je secoue la tête, terrorisée, la gorge si serrée que l'air ne rentre plus. Et je pousse un cri sous l'effet d'une douleur si vive que je bascule en arrière sur les fesses, ma main restante accrochée au col de sa chemise. Je regarde son visage trop pâle et son bras inerte tombant du lit, qui joue au pendule devant mes yeux.

J'entends Fergie qui lance des ordres derrière moi. Un protocole se met en place. Des mouvements s'exécutent au ralenti. Et moi, je fixe le néant.

\*

Ma mère a été transférée à l'hôpital le plus proche. Elle est restée cinq jours dans un coma profond avant de s'éteindre. Je n'ai pas pu l'enterrer, ainsi, son corps fut incinéré. Tout allait trop vite...

Une infirmière m'a murmuré : « Votre mère souffrait, c'est mieux pour elle ».

Je ne lui ai pas répondu.

Personne ne devrait avoir le droit de dire cela. Quelle phrase absurde ! Je n'ai pas mal, car elle ne souffre plus, mais parce qu'elle n'est plus là pour me prendre dans ses bras. Elle me manque. Horriblement... À vouloir m'arracher le cœur.

Qu'on ne me parle pas de souffrance quand on ne se doute pas de sa puissance.

Les affaires de ma mère entre mes mains, je restais immobile devant les portes automatiques de l'hôpital. Elles se fermaient et s'ouvraient sans cesse et le personnel m'a demandé aimablement de me pousser sur le côté.

C'est comme cela, je devenais quelqu'un qu'on « pousse sur le côté ».

Fergie m'a proposé de dormir à l'association. Dormir est un grand mot quand tu n'arrives à fermer ni les yeux ni ton esprit. Je ne parlais à personne. Pour quoi faire ? Aucun mot n'allégeait mes tourments.

Je devais vite rebondir, j'en avais conscience, mais pourquoi ? Plus rien n'avait de sens. Le soleil se levait. Se couchait. Et j'étais morte avec ma mère.

Je ne pleurais pas. Je savais qu'il y avait une douleur abominable à l'intérieur qui devait être éjectée, mais une fois encore, les larmes ne coulaient pas. Elles restaient tapies quelque part attendant le bon moment ou le pire.

\*

Deux jours plus tard, je décide de me rendre à l'école pour récupérer ma tenue de danse dans les vestiaires. Les couloirs sont sombres et, au fond du bâtiment, une musique parvient à mes oreilles.

Le bal.

Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je ne devais pas me trouver ici et n'avais pas vraiment besoin du justaucorps et de cette veste en jean, que je serre contre ma poitrine. Vous savez, tout comme moi, que c'est pour une tout autre raison que je suis là.

La porte battante s'ouvre et je pénètre dans l'immense hall de l'école transformé en salle de bal de promo. Les ballons blancs et bleus forment un chapiteau au-dessus de la piste de danse. Je remarque l'atelier photo, passage obligatoire des couples. Les tables sont garnies de boissons légères et le groupe de musique le plus populaire de l'université se produit sur scène. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'une heure plus tôt, la danseuse sélectionnée finissait son show.

On me dévisage de la tête aux pieds comme une bête curieuse. Ils ont sûrement eu vent du scandale. Et je ne suis parée ni de satin ni de bijoux. Je jure de ne pas m'éterniser.

J'embrasse la salle du regard et je l'aperçois ; Keith. Il donne l'impression de

ne plus faire partie des élèves de cette école, mais d'avoir déjà une maturité et une carrière bien avancées. Dans un an ou deux, Keith sera un homme comme des milliers de filles se l'arrachent. Je l'imagine entouré des plus belles actrices du monde, frustrées qu'il n'ait d'yeux que pour une seule et même femme. Sa femme.

Sa chemise blanche étroite souligne son buste long et fin. Les cheveux en pagaille, il n'a pas pris la peine de se coiffer. Il tient en main une coupe d'un liquide pétillant et l'autre est placée dans la poche de son pantalon sur mesure. Il a chaussé des converses en cuir. Je souris. Il ne fera jamais rien comme tout le monde.

Je m'écarte de la porte, car un couple me barre soudain la vue. Je me mets à marcher le long du mur et mon regard ne le quitte pas, m'infligeant une peine grandissante. Le nez en l'air, Keith admire les posters des stars comme s'il venait de constater leur présence.

La lumière se tamise et l'indispensable boule à facettes renvoie des fragments brillants sur son profil. Il fait un pas à droite et ses yeux balaiant la salle. Je crois un moment qu'ils vont croiser les miens, mais sortie de nulle part, Violetta s'accroche à sa nuque, l'obligeant à se pencher en avant. Sa bouche pulpeuse vient emprisonner celle de Keith en un baiser appuyé empli de bonheur, de sincérité et d'amour.

Ma poitrine part en lambeaux. Je grimace sous la douleur que fait naître en moi ce spectacle, pourtant, je ne peux détourner les yeux.

Toutes ces émotions m'étouffent, et je les maîtrise de moins en moins. Ma mémoire emmagasine ces images et me murmure en même temps : « Va-t'en... Pourquoi tu t'infliges ça ? »

Je recule.

Je dois quitter ce paradis doré, celui que j'ai effleuré. Triste ironie, alors que je n'ai pas de toit au-dessus de la tête, eux ont le monde à leurs pieds.

Violetta vit sans doute le plus beau jour de sa vie. Ses jolies lèvres sourient contre celles de Keith. Il délaisse son verre sur la table à côté d'une couronne qui ressemble à celle que Violetta porte sur la tête.

*Les prom queen and king* ont été élus ce soir.

Keith capture la taille de Violetta, s'écarte en se redressant et lui sourit tendrement. Elle lui saisit les mains et l'encourage pour qu'il l'accompagne danser un slow. Il refuse, riant avec gêne.

Je me sens blessée par la vie. Je me prends en pleine figure leur bonheur, leur

complicité sans faille, par l'évidence qu'ils sont faits pour être ensemble et moi pour personne. Je dois être devenue dingue pour me comparer à ces gens-là ou avoir espéré vivre aussi bien. Ils auront des enfants, habiteront dans les beaux quartiers de New York sans se rappeler avoir un jour croisé mon chemin.

Ma bouche n'est plus qu'une torsion disgracieuse, mon cœur se déchire lentement. J'ai mal encore, mais je dois me taire.

C'était ce que j'étais venue vérifier, leur amour imperturbable, et c'est le moment de tirer ma révérence. Cependant, même en plein martyre, mes pieds restent ancrés au sol, n'ayant pas encore conscience que je me construis des souvenirs qui me rongeront pour le reste de ma vie.

Pendant que Keith résiste toujours à la demande insistante de Violetta, un de ses amis lui tape dans l'épaule et ensemble, ils entament une conversation. Keith s'excuse auprès de Violetta et l'abandonne pour suivre son camarade.

Envoûtée par lui, elle le suit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue. Puis elle tombe sur moi et son visage s'illumine.

— Cassiopée, lis-je sur ses lèvres.

Elle se précipite à ma rencontre dans son élégante robe à froufrou rouge griffée. Prise aux pièges par ses prunelles violettes, je ne bouge plus. Même chose quand elle me saute dans les bras. Elle s'écarte presque aussitôt en me maintenant par les épaules.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où étais-tu ? On t'a cherché partout. Tu n'es pas habillée ? Qui est ton cavalier ?

Je recule pour me dégager. Fixe son corsage, ce bracelet de fleurs au poignet sans doute assorti à la boutonnière de la veste de Keith. Je frissonne.

— Non, je...

— On m'a raconté que tu n'as pas fait le test. Tout le monde dit que tu n'avais pas l'esprit tranquille.

Mon corps parvient à se maîtriser, dans ma tête, c'est autre chose.

— Je te jure que je ne me suis pas droguée, tenté-je de me défendre d'une voix tremblante.

— Mais alors pourquoi tu n'y es pas allée ?

Bonne question, car je n'avais pas envie d'être jugée sur place publique. Car j'avais honte et me sentais humiliée. Car Keith aurait su... et personne ne m'aurait crue.

— Tu me crois ?

— Te croire sur quoi ? répète-t-elle, incrédule.

— Que je n'ai rien pris...

Une idée vient soudain éclairer mes réflexions moroses.

—... Tu pourrais leur dire que tu me connais, que tu as l'habitude de t'entraîner avec moi. L'école pourrait peut-être me donner une seconde chance.

— Je ne sais pas si je peux courir ce risque. Tu as fait une prestation si exceptionnelle, dit-elle, embarrassée.

Je suis si ahurie que les bras m'en tombent.

— Donc tu penses que je me suis dopée.

— Rien ne prouve le contraire. Je suis désolée. Tu aurais dû faire ce test.

Son air compatissant et apitoyé me retourne le bide. J'ai envie de hurler, de la secouer et de lui dire que ce n'est pas ça l'amitié. On ne prend pas ce qui nous arrange et on jette ce qui nous dérange pour ne pas avoir à se mouiller. Mon visage se ferme.

— Tu as eu le premier rôle ?

— Oui.

— Je suis contente pour toi.

Je tourne les talons.

— Cassiopée, reviens. Où tu vas ?! Tu ne nous accompagnes pas à l'*after prom* ?

Elle est trop à l'aise dans son bonheur pour se foutre naïvement du mien. Elle a raison après tout, dans le domaine artistique, qui se mêlerait de près ou de loin à une affaire de dopage ?

...

— C'te pétasse !

Une des élèves de mon cours est intervenue, indignée. Je la regarde fixement.

— Libre à toi de le penser...

Pourtant, c'est faux. Violetta est tout sauf ça.

Elle m'a couru après, a tenté de me retenir. Promis de m'aider autrement. Elle m'a suppliée de rester là, de garder espoir. Elle m'a juré que Keith me cherchait et qu'il serait heureux de me voir. Cependant, dès qu'elle eut tourné le dos, je me suis sauvée.

Un brouhaha s'élève dans la salle de danse. Je les laisse échanger sur ma personne, sur mon passé sans bouger d'un cil.

Dans ce quartier chaud aux environs de New York, là où j'habite depuis plus de cinq ans, je donne des cours de danse. Depuis que ma vie est partie en fumée, il a bien fallu se relever.

Utilisant mes seules compétences, je me suis mise à enseigner le classique en cours préparatoire à des jeunes filles à un âge compliqué qui rêvent de douceur, de sentiments. Mais tout en bas de ce monde, dans les bas-fonds, ce n'est pas pareil que tout là-haut. On n'a pas le nouvel iPhone pour remplacer le cutter qui tremble au bout de nos doigts. Ici, il n'y a pas de place pour les faibles, on s'écroule aussi vite que des dominos, surtout quand on est en colère. On s'attache à la moindre tendresse et avant les coups, on sniffe de la farine sur une table basse pour plaire à un trafiquant d'amour qui te fera miroiter une relation durable.

Je repense à lui, à Keith, car à ses côtés, je ne pensais plus à tout ça. J'avais oublié à quel point la rue est dure. Les filles me le rappellent sans cesse. Quand je vois des ecchymoses au coin de leur bouche le lundi, et des piqûres au creux de leur avant-bras le vendredi. Quand elles sont trop shootées pour retenir deux pas et que je dois les menacer de les virer pour qu'elles restent debout et arrêtent leurs conneries.

Je raconte ma vie à chaque début d'année en priant pour que mon expérience serve à d'autres. La réussite personnelle, il n'y a que ça qui compte.

— Et Keith ? Il a su pour votre mère ?

Mon regard retrouve mes élèves qui m'observent et je constate qu'elles n'ont rien compris. Pourtant, je pensais avoir été claire dans mes incessants mensonges. Leur faire croire que Keith n'était pas important, qu'il n'était qu'un détail dans toute cette histoire alors que je suis tombée amoureuse de lui sans doute depuis notre toute première rencontre. Qu'il était d'une beauté presque banale alors qu'il possédait celle qui te coupe le souffle. J'ai essayé de ne pas m'appesantir sur son regard alors qu'il était extraordinaire. Sur son intelligence alors qu'aucune autre personne n'a su me passionner autant que lui. Il était plus doux encore que je ne l'ai conté. Keith était un garçon d'honneur avec un caractère d'homme de tête. Qu'être à ses côtés, c'était comme s'il me poussait des ailes. Qu'il valait le coup. Que j'aurais dû lui dire tout ça.

— Les filles, l'important n'est pas le garçon, mais ce que j'ai perdu. J'ai perdu de vue mon objectif. Car je me suis laissé distraire. En d'autres circonstances, jamais, je n'aurais laissé traîner ma bouteille d'eau et pas le moindre doute ne



serait venu parasiter la fin de ma prestation. Étais-je clean ou pas ? Je ne le saurai jamais, car Keith est apparu devant moi et j'ai paniqué.

Je ne pensais qu'à une seule chose. Remporter ce concours pour être à la hauteur... d'un garçon comme lui. Je n'ai pas fait ce test, car j'avais honte et trop peur de ce qu'il aurait pu imaginer.

— L'amour ne devrait jamais être une priorité pour vous. Gagner son cœur et son respect n'aurait jamais dû remplacer mes ambitions personnelles. J'ai fait une erreur avec Zakari, une double erreur avec Keith.

— Mais alors, vous l'aimiez ou ne l'aimiez pas ?

Je soupire. C'est peine perdue. Si un homme propose à une femme de marcher sur la Lune, elle lui demandera toujours s'il l'accompagne. Ça me désole.

— Si c'est l'amour alors c'est un fléau.

Je parle au présent, car ça me crible toujours le cœur quand je pense à cette nuit qui a succédé au bal. J'aurais dû être plus dure envers moi-même, plus vigilante et ne pas retourner à ses côtés, ce soir-là. Mais c'est comme toutes ces choses qu'on se jure d'éviter de faire...

Et ce passage, je le garde pour moi.

\*

J'ai déambulé dans les rues vides de Brooklyn. J'ai déplacé une grosse poubelle, l'ai escaladée et j'ai sauté pour atteindre le balcon du premier étage d'un bâtiment aux briques rouges. J'ai délaissé mon ballot et me suis mise à grimper. Les boulons rouillés grinçaient sous les semelles de mes baskets. L'escalier de secours me prévenait déjà qu'après je me sentirais aussi seule et finirais dans le même état que lui.

Je ne m'attendais pas à le voir rentrer de sitôt. J'avais juste envie de troubler un peu plus mes souvenirs. Comme je le pressentais, la fenêtre était ouverte. Silencieusement, j'ai pénétré dans sa chambre éclairée par une lampe tamisée à ma gauche. J'ai regardé à droite, les murs en briques apparentes derrière un meuble bas qui servait au tourne-disque ainsi qu'à une collection de vinyles. Deux guitares dont une électrique étaient accrochées au-dessus d'une planche épaisse en chêne sur tréteaux métalliques faisant office de bureau. J'ai avancé et retourné le parfum abandonné dessus, *Azzaro Now*. Non, je n'ai rien oublié, pas même son odeur de nirvana. Il s'était parfumé avant de partir, voilà pourquoi sa chambre sentait si bon. Au-dessus du lit, un large tableau représentait deux

battements de cœur sur fond noir d'un oscillographe.

Cet endroit dégageait tant de personnalité. Une fois de plus, cela prouvait que je ne connaissais absolument pas Keith.

J'ai baissé le regard et contre toute attente, je suis tombée sur lui. J'ai plaqué mes deux mains contre ma poitrine. Il était assis au pied de son lit et me scrutait en silence. Il m'avait laissé fouiller l'âme de sa chambre sans dire un mot, sans intervenir. Avec mes cheveux dépeignés, mon teint fade et ma tenue négligée, je devais ressembler à tout sauf à ce qu'il avait l'habitude de voir, tout ce dont je n'avais pas besoin qu'il voie. Il en savait déjà trop me concernant et pas ce qu'il y avait de plus reluisant.

— Je ne pensais pas que tu serais là, ai-je commencé.

— C'est pourtant ma chambre.

Il me jetait sans préambule. Une forme de colère l'habitait, je n'étais visiblement pas la bienvenue et à raison, alors j'ai fait demi-tour.

— Attends !

Je me suis immobilisée, le cœur battant. À deux doigts de craquer. À deux doigts de foutre le camp. Mes lèvres ont frémi. Mes ongles blessaient mes paumes...

— Attends... attends, a-t-il répété plus doucement comme si cela pouvait me retenir le temps qu'il trouve une formule adéquate.

— Je ne pensais pas que tu serais chez toi, ai-je balbutié, consciente que cette phrase ne pouvait justifier mon intrusion dans sa chambre.

— Retourne-toi. S'il te plaît.

J'ai obéi et lorsque son regard a retrouvé le mien, j'ai eu envie de lui crier que je n'avais pas triché. Qu'on m'avait tendu un piège. Que j'étais à bout, mais à quoi bon ? Il aurait toujours persisté un doute dans son esprit comme dans le mien. Il aimerait toujours plus fort une autre fille que moi.

Je devais abandonner la lutte, quitter au plus vite cette chambre et ce garçon qui retournait mes sentiments. J'ai secoué la tête avant de tourner les talons et m'élancer à travers la fenêtre.

— Cass ! Putain ! Merde ! Arrête-toi !

Plus petite et bien plus agile, je la passai en trois secondes, mais un bras me ceintura l'abdomen et me ramena en arrière.

Je remuais comme une furie, bloquée contre lui, mais il ne relâcha pas la pression.

— Ne me touche pas ! ai-je hurlé avec hargne.

Il me libéra immédiatement. Je me retournai pour lui faire face. Son regard était tout aussi stupéfait qu'empli de confusion.

Les nerfs à vif, la peau brûlante, je reculai d'un pas.

— Arrête de me toucher, putain !

Je ne le supportais plus. Ça faisait trop mal. Ses yeux brillants lançaient des éclairs à présent.

— C'est la dernière fois que je fais ça ! déclara-t-il d'une voix vibrante. Retenir les gens contre leur gré n'est pas mon kiff, OK ? Alors, réfléchis bien à ce que tu fais et ce que tu veux. C'est la dernière fois. Et si tu tiens tellement à me fuir, qu'est-ce que tu fais là ?

Plus on se jugeait et plus j'avais du mal à respirer. Je tentais de remettre mes idées en place. Il n'avait pas tort. Mes faits, mes gestes, mes mots étaient contradictoires. Je baissai la tête puis la secouai.

— Je pensais...

— Tu pensais quoi ?! Tu vas encore répéter que tu croyais que je n'étais pas là ? Alors quoi ? Je suis là ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Arrête...

— J'essaie de te faire réagir ! Je te cherche, bordel ! Depuis plusieurs jours ! J'étais sûr que tu viendrais au bal, mais pas que tu te barrerais si vite. Tu n'es qu'une égoïste !

— Pardon ?!

— Tu disparais sans rien dire ! Depuis le début, t'es comme ça ! Tu crois que j'en ai rien à foutre ? J'étais mort d'inquiétude. Que dois-je faire pour que tu... ?

Sa voix s'étrangla et son expression se décomposa. Il passa la main dans ses cheveux et fit les cent pas devant moi, à bout de souffle. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui provoquait cette rage. Car c'était ce sentiment qui l'animait et dont j'étais à l'évidence coupable.

— Tu sais maintenant où je suis. Tout va bien. Tout va bien pour nous deux, ai-je dit pour dédramatiser la scène.

Il haussa un sourcil interrogateur.

— Tout va bien ? Tu es sûre ?

— Violetta et toi... J'imagine que tu dois être comblé, lui ai-je envoyé, la gorge serrée.

— Comblé ?! Alors qu'une personne à qui je tiens traîne dans les rues ? Alors que tout ce que je sais, c'est qu'elle souffre et que je n'ai aucun moyen de l'aider, car elle m'a laissé son putain de téléphone dans les mains ? Car elle ne me parle pas. Ne me fait pas confiance ! Alors encore une fois, qu'est-ce que tu fiches là, si c'est pour rester de marbre comme chaque jour depuis que l'on se connaît ? Tu te mures, tu me mens ! Je n'ai pas pour habitude de mendier l'amitié des autres ! Et j'ai envie de te dire d'aller te faire voir, d'aller te faire foutre même, mais tout ce qui t'arrive, j'ai l'impression que ça m'arrive aussi. Ça me blesse de juste penser que tu vas mal ! Je sais ce qu'il s'est passé, Cassiopée...

Mon cœur se fendilla. Je paniquai et criai avec tout l'air qui se trouvait dans mes poumons :

— Je ne me suis pas droguée, merde ! Je ne me suis pas droguée...

Interloqué, il m'observa puis souffla :

— Évidemment.

Confuse, je regardai à droite puis à gauche.

— Évidemment ? Comment tu peux en être aussi sûr ? ai-je demandé avec peine.

Il me dévisagea comme si je divaguais et, avec certitude, répondit :

— Je le sais, c'est tout.

Le soulagement fut si intense qu'il me redonna toutes les forces du monde. Mais il m'ouvrit aussi les yeux sur une autre vérité qui demeurerait dans son beau regard. Keith me croyait, mais cela ne changeait rien. Je baissai la tête, en proie à une nostalgie si profonde qu'elle me noua la gorge. Je resterais seule quoi qu'il dise, quoi qu'il arrive.

— Cassiopée. Il n'y a pas que ça, n'est-ce pas ? Fergie me l'a dit. Elle est...

J'ai relevé les yeux d'un coup, mais c'est à peine si je distinguais son visage derrière le brouillard de mes larmes. Elles étaient là, juste sous mes paupières, mais j'avais peur de me laisser aller, de ne plus être maîtresse de quoi que ce soit, de simplement ne plus pouvoir les arrêter.

— Oui.

J'essayai de le regarder en face sans éclater en sanglots.

— Parle-moi.

Un flot humide glissa soudain sur mes joues. Mon corps réagissait naturellement, me désobéissant impunément.

— Parle-moi... dit-il encore.

Je le fusillai des yeux.

— Tu veux savoir quoi ? Oui, elle est morte, Keith ! Elle est partie. Et le pire, tu le veux aussi ? Elle m'a fait jurer de pardonner à mon père. Mais je ne le ferai jamais. Il n'est pas mort. Je t'ai menti. Il s'est barré au bras d'une autre. Il s'est barré et, pour me venger, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de perdre ma virginité dans un putain de hall crasseux à quatorze piges. J'ai snifé de la cocaïne, j'ai caché du crac, j'ai mis ma mère en danger. J'ai eu tellement de relations non-consenties que tu ne pourrais pas les compter. J'étais inconsciente et stupide. Et j'ai tout loupé. Je brise ma vie et celle des autres car je suis comme ça, je gâche toujours tout, et ça, mon père le savait. Je n'ai rien à voir avec l'image que tu t'es faite de moi. Je ne suis pas quelqu'un de bien.

J'avais conscience de dresser le plus sale des tableaux. Mais il devait arrêter de croire que j'en valais la peine. Valais la peine qu'il se ronge les sangs. J'avais besoin de saboter notre amitié, car je n'en voulais pas. Je ne voulais pas assister à son bonheur avec sa meilleure amie. Vivre en marge de leur amour me ferait souffrir. J'étais comme ça, je ne pouvais me réjouir, leur souhaiter tout le bonheur du monde.

— Ta colère est justifiée, Cassiopée.

Je ris jaune.

Keith me fixa sans ciller.

— Ton père t'a blessée.

Il avança prudemment et se pencha pour être à ma hauteur.

— Il n'a pas rempli son rôle, mais ça ne change pas qui tu es. Quand je te regarde, je vois quelqu'un d'admirable, de courageux et de très talentueux.

— J'ai tout gâché, Keith. Une fois de plus.

— Tu vas t'en sortir. Parce que tu es une fille qui se bat et qui sait que tous les combats ne mènent pas forcément à la victoire. Essaie d'être en paix avec ça. Aujourd'hui, le plus important est d'être la personne que tu veux vraiment être. Pas pour plaire à ta mère ni pour répondre à l'acte de ton père. Pense à toi et aux choses qui te rendent heureuse. Tu le mérites.

Tout ce qu'il disait était juste et je m'en apercevais. Keith savait aussi m'apaiser comme personne, mais bientôt, il partirait et me laisserait seule. Et cela me déchirait le cœur. Il me rendait heureuse mais il ne pouvait vivre avec moi. Je grimaçai un sourire, malgré mes larmes qui redoublaient.

— Viens là.

Il écarta les bras pour les refermer sur moi. Mon nez collé contre son torse, mes bras passèrent sous les siens et mes doigts s'accrochèrent à sa chemise au-dessus de ses épaules. Son corps se colla au mien et son étreinte devint plus ferme.

Je l'imitai et me lovai un peu plus dans ses bras. À dire vrai, j'en profitais. On s'étreignait si fort que je me demandai soudain qui réconfortait l'autre.

— Je suis tellement en colère contre toi...

Il laissa tomber sa tête en avant et me serra plus étroitement encore. Ses lèvres frôlèrent la base de mon cou et des plumes d'ange s'envolèrent dans mon ventre. Sa paume caressait doucement mon dos pour me consoler. L'autre vient emprisonner ma nuque pour caler ma joue contre son torse. Je sentis à ce moment-là l'angoisse qu'il avait éprouvée et le soulagement de m'avoir retrouvée.

Blottie dans ses bras, j'inspirai son odeur calmement. L'entendre et le sentir respirer contre moi me faisaient un bien fou. Son corps était fin, mais j'étais en sécurité. Dans sa chambre, avec lui, contre lui.

Je fermai les yeux en oubliant les secondes, profitant du silence. J'avais peur de bouger, qu'il se rende compte qu'on allait trop loin, qu'il recule et que je sois obligée de le lâcher comme toujours. À présent, mes doigts étreignaient le tissu de sa chemise à m'en faire mal. J'inspirai tout ce que je pouvais de lui. Il fallait qu'on arrête. Nous le savions tous les deux. Nous bridions une tension qui devenait palpable.

— Je suis désolée, j'ai gâché ta soirée, ai-je soufflé.

Il baissa le menton, je relevai le mien. Nos bouches partageant le même air.

— Je tiens à toi. Je... C'est comme ça.

Il étudia chaque détail de mon visage, puis son pouce vint caresser le sillon qu'avaient tracé les larmes sur ma joue. Et je le laissai faire.

De longues secondes passèrent, il m'examinait avec attention. Mon cœur tambourinait à une allure folle et je sentais le sien contre ma poitrine. Sa manière de me scruter me coupait les jambes.

— Tu me regardes, Keith.

Ma voix emplie d'émotion s'étrangla dans ma gorge. Il frémit contre moi. La panique se lisait dans ses prunelles dorées.

— Je... Je sais.

Il avait l'air terrifié, nerveux.

Je ne voulais pas lui donner l'occasion de regretter notre proximité. Me hissant sur les pointes de pieds, je calais mon nez dans le creux de son cou. Il ne bougeait plus. Angoissée et sans la moindre réflexion, je suppliais :

— Un seul baiser. Mon dernier vœu.

Il se crispa un peu et mon cœur s'arrêta. Les larmes avaient cessé, mais l'une d'elles s'échappa et finit sa course au coin de mes lèvres. Je la fis disparaître avec le bout de ma manche. Honteuse. Accablée. Ma gorge devenait brûlante. Je ne pouvais pas lui demander une telle faveur...

Cependant, quand je commençais à le libérer, il ne m'en laissa pas la possibilité. Intriguée, je levais le visage vers lui. Les yeux à demi clos, il se pencha et sa bouche se posa sur ma joue. Il prit une longue inspiration. Mon cœur ralentit pour pouvoir écouter à quelle vitesse battait le sien. Si vite, fort et plus désordonné encore que le mien.

Sa bouche glissa lentement comme une caresse le long de ma mâchoire et s'arrêta à la commissure de mes lèvres. Plaçant ses doigts sous mon menton, il orienta mon visage pour que nos lèvres s'unissent en un simple baiser. Puis il s'écarta de quelques millimètres pour plonger ses yeux dans les miens. Je retenais mon souffle qui devenait chaotique.

Je ne savais pas s'il réfléchissait à la tournure que prenaient les événements, s'il regrettait chaque geste qu'il faisait. Je m'attendais à ce qu'il m'abandonne là, qu'il me demande de partir. Mais ses iris se concentrèrent sur ma bouche et bientôt, il m'embrassa, une fois, deux fois comme s'il souhaitait goûter cette flamme qui me consumait.

La troisième fois, il ne recula plus. Mon cœur explosa. Tremblant autant que moi, il entrouvrit les lèvres pour glisser sa langue entre mes dents. Et je savais. Je savais qu'au moment où je laissais Keith venir plus intimement, il serait impossible pour moi de dire stop. Mais je ne pensais plus à rien. Subjuguée par la beauté et la sensation que j'éprouvais. Totalement abandonnée, la tête penchée sur le côté pour saisir les moindres détails de son baiser.

Mes bras entourèrent son cou. L'attraction et le besoin physique s'amplifiaient secondes après seconde, rendant nos gestes impatients et fébriles.

Je n'ai jamais été embrassée avec application, tendresse et fougue mêlées. Mes sens s'éveillaient. Tout cela me bouleversait à un point de me mettre à l'agonie. Je le voulais plus près, plus fort, de toutes mes forces, comme je n'ai jamais voulu personne.

Je n'ai pas pu empêcher cette boule de chaleur envahir mon ventre ni arrêter ce qui était en train de se produire. Ce désir incontrôlable nous submergeait totalement. Il y avait une impatience sous cette douceur. Une frustration qui s'évaporait après chaque caresse. Les sensations qui s'éveillaient entre nous dictaient simplement nos actes. Nous étions sous l'emprise d'une drogue, créant une dépendance furieuse, incapables de nous détacher l'un de l'autre. Nous faisant aller toujours plus loin, dépasser les bornes. Quant aux limites, elles étaient franchies.

Tout s'est passé sans calcul. Ça devait être aujourd'hui, comme ça, chez lui. Rien n'était prémédité, pas même nos baisers devenus plus ardents et intenses. Je ne me souviens pas comment nous avons basculé sur son lit. Pas un seul moment, ma conscience n'a protesté quand nous nous sommes déshabillés. La magie, la tendresse qui traversaient cet instant particulier nous dominaient, la vérité envahissait nos regards troubles. Aucune douleur n'est venue me rappeler que je faisais une bêtise. Nos gestes étaient maladroits. Nos peaux réagissaient au moindre contact de celle de l'autre. Il ne m'a pas touchée comme l'aurait fait un homme expérimenté et sûr de lui. Il m'a effleurée quand d'autres auraient malaxé. S'est tu quand d'autres auraient ordonné. M'a regardée quand certains auraient détourné les yeux. Il découvrait les sensations et voulait qu'on les partage. Entre nous demeuraient la pudeur et la retenue des premières fois.

Oui, nous l'avons fait. Sans réfléchir. Sans parler. Nos soupirs comme cicérone. Je ne me souviens absolument pas de son corps tant j'étais subjuguée par tout ce que je voyais dans ses yeux. Je ne sais pas si nous avons ressenti du plaisir. Mais le simple fait d'être si proches en était un pour moi. Je le voulais de cette manière, pas autrement.

Puis le temps a repris ses droits, la raison aussi. Lui au-dessus de moi, essayant de reprendre son souffle et comprendre ce qui nous avait échappé.

Un instant, j'ai cru qu'on allait dominer la peur...

Il y a eu ce calme. Cette sérénité. Ce silence. Je n'oublierai jamais son magnifique regard. Tous les deux accrochés par nos doigts entrelacés de chaque côté de mon visage. Ne pouvant plus nous quitter des yeux. J'ai compris que je n'étais pas la fille cachée derrière sa carapace, mais celle sans maquillage, sans artifice, que je livrais à lui seul. Je comprenais que je l'aimais à en mourir et j'ai prié pour qu'il trouve quelque chose en moi qui lui plairait, qui aurait pu le détourner de ses projets. J'ai même espéré qu'il me réponde lorsque j'ai chuchoté :

— Mon rêve américain, c'est toi. Keith.



Il a fermé les yeux puis les a rouverts. Ses iris assombris se sont mis à briller. Visiblement touché, mais sans doute rien de plus. Il n'a rien dit. Le Keith qui se tenait en face de moi était désarmé.

Je n'ai rien laissé paraître. Pas même mes sentiments blessés. L'instant s'est brisé simplement. Combien de temps aurions-nous pu nous regarder au fond des yeux avant de comprendre que nous avions commis une erreur de taille ? Encore un beau mensonge. Je n'étais pas celle qu'il attendait depuis des années, voilà tout. La triste réalité nous rattrapait.

Je voulais masquer ma nudité au plus vite, limiter la casse, mais un ouragan dévastait ma poitrine. J'ai remué des hanches pour qu'il bascule sur le côté. Il a immédiatement tiré à lui un bout de drap pour dissimuler le bas de son corps. La gorge sèche, je ne savais plus ce que je devais faire.

Partir... C'était pourtant évident.

Je me souviendrai toujours de ce long silence embarrassant. Au moment où j'ai récupéré mes vêtements au sol, le bruit dérangeant du tissu. Assise sur le lit, lui tournant le dos, me rhabillant, tremblante, le cœur déchiré.

J'ai enfilé mes chaussures et me suis dirigée vers la fenêtre.

— Cassiopée, murmura-t-il. Où tu vas ?

C'était déjà trop tard. Mon appel au secours n'était pas assez visible et lui ne m'a pas retenue au bon moment.

J'ai regardé les buildings de Brooklyn. La brume tiède autour qui dissimulait l'horizon. Je voulais dire quelque chose, n'importe quoi, mais seul un adieu était opportun. Pourtant rien ne dépassait mes lèvres mues de tristesse et de chagrin.

*Je serais là, Keith, quelque part, mais assez loin de toi pour ne plus croiser ton chemin.*

Au moment où j'ai passé sa fenêtre, j'ai suffoqué. La solitude m'étranglait déjà dans ses doigts crochus. J'ai compris qu'il existait des douleurs si fortes qu'elles devraient nous tuer.

Je sais ce que vous vous dites. Que vous êtes du mauvais point de vue de l'histoire. Pas du côté de la fille bien, mais au niveau du mauvais angle du triangle amoureux. C'est dérangeant, n'est-ce pas ? Que la garce ait des sentiments. Cette fille qui boit parce qu'elle a un passé, fume de l'herbe pour l'oublier, danse pour être quelqu'un d'autre. Et couche pour exister...

Mes élèves me dévisagent.

— C'est tout ? insistent-elles.

Toujours assises en tailleur, elles me scrutent, certaines la bouche ouverte comme attendant la fin d'un bon film. Je quitte ma chaise, la soulève et la dépose près de la chaîne hi-fi, là où est sa place habituelle. Je n'aurais jamais dû me remémorer tout cela, car je peine à garder contenance.

Je souffle un coup, redresse les épaules avant de passer mes deux mains sur mes cheveux plaqués par un chignon strict et impeccable. Puis, je leur fais face, un sérieux marmoréen sur le visage.

— C'est tout. Révisez vos postures. Les concours d'entrée dans les écoles sont dans quelques semaines.

J'aurais dû me battre, n'est-ce pas ? Car c'était peut-être l'homme de ma vie. Être la reine du roi, pourquoi pas, mais je suis une fille au cœur rongé, plein d'amertume. Mes douleurs me grignoteront toujours, et plus encore aujourd'hui. De toute façon, j'étais trop faible pour assumer un amour qui fait perdre toute raison. Et quoi ? Qu'aurais-je gagné à lui présenter mes séquelles ? Non, je n'étais pas prête à lui balancer mon mal-être en plein visage alors qu'en face, mon adversaire était un ange béni par la grâce aux yeux couleur fond d'océan.

— Bonsoir, mademoiselle, font mes élèves avec tout le respect dû à un professeur qualifié.

Ce n'est pas ce que je leur demande. Discipline, ponctualité et rigueur sont les seules qualités que je m'obstine à leur inculquer.

Les jeunes filles quittent mon cours en chuchotant mon histoire. Certaines s'étonnent que j'aie un cœur non fait de pierre. Les avis sont mitigés concernant Keith, certaines ne le comprennent pas. Selon elles, il aurait dû me choisir.

L'amour n'est pas aussi limpide et un homme reste un homme, Keith avait ses faiblesses. Et moi, les miennes.

Je ferme à double tour la porte de l'association et rends la clé au concierge.

Je marche, les mains dans les poches de ma longue cape en laine, dans cette rue populaire qui est devenue la mienne. Je regagne, sous la fraîcheur de novembre, mon appartement.

J'ai appris à vivre simplement, me contentant du minimum. N'ayant que moi seule à gérer. C'était facile. Je n'ai plus jamais acheté de talons hauts, les dessous sexy n'ont pas trouvé de place dans ma commode à trois tiroirs. Un mascara est l'unique maquillage que je possède. J'ai traversé des moments durs, et j'ai touché le fond. Aujourd'hui, j'en suis là.

Ce que je fais me plaît. Ce que je suis... c'est une autre histoire.

Laurine me dit que j'ai mal tourné et que la vie de vieille fille me guette. Ça ne me dérange pas le moins du monde. Je n'ai jamais cru que vivre un conte de fées était à ma portée. Après Keith, personne ne m'a suffisamment approchée pour construire autre chose qu'une conversation banale et neutre. Certains parents d'élèves ont tenté leur chance avant de se rendre compte que j'étais aussi frigide que mon visage était de glace.

Je suis aveugle depuis qu'il m'a touchée, car je n'ai jamais cessé de chercher chez chaque homme sa droiture, son éclat, l'amour qu'il ressentait pour Violetta...

J'allume la lumière de mon salon et repense à cet après-midi. Un long frisson descend ma colonne vertébrale.

Oh non, ce n'est pas tout...

Je l'ai revu, si différent, même si l'incroyable couleur de ses yeux fut un rappel de l'interdit. Sa belle bouche était si sérieuse, son regard chaud par le passé me transperçait de piques de glace.

Nos chemins se sont croisés hors de mes songes dans ce burger-shop qui ajuste mes fins de mois depuis cinq ans. La douleur de le revoir était trop vive, paralysante, terrible. Il m'a scrutée sous toutes les coutures comme si j'étais un mirage, et ses intenses prunelles miel me coupaient déjà les jambes.

*Keith, tu as tellement changé...*

*Tu as pété un câble et, du revers de la main, tu as renversé ce café avant de donner un coup de poing dans l'alu du comptoir. Tu as poussé un râle rageur, m'as fusillée des yeux avant de quitter la salle sans qu'un seul mot ait dépassé tes lèvres. Et quand la porte s'est refermée sur toi et que la clochette d'accueil s'est tue, j'ai cru mourir une seconde fois.*

**ACTE II**  
**AIME-MOI**

**Keith**

Elle était là ! Tout ce temps, à quinze putains de kilomètres de chez moi !

— Keith !

*Vio, s'il te plaît, ce n'est pas le moment.*

Je marche jusqu'à ma BM. Je me penche, coude sur le toit, et pose ma tête sur mon avant-bras.

— Tu t'es fait mal ? s'inquiète Violetta d'une voix tremblante. Laisse-moi voir.

Je couvre mes yeux de mes doigts et une douleur foudroie mes phalanges. J'ai tapé fort sur le zinc. Mais la souffrance est ailleurs. Je dois respirer. Moins vite, bordel, moins vite.

— Keith, je t'en supplie. Regarde-moi.

Je garde position plusieurs secondes avant de lui obéir. Violetta fait écran avec le reste du monde. Sa paume caresse ma barbe de trois jours. Bientôt, je l'observe, désorienté.

— Elle était là... murmuré-je.

— Je sais. J'hallucine aussi.

Ma mâchoire se crispe. Je suis fou ! Fou de rage et d'effroi. Je vais y retourner. Je vais hurler et tout casser. C'est ce que je vais faire, et ce monstre qui s'est invité il y a cinq ans va jaillir de mes tripes.

Je bifurque, espérant que Vio comprenne que je n'arrive pas à la regarder en face. Pas à cause de ce que j'ai fait par le passé, mais pour ce que je ressens toujours. En mille fois plus fort.

Je veux revoir son visage, car il disparaît encore. Je vais l'oublier. Ses détails... Ça va me bousiller.

« Tu es mon rêve américain... »

Menteuse.

En la voyant, mon corps est passé de brûlant à glacé. J'ai senti ce truc m'assécher la gorge à m'étrangler. Elle était là ! Sous mon nez.

— Keith, ça va ?

Prudemment, Violetta me fait front de nouveau. Je baisse le regard sur elle. Je me force à défroncer les sourcils pour la rassurer sur mon état ; catastrophique.

— Oui, ça va.

Non... Pas du tout. En plein état second, je repense au fait qu'elle a pris ce qu'elle a voulu et s'est cassée. Sans laisser d'adresse ni de trace. Elle s'est barrée avec mon odeur sur elle. Elle l'a emportée comme si ça ne comptait pas. Elle m'a laissé réparer tout seul ce bordel et penser à en devenir cinglé aux mille et une raisons qui l'ont poussée à s'enfuir après ce que nous avons fait.

— Je veux dire, j'ai du souci à me faire ?

J'essaie de récupérer mon sang-froid, car des larmes s'amoncellent dans ses beaux yeux. Mon bras entoure son cou. Je la ramène contre mon torse et murmure :

— Non, bébé, absolument pas. Excuse-moi.

Désespérée, je sens ses doigts s'accrocher au col de ma veste. Elle attire mon visage vers elle. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes et elle les laisse presque mourir.

Je me redresse et lui sourit. Elle ne mérite pas tout ça. Cette rancœur, je la réserve à une autre histoire que la nôtre. Ce qui bat dans ma poitrine va s'en aller, disparaître. Il le faut. Vio me scrute, l'air hésitant et timide. Je plonge la main dans ma poche et déverrouille les portières.

— Viens, on rentre.

— Oui, s'il te plaît, souffle-t-elle.

Le regard fixant la route, mes doigts crispés sur le volant, je jure de la faire quitter une bonne fois pour toutes mes pensées. Seulement, j'ai la gorge sèche et le cœur en miettes. Et le pire est de ne pas être certain qu'il s'est un jour reconstruit.

## CHAPITRE 28

### Bobine en noir et blanc

Assis au bord du canapé, je passe en boucle sur mon portable la bande-annonce de mon dernier tournage qui sort dans cinq mois à peine. Alors que je la trouvais à la hauteur de mes attentes, elle est à présent fade et me donne envie d'effacer la bobine tout entière.

La main de Violetta glisse sous mon coude et son bras emprisonne le mien. Elle appuie sa tempe sur mon biceps.

Malgré la position inconfortable que lui impose la mienne, Violetta est accrochée à moi depuis qu'on est rentrés. Elle regarde un documentaire sur notre écran au-dessus de la cheminée en marbre noir. Vio a choisi un canapé design immense en forme de U. Il est trop grand pour seulement nous deux, mais elle m'a parlé d'enfants et...

Bref, je ferme tout et balance mon smartphone sur l'assise un peu plus loin. Je joins mes mains au milieu de mes jambes ouvertes.

— Tu regardes quoi ? dis-je fixant les images provenant de vieilles bandes noir et blanc.

— Un super reportage sur la révolution des femmes après la guerre en Europe...

Je gratte ma barbe drue du bout des doigts, signe qu'il est temps de me raser. J'essaie de suivre le dialogue, les mots qui forment des phrases pour leur donner un sens, mais ce soir j'ai un nœud dans le crâne. J'abandonne.

— Je vais me coucher.

J'embrasse le front de Violetta et me lève. Ses doigts me retiennent et s'entrelacent aux miens. Son autre main en profite pour encercler mon bras. Ainsi prisonnier, je reste penché au-dessus d'elle.

Elle tend son cou et souhaite m'embrasser. Je dépose un baiser sur ses lèvres.

— Je t'aime, susurre-t-elle.

Je la contemple.

— Moi aussi.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que notre rencontre avec... l'a chamboulée. Ma réaction surtout. J'ai conscience d'avoir largement déconné. D'autant que Violetta n'est pas crédule, elle me connaît par cœur. Son attitude et ses yeux scintillent de crainte depuis dix-huit heures. Nous revenions de chez ses parents, et il n'y avait pas le moindre nuage dans le ciel, ni entre nous. Mon pouce caresse sa pommette et elle tente un sourire naturel.

— Un truc te préoccupe ? la questionné-je, espérant qu'elle crève l'abcès.

Pourtant, parler d'elle avec Violetta n'est pas forcément ce dont j'ai besoin ce soir.

— Tu es absent pour un bon bout de temps... se plaint-elle tout bas.

Elle me libère.

— Je pense que ça vaut mieux. Nous nous marions dans quatre semaines, et le prêtre nous a fermement *conseillé* l'abstinence jusque-là, tu te souviens ?

Elle baisse les yeux.

— Je ne vais jamais pouvoir attendre.

Je souris.

— Rappelle-moi la façon dont il m'a regardé ?

— De haut en bas... Comme un serial-baiseur, rit-elle doucement. Ce sont tes mots.

— Il ne me connaît même pas !

— Arrête ! C'était assez drôle, avoue-le.

— Ouais, jusqu'à ce qu'il nous parle de cette période chaste. Je crois que c'est à ce moment-là que tu as perdu ton envie de rire, enchaîné-je, taquin.

Elle me décoche un coup dans la cuisse.

— Mais c'est long, vingt-neuf jours ! Un désert pour une assoiffée.

Je ris.

— Tu comptes les jours maintenant ?

— Je suis à deux doigts de mettre un compte à rebours sur mon téléphone, m'informe-t-elle, véhémement.

Certain qu'elle a demandé une appli à son père.

— Nous dormons ensemble malgré ses recommandations.

— Encore heureux, tu n'es déjà pas souvent à la maison.



Elle soupire profondément. Vio est étoile au city ballet de New York alors que mon métier m'impose de longues semaines d'absences. Mais jamais je n'hésite à lui acheter un billet pour qu'elle puisse me rejoindre durant ses jours de repos.

— Keith, tu peux me dire pourquoi on a choisi l'église ?

Je ne tarde pas à répondre.

— Car tu en rêvais.

— Pas toi ? fait-elle un peu tristement.

Non. Je ne suis pas assez croyant. Violetta non plus d'ailleurs. Je n'ai pas compris son entêtement à part si ce n'est pour faire comme les autres. Pourtant, j'ai dit oui... à tout.

— Te faire plaisir est ce qui compte à mes yeux.

Son sourire s'élargit jusqu'aux oreilles. Elle ramène ses cheveux sur le côté, s'accroche à mon bassin et soupire avant de se lover contre la cuisse qu'elle vient de frapper.

— Je t'aime tellement.

Je lui masse le crâne. Son amour est comme la chaleur humaine qu'elle dégage. Je le ressens. Il me réchauffe, me canalise.

— Je reviens vite. Ne t'inquiète pas.

Très tôt demain matin, je dois monter dans un avion pour assurer une interview pour un mag ciné. Je dois aussi profiter pour passer au studio et écrire un peu.

Vio a les yeux fermés et semble somnoler contre moi.

— Je te porte jusqu'au lit ?

— HUUUUUM... Non. C'est l'effet doudou. Tu sais...

J'adore quand elle me prend pour son lapin rose...

— Je suis crevé, bébé, murmuré-je gentiment.

Elle ouvre les bras à regret et recule au fond du canapé.

— Vas-y. Je te rejoins tout de suite. Ça finit dans dix minutes de toute façon.

— OK.

D'un pas traînant, je me rends dans notre chambre qui donne sur un bout de la plage de Brooklyn. C'est le seul critère qui m'a décidé à dépenser mon second cachet dans cet appartement, car loin d'être neuf, je passe tout mon temps libre à le retaper. Vio a emménagé six semaines après que j'ai déposé mes trois cartons

sur le parquet. Avant elle, il n’y avait rien. Ou juste quelques outils, un canapé, une table et une chaise pour manger ou écrire. Voilà six mois que je vis avec Violetta, et je n’ai jamais compris à quoi servaient tous les coussins au-dessus des draps. Surtout que je ne sais jamais où les mettre. Alors, je les balance par terre, conscient qu’elle ne se couchera pas tant qu’ils ne formeront pas une pyramide parfaite à droite de la fenêtre.

Je déboutonne mon jean et m’en déleste sur le pouf au pied du lit. Je fais glisser mon t-shirt par-dessus ma tête et, vêtu de mon boxer, je me laisse tomber sur le matelas.

Je fronce les sourcils et ma mâchoire se crispe involontairement. J’aimerais m’endormir sans réfléchir ni penser, mais mon cerveau rumine. Il faut croire qu’on n’est pas d’accord, lui et moi. Pourtant, je donnerais n’importe quoi pour ne pas l’imaginer avec ce tablier de travail, son air triste et ses taches de rousseur sur sa peau plus pâle aujourd’hui que d’habitude. Je tourne huit fois avant que Vio s’allonge à mes côtés.

— J’aime pas quand tu ne dors pas sous les draps, me gronde-t-elle.

Elle se colle à mon dos, et mes muscles se contractent quand elle glisse ses doigts froids sur mes abdominaux. Elle me caresse, lentement. Là où je me suis fait tatouer cinq étoiles.

Puis sa main descend plus bas, pressant de bas en haut une partie de mon anatomie sensible. J’ai changé, mais je ne suis plus le mec qui saute sur tout ce qui bouge. J’ai écumé ma colère au creux de corps de nombreuses filles... après Elle. Personne ne m’a compris. Je n’ai demandé à personne de me comprendre.

Violetta est restée même après que je lui ai déballé cette nuit avec... elle. Vio m’a attendue alors que je devenais le pire des connards.

Je croyais que c’était fini. Rectification. C’est fini. Deux minutes que je ne pense plus à Elle.

*Merde !* Violetta est contre moi, et je peux sentir qu’elle porte son plus beau déshabillé de satin. Je sais que ce n’est pas anodin. C’est celui qui met ses formes en valeur. Qui la rend irrésistible. Je bande un peu. Pas assez fort.

— Keith...

— Oui.

— J’ai envie.

Je me tourne face à elle, flanc sur le côté.

— Et le prêtre...

Sans me laisser finir, sa bouche est sur la mienne et Vio se place à califourchon sur mes hanches. Elle remue et mon érection prend vie.

Violetta est une fille magnifique. Elle a des petits seins rebondis et des fesses à faire pâlir un mannequin Aubade. J'écarte d'ailleurs mes doigts dessus pour mieux saisir sa chair pour l'inciter à onduler sur moi. Elle gémit et se penche. Ses tétons durcis frôlent mon torse.

— J'ai envie de toi tout le temps... chuchote-t-elle à mon oreille.

Je lui administre une petite fessée. Elle rit et je la fixe. Elle sort mon pénis du boxer. Sans préliminaires, elle s'empale en fermant les yeux. Elle est trempée.

Je ne peux la repousser, parole donnée à un curé ou pas. Et je lui fais l'amour comme il se doit, comme un mari à sa femme.

Ses mains s'appuient contre mes pectoraux et elle effectue des va-et-vient. Je la pénètre comme elle adore. Je sais où et comment. Mon bassin lui impose la cadence. Quand ses yeux se révulsent, je la fais basculer et, sur elle, je finis par la faire jouir. Ses joues roses souriant de plaisir, elle soupire mon prénom :

— Keith... Tu es l'homme de ma vie.

Une main de fer vient tordre mes entrailles. Car je pense à elle devant le sourire comblé et serein de ma femme.

## CHAPITRE 29

### Uncle's burger

Je patiente dans ma voiture depuis plus de quinze minutes. J'ai coupé le contact. Il fait un froid de canard dans l'habitacle. De la buée sort d'entre mes lèvres. J'observe la façade du bâtiment en bois blanc craquelé, la devanture bleu ciel et le nom de ce restaurant peint en rouge vif : *Uncle's burger*.

Quelles étaient les chances pour que j'entre ici et tombe sur elle ? Elles étaient maigres, c'est certain. Violetta a eu une envie pressante et j'ai dû pratiquement piler au milieu de la rue. J'ai même cru qu'elle sauterait du véhicule en marche si je n'actionnais pas le frein à main.

Se peut-il qu'elle sût déjà qui on croiserait en descendant là ? Non... Elle n'aurait pas pris ce risque.

Je passe le doigt sur ma manche pour consulter ma montre. 7 h 30. J'ai encore vingt minutes devant moi. Je tapote mon volant avec mon pouce. Suis-je nerveux ? C'est inédit. Je ne l'ai pas été depuis longtemps. Le calme et le self-control sont des traits qui me caractérisent d'habitude.

Enfin, un homme s'arrête devant le restaurant, libère les baies vitrées de leur rideau de fer et déverrouille la porte. Il s'agit d'un des types qui sont sortis de la cuisine après que j'ai balancé à travers la pièce ma tasse de café fumante. J'ai joué au con cette fois-ci et j'espère trouver un moyen de réparer la bêtise que j'ai provoquée dix-sept heures plus tôt.

En fait, je n'en ai pas dormi de la nuit. Je m'en veux. D'habitude, je fais preuve de retenue et tempérance même dans les situations tendues, compliquées et stressantes. Qu'est-ce qui m'a pris de réagir avec violence et mépris ? Ce fut plus fort que moi, l'âme déchirée, mon thorax était en feu. J'ai agi avec l'égoïsme d'un gosse blessé dans son amour propre. Il m'a fallu des heures pour m'en remettre et essayer de faire redescendre l'adrénaline que notre rencontre avait injectée dans mes veines.

Pourtant, je me maudirai à vie si j'ai compromis son intégrité et sa place dans ce restaurant.

Je vérifie, dans l'intérieur de ma veste, que j'ai bien de quoi dédommager le propriétaire, puis, après une grande inspiration, je sors de ma bagnole et me dirige sur le trottoir d'en face. Fermé, c'est ce qu'indique le panneau retenu par une ventouse. Je pose ma main en casquette et inspecte l'endroit. La salle principale est déserte. Je frappe deux coups sur la vitre.

Quelqu'un apparaît, un tablier lui entoure la taille et, le regard méfiant, il m'observe depuis la porte de la cuisine.

— Bonjour, dis-je assez fort pour être entendu.

— Nous sommes fermés !

— Je sais. J'aimerais vous parler. Vous avez cinq minutes ?

L'homme approche. Il tient une salade dans les mains et je devine qu'il était sur le point de la laver. Il me fixe et, à son air mauvais, je comprends qu'il m'a reconnu. Il jette un coup d'œil aux alentours avant de m'ouvrir la porte.

— Tiens, tiens. Un casseur qui revient sur les lieux de son crime, ce n'est pas commun.

OK, c'est mérité. Il s'écarte pour me laisser passer. J'entre au chaud sans me faire prier. Je déboutonne le col de ma veste et retire mes gants.

— Je viens réparer ce geste malencontreux.

Il hausse un sourcil sceptique avant de se diriger vers le bar. Il récupère un chiffon, le déplie et y dépose la salade. Je constate qu'il n'est pas plus vieux que moi.

— Réparer ? (Il désigne le sol à droite du comptoir). Les pots cassés ont été ramassés, semble-t-il. Et pas par toi.

Son ton moqueur ne m'échappe guère, mais ma détermination reste intacte. Je me racle la gorge.

— Je sais. Je ne voulais faire de tort à personne.

Hostile, il se place juste face à moi pour m'intimider, et c'est un échec. Je ne suis pas bagarreux, mais je ne courbe l'échine devant personne. Je l'évalue néanmoins, il n'est pas plus grand que moi, mais je suis loin d'avoir son gabarit.

— Tu aurais dû y penser plus tôt.

Une inquiétude soudaine vient broyer mes entrailles. L'idée même d'avoir commis l'irréparable me fait tressaillir.

— Votre employée n'est pas en faute. Je me porte entièrement responsable, affirmé-je rapidement.

Il m'analyse un moment puis sourit sans toutefois paraître chaleureux.

— Sur ce point, nous sommes d'accord.

Je respire un peu mieux. Comprenant qu'elle n'a pas été mise en cause dans mon débordement.

— Peut-être pourrais-je dédommager votre agent de nettoyage.

Il éclate d'un rire froid.

— Agent de nettoyage ? Tu te crois dans un resto quatre étoiles ? Et tu penses qu'on a besoin de ton argent ? Personne n'en a besoin ici. Cassie non plus.

Cassie... L'air me paraît plus assez dense. Je serre les poings, ma poitrine me lance. Je dois partir, et vite. Je ne veux pas en savoir plus sur elle. Découvrir qu'elle travaille à quinze kilomètres de chez moi me torture déjà assez.

— Je vous prie de m'excuser si mes propos vous ont semblé insultants. Ce n'était pas dans mes intentions de rabaisser qui que ce soit. Étant seul responsable des dommages, je cherchais un moyen de réparer mon geste, mais si vous me dites que ce n'est pas nécessaire, je n'insiste pas. Bonne journée.

Je tourne les talons, préférant ne pas m'attarder et mettre le feu aux poudres. Je ne suis pas le bienvenu.

— Je passerai le message.

Je m'arrête une demi-seconde. Le message... J'aimerais me confondre en excuses moi-même plutôt qu'utiliser un intermédiaire. Mais il m'est impossible de faire ça... Je suis trop lâche. Trop prudent. Trop attaché à son bien-être aussi. Elle m'a rayé de sa vie, et même si je serais prêt à m'ouvrir les veines pour en connaître les raisons, je dois respecter son choix.

— Ça me va.

Alors que j'attrape la poignée pour sortir, il m'interpelle :

— Eh mec ! Même si des excuses seraient appréciées, je pense que tu ne devrais plus remettre les pieds ici. Ce n'est pas mon genre de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais Cassie fait partie de notre famille. Et si tu as des problèmes avec elle, on peut les régler maintenant, toi et moi.

Je ne souhaite pas répondre à sa provocation. Il essaie de cerner mes attentions vis-à-vis d'elle, ce qui prouve qu'il tient à elle. Chose que je comprends ; difficile de faire autrement quand on la connaît.

— Nous n'avons rien à régler en particulier, lui promets-je.

C'est soldé depuis un moment, pensé-je, avec tristesse. Je crois bon d'ajouter :

— Il ne s’agit que d’un malentendu.

— Alors tu ne la connais pas ? insiste-t-il.

— Je n’ai rien dit de tel. Je suis rassuré de ne pas lui avoir porté préjudice. À présent, si vous me le permettez, je suis en retard.

Je pivote, et un rire cynique résonne dans mon dos.

— Les gens comme toi pensent qu’on règle les problèmes avec quelques dollars plutôt qu’à la sueur de leur front. Tu feras gaffe la prochaine fois, quelqu’un d’autre pourrait le prendre moins bien que moi.

Je le regarde par-dessus mon épaule. Il commence à me gaver. Aux oubliettes, toute forme de politesse :

— N’essaie pas de m’apprendre ce que je sais déjà. Tout ce que je possède, je l’ai gagné en travaillant dur jour comme nuit.

Il me considère et se moque de moi ouvertement.

— Donc ce n’est pas grave, une ou deux tasses brisées, hein ? Quand on suppose le stress et la frayeur que tu as provoqués chez une fille qui ne t’avait rien demandé.

La frayeur ? Alors que je me serais battu contre vents et marées pour son bien-être ? Son incitation à me faire sortir de mes gonds est explicite. Cependant, je m’écrase, car il a raison sur toute la ligne. Elle ne méritait pas une telle réaction.

— Crois ce que tu veux. Si je le pouvais, je reviendrais en arrière et effacerais les traces de ma venue ici. J’aimerais qu’elle les oublie...

Je grince des dents, baisse les yeux et me sens mal. Tout ce qui me ronge me tourmente parce que je ne tiendrais pas deux secondes face à elle. Comment pourrais-je m’empêcher d’exiger des réponses aux questions qui me calcinent ? Comptais-je si peu pour elle ? Ai-je été si insignifiant au point qu’elle se moque qu’on se revoie ou non ? Est-ce que je lui ai fait peur ? Est-ce que je lui ai fait du mal ? Pas assez de bien ? A-t-elle été déçue ?

Avec l’expérience et le recul, je me dis que ça a dû être le cas. Cette nuit-là, je ne lui ai pas donné ce qu’elle était en droit d’attendre. Pris dans une tempête d’émotions, je n’ai rien pu maîtriser. Il y avait trop de paramètres troublants, trop de découvertes, trop de sentiments...

Je ne pourrais jamais m’ôter de la tête les doutes que son départ me fait vivre au quotidien. Elle a regretté notre ultime rencontre, c’est tout ce dont je suis certain.

Je redresse la tête. Et lui, sort-il avec elle ? Est-il son fiancé ? Je ne cherche

aucune vengeance, ou règlement de comptes seulement...

— Est-ce qu'elle va bien ? ne puis-je m'empêcher de demander. Je veux dire... la rends-tu heureuse ?

Une boule acide descend dans ma trachée, mon ventre me brûle soudain. Malgré tout, j'ai envie de savoir comment elle va. Voici une des questions qui me tourmentent depuis des années.

— Elle va bien, même si elle n'est pas encore ma femme, croit-il bon d'ajouter en riant.

J'ouvre la bouche, mais les mots se dérobent. Je soupire simplement et regarde, à travers la porte vitrée, les branches fragiles qui se soulèvent sous le vent d'hiver et pense à ses longues mèches de cheveux qui virevoltaient dans son dos et près de sa joue. Elle n'était déjà plus avec moi, mais loin avec ses regrets. Ses yeux ont fixé un point au-delà de la fenêtre avant qu'elle ne la traverse sans dire un mot, sans se retourner.

Je me ressaisis, conscient d'avoir gardé le silence trop longtemps. Mon interlocuteur m'examine, le poing sous le menton.

— Désolé pour le dérangement.

— Hé ! Tu veux vraiment réparer quelque chose ? me retient-il à nouveau.

— C'était mon but en venant ici.

— Je veux dire, pas avec ta thune de petit bourge, mais avec tes mains. Tu sais au moins en faire quelque chose ?

Il me provoque encore, je décide de tâter le terrain.

— J'apprends très vite.

— OK, alors il y a bien un moyen de te rendre utile.

Je fronce les sourcils.

— Lequel ?

— Tu es libre, ces trois prochains jours ?

— Pas vraiment. Je dois prendre un avion pour Los Angeles, ce matin.

— Ce n'est pas pressé. Il y a une rue derrière le resto et une porte qui mène aux cuisines. Tape cinq coups rapides et on t'ouvrira. Nous avons deux trois trucs à ranger dans l'arrière-boutique et on aurait bien besoin d'un coup de main. Si tu n'as pas peur de relever tes manches, évidemment.

Un sourire narquois vient fissurer ses joues rondes. Je m'apprête à protester. N'a-t-il pas compris le message ?



— Tu ne la croieras pas. Je m'en assurerai personnellement.

Je fais un signe du menton, convaincu malgré tout qu'il tiendra parole et ayant conscience qu'il souhaite me garder à l'œil un certain temps.

— Très bien. Je rentre la semaine prochaine.

— Parfait ! Nous sommes ouverts tous les jours sauf le lundi matin. Cinq coups, c'est OK ?

— Entendu.

Il me tend la main que je ne refuse pas.

— William Donovan.

— Keith Maclee.

Il penche la tête sur le côté. Ne sont pas rares ceux qui me connaissent, même si je ne compte que deux films à succès notable dans ma carrière. Je quitte le restaurant, un peu dérouté. Trois jours. Seulement trois jours et ensuite, je jure de fuir cet endroit comme la peste ou mieux encore, de déménager.

# **CHAPITRE 30**

## **Dancing queen**

**Cassie**

Je retire sur le comptoir les dernières miettes avant de frotter une tache incrustée. La clochette à la porte tinte gaiement et mon cœur produit un soubresaut. C'est comme ça chaque fois que quelqu'un arrive depuis le début de mon service. Et chaque fois c'est pareil, j'imagine avec fantasme et angoisse que c'est lui.

Mais ce n'est pas le cas... Ça ne le sera jamais.

J'entre dans la cuisine parfumée à l'odeur amère de viande cuite aux grilles et attends les dernières commandes. Dans vingt minutes, on ferme. Nous sommes vendredi soir et j'ai hâte de rentrer chez moi.

— La quinze, crie Will, l'un des commis, une charlotte en résille sur son crâne rasé de près.

Ce qui est ridicule, mais le règlement, c'est le règlement. Le patron ne plaisante pas avec l'hygiène.

Ce burgershop ne paie pas de mine, mais petit à petit, malgré sa décoration peu singulière, il a réussi à obtenir une note raisonnable sur Tripadvisor. Nous sommes rarement à ne rien faire et je ne me souviens pas m'être assise pour patienter. Le midi est le moment le plus bondé de la journée et parfois une file d'attente s'allonge dans la rue. Le pain de nos burgers est fait maison. C'est une des recettes de ma mère que j'ai transmise au cuistot.

Alors que je récupère l'assiette que Will vient d'annoncer, il la maintient entre ses doigts.

— Demain !

— Non ! proclamé-je en riant.

— Vendredi alors ?

— C'est carrément du harcèlement !

Will est le neveu de Fergie, et il me drague ouvertement depuis des années. Tout le personnel et nos clients fidèles savent que je lui plais. Il est super sympa et très galant, mais mes sentiments pour lui s'arrêtent là.

Quand il travaille en seconde partie de journée et qu'il est présent à la fermeture, il prend le balai et essaie de m'aider à nettoyer la salle. Je dis bien *essaie*, car la plupart du temps, il me regarde m'affairer en poussant de longs soupirs, ses quatre-vingt-dix kilos se reposant sur le manche en bois.

À la fin de mon service, j’essuie les tables lentement. Mes nerfs sont à vif et mon cerveau ramolli. Je pourrais tomber sur une des banquettes et dormir jusqu’au lendemain. Les événements de la veille m’ont mentalement épuisée.

Will se place à ma gauche. Il retire son tablier et sa charlotte qu’il garde en main devant lui.

— Josh nous prépare un truc ce soir, tu manges avec nous ?

Ses iris chocolat pétillent de malice et d’un espoir non dissimulé. Une fois par semaine, le patron, qui est aussi notre cuisinier, nous offre le dîner.

Je souris sous une grimace.

— Je ne crois pas.

— Allez, il nous fait son bacon spécial.

— Je ne suis pas dans mon assiette, Will, me justifié-je, gentiment.

Son front se plisse, formant plusieurs ridules parallèles.

— C’est à cause du gars d’hier ?

Je me redresse tout en sentant mes poils se hérissier.

— Le mec qui a balancé sa tasse à travers la pièce, précise-t-il.

Je blêmis en reprenant ma corvée avec vigueur.

— Oui... Enfin non. Il n’a pas fait exprès, mens-je sans grande conviction.

Après un long silence, je l’affronte de nouveau. Il a levé un sourcil peu convaincu.

— C’est ton petit copain ? Un ex ?

J’avale ma salive et essaie de trouver une réponse valable.

— Je l’ai connu il y a plusieurs années.

Mon ami croise les bras sur sa poitrine et attend la suite.

— Quoi ? demandé-je, sur mes gardes.

— Dis-moi, ce n’est pas le genre à faire sa vaisselle lui-même, pas vrai ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ses manières... Il a besoin d’être remis en place ? Je peux m’en occuper.

J’imagine Keith lui tenir tête, et cette pensée me fait quelque chose. Le sourire blanc immaculé de Will reste figé sur son visage.

— C’est sympa, mais non, et je doute qu’il revienne ici.

Cette journée en est la preuve. S’il tenait vraiment à me revoir, le Keith

d'autrefois n'aurait pas attendu vingt-quatre heures tant il est entêté. La surprise passée, il a aussitôt décidé d'oublier notre rencontre fortuite, j'en suis certaine.

Et ces battements plus rapides et plus forts dans ma poitrine auraient dû se taire. Ni Keith ni moi n'en voulaient. Et alors que je tentais de gérer ce désordre émotionnel, lui était en colère. Une rage telle que j'ai cru faire face à quelqu'un d'autre. Pourtant, c'était bel et bien lui, dans ce long manteau chic qui lui dessinait des épaules carrées. Ses lèvres pincées étaient cernées par une ombre légère. Sa jugulaire palpait de nervosité. Ses iris meurtriers demeuraient d'un brun sauvage et son expression était chargée d'incompréhension et de rancune. Il s'est levé et, intimidée par sa hauteur, j'ai reculé, le plateau collé contre ma poitrine. J'ai comme suivi des yeux la tasse jusqu'à ce qu'elle s'explode contre le mur. Puis sursauté quand son poing s'est abattu sur le comptoir. J'avais le sentiment qu'il voulait attirer mon attention. Que je le regarde bien en face. Au-delà de ce que je voyais vraiment...

— Cassie ?

Il serait préférable qu'il ne revienne plus jamais...

— Oui ?

— Je ne possède pas grand-chose, mais je pourrais te rendre heureuse.

Je frissonne sans véritable raison. C'est la toute première fois que Will parle de façon si directe. Je l'observe attentivement. Sa peau foncée, son regard franc, sa bouche épaisse, les anneaux accrochés à ses oreilles, ses tatouages tribaux qui remontent sur son cou. Ce n'est pas un mauvais garçon, mais je n'arrive pas à avoir absolument confiance. Je voudrais tant pouvoir me contenter de pas grand-chose avec lui. Je pense à des liens affectifs normaux, seulement, je ne peux pas. J'ai essayé de m'imaginer dans ses bras une centaine de fois, mais rien qu'à cette idée, j'en ai la nausée. Je ne parle même pas de l'acte physique qui en résulte. Je me demande si je suis faite pour l'amour, le sexe et le désir. Si la dernière nuit que j'ai passée avec un garçon n'était pas faussée par la terrible solitude que je ressentais. Keith me serrait si fort, c'était la première fois qu'on me témoignait autant d'affection... Je ne voulais pas que ça s'arrête alors que c'était inévitable. Je n'étais qu'une idiote.

Quelqu'un comme Keith ? Avec moi ? Ça me semble absurde à présent.

Je fourre mon chiffon dans la poche kangourou de mon tablier.

— Will. Je ne suis pas une fille correcte. Tu devrais trouver quelqu'un d'autre.

— Depuis plus de quatre ans qu'on se connaît, je ne t'ai jamais vue aux bras d'un homme. Personne ne t'a touchée dans ce quartier.

Je baisse les yeux sentant mon pouls s'accélérer.

— Tu ne m'as pas comprise.

— Si. C'est dommage pour moi.

Je ne veux pas lire de tristesse dans les yeux d'un ami que je chéris. Fergie lui a demandé de veiller sur moi. Ce qu'il a exécuté avec brio. Pour cela, je lui serai à jamais reconnaissante.

— Cassiopée. Je prends soin des gens que j'aime.

Un long silence s'ensuit où j'ai du mal à trouver des paroles adéquates ou seulement un simple et inadapté :

— Merci...

Sa déclaration me touche énormément, mais elle m'opprime aussi. Je ne peux me résoudre à vivre sous l'influence de qui que ce soit. Je vois trop bien comment cela peut finir : mal. Alors qu'il s'est montré si franc, je ne peux le laisser espérer.

— Excuse-moi, Will. J'imagine que ce n'est pas ce que tu voulais entendre en retour.

Il secoue la tête et je comprends qu'il est déçu et peiné. Je sais pertinemment que cette discussion restera ouverte tant que je ne lui opposerai pas de raison valable à mon refus. Je défais mon tablier.

— Will ? l'interpellé-je.

— Oui ?

Je dois prendre un ton froid, déterminé. Chose que je sais faire dans ce genre de circonstances.

— Jamais rien ne se passera entre nous. Je ne suis pas faite pour les relations sentimentales... Ni avec toi ni avec personne. Je suis quelqu'un de malade.

Will garde les yeux ronds comme des billes.

— Malade ?

Un air bouleversé jailli sur ses traits. Horrifiée, je le détrompe rapidement.

— Non. Je veux dire. C'est dans ma tête. Je n'arrive pas à m'attacher assez fort pour vivre une histoire. J'ai un blocage, et ce n'est pas près de changer.

Il se gratte le crâne.

— Rien d'insurmontable, dans ce cas !

Savoir tirer sur le pansement au bon moment...

— Je n’ai aucun sentiment amoureux pour toi. Absolument aucun.

Je crois que le message est passé. Ce serait au-dessus de mes forces de m’expliquer une nouvelle fois alors j’espère de tout cœur avoir été claire. Je détesterais devoir entretenir des malentendus avec lui. Il fronce les sourcils. Je serre le tissu entre mes doigts avant de le déposer sous la caisse.

— Ne m’en veux pas.

Il soupire.

— Je ne pourrais jamais t’en vouloir.

Cependant, Will quitte la salle pour se terrer dans la cuisine. Ce n’est que de courte durée. Il n’est pas rancunier même si cette fois-ci, je le sens touché.

Sur le chemin du retour, je fais quelques courses dans la supérette du coin. La conversation avec Will m’a remuée. Peut-être suis-je vraiment malade, car quelle personne normale serait aussi vide de sentiments ?

Je traverse la rue pour rejoindre mon immeuble. Je ne m’éloigne jamais de mon quartier, toujours angoissée à l’idée de subir un contrôle de police.

Une fois à la maison, je cuisine du poulet aux épinards pour éviter que d’autres pensées négatives me tourmentent. Laurine, attirée par l’odeur de soja, rapplique et s’installe à ma table. Nous vivons sur le même palier depuis quatre ans. Elle, dans l’appartement en face du mien.

— Alors ?

— Non.

— Ah.

Nous nous comprenons...

— J’étais quasi sûre qu’il reviendrait.

Moi aussi, au fond... Je remue la crème fraîche et fixe les bulles qui éclatent à la surface. Laurine ouvre un de mes placards et récupère du beurre de cacahuète. Elle allume la petite télé au-dessus du frigo et regarde une émission populaire en se servant de son doigt comme cuillère. Elle me fait penser à un garçon qui revient de l’école et attend la soupe de sa maman.

Un sourire de gratitude étire ses lèvres lorsque je pose une assiette devant son nez. Je remercie Laurine d’être près de moi aujourd’hui. D’avoir fait ce long voyage sans promesse d’aisance et de fortune. Son passeport à elle aussi a expiré depuis belle lurette. Nous vivons toutes deux en marge de la société américaine. Aussi, étant en situation irrégulière et n’ayant pas accès aux soins, nous ne pouvons nous permettre d’être malade. Alors je mets un point d’honneur à ce

qu'elle soit bien nourrie même si elle se débrouille très bien toute seule... À sa manière...

Si je suis brisée, elle l'est aussi et tout autant par la vie. Alors que j'utilise mon corps comme barrière entre moi et les autres. Laurine, elle, l'utilise sans sentiment. Elle n'a pas de métier fixe et préfère sortir avec des hommes aux portefeuilles garnis. Son mantra : « Quitte à paraître vénale, autant rouler en Ferrari ! ». Parfois, ils sont aussi vieux que riches, hautains que méprisants. Mais elle s'en fout. C'est un travail lucratif qui, selon elle, ne nécessite ni papiers ni cœur.

Mes yeux se posent sur le téléphone à côté de la plaque de cuisson. Il ne sonne pratiquement jamais et pour cause, seuls l'association, Fergie et Laurine ont mon numéro.

Je le récupère de ma main droite et ouvre l'application Instagram. Je l'ai téléchargée hier soir sur un coup de folie. Mais je n'ai toujours pas eu le cran d'aller plus loin que l'accueil. Est-ce une sorte de frustration qui me pousse à taper le nom de Keith Maclee dans la barre de recherche ? Je ne sais pas, mais je suis soudain nerveuse comme si j'enfreignais une loi suprême. Je tombe sur un compte fan. En image, des extraits et annonces de ses trois films dont un remercié par un oscar en février dernier et qui a d'ailleurs fait grimper sa carrière au rang de talent le plus prometteur. Et puis, il y a des photos de lui. Pas beaucoup... mais...

— Cette émission m'éclate ! Regarde, c'est trop marrant.

Je sursaute, et Laurine m'analyse avec de petits yeux suspicieux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien !

Je cache mon portable près de ma cuisse entre mes doigts crispés. Oh non... Laurine se lève. À l'aveugle, mon pouce appuie partout pour verrouiller mon téléphone et avec un peu de chance fermer l'application.

— Cassiopée Desjardins ! Vous n'avez pas l'esprit tranquille.

— Si !

On se bat pendant trois minutes avant qu'elle ne réussisse à s'emparer de mon smartphone. Je lui cours après, mais elle s'enferme dans les toilettes.

— Laurine ! Merde !

— Plus de jurons ! C'est une de tes résolutions !

Laurine et moi, nous attachons à en respecter une chaque nouvelle année



comme une promesse pour devenir meilleures.

— Tu me saoules !

— Voyons voir... Et bien ?! Instagram... Tiens, tiens, on ne se refuse plus rien.

— Laurine !

— Nom d'une pipe !

Merde...

— C'est qui ce mec ?

— Personne...

— Ne me dis pas que c'est...

— Ouvre et donne, je vais l'effacer.

— Quoi ?!

— Rhooo ! trépigné-je. L'appli !

Laurine est tout à coup silencieuse. Je sais pertinemment ce qu'elle fait. Elle fouine sans se gêner. Beaucoup trop de secondes passent avant qu'enfin, elle sorte du cabinet.

Sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, elle me chope sous le bras et m'entraîne dans le petit salon.

— Hé ! Doucement !

— Assieds-toi !

Elle désigne le sofa et a l'air furax. Je croise les bras sur ma poitrine.

— Pas question, tes bêtises vont finir par brûler mon dîner ?!

J'essaie de me défiler, mais elle me ramène en arrière.

— Cassiopée !

— Hurle pas !

— Installe-toi si tu veux que je baisse d'un ton ! s'écrie-t-elle.

Je m'exécute à contrecœur. Le balai de notre voisine tape contre le plancher. Notre quadragénaire du dessous a encore réglé le volume de son appareil auditif au maximum.

— T'as qu'à pas habiter en HLM, vieille bique ! envoie Laurine, au comble de l'énervement.

— Mais ! Tu me fais peur...

Mon amie se masse le front.

— Attends, j'ai besoin de réfléchir... J'adore ce que tu es devenue, hein, plus douce et raisonnée, bla-bla-bla... mais trop mystérieuse ! Dis-moi ! Ce mec-là, enfin si on considère cette bombe comme un homme et non pas un dieu. C'est LE Keith.

Elle me présente l'écran. Je préfère tourner la tête. J'ai été folle si j'ai cru un instant pouvoir à nouveau me confronter à son visage.

— Où est passé ton courage ? s'indigne-t-elle, étonnée.

Je relève les yeux et, vaillante, les braque sur l'image. Je serre les poings sur mes cuisses.

— Tu es contente ?

Elle hausse les sourcils et m'examine avant que je ne détourne le regard.

— Eh ben... Je ne te cache pas ma surprise. Tes goûts ont un peu dévié...

Je suis perdue.

— Il a un sourire tendre, poursuit-elle. Je comprends beaucoup de choses. Pourquoi tu as changé...

Changé ? Pourtant, je suis toujours autant abîmée qu'en arrivant à New York, et rien ne semble avoir altéré cette impression. Pas même Keith ou notre nuit ensemble, bien au contraire.

J'observe mon amie qui me sourit avec sincérité.

— Tu n'es pas froide, Cassiopée...

Si, depuis que je suis sortie de sa chambre sous la neige, c'est comme si l'hiver ne m'avait jamais quittée.

— Tu l'attends.

Mes battements s'éteignent, et c'est le néant. Le trou noir dans mes pensées. Pourquoi dit-elle une chose pareille ? Non, c'est faux. Cette histoire a bousillé ma vie. Laurine divague. Le rouge lui monte aux joues et je vois bien qu'elle est émue aux larmes alors que j'ai l'impression d'avoir loupé un wagon. Envahie par un curieux sentiment, je me laisse aller contre le dossier. L'entendre formuler ce constat si net me paralyse. Je décide de réagir :

— Non ! Et puis, qu'est-ce qui te fait dire tout ça ?!

— Vos comportements ! C'est pourtant clair comme de l'eau de roche, voyons ! Il t'a dans la peau. Sérieux, un homme qui s'en fout aurait baragouiné des banalités, balancé un salut et t'aurait ignoré l'instant d'après.

Ça fait cinq ans, tout est altéré...

Touchée malgré moi par ses paroles, je baisse le menton. Et parce qu'elle se trompe, je me lève et retourne dans la cuisine sans un mot. Je n'ai pas la force de la contredire alors qu'elle croit ce qu'elle veut. Cela n'a aucune importance.

Mon amie me suit. Je récupère la cuillère en bois sur le plan de travail.

— Pourquoi tu ne tentes rien ?

— Je n'étais pas à ma place à cette époque, je ne le serais pas plus aujourd'hui ni demain. Tu ne peux pas comprendre.

— Explique-toi.

— Il n'a rien dit, Laurine... même pas des banalités.

— Il a tout cassé ! C'est bien plus que des mots, fait-elle, enthousiaste.

— Ce n'était qu'une tasse à café, la reprends-je.

— Il faut que tu t'informes sur la psychologie humaine, ma grande. Cet acte voulait dire : j'ai tellement mal de te voir et...

— Arrête avec ça ! Cesse de parler de lui comme un choix possible. Je n'ai plus envie d'y penser. De plus, il était avec Violetta.

Elle était là, elle sera toujours là. L'un ne va pas sans l'autre. C'est comme cela que marchent les pures histoires d'amour. Le regard de mon ami s'attriste.

— Il était avec elle... soufflé-je une seconde fois.

Je répète ces mots et un poignard me transperce de part en part. Je dissimule une grimace sous ma main droite avant de reprendre là où j'avais laissé ma préparation. Cependant, le cœur n'y est plus.

— Et tu lui en veux ? C'est tout de même toi qui t'es sauvée.

Et il ne m'a pas retenue, car il avait conscience des ennuis que notre faux pas aurait pu lui réserver. Je suis une fille à problèmes.

— Non, je ne lui en veux pas ! Je suis partie, car il en aimait une autre. Arrête de faire celle qui ne sait pas comment ça aurait pu finir.

— Il a couché avec toi !

— Et ?

— Tu te cherches des excuses !

— Très bien. Je n'avais pas envie de souffrir, OK ?! Je te l'ai dit cent fois, il en aimait une autre !

Je n'aurais pu supporter un échec de plus.

— Tu as traduit des silences.

— Ils étaient éloquents.

Je ne pouvais pas affronter sa confusion, ses regrets. Encore moins son rejet.

— Oui, mais il était attiré par toi. Il était gentil aussi ? Il va revenir maintenant qu'il sait où tu travailles...

Pas ce Keith... Le Keith d'hier n'aurait pas attendu vingt-quatre heures. Le Keith d'hier serait resté, n'aurait pas fui...

—... au moins pour savoir comment tu vas, ce que tu es devenue, insiste-t-elle.

— Je n'ai pas besoin qu'il revienne ! Il s'est écoulé cinq ans depuis qu'on s'est quittés, il peut bien s'en passer quinze avant la prochaine fois qu'on se retrouvera. Je ne me berce pas d'illusions, ne t'en fais pas non plus. Si je l'ai fui, c'est pour une raison valable, crois-moi.

— Et tu passeras quinze ans à regarder ce qu'il fait à travers Google Image ou une application débile ?

Je lui reprends mon téléphone des mains.

— Non ! C'était une erreur. Donne, je vais l'effacer !

— Tu es déstabilisante, Cassiopée. Tu étais si combative autrefois.

Combative ? En quoi exhumer mes sentiments ferait une différence ? Ce n'est pas comme si l'amour nous avait unis dès les premières secondes. Que l'évidence nous embrassait le front. Qu'il avait eu de l'amour pour moi. Ce fut une tache d'eau sur un tableau de maître. Notre nuit passée un égarement. Et il ne l'a pas voulu. Je ne veux pas qu'il me le rappelle.

— Tu ne l'oublieras pas comme ça, tu sais ? me prévient-elle en pointant du doigt mon smartphone.

— Exact. Je ne l'oublierai pas. Mais ce n'est pas pour tout ce que tu crois. C'était loin d'être aussi idyllique que ce que tu t'imagines. J'ai beaucoup souffert.

Quand j'étais près de lui, mes poumons se bloquaient au point que parfois j'avais du mal à respirer. Quand il me fixait, j'avais la sensation qu'il lisait en moi même les actes dont je n'étais pas fière. Près de lui, tous mes gestes étaient maladroits et mes mots irréfléchis. J'étais dépassée par les siens. J'avais l'impression de ne plus maintenir mes sentiments sous contrôle... et ça me blessait chaque jour un peu plus.

Laurine me fixe, je finis tout bas, le regard perdu :

— Il ne nous laissait aucun avenir, aucun espoir... voilà pourquoi je n'arrivais pas à respirer à ses côtés. Je n'ai pas envie de revivre ça, tu comprends ?

Mon amie me dévisage tristement.

— Je suis désolée. Je ne savais pas que tu ressentais tout ça. En fait, c'est un connard, conclut-elle finalement.

Elle pousse un long soupir puis prend la télécommande sur la table de cuisine, coupe le son de la télévision. Elle allume l'enceinte Bluetooth sur le rebord de la fenêtre, trifouille son portable et bientôt *Dancing Queen* de ABBA résonne dans la pièce.

— Tu es bête...

Elle m'incite à poser ma cuillère en bois.

— Danse avec moi, reine des glaces !

Je ris un peu et joue le jeu.

— Oui, c'est ça que je veux voir. Chante avec moi pour conjurer le sort.

Elle serre son poing devant sa bouche pour simuler un micro et chante en fermant les yeux. Admirative de sa force, je la regarde et reprends les paroles avec elle.

## CHAPITRE 32

### Elle & Lui

Six jours...

Six jours sont passés depuis que j'ai revu Keith. Je n'avais jamais pensé à ce que je ressentirais si je le croisais un jour. J'avais décrété que je ferais comme si c'était impossible. J'avais imaginé deux mondes parallèles, la vie de Keith et la mienne. Je n'ai même jamais envisagé que mes sentiments pour lui auraient grandi. Que chaque instant après l'avoir revu serait pénible. Mais c'est le cas, de façon totalement absurde. À croire que c'est une question de karma, certaines personnes se croisent et renouent, quand d'autres se passeront à côté sans jamais s'arrêter vraiment...

Ce soir, le restaurant est comble et Déborah s'occupe de la salle pendant que je sers les clients au comptoir. Je pense à Keith de plus en plus souvent. À chaque café, chaque tasse que je lave, essuie et dépose sur l'étagère. Et quand je ferme les yeux, je le revois franchir la porte vitrée.

Violetta lui tenait le bras et souriait. Elle était heureuse, les joues rosies de bonheur. Keith lui a indiqué le comptoir, elle a acquiescé avant de courir jusqu'aux toilettes. Il l'a regardé s'éloigner puis il a retiré son bonnet pendant qu'il rejoignait le bar.

« Oui ? » est le seul mot que j'ai pu prononcer.

— Un café, s'il vous plaît.

Sa voix était cassée comme autrefois avec néanmoins un aspect plus rugueux. Il a ôté ses gants et j'ai déguerpi assez tôt avant qu'il ne relève les yeux.

À la machine à espresso, la tasse tremblait entre mes doigts et ma main qui la tenait devenait moite. J'étais dans un état de nerfs monstrueux.

Je ne pouvais le servir. C'était contre ma volonté, mon corps tout entier m'en empêchait. Un autre client m'a hélée. Bientôt, j'attirai les regards. J'étais certaine que le sien me forait le dos. Mes épaules se secouaient sous l'appréhension et la peur de lui faire face. Ma colonne vertébrale était rigide et mon estomac se serrait à chaque seconde. Au bord du malaise, mon souffle était

retenu au fond de ma gorge sèche.

— Mademoiselle ? Tout va bien ?

Non... Je me suis sauvée dans la cuisine son café en main. Le battant a claqué avant que je ne reprenne mes esprits. Il me fallait trouver une idée et vite. Je ne pouvais décemment pas y retourner. J'étais trop mal. J'étais trop triste. Pour tout un tas de raisons qui m'échappaient encore.

— Ça va, poupée ?

Will ! Will pouvait me remplacer !

— Désolé. Pas tout de suite. Un truc sur le feu, a-t-il répondu en riant.

Il m'a octroyé un clin d'œil complice. Je lui ai lancé une supplique désespérée :

— S'il te plaît...

Il s'est redressé et m'a examinée plus sérieusement :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as vu un fantôme ?

C'était cela exactement. Un fantôme. Cependant, j'ai secoué la tête à la négative.

— J'ai besoin de m'en griller une.

— Tu t'es remise à fumer ?

— Will... m'impatienté-je.

— OK. OK. Je suis à toi dans dix minutes. Tiens, le double pour la 8 au bar.

Il me plaça l'assiette dans les mains puis retourna à ses fourneaux. Je relâchai un souffle, désespérée. Alors c'était joué d'avance, notre rencontre inévitable. Je devais revêtir un masque impavide ou faire comme si je ne l'avais pas reconnu. C'est ça. Et peut-être partirait-il comme si de rien n'était.

Avec tout le courage du monde, je revins dans la salle, la mine pitoyable, l'estomac au bord des lèvres, mon plateau chargé.

Keith avait les yeux baissés sur sa montre. Il était toujours aussi séduisant, attractif. Mais il avait changé... Ce n'était pas dû à la légère barbe sur ses joues. Quelque chose avait évolué en lui.

La mort dans l'âme, je m'approchais, mes genoux tremblants. Sur le chemin, j'ai déposé le plat pour la 7 ou la 8, je ne sais plus, puis le service à café devant Keith. Des fourmis ont dévalé mes bras jusqu'au bout de mes doigts.

— Ça fera deux dollars, monsieur.

C'est à ce moment-là qu'il a relevé les yeux. Deux déserts enflammés...

—... et un burger fish, s'il vous plaît.

Reprenant mes esprits, je reviens au présent et note la commande d'une joyeuse bande d'étudiants, fidèles au restaurant depuis plus de deux ans.

— Ce sera tout ?

— Euh... Oui, me répond l'un d'eux.

La fille à sa gauche lui envoie un coup de coude.

— Demande-lui, Joshua, lui chuchote-t-elle.

— Ah. Eh bien, oui... Enfin, non, ce ne sera pas tout. Un rendez-vous, avec vous.

J'essaie d'assimiler sa requête et l'observe. Je suis trop rationnelle pour la prendre au sérieux, d'autant plus que je ne fais plus rien pour attirer l'attention. Quand je travaille, j'attache mes cheveux en queue-de-cheval et par-dessus, je place un bandeau simple aux couleurs de la maison, bleu à rayures rouge.

Le fameux Joshua me fixe, déterminé, il ne démerite pas d'audace. Cependant, son visage devient blême face au mien qui reste de marbre. Ce n'est pas le premier qui rencontre un mur. Le mur de mon désintéret total.

— Tu es sûre de vouloir qu'on te laisse ici, Violetta ? demande une voix à l'accent bolchevique devant l'entrée.

Sur tout l'état de New York, je jure qu'il existe qu'une seule Violetta.

Mes yeux dévient et devant la porte principale, j'aperçois plusieurs silhouettes longilignes dont une seule m'est familière. Nos regards se croisent.

Violetta Scott Anderson.

Elle est là, un bonnet rose poudré sur la tête, un manteau en laine assorti, en compagnie de trois autres nanas.

Je dois rêver... C'est ça ?

Elle retire son écharpe angora, avance d'une démarche déséquilibrée et prend place sur un des sièges libres devant moi.

— Bon, on te laisse...

— Oui, allez-y. Merci de m'avoir accompagnée, les filles.

Ses amies l'abandonnent et elles disparaissent rapidement dans un taxi qui les attend juste devant.



Moi, mise à part, Violetta est à présent la seule personne de type caucasien dans le restaurant. Quand la nuit tombe, aucun touriste ne traîne ici ni dans la rue. Tous ceux qui viennent prendre leur repas le soir sont des habitants du quartier voisin.

Violetta se perche sur les pointes des pieds et avance son buste au-dessus du bar.

— Cas-sio-pée...

À ses paupières lourdes, rougeoyantes et son haleine âcre de litchi, je devine qu'elle est saoule.

— C'est tout ce que tu voulais ? me renseigné-je auprès de Joshua qui contemple Violetta depuis qu'elle s'est installée à sa gauche.

Le vent tourne. Les tournesols aussi... vers le soleil.

— Cassiopée, il faut... qu'on parle.

Mes yeux font un grand arc de cercle en l'air avant de les poser sur mon ex-camarade.

— Personne ne m'appelle comme ça.

— Cass ? rit-elle, les pupilles dilatées.

Je soupire. Cinq années qu'on s'est perdues de vue et la voilà en train de faire comme si cette conversation était la plus anodine du monde. Elle ne m'a pas sauté dans les bras l'autre jour. Au contraire, elle s'est fait une joie de suivre Keith sans m'adresser un mot.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'aimerais te parler de Keith...

— Arrête !

C'est comme si elle m'avait frappée en plein ventre. Elle aurait pu saisir sa chance et déguerpir avec ses copines. Jusque-là, j'avais réussi à vaincre cette colère qui brûlait au fond de moi avant que ce prénom ne sorte d'entre ses lèvres. Je l'ai rayé de ma vie pour me protéger et ne plus être obligée de l'entendre me parler de lui et je ne m'excuserais jamais d'avoir fait ce choix.

Sur la défensive, je rétorque :

— Je travaille.

— Alors je vais patienter, fait-elle comme s'il s'agissait d'attendre un tour d'auto-tamponneuse.

— Non, tu ne vas pas patienter. Je t'appelle un taxi.

Ses traits se durcissent soudain, ses lèvres forment une moue atrabilaire.

— Tu dois m’écouter ! Tu... Tu me dois bien ça !

— Moi !? Je te dois quoi au juste ?

Le haut de son petit nez mutin se fronçe.

— Je sais ce qui s’est passé entre vous, le soir du bal !

Mon estomac se tord. Je surprends plusieurs regards de clients qui nous observent. Ses yeux violets d’ange ne me lâchent pas d’un iota. Ils examinent en profondeur la noirceur de mon âme, lapidant toutes mes dernières bonnes actions.

— Il ne s’est rien passé, arrivé-je à lui dire droit dans les yeux.

— J’aurais aimé que ce soit vrai.

À l’aide d’un semblant de fierté, elle relève le menton, mais il tremble. Des larmes s’amoncellent dans ses yeux revanchards. Elle les essuie avec le dos de sa main.

— Je t’attends, décide-t-elle toute seule.

Personne n’échappe à Violetta... me rappelé-je tristement.

Elle se lève en manquant de faire tomber le petit porte-serviette du bar avec son coude. Elle zigzague jusqu’à une des tables de Déborah, qui s’occupe d’elle sans se douter que je rêverais qu’elle l’ignore autant que moi.

Pendant la soirée, Violetta ne cesse de réclamer des bières, et je me demande si elle ne cherche pas le coma éthylique. Bientôt, une canette en main, son front se cale sur ses bras et Violetta reste dans cette position jusqu’à la fin de mon service.

Déborah dépose son tablier sur le comptoir puis la désigne.

— Elle refuse de partir. Elle t’attend. Tu veux que je la mette dehors ?

Je soupire en terminant d’essuyer une assiette.

— Laisse, je m’en occupe.

— OK, à demain.

Deb me sourit et sort du restaurant. Le ménage derrière le bar est fait et je n’ai aucune envie de m’éterniser non plus. Je contourne le comptoir.

— On ferme, dis-je une fois près de Violetta.

J’entends des tocs provenant du hublot des portes de la cuisine. Je fais un signe à Will pour signaler que tout va bien. Il m’indique qu’ils sortent tous par-

derrière.

Mon index pique l'épaule de Violetta.

— Oh, tu m'entends ? Je vais devoir te foutre dehors.

— Je m'en fiche, mâchouille-t-elle le visage toujours enfoncé dans ses bras croisés.

— Je t'appelle un taxi, décrété-je.

Violetta lève enfin le nez et me considère d'un regard dur.

— Il m'a tout dit.

Je ne suis pas prête à me remémorer cette soirée pourtant la nuit s'impose à moi comme un vague et à la fois entêtant souvenir. Sa façon de faire, de me caresser la peau, son torse nu contre la poitrine... Je secoue la tête. Nous étions deux idiots complètement perdus.

Il lui a tout raconté... Je ne suis que très peu surprise finalement. Keith est une des rares personnes à encore posséder une franchise à toute épreuve. Il le lui a avoué, et ensuite ? De l'eau a bien coulé sous les ponts, non ?

— OK... Maintenant tu oublies et tu rentres chez toi.

— Tu crois qu'on peut oublier ça ? tonne-t-elle d'une voix sèche.

Elle essaie de faire bonne figure. Tente de se lever, mais retombe sur la banquette le dos de la main devant la bouche.

— J'ai la tête qui tourne. Je vais vomir.

Je fonce chercher une bassine et quand je reviens vers elle, je la lui tends. Je guette l'extérieur. Déjà, la rue est animée non pas par des artistes, mais par un genre qui brûle des voitures. Je n'ai jamais eu de problème. On me connaît. En revanche, Violetta ne passe pas inaperçue.

— Il faut que tu me ramènes. J'habite trop loin, marmonne-t-elle à deux doigts de gerber.

— Appelle tes parents.

Je n'en reviens pas de dire cela à une nana de vingt-six ans. Mais son comportement est loin d'être mature.

— Ils sont au Pérou, et Keith...

— Arrête de prononcer son prénom !

La colère m'engloutit. Mon pouls s'est emballé d'un coup, j'essaie tant bien que mal de me ressaisir. Violetta me fixe.

— D'accord, murmure-t-elle, aussi conciliante qu'une girouette face au vent.

— Ton adresse, s'il te plaît.

Elle baragouine des mots sans queue ni tête. Je crois comprendre un merci puis elle me dicte enfin ce qui ressemble au nom d'une rue.

Je pivote, gagne le comptoir et mon téléphone portable sous la caisse. Je compose le numéro d'une agence de taxi et commande une voiture.

— Cassiopée... Pourquoi ?

Sa voix est toujours aussi fine, douce et pure, elle me donne la chair de poule. Mes épaules se voûtent. Je fais demi-tour pour lui faire face. Elle est debout et se retient à la table pour ne pas vaciller. Son regard implorant me touche malgré tout.

— Ce fut un impair, balancé-je, morose.

Comme si elle ne comprenait pas le sens de mes paroles, elle répète :

— Un... impair ?

— C'est ça.

— Tu as tout gâché... pour un simple impair. Pourquoi tu as fait ça ? On était amies.

Merde ! Me voilà, une fois de plus dans le rôle épouvantable de la garce. Je ne voulais pas être amie avec elle ni avec Keith ! Je voulais qu'on me laisse tranquille. Je n'avais aucune envie de ressentir ce manque, ce désespoir pour un garçon... pour cet homme aujourd'hui.

— Non.

— Qu... Quoi ?

— Nous n'étions pas amies.

Elle lâche une grimace. Ma franchise la blesse. Je la sens prête à éclater en sanglots. Elle ajoute d'une voix chevrotante :

— Tu parles comme si cela n'avait aucune d'importance.

— Parce que cela n'en a pas ! Ça fait cinq ans ! Regarde autour de toi ? Tu crois vraiment que j'occupe mes journées à penser à cette époque ?! Le soir, je donne des cours de danse à des gosses qui cherchent à s'en sortir. Mon quotidien est loin de ta vie de rêve.

Sa tristesse est aussitôt gommée par la colère.

— Tu peux jouer les misérables avec qui tu veux, mais l'endroit où tu travailles ou ce que tu es devenue n'a rien à voir avec le mal que tu m'as fait

cette nuit-là !

Je tape du poing sur la table pour qu'elle se taise enfin. Elle sursaute et la frayeur se lit sur ses traits. Et sans crier gare, elle se courbe en deux et se met à vomir. Une grande partie s'étale sur le sol, le reste dans la bassine qu'elle a le réflexe de saisir. Assise de nouveau sur la banquette, elle régurgite plusieurs fois, éliminant toutes les bières que j'ai prises à mon compte.

Par fierté... par culpabilité...

Sans un mot, je vais chercher un seau et une serpillière et nettoie les dégâts. Je fais plusieurs allers-retours puis lui sers un verre d'eau.

Je suis furieuse, mais elle a raison... Dans ses yeux, je demeure quelqu'un que je n'aime pas. Cette Cassiopée-là, envieuse, en colère contre le monde entier, au cœur aussi sec que ses larmes. Et je lui en veux, leur en veux à tous les deux, car ils ont ressurgi comme des fleurs dans ma vie pourrie. Elle boit par petites gorgées et je me demande si je ne vais pas y passer la nuit.

— Pardon, Cassiopée. Je ne voulais pas t'insulter.

Sincère et courageuse, elle résiste à mon regard glacial. Je soupire.

— Tu ne m'as pas insultée, c'est la vérité.

Je lui tends une serviette propre et humide. Elle tamponne avec grâce et distinction ses lèvres. Je récupère la bassine pour aller la vider dans les toilettes. Quand je reviens sur mes pas, Violetta est toujours assise et livide.

— Le taxi va arriver. Tu peux l'attendre devant la porte. Ne sors pas avant de le voir dans la rue.

Je retourne derrière le bar et rince le seau dans l'évier. Je le laisse sécher à l'envers. Il est temps que cette journée se termine.

— Tu ne me diras jamais pourquoi ?

Ce n'est pas vrai... Je sens mes nerfs lâcher. Je viens à peine de nettoyer ses déjections, peut-elle être indulgente et me laisser respirer ! Je lui en serai reconnaissante à vie.

— Aujourd'hui, vous sortez ensemble, n'est-ce pas ?!

— Oui, mais...

Mon cœur hurle à l'agonie.

— Alors passe à autre chose ! Lui-même a dû te dire que ce n'était qu'une erreur.

Elle me dévisage à travers les deux lagons humides que représentent ses yeux.

— Non. Il me l’a dit, c’est tout.

Et je m’en fous... Merde ! Je perds patience.

— Pourquoi tu es là ?!

— Je ne sais pas... Malgré tout, tu as compté pour nous. Pour moi. J’aimerais comprendre ?

— Comprendre quoi ?!

— Comment vous en êtes arrivés à coucher ensemble.

Je respire vite. Si Violetta ne parvient pas à oublier le passé, ce n’est pas mon cas. J’ai tiré un trait dessus, ou du moins je réussis à vivre avec. Je m’oblige à reprendre mon calme, mais la morosité m’habite.

— Tu poses la question à la mauvaise personne.

— Détrompe-toi. J’ai eu sa réponse. J’attends à présent la tienne.

— C’est arrivé comme ça.

— Tu l’aimais ?

— Quoi ?!

J’ai très bien entendu.

— Est-ce que tu l’aimais ?

— Oui !

Violetta écarquille les yeux. Ça me blesse de le lui avouer. À elle. Elle qui est avec lui. Qui vit cette chose extraordinaire qu’est l’amour avec un garçon exceptionnel.

— Donc tu as voulu me faire du mal. Ou quoi d’autre... me punir ?!

De grosses larmes dévalent ses joues. Ça me fait mal au cœur, mais je ne peux travestir la vérité.

— Non, pas du tout. Écoute, j’avais déjà oublié cette histoire et, à l’évidence, tu as trop bu.

— Je... Je mérite des explications... murmure-t-elle, déchirée.

Je le suis aussi, mais moi, c’est en plusieurs morceaux. Keith l’aime follement et ils sortent ensemble. Que veut-elle de plus ?

— Je ne te les donnerai pas, car il n’y en a simplement pas de valables.

C’est vrai. Encore aujourd’hui, je n’explique pas ce qu’il s’est passé.

Un gémissement piteux lui échappe. Sa main se plaque sur sa bouche et, ravagée par le chagrin, elle se met à pleurer à gros sanglots. Je ne comprends pas

sa réaction démesurée. Elle a obtenu ce qu'elle a toujours voulu. Non ?

Heureusement, le taxi klaxonne dans la rue.

— Violetta...

Elle hoquette et essaie d'endiguer ses larmes.

— Je ne me sens pas bien, gémit-elle. Vraiment pas bien. Tu peux m'aider ?

Elle tend le bras vers moi. J'ai la poisse d'un innocent condamné à mort... Mobilisant le peu d'empathie dont je dispose, je soulève Violetta et la soutiens, ouvre la porte de la vitrine, traverse le trottoir jusqu'à la voiture avant de l'installer sur la banquette arrière.

Je claque le battant et j'ai la sensation qu'un cauchemar s'achève.

Je donne l'adresse au chauffeur à travers la fenêtre passager. Il m'indique en pointant du pouce Violetta, qui sanglote toujours, qu'il n'est pas infirmier et qu'il ne prendra la course que si je monte avec eux.

— Elle est consciente de ce qu'elle dit. Je suppose qu'elle l'est aussi pour ce qu'elle fait, essayé-je de me dédouaner.

— Vous rigolez ? Elle pue l'alcool et le vomi. Et je crois bien que votre amie s'est endormie.

Ce n'est pas mon amie ! m'écrié-je intérieurement. Je jette un coup d'œil à l'arrière. Effectivement, Violetta a la joue aplatie contre la vitre, bouche ouverte, paupières closes.

Où est la chaise électrique ? Je signe !

— Je reviens, fais-je en soufflant.

Résignée, je rebrousse chemin, récupère mon sac et ferme le restaurant. J'actionne les volets roulants avec ma clé puis retourne vers le véhicule et m'y installe à mon tour. À peine la portière rabattue, le taxi démarre. Je reste le dos droit et raide, poings serrés sur les cuisses. Pourvu qu'on arrive vite.

Violetta a le visage tourné vers l'extérieur, la tempe toujours collée contre la vitre, mais je remarque que ses yeux sont ouverts. Je me demande si je ne suis pas tombée dans un traquenard signé Violetta. Ses larmes ont cessé de couler quand elle murmure :

— Nous étions amies et tu m'as trahie. Je t'ai ouvert les portes de ma maison, celles de mon cœur aussi. Tu l'as piétiné.

Parfois, Violetta me paraît moins superficielle. Son physique lui procure beaucoup de charme et il ne manque rien pour qu'on y succombe sans la

connaître, mais c'est dans ces moments de lucidité et fragilité qu'elle est, selon moi, plus belle. Plus belle que je ne le serai jamais.

— Une amitié que j'ai payée de mon cœur, réponds-je avec franchise.

Elle tourne les yeux vers moi et me détaille sans aucune animosité.

— J'aurais dû prévoir que tu tomberais amoureuse de lui...

Tout mon corps est saisi d'un tremblement. Sa tête bascule de nouveau contre la vitre et elle ne dit plus rien. Le plus terrible chez Violetta, c'est son absence de malveillance et de méchanceté. Ce serait cent fois plus simple si je pouvais la haïr.

Cinq minutes plus tard, je suis certaine qu'elle a à nouveau sombré dans le sommeil. Bientôt, son crâne tangué dans tous les sens, subissant les aléas du trajet. Je l'attire vers moi et laisse reposer sa tempe sur mes cuisses. Je croise les bras au-dessus d'elle sans la toucher. Je fixe à mon tour les rues et observe le changement de paysages qui devient sain, moins sale, plus éclairé par de nombreux lampadaires. Peu de personnes traînent dehors hormis un petit sexagénaire qui promène son chien.

La voiture s'arrête enfin au cœur d'un quartier chic dont la façade des immeubles à l'architecture sophistiquée en granit rouge reflète immédiatement la richesse historique du bâtiment.

Je paie le taxi et réveille Violetta. Elle se redresse et constate que nous sommes arrivées. Elle a récupéré quelques couleurs et un peu ses esprits. Violetta me sourit comme si j'étais un cadeau du ciel et comme si sa crise de larmes et de détresse n'avait jamais existé.

Elle me prend la main.

— Viens, j'ai envie de te montrer quelque chose.

Elle tire sur mon bras pour m'extirper du taxi avec elle, mais je résiste.

— Non. J'arrête pour ce soir.

— J'ai quelque chose à te donner. Promis, tu pourras partir ensuite et tu ne me reverras plus si c'est ce que tu veux.

Elle sourit encore. Cette poupée pourrait charmer mille serpents. Elle étouffe mes réticences.

Mais pas ma jalousie.

Nous sortons du véhicule et traversons le trottoir pour entrer dans le bâtiment. Elle appelle l'ascenseur du hall. L'ancêtre mécanique nous mène au cinquième étage. Les grilles métalliques s'ouvrent directement sur une galerie desservant



plusieurs appartements. Elle a l'air plus excitée qu'une puce. Violetta n'a pas encore bien déçuvé voilà pourquoi elle manque de se prendre les pieds dans le paillason et qu'un sourire innocent bloque ses joues vers le haut.

— L'alcool m'a toujours rendue maladroite, rit-elle doucement. Tu te souviens ?

J'avale une boule amère. Mon silence veut dire plus qu'un putain : « Je ne veux pas me souvenir », non ?!

Elle me dévisage et perd son sourire. Elle paraît si fragile à présent... cependant, depuis que je suis sortie du taxi, je me questionne en permanence sur qui l'est vraiment de nous deux. Moi qui n'ai jamais assez de volonté pour rire ou elle, qui n'a pas peur de pleurer. J'en suis encore là, à l'envier après cinq longues années.

— Merci d'avoir accepté de monter, dit-elle d'un ton solennel au moment où elle déverrouille et ouvre la porte.

Instantanément, je me fige. J'ai la nausée qui m'assaille la trachée. Cet appartement porte son odeur. Pas celle de Violetta... celle de Keith.

— Tu m'as amenée chez vous ? Putain, tu m'as vraiment emmené chez vous !

— Chez Keith, en réalité.

Je suis atterrée, mon cœur valdingue. Je tombe de haut. L'expérience ne m'a-t-elle rien appris ?! Se méfier de Violetta, voilà ce que je devrais m'enfoncer dans le crâne !

— Tu n'es pas croyable, balancé-je dégoûtée en opérant un demi-tour.

Elle me retient par le bras.

— Tu ne veux pas le voir, n'est-ce pas ?!

Oui ! Non... je secoue la tête. Elle sourit.

— T'inquiète. Il n'est pas là... Il travaille et ne rentre pas avant plusieurs jours.

— Et donc ?

— Tu n'es pas montée jusqu'ici par amitié. Donc, au fond, tu es curieuse. Curieuse de savoir ce qu'il est devenu, le chemin qu'il a parcouru. Tu espérais que je t'en dirais plus.

Je ne sais plus ce que je voulais vraiment. Tout ce dont je suis certaine, c'est qu'elle arrive clairement à me manipuler.

— J'ai emménagé chez lui, il y a tout juste six mois, ajoute-t-elle.

Ça tape dans ma poitrine et mon pouls bat trop vite. M'apprendre qu'ils vivent ensemble depuis six mois ne m'apporte aucun réconfort.

— Ce n'est pas très grand, mais on s'y sent bien, n'est-ce pas ?

Pas très grand... nous n'avons pas la même conception des mesures. D'environ cinquante mètres carrés, la pièce principale offre une vue imprenable sur les toits du quartier historique de New York. Le gris anthracite domine les murs. Le salon est dénué de couleur vive, seuls les meubles en bois sont mis en valeur comme accessoire de décoration. Un immense canapé mange l'espace et dénote du style, mais n'enlève rien au charme de l'appartement particulièrement masculin. L'espace donne sur une belle cuisine ouverte.

J'admire absolument tout. Du vieux transistor en bronze de noyer en passant par, à l'entrée, la grande affiche en noir et blanc de Violetta faisant une arabesque comme celles dans sa salle de répétition chez ses parents. Magnifique... Et je ne m'arrête pas à ce que je vois. J'imagine son amant lui faire ses déclarations près des fenêtres, l'enlacer devant l'îlot. Danser avec elle et lui chuchoter dans l'oreille des mots doux. J'ai l'impression d'être la triste groupie de leur romance...

— Il a tenu à tout faire lui-même. Il finissait de poncer le plancher quand je me suis installée.

Perdue, je l'écoute à peine. Je fixe le sol auburn à présent.

— C'est du bois d'érable. Aussi, la plupart des meubles sont de la récup. Keith bricole beaucoup.

Violetta retire son manteau, l'accroche dans le vestibule et part s'asseoir sur le tapis du salon à huit mètres d'où je suis. Finalement, elle s'y allonge et ramène le dos de ses mains au-dessus de son front.

— Oh... J'ai mal à la tête, se plaint-elle doucement.

Je ne veux plus l'écouter, mais par je ne sais quel mystère, je reste plantée là à la regarder. Elle étire le bras qui cogne contre la table basse.

— C'est lui qui a fait ça aussi. C'est une vieille porte récupérée sur un champ en ruine. Il a tenu à la restaurer. Il a passé énormément de temps dessus alors qu'on aurait pu simplement acheter une table.

Elle rit tout bas puis le silence revient insidieusement. Je cligne des paupières. J'ai besoin de me ressaisir. Je déclare brûle-pourpoint :

— Je ne comprends pas ce que je fais là.

Je pivote, décidée à quitter les lieux.

— Attends !

Violetta a crié si fort que j'ai sursauté en faisant demi-tour. Elle s'est redressée sur un coude, et me fixe, le visage déformé par la peine.

— Si je te parle de lui, c'est pour une raison.

— Et tu comptes cracher le morceau ?

La situation devient trop biscornue et absurde pour moi. Mais étrangement, je n'arrive même pas être en colère. Elle contemple mes chaussures, le regard s'abîmant sur mes semelles. D'une voix sourde, elle reprend la parole :

— Sa réaction en te reconnaissant ne m'a pas échappée, tu sais. Je ne suis pas stupide.

Oui, Keith s'est comporté comme un homme blessé. Je ne suis pas aveugle non plus. Mais pourquoi ? Qu'a-t-il ressenti ? Depuis qu'on s'est revus, c'est la première fois que j'y réfléchis vraiment. Je comprends que je m'é gare en vain quand mes yeux rejoignent le violet exceptionnel de ceux de Violetta. Tout cela commence à m'épuiser émotionnellement.

— Je veux rentrer chez moi.

— Tu peux partir ou rester pour écouter ce que j'ai à te dire. N'as-tu jamais souhaité savoir ce qu'il a fait toutes ses années ? Je ne te parle pas de sa carrière professionnelle.

Je secoue la tête pas sûre de ma réponse.

— N'as-tu jamais eu envie de revenir en arrière ?

Ses yeux brillent et j'ai la sensation qu'elle a l'intention de me proposer un marché.

— Approche, s'il te plaît. Ne reste pas en retrait. J'ai l'impression de te faire peur.

Elle est gentille, mais elle ne m'a pas forcément invitée à rentrer et à faire « comme chez moi ». Ces premières minutes m'ont plutôt fait l'effet qu'elle souhaitait que je prenne conscience de ce qu'elle et Keith ont construit. Pourquoi lui montrerais-je que ça m'atteint ?

— As-tu du scotch ?

— Euh, j'ai du whisky, c'est pareil.

Je n'en reviens pas de quémander un verre. Mais toute personne normale offre de quoi se désaltérer à son invité. Invitée ? Non... Je ne sais même pas de quelle façon elle me considère. Je revis son approche d'il y a cinq ans, quand nous

étions en compétition et qu'elle m'avait invitée chez elle.

« *L'ennemi est un très bon professeur...* »

Alors que pour elle, je suis peut-être une concurrente.

« *Plus notre ennemi est fragile, tendre, pur et innocent, plus il est redoutable...* »

Pour moi, c'est un démon.

Au lieu de se lever, elle rampe et tend le bras vers un placard. Elle l'ouvre, récupère un pichet puis me sert du liquide brun dans un verre en cristal.

Je m'installe à ses côtés, à même le sol tout comme elle. Je dois absolument comprendre ce qu'elle souhaite me proposer.

— Tu sais. Il a beaucoup de regrets te concernant.

Je bois une grande lampée d'alcool dans l'idée de m'aider à supporter ce qui va suivre.

— Des regrets ? répété-je après avoir englouti mon verre.

— Ton départ précipité, toutes ces circonstances... Ta fuite a été un peu romanesque, tu ne crois pas ?

Interloquée, je réagis durement :

— Romanesque ? J'ai perdu ma mère, je doute que tu comprennes.

Elle me dévisage et son regard me renvoie une légère amertume.

— J'ai perdu ma sœur. Pourtant, je n'ai poignardé personne dans le dos.

Je lui accorde cela. Je retrouve un calme serti de mauvaise conscience.

— Nous ne nous ressemblons pas, je ne t'apprends rien. Je n'ai jamais prétendu être quelqu'un de bien, fais-je avec distance.

— Ouais... J'ai cru le comprendre.

Une larme roule soudain sur sa joue, elle l'arrête avec son index. Surprise et très gênée, je détourne le regard, peu encline à m'offrir le spectacle de cette tristesse que je peine à saisir.

— Il m'a dit que tu lui avais demandé de l'embrasser, dit-elle d'une voix tremblante.

Je plaide coupable une fois de plus même si ça me fait mal d'endosser le rôle ingrat et détestable.

— C'est exact.

— Mais il m'a avoué aussi qu'il t'avait fait l'amour.

Il m'a fait l'amour... Il m'a... L'entendre me tétanise. Pourquoi lui a-t-il confié cela ? Pourquoi en prendre la responsabilité ? J'étais partie sans rien demander, il aurait pu se taire simplement. Croyait-il que je le ferais chanter ? Ma poitrine me lance, rien que d'imaginer qu'il l'a juste pensé.

— Suite à cette confession, nous avons eu une terrible dispute. J'ai mis un an avant de pouvoir le lui pardonner et lui adresser la parole de nouveau. Nous avons pris des chemins différents. J'ai décidé de rester à New York. Lui a beaucoup voyagé pour son travail... Il a connu d'autres filles...

Est-ce que ça la blesse autant que moi ? Ma curiosité s'est envolée pour laisser place à la tristesse. Elle envahit chacun de mes atomes, même le plus petit. Car c'est à ce moment-là, que je réalise que je n'ai pas plus compté qu'une autre. J'ai été le début d'une longue série. Violetta se sent flouée également. *Keith, que s'est-il passé pour que tu agisses ainsi ?*

— Nous nous sommes revus à l'anniversaire de son père. J'ai décidé qu'il était temps de nous retrouver. J'ai fait des erreurs aussi... Toutes ces femmes, c'était peut-être une façon de se venger de ce que je lui avais fait endurer.

Se venger ? Je doute fort de cette hypothèse. Je ne peux croire qu'il voulait la blesser. Nos rares échanges le prouvent. Cependant, il n'était pas un coureur de jupons, et pourtant, nous avons eu une aventure... Je cherche à comprendre pourquoi un garçon si droit est devenu ainsi. Finalement, me suis-je trompée sur lui ? Quel était son but ? Car en prenant en compte les révélations de Violetta, il a clairement et sciemment foutu en l'air son objectif : ouvrir les yeux de sa meilleure amie, pas lui tourner le dos. Je suis perdue.

OK, je l'avoue, je me souviens l'avoir embrassé avec une fougue désespérée, avoir retenu sa chemise de toutes mes forces, mais je ne lui ai pas forcé la main. Et j'imagine que ce fut aussi le cas des filles qui m'ont succédé.

Quoi qu'il en soit, cette emardée a causé du tort à la seule relation qu'il voulait à tout prix protéger. Me suis-je trompée sur son compte ? Est-il à ce point désinvolte et cruel ? Ce n'est pas le garçon qui a marqué mon esprit...

— Ça me ronge énormément de ne pas savoir ce qu'il s'est passé entre vous, m'avoue Violetta en se mordant la chair du pouce.

— Tu sais ce qu'il s'est passé, dis-je, d'une voix sans timbre.

— Il m'a donné une version sans détail.

Je la considère d'un mauvais œil. J'ai peur de comprendre ce qu'elle entend par détail.

— Où veux-tu en venir ?

— Lui as-tu fait des choses spéciales ?

Une moue méfiante s'inscrit sur mon visage.

— Spéciales ?

— Des trucs... à la française ?

Je nage en plein rêve ! Elle ne me demande pas sérieusement de développer cette nuit-là ?! Vu son regard et sa posture digne d'une amazone prête à en découdre, je comprends que si. Que cache cet intérêt excessif ? A-t-elle si peu de foi en leur relation ? Fait-il comme autrefois en ne la rassurant pas assez sur ses sentiments ? Finalement, vivre une histoire avec lui doit être épuisant, je me convaincs puérilement. Advienne que pourra, si elle veut se faire du mal. Je ne suis pas contre lui donner le coup de grâce, mais du croustillant, je n'en ai pas mis à part le french kiss, qui est aussi bien pratiqué aux États-Unis. Et Keith n'a pas hésité une seconde à m'embrasser de cette manière. Je frissonne à ce souvenir. Keith embrassait très bien. Vraiment très bien. Et longtemps, j'ai pensé à ses baisers.

Elle attend et se dégonfle, je le constate à l'angoisse qui se traduit sur ses traits.

— Pour répondre à ta curiosité mal placée. Je n'ai rien à raconter d'extraordinaire. Nous l'avons fait à la missionnaire. Et ça a duré dix, quinze minutes à tout casser.

— Dix, quinze minutes ? réagit-elle avec surprise.

Je serre les dents tandis qu'elle enfonce un peu plus le couteau dans la plaie .:

— C'était rapide... Et ensuite, t'a-t-il prise dans ses bras ? T'a-t-il dit qu'il t'aimait ?

Elle ne manque pas d'aplomb. J'avale ma salive et réponds :

— Il n'y a pas eu d'ensuite. Je me suis rhabillé et je suis partie.

— Pourquoi ?

Je libère un souffle contrarié. Elle m'agace.

— Car il était amoureux de toi, Violetta !

Ses yeux scintillent de soulagement, et je me demande pourquoi je lui apporte du réconfort.

— Alors c'était vraiment une erreur ?

— Oui, admets-je, la mort dans l'âme.

— Merci. J'avais besoin d'en être sûre.

Je hausse les sourcils tant elle me sidère. Violetta se lève en prenant appui contre le sofa, quitte la pièce. Surprise, je fixe le couloir par lequel elle a disparu. Quelques minutes plus tard, elle regagne le salon avec un sac. Une besace. Ma besace ! Elle me la tend.

— Il a gardé cela dans la chambre. Il ne me l'a pas caché. Je savais juste qu'elle était là, et je suis soulagée de te la rendre.

Je récupère le sac et serre avec puissance ses lanières entre mes doigts. J'ai mal sous la poitrine. Alors que je critique Violetta de ne pas oublier le passé, le mien resurgit en me fragmentant le cœur en mille morceaux.

— Nous sommes quittes.

Abasourdie, je scelle nos regards.

— Excuse-moi, en quoi sommes-nous quittes ?

— Tu m'as avoué ce qu'il s'était passé avec mon petit ami, et je t'ai rendu tes affaires.

J'ai l'impression que mes poils se hérissent sur le dos. Je rétorque d'une voix mordante :

— Nous ne serons jamais quittes, Violetta. Vous m'avez manipulée, l'un comme l'autre, et j'en ai payé le prix fort.

— Le prix fort ? demande-t-elle, étonnée.

— Oui, j'ai bousillé ma carrière. Vous n'êtes pas directement responsables, mais je ne peux m'empêcher de me dire que si vous m'aviez laissée hors de vos histoires, je serais à ta place sur ces planches. (Je désigne la fabuleuse affiche dans l'entrée.) C'est minable, mais c'est ce que je crois au plus profond de mes tripes. Et je ne vais pas m'excuser de le penser. Tu es là, à exhiber ton monde parfait sans prendre une seule fois en considération ce que je peux ressentir, une fois de plus... Vous allez bien ensemble, finalement. Lui, l'égoïste, et toi, toujours centrée sur toi-même.

Elle recule d'un pas, mettant une distance entre nous comme pour se défendre.

— Je souhaitais simplement t'inviter chez moi pour discuter et te rendre tes affaires...

— M'inviter chez toi ?! Tu appelles cela inviter ?! J'appelle cela faire un tour dans une salle d'expo. Et tu ne crois pas qu'il manque les amuse-bouches ?!

— Je sais, je ne cuisine pas et n'ai pas grand-chose à te proposer. Quand Keith n'est pas là, je ne mange pas ici, s'excuse-t-elle d'un ton plat.

Violetta et ses lamentables justifications. La naïveté va un temps... Je la

considère. J'avais déjà entendu parler de ces New-Yorkais qui possédaient une cuisine seulement pour la déco mais Violetta m'exaspère.

— Tu es en colère, remarque-t-elle enfin. Je comprends avoir commis une maladresse.

— Non, tu es la Violetta d'autrefois, c'est moi qui ne l'avais pas encore compris. Je rentre chez moi, annoncé-je.

Bien décidée à sortir d'ici, je me soulève du sol et me dirige vers le vestibule. Je m'aperçois n'avoir pas ôté ma cape, un rire sans teinte s'échappe de mes lèvres.

— Merci, Cassiopée.

— Cassie, la reprends-je avant de quitter l'appartement.



## CHAPITRE 33

### Lui & moi

J'aperçois l'heure sur mon portable, il est bientôt une heure du matin et je quitte enfin ce purgatoire. Quand le vieil ascenseur s'immobilise au rez-de-chaussée, je soupire de soulagement. Et alors que je m'apprête à le faire, une main tire sur le rideau qui s'écarte en accordéon de chaque côté. Je cligne plusieurs fois des paupières.

C'est Keith, téléphone à l'oreille, qui se baisse pour saisir son bagage par terre. Voilà pourquoi il n'a pas encore remarqué ma présence.

Mon cœur cède et j'ai envie de disparaître. J'ai vraiment gagné ma journée.

— L'affiche n'est pas de bon goût. Et elle est trop lisse, trop prévisible...

Il pose son grand sac en cuir à mes pieds paralysés. Prenant conscience que quelqu'un barre sa route, le téléphone toujours accroché à l'oreille, il relève le buste puis les yeux. Fixes et sombres, ils se figent dans les miens et moi, je ne peux plus bouger. Nous restons à nous observer comme si le temps pouvait avaler chacun de nos silences. Les cadencements de mon pouls prennent une allure folle.

—... pas assez originale, finit-il par dire à son interlocuteur au bout du fil. Nous en parlerons demain. Je dois vous laisser.

Il raccroche sans me quitter des yeux. Mes intestins se sont noués et je crois suffoquer. À moins que ce soit mon cœur qui refuse de battre et me pousse à l'agonie. Keith porte un costume trois-pièces impeccable sous son long manteau gris. Même les cheveux ébouriffés et l'air fatigué, Keith reste le plus captivant des hommes que j'ai pu rencontrer dans ma vie.

La tension est à son comble. Mais ce que je ressens est une intense souffrance qui me paralyse. Une étincelle inquisitrice brille dans son regard retranché sous ses sourcils froncés. Il paraît contrarié. Va-t-il me hurler de foutre le camp ? Me détester pour avoir envahi son espace intime. Il doit croire que je suis venue fouiner ou lui apporter des ennuis. Il doit...

— Cassiopée ?

Sursautant, je lâche ce que j'ai dans les mains et mon sac se vide à mes chaussures. Prise de panique, je ne sais plus ce qu'il est bon de faire, ramasser les pots cassés ou m'enfuir.

Finalement, je m'accroupis comme pour me protéger de balles perdues et rassemble les bouts de mes souvenirs : des feuilles volantes, ma trousse entre autres choses que je n'identifie plus vraiment. L'entendre prononcer mon prénom m'a tordu les boyaux. Paradoxalement, à son attitude glaciale, sa voix était si douce, incertaine aussi, j'ai perdu mes moyens.

Je le sens se mettre à mon niveau et mon état empire. Ma poitrine brûle comme un feu de forêt.

— Elle m'a dit que tu ne rentrais pas ce soir, bafouillé-je.

Le revoir au restaurant est une chose, être sur son propre terrain en est une autre.

— J'ai quelques jours d'avance, m'informe-t-il.

Je n'arrive pas à déterminer son état d'esprit ni le mien d'ailleurs. Son parfum est le même que jadis... Je manque de vaciller tant les souvenirs m'assaillent. Mes doigts tremblent plus encore et c'est mon portable cette fois qui m'échappe et tombe au sol. Je dois m'excuser. Lui dire que je pars et ne reviendrai jamais. Un mal-être me lamine soudain.

— Cassiopée, arrête de trembler, s'il te plaît.

Je secoue rapidement la tête, mais mon corps ne répond pas. Non, je ne peux pas le regarder. Pas encore... Pourquoi suis-je là ? Pourquoi ai-je dit oui ? Pourquoi je me retrouve une fois de plus mêlée à leur vie ? Ce n'est pas ce que je veux. Au contraire... Il doit le savoir. Je dois le lui dire !

— Je... J'ai...

Faut-il que je bafouille ! Keith s'apprête à arrêter mes mains en action. La respiration contenue, je suis des yeux le chemin de ses doigts et me tétanise avant qu'il n'ait le temps de me frôler. Il stoppe son geste. Je retiens mon souffle et je sens qu'il observe ma réaction. Des fourmillements envahissent ma peau et mon dos bascule contre la paroi de l'ascenseur. S'il me touche, je vais hurler. S'il me touche, je vais ouvrir les vannes fermées toutes ses années. Ses mains se suspendent puis retombent.

— Désolé, dit-il simplement en se relevant.

Fébrile, je me contente de hocher le menton. Ma gorge s'assèche et des larmes de rage viennent se loger sous mes paupières, car tout mon corps rappelle le sien près de moi. Ça m'écœure de constater que son pouvoir d'attraction s'est

multiplié par un million.

Comme un automate, je déplie les genoux pour me redresser. Je l'entends respirer lentement. Je dois lui expliquer :

— J'ai raccompagné Violetta. Elle est passée au restaurant.

Il récupère son sac en cuir pour me libérer.

— C'est bon, ne te justifie pas. Merci pour elle.

Sa voix a gardé cette note vibrante, mais a perdu sa chaleur. Je n'arrive absolument pas à le quitter des yeux. Son profil. Son beau visage. Son élégance. Sa classe. Son aura rayonne plus fort qu'un soleil.

Enfin, il me regarde et je sombre. J'admirais Keith autrefois pour un tas de raisons ; intellectuelles, sa force de caractère, mais aujourd'hui j'ai l'impression de tout devoir réapprendre de lui tant il est différent. Physiquement, il a perdu toute trace juvénile. Il est grand, élancé un brin plus large d'épaule. Mais aussi plus distant qu'au premier jour, et la douceur de son sourire qui lui était propre a disparu.

Rectification : il n'a plus aucune raison de me sourire.

Je lui en veux. Énormément.

— Tu as finalement récupéré tes affaires...

— Elle me les a rendues, le corrigé-je en relevant la nuque pour mieux l'affronter.

Je repense aux nombreuses filles qu'il a tenues près de son corps, contre lui, dans ses bras. Je fixe sa cravate impeccablement nouée, sa chemise sans pli. Je suis en colère. Je n'arrive pas à la dépasser.

— Excuse-moi, dis-je pour sortir de la cabine.

Il se décale.

— Tu as changé, souffle-t-il avec aigreur quand je passe à son côté.

Je me retourne lentement.

— Comment ? demandé-je, ne comprenant pas.

— Tu t'excuses.

Son regard est comme vide. La colère s'engouffre dans chacune de mes synapses.

— Non, je n'ai pas changé. Toi et moi, on ne se connaît pas, contré-je pleine d'amertume.

Un instant, ses iris s'embrasent avant qu'il murmure :

— Sans aucun doute.

Les lignes parfaites de son visage semblent recueillir une expression blessée, mais avant que je n'en lise davantage, il se détourne pour prendre possession de la cabine en une posture impeccable. De profil, il met en marche l'ancêtre mécanique avant que sa main rejoigne la poche de son costume. Entre la grille qui se verrouille devant moi, son regard volcanique retrouve le mien. Ma mâchoire se crispe, ma bouche s'ouvre à demi. À mi-chemin, il baisse les yeux puis disparaît de ma vue.

Il rejoint son appartement... Il rejoint Violetta. Et moi... Je quitte leur lieu de vie, en étant sûre d'y avoir laissé une moitié de moi-même.

# CHAPITRE 34

## Barricade

— Le dernier service était galère, se plaint Déborah.

Je défais mon bandeau et m'essuie le front avec. Je lâche ma queue de cheval, me masse le crâne avant de me fabriquer une tresse sur le côté. Je récupère mon manteau et pose les clés sur le comptoir pour l'enfiler. Effectivement, cinquante couverts ce soir, alors que nous fermons toujours de bonne heure le lundi. La salle était bondée. Une myriade d'enfants courait au milieu de l'allée, rendant notre service difficile. Je m'en accommode, je préfère gérer les familles du quartier plutôt que les lascars de la banlieue voisine. S'occuper l'esprit, c'est aussi s'empêcher de trop réfléchir, c'est un luxe. Mon cours commence dans trente minutes. Le temps du trajet, d'ouvrir la salle, de me changer, je ne dois pas m'éterniser.

Des coups fermes et tonitruants retentissent et j'ai l'impression que les murs vont s'écrouler. Déb et moi nous fixons avant de nous précipiter dans les cuisines.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

Une toile de protection dépasse de la porte du local fourre-tout soigneusement fermée.

— Vous faites des travaux ? interrogé-je les gars.

— Le projet d'agrandissement, tu te souviens ? me rappelle Will, occupé à récupérer les fourneaux.

— Oui, mais vous n'aviez pas les moyens de fermer le restaurant en pleine journée ?

— Voilà pourquoi l'artisan bosse le soir ! Et il a déjà commencé. Il abat les étagères fixées aux murs.

— C'est super gentil de sa part, dis-je, enthousiaste. Qu'avez-vous décidé ? Puis-je voir les plans ? Pourrons-nous émettre notre veto sur la décoration ?

Deb ricane tout en retirant son tablier.

— Tu nous en poses des questions ?! rit le patron. Ouste, tes filles t’attendent.

Effectivement. Il adresse un clin d’œil à Will qui nous pousse vers la sortie. Déborah sur mes talons. Mais j’ai vraiment l’impression qu’on me fout dehors !

— Attends ! Mes affaires !

Will récupère mes clés sur le comptoir et me les envoie. Je les intercepte de justesse.

— File, tu vas être en retard ! Je ferme derrière vous.

Will me rabat le battant au nez. Déborah hausse les épaules.

— Bon cours, Cassiopée, me salue-t-elle.

— Merci, dis-je avec un sourire.

Bon cours ? Et mon sac ? J’essaie de pousser la porte, mais Will a déjà déserté la salle et a abandonné les clés dans la serrure. J’ai beau m’époumoner dehors, le bruit des travaux à l’intérieur étouffe ma voix.

Je suis bonne pour faire le tour. Bon gré, mal gré, je contourne le bâtiment, m’aventure dans la petite ruelle qui donne sur l’issue arrière directement dans les cuisines. Je tape et c’est le patron qui m’ouvre. Il fronce les sourcils.

— J’ai oublié mon sac...

— Attends, je vais te le chercher, propose-t-il immédiatement.

— Non, c’est bon.

Je le dépasse pour entrer et dans mon élan, je percute un buste ferme et solide comme un roc. Mon corps fait une pirouette en un tour complet.

— Excuse-m...

Mes iris rencontrent la lave incandescente. Un regard unique. Le choc. Keith ?! Keith est au beau milieu de la cuisine entre le plan de travail central et la batterie d’ustensiles accrochés au mur. Ses cheveux en pagaille et son visage sont poudrés de résidus de plâtre. Un masque anti-poussière pend à son cou. Je recule jusqu’à me prendre la hanche dans un coin de meuble. Estomaquée, aucun son ne s’aventure au-delà de mes lèvres. Nous nous dévisageons et je piétine. Il porte un jean et un t-shirt blanc. Il retient un maillet au bout de son bras.

Alors c’est lui qui rénove la salle jouxtant la cuisine. Je ne peux en croire mes yeux.

— C’est quoi...

Will avance prudemment vers moi alors que je n’arrive pas à détacher mon regard de Keith. Lui non plus ne me quitte pas des yeux.

— Pourquoi tu es revenue, Cassie ? intervient mon collègue et ami.

Enfin, si on peut parler d'un ami quand on te poignarde dans le dos. Et ce traître pose son bras sur mes épaules. Tout mon corps se crispe de la tête aux orteils. C'est la toute première fois qu'il se permet une telle chose. Je sens ses larges côtes frôler le flanc de mon sein droit. Mon pouls bat lourdement, prêt à exploser.

Le regard de Keith vogue de la main de Will à mon visage effaré. Je ne sais ce qui me fait le plus peur, ces gros doigts proches de mon menton ou le regard meurtrier de Keith et sa barbe négligée qui assombrit son expression austère.

— Ba... Ba...

Qu'essayais-je de dire ? « Lâche-moi », seulement mes lèvres me l'interdisent. J'ai comme l'impression d'être une espèce de chose qui se ratatine.

Soudain, Keith balance dans la salle annexe l'objet qu'il détient dans la main.

**Keith**

Je bouscule un petit corps qui tournoie sur lui-même avant de reprendre son équilibre et, quand je constate à qui il appartient, mes poumons se mettent sur off.

Nous sommes face à face et je ne sais plus quoi faire, allant jusqu'à perdre l'usage de la parole. Son regard me transperce. Le mien espère ne pas lui communiquer tout le mal que ça me procure de me retrouver une fois de plus devant elle.

— Pourquoi tu es revenue, Cassie ?

Will ! Il devait nous éviter ça ! Mettre une barrière si haute que jamais elle n'aurait pu distinguer que c'était moi.

Il passe son bras sur ses épaules et la ramène contre lui. Mon regard navigue entre elle et ce grand corps qui semble aspirer ses défenses tout entières. Je perds littéralement pied. Sans réfléchir une seule seconde, je balance la massette en acier trempé d'un kilo dans la pièce que je rénove sans me soucier du dégât qu'elle pourrait causer. Je m'élançe et une fois à leur hauteur, je pousse Will pour le dégager d'elle. Je le fais reculer jusqu'au mur avant de le saisir par le col.

— Oh ! se braque-t-il.

Je tremble de rage. Une rage qui m'affole. Hors de moi, mon regard est planté dans le sien.

— Ne la touche pas ! soufflé-je entre les dents.

— T'es malade !

Peut-être un peu. Je m'en rends compte quand je prends conscience de mes gestes proches d'une violence qui ne me ressemble pas. Je pourrais le tuer, tout mon être me hurle de le faire. Will se dégage et me repousse.

Je risque un coup d'œil vers Cassiopée qui, effarée, ne dit pas un mot. Elle m'observe, médusée. Elle tremble aussi et ses joues virent au cramoisi. Je ne sais pas où me mettre ni où placer mes mains. Je la regarde, c'est tout. J'ai l'impression que je lui fais peur, que je la fais souffrir. Ai-je mal interprété leur relation ? Est-elle plus proche de lui que ce que je ne le pensais ? Merde, je suis le roi des cons ! Honteux, je détourne le visage et recule d'un pas.

Le patron lui rapporte son sac.

— Merci, murmure-t-elle, le regard toujours dardé sur moi.



Elle serre son sac contre elle. Et je comprends qu'une fois de plus, c'est une barrière entre elle et moi. N'écoutant que mon cœur qui souffre le martyr, je quitte la cuisine et me sauve par la porte de service.

— Mais qu'est-ce qui te prend !? Reviens ! hurle Will dans mon dos.

— Keith !

Mon prénom résonne dans l'impasse. Cassiopée m'interpelle une seconde fois. Sa voix est comme brisée et sourde. Je suis convaincu d'être la source de son désarroi, pas Will. Elle me poursuit, ça me fait bizarre. Elle a toujours eu tendance à me fuir.

— Pourquoi tu es là ?! Keith, merde, arrête-toi !

Je me stoppe, les poings crispés le long de mes cuisses. Mon cœur est comme lancé par une machine qui ne se pondère pas. Le sac toujours serré contre sa poitrine, elle se place devant moi avec méfiance. J'ai l'impression d'être un mec de seconde zone.

— Pour... Pourquoi tu es là ?

Mal à l'aise, je fais de grands gestes.

— Je donne un coup de main. Je répare ce que j'ai fait. La tasse, argumenté-je comme un môme devant ses fautes.

Même embarrassé, je la dévisage. Sent-elle toutes les émotions qui se déchaînent en moi ?

— Je ne veux pas te faire peur. Ni que tu croies que je cherchais à tout compliquer ou à ressurgir dans ta vie. Will devait faire en sorte qu'on ne se rencontre pas. Excuse-moi pour lui. Je ne pensais pas que vous étiez pas ensemble.

Elle m'analyse comme un rayon laser.

— Nous ne sortons pas ensemble.

Le soulagement est si intense que mes muscles se détendent immédiatement. Je sais que mes yeux se mettent à briller. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne dois pas réagir. Je ne veux pas revenir en arrière et oublier comment j'ai transformé ces sentiments en une force sur ces cinq dernières années.

— Tu es seule alors ?

Encore une putain de question pour me faire du mal et que mon âme pose à ma place. Ça ne me regarde pas ! Ça n'a même jamais été mon problème. Déstabilisée, elle ouvre la bouche et son regard se voile. Je refuse de la mettre plus mal à l'aise.

— Non, ne réponds pas, excuse-moi.

Je préfère ne rien savoir, finalement. C'est déjà assez dur de maintenir mes yeux dans les siens. Ce n'est pas mon genre d'insister. Je décide de quitter la rue.

— Keith, me rappelle-t-elle de nouveau.

Je ne veux pas me retourner.

— Ne reste pas.

Je me fige.

— Au même endroit où je travaille, clarifie-t-elle. Ne reviens pas.

Un truc se fracture en moi et ça me fait un mal de chien. Pire que ça, c'est comme si les artères près de mon cœur servaient de passage à une décharge électrique. L'intérieur devient glacial. Je me rembrunis et réponds d'une voix polaire :

— Oui. Je comprends. Ce n'est qu'une affaire de deux-trois jours. Pas plus.

— Pas plus, appuie-t-elle.

Je poursuis ma route, cherchant ma voiture des yeux, mais sincèrement, je n'ai qu'une envie, courir sans me retourner.

Trois jours... Plus que trois jours, et je pourrai quitter le continent.

# **CHAPITRE 35**

## **L'instant parfait**

## Cassie

Le lendemain soir, je sais qu'il travaille dans la remise, car j'entends des coups de masse contre le mur mitoyen à la salle principale qu'il est en train d'abattre. L'idée d'agrandir le restaurant est merveilleuse, pourtant, savoir que c'est lui qui réalise le chantier me donne envie de démissionner. Il a fallu qu'il pose son empreinte. Qu'il me rappelle qu'il vit sur la même terre que moi. Cela doit cesser.

Ce soir, nous avons fermé très tard et il était là à l'heure, car dès le dernier client parti, la scie sauteuse a commencé à jouer un rythme incessant. J'écoute à peine mon patron compter la caisse et me verser mon pourboire.

— Tu as bien bossé, ma belle.

Cette fois, ce sont à nouveau des coups de masse qui nous proviennent aux oreilles. C'est comme s'il les donnait directement à mon cœur.

— Il va se tuer, ce gamin, il travaille depuis ce matin et il n'a pas fait la moindre pause, s'amuse-t-il en secouant la tête.

Je ne peux pas rire. Le passé continue de me hanter, juste derrière cette porte.

— Depuis ce matin ?

— Il veut finir au plus vite.

— Je n'ai pourtant rien entendu...

— Il a tout protégé et fait les tracés afin d'abattre le mur. Demain, la pièce sera ouverte. Il me l'a promis.

C'est en bonne voie, effectivement.

— Allez-y. Je ferme.

Mon boss arque un sourcil.

— Tu es sûre ?

Il ne reste que nous deux, Will est de congé et Déborah n'attend jamais cinq minutes avant de filer.

— Oui, je dois recompter les couverts. Je pense qu'on se fait plumer.

— Un voleur d'argenterie, tu crois !? rit-il, pas le moins du monde dupé face à mon mensonge.

Les mauvaises habitudes ont la dent dure. Du menton, il désigne la pièce à côté.

— Il n'a pas l'air d'être un mauvais garçon. J'y vais alors.

Le patron me sourit et quitte le restaurant. Le bruit continue. Rythmé, fort, percutant. Comme les battements sous ma poitrine. Je n'arrive pas à bouger et l'entends juste s'affairer sans faiblir. Je suis loin d'être sereine, de savoir ce que je fais, mais j'avance en direction de l'entrée que je ferme à double tour. Je reviens sur mes pas et m'introduis dans la cuisine tamisée par les ampoules vertes de sortie de secours ainsi que par le rai de lumière qui passe sous la porte.

Machinalement, je fais couler de l'eau dans l'évier pour qu'elle soit bien fraîche et je devine que j'ai attiré son attention quand le bruit cesse. La porte grince dans mon dos.

— Je pensais que tout le monde était parti.

Je tourne lentement le visage et découvre un Keith en chemise en jean bleu clair à manches courtes et le bas assorti déchiré aux genoux, des gants de travail aux mains. Je ne peux m'empêcher de fixer les muscles durcis par l'effort de ses biceps, la sueur qui perle sur sa tempe. Keith a évolué par bien des manières.

— Bonsoir, commencé-je, simplement.

Il me regarde et hoche la tête. Je lui tends un verre d'eau. L'atmosphère est à couper au couteau, et moi, je suis aussi raide qu'un bout de bois. J'avais dans l'idée de lui dire quelque chose. Quoi ? Je ne m'en souviens plus. Je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer mort de soif et je n'étais pas loin de la vérité quand après hésitation, il retire un de ses gants, récupère le verre et le boit d'un trait.

— Merci.

— Tu vas trouver une autre solution, n'est-ce pas ?

— Qu'entends-tu par-là, fait-il en relevant un sourcil.

— Toi, ici, faisant des travaux. C'est surréaliste...

— Non, c'est une réalité. J'ai donné ma parole. Si cela te dérange, tu peux prendre sur toi quarante-huit heures. Ou continuer à faire comme si je n'existais pas.

Il ne me jette même pas un autre coup d'œil et retourne à sa besogne. Ma poitrine me lance. M'ignorant, il s'accroupit et examine un panneau de bois au sol.

— Arrête. Rentre chez toi, fais-je plus durement.

Keith lève la tête et, interdit, me dévisage comme si je l'avais giflé. Je sais que je m'aventure sur un terrain miné. Mais dans ma tête, ces mots résonnent : « Vio t'attend... »

— Si ça ne te dérange pas, j’aimerais finir un truc avant, m’explique-t-il, la mine sombre.

La méfiance passe par une pointe d’hostilité clairement visible dans son regard. Il se soulève du sol et se dirige vers moi. Je recule sans même m’en rendre compte. Et malgré sa froideur et le battant qu’il ramène vers lui devant moi, je ne peux m’empêcher de demeurer dans la cuisine dans le noir, plusieurs secondes. Et me voilà en train de lui préparer de quoi se restaurer, comme si c’était chose commune. Je m’empare d’une boule de pain destinée au service du brunch que je mets au four et fais revenir des morceaux de viande préalablement assaisonnée. La porte est restée à demi ouverte, mais avec le vacarme qu’il produit, je ne pense pas qu’il m’entende. Aussi, ma curiosité me pousse à regarder de temps en temps par l’interstice.

Je finis de préparer le sandwich quand le bruit cesse. Doucement, je me déplace, la lumière voile la moitié de mon visage. Keith est à genoux par terre et avec un outil qui ressemble à une équerre, il trace des lignes sur une planche en agglo avec un crayon.

Enfin, il se redresse et me remarque. Je me sens comme une voyeuse prise en flagrant délit. J’ai l’impression d’être restée seulement quelques secondes. Or, il s’est passé assez de temps pour que le sandwich soit désormais froid. Je bloque la tranche de la porte entre mes doigts pour l’ouvrir un peu plus.

— Je t’ai préparé quelque chose, dis-je en pénétrant dans la salle, cachant ma gêne.

Il doit partir et vite. Nous devons nous étripier maintenant pour qu’il ne revienne plus jamais. Pourtant, j’ai une collation en guise de drapeau blanc. Je m’écœure tant je suis faible.

La couleur écorce de ses yeux est plus sombre que jamais.

— Pourquoi tu as fait ça ? me lance-t-il comme s’il mâchait des cailloux.

— J’ai pensé que tu aurais faim...

Il me coupe en plein mensonge.

— Pourquoi lui as-tu parlé de ce qu’il s’est passé entre nous ?

Je me pétrifie pendant que ma poitrine produit un soubresaut.

— Le soir du bal, ajoute-t-il d’une voix ténue.

Je déglutis. Alors elle a vendu la mèche. J’aurais dû prévoir que mes mots seraient rapportés sans le moindre oubli. Avec un retard de vingt-quatre heures, merci Violettraîtresse !

— Elle était déjà au courant.

C'est pitoyable la façon dont je cherche à m'échapper de cette situation qui m'embarrasse. Qui me laboure le cœur aussi.

— Elle n'avait aucun détail, me rappelle-t-il.

— Elle voulait les connaître ! me défends-je avec peu d'élégance.

— Depuis quand tu fais ce qu'on attend de toi ?

Ma mâchoire se crispe et mes doigts se mettent à trembler. Les hostilités sont lancées et l'émotion déborde malgré moi. Ses yeux sont rivés à moi, sans ciller, comme il l'a toujours fait. Franc, direct, glacé parfois... Pourtant, je dois admettre que ça me manque, ces secondes qui font battre mon cœur dangereusement. Mais je sais que Keith juge mes actes en cet instant précis, son regard acéré en est la preuve.

— Tu me jettes la pierre, mais Violetta a fait le pied-de-grue devant l'endroit où je bosse pour me soutirer ces détails qui relèvent de l'intime. Et toi... toi, tu effectues des travaux dans ce même lieu. Je n'ai rien demandé à personne ! Je ne vous ai rien demandé à tous les deux ! Depuis le début !

Il se met sur pied et me fixe comme si je lui avais balancé des pierres au visage. Ses lèvres s'entrouvrent, mais il ne prononce aucun mot. Il semble plutôt méditer sur ma tirade. Finalement, il soupire puis ébouriffe ses cheveux pleins de poudre blanche et composite. Je regrette d'être restée. Je regrette de scruter sa bouche qui, même pincée, est toujours aussi attirante et sensuelle.

— Je suis là pour réparer ce que j'ai cassé, souffle-t-il tout bas. C'est tout.

— C'est réparé, j'ai ramassé et tout foutu à la poubelle.

Il m'adresse un regard nimbé d'excuses.

— Tu crois que... ! Je ne voulais pas que tu le saches ! Je voulais t'aider, veut-il se justifier.

— Parce que tu crois que je te demande l'aumône ? Sache que non.

— Je sais que dalle sur rien, tu as raison ! s'emporte-t-il.

Ses épaules se soulèvent sous l'inflexion de ses respirations.

— Je sais que dalle... répète-t-il dans un souffle.

Il fixe l'assiette dans mes mains avant de reprendre :

— Et je ne mangerai pas ce que tu as préparé, tu ne veux rien qui vienne de moi, je l'ai compris. Je te rends la pareille. Je me rends compte que c'est une erreur monumentale d'être ici, mais j'aimerais finir ce que j'ai commencé. Je

peux ?

Ses poings se ferment en attendant ma réponse. Quand il relève le regard sur mon visage, je crois tomber dans le néant. Le détachement est si visible qu'il m'efface presque du paysage.

— Oui, soufflé-je à mon tour.

Il récupère le maillet sur l'escabeau à sa droite, s'accroupit et tape avec vigueur sur une planche en bois. Je me demande si ce n'est pas pour passer ses nerfs. Cela étant, il m'ignore et moi, je garde l'assiette en main. Lentement, je la pose sur l'îlot et quitte le restaurant en toute hâte.

\*

— Qu'est-ce qui vous arrive !?

Alors que je la croyais prête à prendre mon parti, voilà que Laurine me fustige comme une enfant.

— Quoi ?

Elle fourre une cuillère blindée de beurre de cacahuète dans sa bouche, elle mastique avant de me lancer :

— Vous êtes deux gros gamins !

— Je voulais être gentille, et c'est ce que je récolte.

— Non, mais, merde, Cassie, tu as raconté votre nuit d'amour à sa meuf.

— Je... J'ai... Elle m'a posé la question !

— Et tu as répondu docilement. Tu n'aurais pas pu l'envoyer chier ? Lui dire qu'elle pouvait se gratter ?

— OK, j'ai peut-être délié ma langue un peu trop vite.

— Délié... se moque-t-elle d'une voix embourgeoisée.

Je me rends soudain compte de ma maladresse et me mords la lèvre. Je n'avais pas prévu qu'elle irait tout lui balancer avant d'attendre, je ne sais pas moi, une prescription d'une trentaine d'années. Mais j'aurais dû m'en douter, rien n'est simple avec Violetta.

— T'imagines le truc ? me bouscule mon amie.

Je remets les choses dans leur contexte, en effet, j'imagine très bien.

— Elle a dû lui passer un savon, allègue Laurine en tartinant une brioche.



Je médite ses paroles puis hausse les épaules.

— En fait, je ne lui ai rien raconté d'exceptionnel.

— Rien ?

— J'ai parlé de missionnaire, c'est pour te dire...

Elle me dévisage, ahurie.

— Dis-moi que tu n'as pas fait ça !?

Je réfléchis encore et oui, j'ai bien parlé d'une position la moins sensuelle et folichonne du *Kama-sutra*.

— Je crois que si.

— Tu imagines que tu lui as clairement dit que son mec a pris soin de toi. Cette position n'est rien de moins que la position de l'amour.

— Tu pars en cacahuète !

— OK, pas de l'amour si ça te fait peur, mais du respect au minimum. Une fille qu'on baise, on la met mal à l'aise. Tu saisis ?!

— Oui ! Je commence à saisir ! Merci ! Mais tu oublies un détail, il était inexpérimenté !

— Et alors !? Si c'était juste pour prendre des galons niveau sexe, il aurait tenté de te la mettre dans la...

— Arrête !

— Quoi ?!

— Tu me fais cogiter et je n'en ai absolument pas envie. Et puis, tu te fais des films, je doute que Violetta ait vraiment réfléchi à la signification de toutes ces choses. Je l'ai laissée apaisée et elle était bien loin de lui en vouloir.

— Et lui ?

— Je suppose qu'il l'a mal pris.

— Ça t'étonne ? Je ne suis pas fan de toute votre histoire, mais tu mérites qu'il soit furieux.

Je soupire. De toute évidence, je n'étais pas obligée de mettre mon grain de sel. Mais en dépit de mes résolutions et objections, j'étais une fois de plus tombée dans un panneau sordide *made in Violetta*.

— Je le réalise, oui.

— Tu vas faire quoi ?

Incertaine, je fixe les gouttes de pluie à travers la vitre de mon appartement,

puis les feuilles de l'orme qui remuent sous inflexion du vent.

— M'excuser. Je crois...

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Pour tout te dire, moi non plus ! Il me rend vraiment la vie dure et je deviens très nerveuse. Rien à voir avec autrefois.

— Tu veux dire qu'il a changé ou c'est ce que tu ressens ?

— Non, je ne sais pas, il me fait sentir toute petite.

— Tu craques toujours pour lui ?

J'admets enfin :

— Oui, je craque, mais il y a quelque chose en plus. Quelque chose de plus remuant.

C'est dans mon ventre, ça bouillonne. C'est dans ma tête, ça ne tourne plus rond. C'est dans mon cœur, un sentiment encore plus profond.

## CHAPITRE 36

### Pardon

Le lendemain, c'est ma journée de repos, mais je décide de passer au restaurant après mon dernier cours de danse. Il est vingt-trois heures et j'espère que tout le personnel est déjà parti.

Je ne veux pas faire de bruit et dérouler le rideau de fer côté route et m'aventure dans la ruelle donnant accès direct à la cuisine.

Après avoir inspiré profondément, je tape cinq coups à la porte de service. Au bout d'une bonne minute, Keith m'ouvre et je retiens mon souffle. Tout courage me déserte. Il me fixe, le visage fermé, et j'ai l'impression d'être indésirable. Cependant, il me laisse passer devant lui sans commentaire.

Il doit penser que j'ai oublié quelque chose comme la dernière fois, car il retourne dans la petite pièce. Je ne sais plus où me mettre et décide de rester en retrait le temps que je trouve comment aborder le sujet. Je constate que le chantier a grandement avancé et que des meubles neufs sont sous blister au fond de la salle. Je comprends que les travaux touchent à leur fin et que Keith a, une fois de plus, tenu parole.

Il ramène des plans et les déroule à même le plancher. Il cale un des bords du papier, mais cherche autre chose pour le poser dans le coin qui rebique en haut à droite. Sans réfléchir, j'avance, m'agenouille devant lui et retiens au sol la feuille rebelle.

Il paraît surpris par ma présence et mon geste. Le sentir si proche me trouble énormément. Il inspire longuement avant de se reconcentrer sur le plan. De toute ma vie, je n'ai jamais eu aussi peur d'exprimer des regrets. Peut-être parce que je n'ai jamais eu à le faire. Je suis effrayée à l'idée qu'on se dispute à nouveau.

— Je suis désolée, lâché-je soudain.

Rien en moi ne se détend, au contraire, j'attends qu'il s'exprime comme on accueillerait l'arrivée d'une gifle.

— OK.

OK... J'ai l'impression de faire un bond en arrière de cinq années. Les OK

pour Keith, ça veut dire je te parle, mais je t'en veux.

— Je sais que j'ai été maladroite, j'ai répondu à Violetta sans envisager qu'elle te répéterait absolument tout.

Il hausse un sourcil qui signifie : « Sérieux ? ». Je me fais l'effet d'être la dernière des idiots. Devant Keith, c'est très désagréable. Il reprend ses calculs.

— Ça n'a pas d'importance.

— Je te jure que je n'ai pas agi pour vous nuire.

Il me semble à présent vital qu'il le sache.

— Je te crois.

Sa voix est basse et toujours un peu froide. Ce n'est pas comme s'il ne paraissait pas convaincu, mais pire que ça, j'ai l'impression que mes mots ne le touchent pas.

— Hier, tu étais en colère et...

— J'essaie de ne pas l'être. Ce soir, en tout cas. Et j'ai encore beaucoup de travail.

Il parle de façon très calme et posée, mais j'ai l'impression d'être exposée à des radiations. Évidemment, je comprends qu'il veut clore le sujet. Dans ces conditions, je n'ai pas envie d'envenimer une situation qui semble être réglée, du moins de son côté. Pourtant, au fond, je sais que ça ne suffit pas. Que Keith se débarrasse pour ne pas dire sans filtre ce qu'il pense de moi et mes agissements.

— Ça m'ennuie car j'étais à mille lieues de vouloir vous diviser. J'espérais la rassurer en lui indiquant qu'il ne s'était pas produit grand-chose entre nous.

Il relève la nuque et m'observe quelques secondes en silence.

— Je suis désolé si ça te touche. Mais plus navré encore d'apprendre qu'il n'y a pas eu grand-chose.

J'ai l'impression de devoir rattraper des mots que je croyais véridiques cinq secondes plus tôt.

— Je veux dire ce que nous avons fait était stupide.

— C'est pour cela que tu n'as plus donné signe de vie ?

Mon cœur dégringole. Me fixant, Keith reformule sa question d'un ton plus rauque qu'à l'accoutumée :

— Pourquoi tu es partie, Cassiopée ?

Ma gorge se serre. L'émotion bloque mes cordes vocales. Je hausse les épaules, certaine que je n'arriverai pas à lui dire une seule vérité. Je ne veux pas

penser à ça. Pas le dire à voix haute non plus. Pas à lui. Et pourtant :

— Toi et moi...

— Nous deux ? m'encourage-t-il.

— Ça n'avait aucun sens.

Il lève un sourcil pendant que je perds encore un peu de mon assurance.

— Alors tu as bien fait de partir.

Il me sourit. Sincèrement. Un sourire qui me prend au piège comme le tout premier qu'il m'a offert des années auparavant cependant, j'ai comme l'impression qu'il le force à la fin. Il y a quelque chose de faux dans ce sourire, dans ses yeux. Quelque chose de vide. Mes sentiments débarquent à cet instant. L'instant où je devrais me réjouir qu'aucun de nous ne porte le fardeau d'un poids mort sur le cœur. Et alors que tout semble derrière moi, je me surprends à l'aimer plus fort. Je m'en veux d'être si faible concernant ces choses-là. De croire qu'on peut tout balayer dans le calme et la raison.

Mes yeux perdus dans les siens, je le scrute comme sous l'arrêt de bus près de la maison de ses parents, comme à l'université, comme au bord de l'océan. Je regarde Keith comme je l'ai toujours regardé.

— Je vais me marier, Cassiopée.

S'il n'était pas face à moi, s'il n'avait pas ses yeux au fond des miens, j'aurais fondu en larmes. J'aurais préféré que ce soit Violetta qui me l'apprenne, car c'est plus douloureux venant de sa bouche à lui. Et je me rends compte qu'elle lui a laissé cette opportunité comme pour me punir. Je ferme les paupières une demi-seconde, le temps que ces mots cessent leur écho semblable à la détonation d'une bombe. Tous les éclats sont en train de retomber, mais ça fait de plus en plus mal. C'est une révélation salvatrice qui met un point final à toute cette histoire, alors pourquoi je me mets dans cet état ? Je suis vraiment bête de me rendre malade... N'avais-je pas déjà compris que nous n'avions aucun avenir ? Pourtant, ça me brise doucement.

Je le considère en essayant de ne pas perdre le contrôle de mes émotions.

— Félicitations, Keith.

# CHAPITRE 37

## Chez elle

« Je vais me marier... »

Cette phrase tourne en boucle dans ma tête depuis la veille et cette nuit, je n'ai pas pu correctement dormir. J'ai brisé un verre, échangé deux commandes, fait une erreur de caisse et après une absence mentale de trois minutes, vidé le seau avant d'avoir nettoyé le sol.

Je suis dans un état si pitoyable que je n'arrive pas à surnager. Le soir venu, je reste sur le tabouret devant le bar. Écoutant les coups de marteau derrière la bâche comme brise vue entre la salle principale et celle en rénovation.

Terrée, dans la pénombre, je ne parviens pas à détacher mes yeux de la lumière. Will a quitté les lieux depuis quinze minutes déjà, et j'aurais dû faire de même, mais je n'y arrive pas. J'ai peur de chaque minute qui passe. Je pense, à tout mélanger, à la nuit, la solitude, les gens heureux, le beau temps, aux manques dans l'amour, aussi à toutes les filles qu'il a connues.

Keith tire la bâche sur la droite et apparaît sous l'alcôve. Ses doigts tâtent délicatement la tranche de l'ouverture comme pour s'assurer que le plâtre est sec. Il tourne le visage et m'aperçois. Nos regards restent rivés l'un à l'autre. Il me sourit.

— Salut.

— Salut, déclaré-je simplement.

— Tout le monde est parti ?

Je hoche le menton en guise de réponse.

— Je pensais peindre ce soir, mais je suis K.-O. Je finirai demain.

La peine m'assaille soudain lorsqu'il coupe le lien visuel. Je descends du tabouret pour rentrer chez moi avec l'étrange sentiment de me faire du mal toute seule. Je plie mes affaires et me dirige droit vers la sortie principale.

— Tu veux voir le résultat ? me propose-t-il soudain.

— Oui, soufflé-je. J'aimerais beaucoup.

Il ôte le plastique et m'invite à le rejoindre. Ce que je fais. Je passe sous son bras et pénètre dans la pièce annexe.

Tout est dégagé, propre et le sol est semblable à la salle principale.

— J'ai trouvé, par chance, la même teinte de parquet stratifié. Ce sera plus harmonieux avec le reste...

Keith avance devant moi et je l'écoute avec toute l'attention du monde. Mes yeux ne quittent pas sa bouche. Je la vois remuer, sa langue entre ses dents. Mon cœur bat la chamade. J'ai l'impression d'avoir pris un shoot.

Dans une autre vie, j'aurais été capable de lui dire ce que j'ai sur le cœur.

Dans une autre vie, j'aurais pu seulement l'embrasser, ici et maintenant.

Dans une autre vie, j'aurais pu être quelqu'un d'autre, mais jamais, je ne serai comme Violetta. Être ce genre de filles qu'il aime.

— Cassiopée ? Tu m'écoutes ?

Je lève les yeux sur lui. Il m'observe attentivement. Avant d'avoir eu le temps de répondre, je trébuche dans une des bâches au sol et m'agrippe à l'escabeau. Le pot de peinture resté sur la dernière marche vacille. Keith recule par réflexe, mais dos au mur, il ne peut éviter le pot, qui se déverse sur son épaule. Il rattrape in extremis le récipient avant que le liquide ne s'étale par terre et gâche son travail. La moitié de son corps est touchée et une partie de son visage est mouchetée de blanc.

Choquée, je me confonds en excuses, mes mains battant dans le vide, ne sachant que faire. Keith dépose le pot sur du papier journal à ses pieds puis inspecte sa main droite dégoulinante.

— Tu ne m'as pas loupé.

Je m'attends à me faire sermonner, mais il rit et finalement, je ris avec lui. Il tire sur le col de son t-shirt pour regarder en dessous.

— C'est mort.

— Tant que ça ? demandé-je en grimaçant.

— Je pense que je suis bon pour rentrer à pied sinon je bousille les sièges de ma voiture.

— À pied ?

— Je doute qu'un taxi prenne la course.

Mortifiée, je lui rapporte de quoi s'essuyer tout en cherchant une solution. Je ne peux tout de même pas lui proposer de laver ses fringues pour rattraper ma

bourde ! Je me mords la lèvre et lorsqu'il relève le regard, j'ose soudain :

— Tu peux te changer chez moi, j'habite à deux pas. Laurine doit avoir de quoi te dépanner.

— Laurine ? Ton amie est à New York ?

Il s'en souvient... comment cacher le plaisir de cette constatation sous un fard absolument indiscret !

— Son appartement est en face du mien.

Il semble hésiter, je le rassure en faisant preuve de détachement :

— Je ne te force pas la main. Tu peux aussi bien rentrer à pied.

— C'est bon, je t'accompagne. Laisse-moi fermer ce pot de peinture.

Très bien, il me suit. Il me... Merde ! J'atterris. Re-merde ! Fait chier ! Keith va venir chez moi. Je ne suis pas prête. Prête ?! Non, je suis tarée ! Le dos complètement raide, je l'invite à sortir du restaurant. Je ferme boutique et nous marchons côte à côte dans la rue, sans échanger un mot. En sa présence, j'ai l'impression de me liquéfier un peu plus à chacun de mes pas.

Devant la porte de mon deux-pièces, je ripe la serrure trois fois avant d'y enfoncer correctement la clé.

— La salle de bains est par là, bredouillé-je pour l'encourager à rentrer. Tu y trouveras une serviette propre.

— Merci.

Aussitôt, je file frapper à la porte de mon amie. Elle me hurle qu'elle arrive dans deux minutes. Je réintègre mon salon et attends. L'eau du lavabo coule depuis plusieurs minutes déjà. J'ai la gorge sèche. J'ai besoin d'une liqueur. D'un rail. De n'importe quoi tant qu...

— J'ai sauvé mon jean, mais mon t-shirt est bon à jeter, m'informe-t-il en apparaissant devant moi.

Je suspends mes pensées en le suivant des yeux. Bug ! Bug ! Bug ! Pire qu'un pop-up, le mec ! Il est torse nu ou j'hallucine ? Ah oui, ah oui ! Lui fait comme si c'était un état naturel. Très bien ! Allons-y gaiement, tout le monde en slip ! Je me focalise sur ses pectoraux sculptés finement puis ses abdominaux et j'ai un coup de foudre visuel. Merde ! C'est quoi ce corps de footballeur ?

— Tu as une poubelle ?

— Euh, quoi ?

— Pour mon t-shirt.



— Ah oui.

Talons ancrés au sol, je tends la main au maximum pour éviter de trop m'approcher.

— Donne.

— Merci.

Gênée, je détourne le regard. Mais alors que je gagne ma cuisine, je l'observe en coin. Il écrit un texto sur son portable. La vision est magique. Son torse est sec, athlétique et doré. Et ces étoiles... La plus grande est au creux de son ventre à gauche, ondulant sur ses abdominaux. Une pluie d'autres de plus en plus petites remonte sur son flanc. C'est sexy en diable. Est-ce moi qui ai pensé ça ?! Et il faut que ce torse dessiné et ces obliques d'Apollon appartiennent à Keith Maclee. Je dois arrêter de le mater car je me désintègre. Et Laurine qui met une plombe à venir !

Je lève le regard sur un Keith qui m'observe. J'ai un coup de chaud. Prise en flagrant délit, je balbutie :

— Tu veux un... une. Manger un truc ?

J'ouvre le frigo et en tire les aubergines au four préparées pour ce soir.

— Cass ?

C'est Laurine.

— Oui ! hurlé-je de façon inappropriée.

Je replace le gratin à sa place d'origine, fais signe à Keith d'attendre et cours ouvrir. Elle m'a sortie d'un absurde pétrin et pour cela, j'ai envie de la serrer dans mes bras.

— Laurine ! poussé-je dans un soupir non contenu.

— Pourquoi tu as fermé ta porte à clé ? (Ah bon !? J'ai fait ça, moi ?) Et puis, c'est quoi cette voix bizarre ? Tu m'as fait peur. J'ai tout abandonné alors que j'étais en fin de préli...

— J'ai compris !

Elle ne porte qu'une chemise masculine et ses cheveux sont en bataille, pas besoin d'être visionnaire pour deviner ce qu'elle a mis en suspens.

— Il y a Keith chez moi et...

Réaction à chaud :

— Bordel de merde !

— Non, ce n'est pas ce que tu crois, chuchoté-je pour calmer le jeu.

— Et moi qui n'ai plus de capote !

Je me fige, interloquée.

—... ma dernière est en cours d'utilisa...

— Mais ta gueule !

Elle passe sous mon nez et pousse complètement le battant qui découvre un Keith qui attend toujours à moitié dénudé.

— Bordel !

Je sais ce qu'elle voit comme je sais pertinemment ce qu'elle imagine.

Furieuse, elle me pointe du doigt avant de désigner Keith et s'indigne :

— Tu... Tu m'as menti ! Tu m'as dit qu'il était gringalet !

— La ferme ! fais-je en bon vieux français.

Elle m'ignore et lui octroie un large sourire.

— Keith donc ?

Elle tend sa mimine vers un Keith qui a l'air de kiffer la situation. Je manque à tous mes devoirs. J'exécute de rapides présentations :

— Laurine, Keith. Keith, Laurine.

Elle s'approche et lui serre la main. Elle tourne le visage vers moi, croit chuchoter, mais il entend tout !

— Tu avais dit qu'il était pas mal. Si lui est pas mal... mon pauvre quinquagénaire est un putain de camembert.

Oh la connasse...

— Pas mal ? relève Keith en souriant malicieusement.

Rouge de honte et d'embarras, je me confonds en excuses silencieuses avant de rabattre un regard contrarié sur mon amie.

— C'est bon, maintenant, tu arrêtes, Lo ! J'ai seulement besoin de fringues. Un t-shirt fera l'affaire.

Elle en a un tiroir complet. Plus facile d'expliquer qu'on a changé de vêtements plutôt que du rouge à lèvres ou du fond de teint sur le col de sa chemise. Ses partenaires sont friands de cette porte de sortie.

— Très bien, je reviens.

Enchantée de sa mission, elle disparaît et je peux inspirer de nouveau. Je n'ose pas regarder Keith tant je suis gênée. S'il me paraissait abordable hier, aujourd'hui, je l'imagine si beau dans le plus simple appareil qu'il me semble

aussi accessible que l'Atlantide.

— Cassiopée ?

Sa voix est assez douce pour que mon cœur valdingue. Lentement, je relève les yeux et me perds dans les siens.

— Ça ne va pas ? J'ai l'impression de t'embarrasser.

— Je n'ai pas l'habitude...

Je désigne son torse nu.

—... de tout ça.

Il fronce les sourcils.

— C'est juste moi...

Juste lui... Surtout lui. Je pourrais tendre la main et le toucher. Je pourrais le faire, juste pour connaître l'effet que me procure sa peau sous mes doigts. J'entrouvre les lèvres, mais Laurine réapparaît avec le vêtement demandé qu'elle lui lance sans attendre. Keith le rattrape.

— Merci, c'est super gentil, dit-il en souriant.

Il abaisse la nuque pour remettre l'habit à l'endroit pendant que mon amie le détaille outrageusement. Son index fait des va-et-vient en sa direction.

— Ces abdos-là, c'est ce que tu portes au quotidien ?

Il marque un temps d'arrêt, relève la tête et se couvre le buste avant d'éclater de rire. Ce mec est lumineux ! Je m'aperçois que je le bouffe des yeux moi aussi.

— Tu fais du sport, de la muscu ?

— De l'aviron, et je m'entretiens de temps en temps, oui.

— Hum. Hum. Je vois...

Laurine ferme les paupières et insiste :

— Très bien, raconte-moi. Tu t'assois par terre et main derrière la nuque, tu te sculptes un corps de rêve, c'est ça ? Tu transpires et...

Qu'est-ce qu'elle raconte ?! J'interviens :

— Tu es sérieuse ?! Qu'est-ce que tu nous fais là ?

— Ça s'appelle chercher l'inspiration !

— Pour quoi faire ? m'éructé-je.

— Devine ! Tu m'as coupé en pleine... (Mes gros yeux doivent la dissuader d'aller plus loin dans les explications) Bref, ce n'était déjà pas glorieux !

Je ne veux surtout pas imaginer. Je ne suis pas une sainte mais il ne faut pas pousser. Nous ne sommes pas seules là ! Je la saisis aux épaules pour lui faire faire demi-tour.

— Bon, merci. Tu peux finir ce que tu as commencé.

Elle profite de ce que je baisse la garde pour me signaler en français :

— Fonce, je sais reconnaître les bons coups au premier coup d'œil et lui a un regard qui te prend par la cha...

Je couvre sa bouche de ma paume pour qu'elle la ferme une bonne fois pour toutes.

— Il comprend le français ?! la fustigé-je, les dents serrées.

— J'espère bien ! marmonne-t-elle.

Je lève les yeux au ciel pendant que je la pousse dehors. Elle me fait face et recule dans le couloir en simulant, de façon totalement immature, l'acte sexuel avec ces doigts.

— Cinq ans !!! Baise, ma grande ! Baise ! finit-elle en s'éclipsant dans son appartement.

Quand enfin je claque ma porte, je ne sais plus où me mettre. Mon corps entier s'est raidi. Un silence de plomb réintègre mon salon et je n'ose pas me retourner.

— Je ne sais pas comment excuser son attitude, dis-je en grimaçant.

Il sourit sous un regard fripon, carrément cambrioleur de cœur.

— Tu n'as pas besoin de l'excuser.

— Pour ce t-shirt aussi.

Qui à l'évidence est trop cintré ! Son propriétaire doit être moins bien bâti que Keith, voilà pourquoi le vêtement le moule comme une seconde peau. Je ne suis pas naïve, Laurine l'a fait exprès. Ce n'est pas les rondouillards qui manquent dans son carnet d'adresses.

*Boum, boum, boum...*

Je tends l'oreille, pas certaine de comprendre ce qui se déroule chez ma voisine. Je n'y crois pas ! Laurine est en train de forniquer contre un mur, à en croire les grognements sourds et l'effet tambour qui se répercute dans tous l'étage. Je lève les yeux au ciel. Ce n'est pas vrai ! Et Keith qui continue à me fixer ! *Dis quelque chose, Cassiopée !*

— Alors, les préparatifs de ce mariage ? meublé-je d'une voix forte et aiguë.

C'est tout ce que je trouve à dire ? Parler de son putain de mariage ? Je m'en contrefous de savoir si Violetta a commandé des paons albinos et des licornes multicolores, assortis à une déco de poufiasse. *Calme-toi, Cass, calme-toi !* Quant à Keith, il m'observe perdre mes moyens, un sourcil en l'air. Prise au dépourvu, je fonce en cuisine, me cache derrière le battant du frigo et lui propose n'importe quoi :

— Du gratin ?

Évidemment, je crie pour couvrir les gémissements de ces deux animaux en rut. Et merde !

— C'est du gratin d'aubergines.

Je rabats la porte du frigo, ce foutu plat en main. Le regard que me renvoie Keith est plus troublant que jamais. Il est bouillant. Un long frisson dégringole et se propage dans mes reins. Je me rends compte que cet homme qui autrefois possédait un pouvoir naturel d'attraction est aujourd'hui une tentation des plus charnelles.

Je déglutis tout en fuyant son expression. Il faut qu'il sorte de chez moi. Je m'empare d'une boîte en plastique et la remplis de tout et n'importe quoi tant que ça se mange.

— Du pouding ? J'ai confectionné des ramequins de fraises et de pannacotta. Je t'en mets pour la route. Ah, et ça aussi. Il y a un magasin bio à côté...

— Cassiopée.

Je ne l'écoute pas. Et comment ça ?! Cette fichue boîte ne se ferme pas. Je force en appuyant sur tous les côtés. Prise d'une frénésie que je ne contrôle pas, appuyée par les bruits, la situation, la tension entre nous, je suis dépassée par tout cela.

— Cassiopée. Arrête, mais arrête !

Il saisit ma main et des frissons me remontent jusqu'au cœur. Mon corps se tétanise. Ne me touche pas ! ai-je envie de lui hurler.

— Ce n'est pas la peine.

Nos regards se soudent et je secoue la tête. Je sens le désarroi construire des larmes au fond de mes yeux. J'entends mon cœur battre dans mes tempes.

— Ça ira, finit-il par dire d'une voix douce. Merci.

Mes doigts se desserrent autour du plastique. Il récupère la boîte et la pose sur le plan de travail. Son regard revient effleurer les lignes de mon visage. Je frissonne. Il lève la main près de ma joue. Ma mâchoire se contracte. Il n'a pas le

droit de faire ça. Son regard dévie sur ses doigts toujours amarrés à mon poignet.

— Une des choses les plus précieuses qu'on m'ait offertes, c'était ça. Celle que tu refusais à tout autre. Pourquoi me l'as-tu reprise ?

Je suis effrayée, pas par lui et ce lien, mais par toutes les sensations que ces mots me procurent, à la limite du supportable.

— Parce que tu me l'as reprise, n'est-ce pas ?

Son regard en fusion retrouve le mien, et c'est dur de le soutenir. Je suis parcourue de tremblements quand, du revers de ses doigts, Keith vient doucement frôler ma joue, mon cou, puis effleurer le tissu de ma chemise, suivant le chemin jusqu'à ma taille. Sa main se referme sur mes hanches, je ne peux plus respirer. Keith me touche... Il est brûlant, je peux sentir sa chaleur à travers la ceinture basse de mon pantalon à pince. Je commence à mal ventiler. La tension envahit l'appartement.

Ne sachant que faire, mes deux mains restent levées de part et d'autre de mon visage, je le dévisage, la gorge sèche.

Son autre main libère mon poignet et descend le long de mon corps tout aussi lentement. Je n'arrive plus à réfléchir. Je ne peux détacher mon regard du sien, intense et enflammé. Il est si beau.

Nos souffles se confondent et le mien s'accélère lorsqu'il retrousse ma chemise. Ses doigts passent en dessous et se posent à même ma peau, encerclant ma taille. Il ausculte ma réaction, dépouille mon être et lamine toutes appréhensions. Ses pouces entament de lentes caresses circulaires de part et d'autre de mon nombril, puis descendent à la lisière de mon pantalon et s'arrêtent. Un brasier s'empare de mon corps. Ses yeux n'en finissent pas de me consumer. Pourquoi fait-il ça ? Pourquoi joue-t-il avec le feu ?

— Tu es tellement belle, souffle-t-il, son regard incandescent plongé dans le mien.

Mon cœur cède un battement. Belle ? Il me trouve belle ? Il penche le visage en avant et les boucles de ses cheveux me chatouillent le nez. Détournant le regard, Keith se mord les lèvres. Je baisse la tête et comprends qu'il approche mon bassin du sien dans une lenteur aliénante. Son jean est tendu. J'ai besoin de le sentir, comme je l'appréhende...

Là, clairement, il se passe un truc ingérable et vu son souffle anormal, je doute qu'il ne gère quoi que ce soit non plus. Mais ce qu'il s'est passé jadis entre nous, c'est comme si c'était hier. Et ce n'est pas comme si je n'avais rien retenu... Le spectre d'une autre plane au-dessus de nous. Je dois réagir, même si c'est dur,

presque impossible. Je dois me faire violence et penser qu'une vraie beauté l'attend à la maison. Il va se marier.

Je ne suis pas celle qui sait ce qui se cache derrière chacun de ses sourires malins, ses actions intimidantes, ses yeux ensommeillés le matin. Je ne le connais pas par cœur comme elle. Il joue, c'est tout. J'ai gâché ma vie et j'en prends encore le chemin si je le laisse aller plus loin. L'issue pourrait bien me coûter la raison. À deux doigts de vivre ce que je désire le plus au monde, j'ai un regain de mordant. Je dois être forte avant de tomber, avant que cet autre moment se peigne à l'indélébile dans ma mémoire.

— Sait-elle que tu joues encore ? Comme tu t'es probablement joué des autres filles après moi ?

Ses mains me libèrent instantanément. Je lève le menton pour lui prouver ma bravoure et je simule un dédain en plissant les yeux. Son regard me trouble tant il me confronte à mes propres démons. J'ai joué tout autant que lui, en toute connaissance de cause. Je sais qu'il l'aime. Qu'il aime jouer aussi. Je me fais du mal toute seule. Je dois éloigner la douleur, car je sens que ce qu'il est en train de me donner, la passion, l'envie, la perte de contrôle, je ne pourrai plus jamais m'en passer.

— Des filles ?

Est-ce tout ce qu'il retient ! Je m'emporte :

— Celles qui m'ont remplacée ces dernières années ? Leur as-tu promis trois putains de vœux réalisables ? Combien sont tombées dans le panneau ? Leur as-tu chuchoté que tu aimais Violetta avant de les baiser ?

Il recule comme si je l'avais giflé. À le voir comme ça, on pourrait se méprendre sur qui fait le plus de mal à l'autre.

— Tu caches bien ton jeu, Maclee, ajouté-je avec rancune.

Son regard se verrouille. Me harponnant de ses yeux clairs, il me répond d'une voix sourde :

— Tu ne sais rien de moi...

Je sors littéralement de mes gonds :

— Tu vas te marier, alors la ferme ! Tu me rabaisses, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir sur toi ! Ne me touche plus jamais ! Je t'interdis...

Il ne me laisse pas finir, il est déjà hors de mon appartement.

Tout devient sombre et le vide qui s'installe est pire que l'amertume qui emplissait chacune de mes fibres l'instant d'avant. Malgré tout, je sais qu'il ne

peut en être autrement.

\*

Le lendemain, comme j'aurais dû le prédire, Keith n'est pas venu au restaurant.

— Il a payé des artisans pour finir le boulot, me confit Will.

Ma poitrine s'opprime. C'est exactement à ce moment-là que je réalise qu'il a repris sa place. Toute la place.

— Je savais que c'était une mauvaise idée...

— Non, rassuré-je Will.

Entre lui et moi, ça ne pouvait que se terminer comme ça.



# **CHAPITRE 38**

## **Overdose**

**Keith**

Une semaine plus tard

Devant sa porte, je reste immobile. Je me mordille les lèvres. Voilà déjà cinq minutes que je suis là. Il n'y a personne, mais je sonne une troisième fois. Pourquoi ? Pour ce t-shirt entre mes mains, et aussi pour saisir une occasion de lui exprimer le fond de ma pensée si elle me rebalance le parcours de mes cinq dernières années en pleine figure. J'ai eu le temps de ressasser ses paroles, et elles ne me plaisent pas...

En y réfléchissant bien, qu'est-ce que ça changerait à sa vie de savoir ce qui m'est arrivé ? Pourquoi j'ai cumulé les conquêtes et les coups d'un soir. Pourquoi j'ai cherché à comprendre ce qui ne tournait pas rond dans cette histoire... Baiser et le faire bien, c'est tout ce qui m'importait, du reste, je savais exactement où j'allais. Pas d'attaches, pas d'amour, pas de sentiments. Je baisse le regard sur mes pompes, je ne suis pas sûr de ce que je fous, en fait. Je ferais mieux de me tirer et vite.

C'est finalement Laurine qui déverrouille sa porte derrière moi.

— Cassiopée n'est pas là, chéri !

Je l'examine. Son déshabillé de soie laisse apparaître le bout rougeâtre et turgescence de ses tétons. Je hausse un sourcil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu préfères connard ?

Je ne suis pas d'humeur à me faire insulter gratuitement, mais je ne relève pas.

— Je crois que c'est à toi.

Je lui tends les vêtements que je lui ai empruntés, mais Laurine semble ne pas vouloir les reprendre. J'insiste. Pas coopérative, elle se contente de m'analyser de haut en bas comme si j'étais un indigent insecte.

— Alors tu comptais me donner ça et te barrer ?

— Non, je comptais lui rendre en main propre, mais tu es là. Étant donné que ça t'appartient, je ne pense pas que ça te pose un problème.

Elle daigne enfin réagir en récupérant d'une main lourde ses affaires. Laurine pousse un long soupir en écrabouillant les fringues entre ses doigts.

— Merci, fais-je avant de pivoter.

— Elle travaille, Keith Maclee.

Je la contredis :

— Je suis passé au restaurant, elle n’y était pas.

— Alors tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas quoi ? m’impatiente-je, peu enclin à jouer aux devinettes.

Et dire que l’idée première était de déposer le tout dans la boîte aux lettres ! Autant dire que j’ai pris sur moi pour me hisser jusqu’à ce palier.

— Eh bien, ta meuf te raconte bien ce qu’elle veut. C’est marrant.

Je n’aime pas son cynisme et je préférerais qu’elle garde ses remarques pour elle. Je devrais déguerpir, au lieu de ça, je la regarde quitter mon champ de vision. Elle s’enfonce dans son appartement pour revenir un stylo entre les doigts.

— Passe-moi ta main.

— Pourquoi ? réponds-je, méfiant.

— Allez, donne-moi ta main, ne fais pas ta mijaurée.

Elle s’en empare et la retourne, ma paume face au plafond, pour griffonner un truc dessus. Je la laisse faire, mais au bout de deux bonnes minutes, dubitatif, je retire mes doigts des siens pour admirer son gribouillage.

Au centre d’une multitude de cœurs et d’un geste obscène pas vraiment réussi, je discerne une adresse.

— C’est l’endroit où tu vas pouvoir la trouver. Elle mérite un au revoir, tu ne crois pas ?

Elle mérite ? On mérite de souffler chacun de notre côté. Après quelques secondes de réflexions aussi intensives que stériles, j’entends Laurine ajouter :

— Nous avons tous besoin de tirer un trait sur le passé.

Un mec d’une trentaine d’années provenant de l’appartement de Laurine passe devant elle, sa veste pliée sur son avant-bras. Il ne l’embrasse pas, ne la voit pas. Elle, fait semblant de rien. Mon regard se porte sur les valises sous ses yeux verts, son rouge à lèvres vif, puis son épaule volontairement dénudée. Que peut-il se passer dans la tête d’une femme pour qu’elle n’ait plus la force de se battre pour son amour propre ?

— Je vois.

— Un commentaire ? rétorque-t-elle, son air devenu faussement aimable.

Je désigne l’intérieur de son appartement.

— Tu peux éviter tout ça... dis-je avec sincérité.

Elle redresse la nuque et me dévisage.

— Éviter les mecs comme toi par exemple ? Impossible, il y en a trop.

Je ne l'ai pas volé. Quelle déplaisante sensation que d'être comparé aux profils que je déteste... Nous devons jouer, j'ai perdu. Avant la semaine dernière, je m'imaginais avoir abandonné la partie. Seulement, mon cœur bat comme un fou quand je pense à elle, parle d'elle. Quand je suis près d'elle. C'est comme ça, il n'y a rien à faire. Touché, je me défends :

— Je ne suis pas celui qu'elle croit, Laurine.

— Alors qui es-tu ?

Cette question me laisse perplexe, et une idée bizarre m'occupe. C'est une drôle de nana et jamais je ne me serais arrêté sur elle dans la rue, ni sur Cassiopée d'ailleurs. Si je n'avais pas vu Cassiopée danser, je n'aurais jamais su à quel point elle était douée et passionnée... magnifique. Si je n'avais pas appris à la connaître, je serais passé à côté d'elle, de sa volonté, sa force, son dévouement. Parfois, la vie nous joue des tours. Car oui, jadis, je ne me serais pas arrêté sur elle dans la rue, aujourd'hui, je me retourne sur toutes celles qui lui ressemblent.

— Je ne sais plus vraiment... Mais merci, Laurine. Je suis content que tu sois à New York. Avec elle.

Elle me sourit. Je la salue respectueusement et quitte son palier. Je descends les escaliers, une boule désagréable dans la gorge. Je sens que je vais faire une connerie...

Je fixe un bonnet sur ma tête et traverse la route, les mains dans les poches. Une fois dans ma voiture, je déclenche le GPS avec appréhension. Je m'aperçois que l'adresse donnée par Laurine est à huit cents mètres. Je démarre et rapidement, j'arrive à destination. Je me gare devant un petit bâtiment dont les fines fenêtres d'entrepôt éclairent la rue. Je sors de ma BM et réajuste mon couvre-chef au-dessus de mes yeux par automatisme, sans doute par un brin de nervosité aussi.

J'ouvre une première porte et me fige aussitôt. De la musique classique...

Danse-t-elle toujours, aurai-je cette chance ultime de la voir évoluer dans son élément ? Cette possibilité comble les cadences effrénées de mon cœur. Je ne me rappelle pas le nombre de fois où j'ai rêvé de la voir danser de nouveau. Juste une fois. Rien que pour me remémorer ce jour où elle semblait libre, heureuse et grandiose. Je n'ai jamais cru à cette histoire de drogue, Cassiopée dépassait déjà les autres en répétition. Elle était une danseuse classique hors-norme. Elle était

trop sensuelle pour cette discipline qui se veut neutre. Mais parce qu'elle était envoutante, on pouvait que le lui pardonner. Elle danse comme elle raconte une histoire. Une histoire d'amour entre deux amants...

— Éteins la musique, So, entends-je hurler. Appelez les urgences !

C'est la voix de Cassiopée, je ne peux me méprendre. Son timbre angoissé me fait traverser le hall au pas de course jusqu'à une porte de salle de répétition. Elle est à genoux devant un enfant et la scène me tétanise. À première vue, il s'agit d'une jeune fille au corps subissant une crise d'épilepsie. Elle régurgite de la mousse blanche, les yeux révulsés, et je comprends sans mal que c'est pire que ça. C'est un mauvais trip, une *overdose*.

En apparence maîtresse de la situation, Cassiopée tente de la soulever de terre. Cette gamine doit faire pas loin de son propre poids. C'est seulement quand son regard croise le mien que je la sens bouleversée puis terrorisée. Mon cerveau devient fou lorsqu'elle m'appelle silencieusement à l'aide. Mon instinct réagit. Je me précipite vers elle et m'accroupis à ses côtés.

— Les urgences vont mettre une plombe.

— Je sais... confirme-t-elle d'une voix éraillée.

— Je peux ?

Cassiopée hoche rapidement du menton et je soulève l'enfant.

— Camélia... gémit Cassiopée près de moi.

Malheureusement, la jeune fille arrête de bouger, sans vie. Je sors du bâtiment et dépose le corps inanimé à l'arrière de ma voiture.

— Monte.

Cassiopée s'engouffre derrière, prend la petite dans ses bras. Je fonce à travers la ville et dans le rétroviseur, je la vois la cajoler, prononcer des mots rassurants. Cassiopée pleure toujours sans pleurer, seules ses larmes coulent sans fin sur ses joues. Ça me bouleverse si profondément, que je me demande si j'aurai le cran de lui parler ce soir.

Nous nous arrêtons devant l'entrée de l'hôpital. Cassiopée sort en trombe et sans réclamer mon aide, porte dans ses bras l'enfant avec la force d'une mère. Je l'entends appeler au secours en s'époumonant avant que les portes transparentes ne se referment sur elle.

Cassiopée fait les cent pas devant les deux battants qui mènent aux salles de soin.

— Cassiopée, tu devrais t’asseoir.

Elle n’entend rien, son taux d’adrénaline n’est pas descendu et dans quelques minutes elle sera épuisée. L’espoir est ce qui la maintient debout. Pourtant, elle sait tout comme moi que l’enfant était déjà morte avant que je ne la soulève de terre. Cassiopée ne peut l’ignorer, mais elle s’accroche à cet espoir comme un cadeau qui pourrait tomber du ciel.

Et plus ils tardent à l’annoncer, plus cette espérance grandit. Je décide de sortir de la salle pour chercher quelque chose à boire. Je ne suis pas sûr d’être un bon soutien pour elle ni d’être à ma place. Cassiopée ne m’a pas prié de lui tenir compagnie, mais pas demandé à partir non plus.

J’en profite pour retirer mon bonnet et le fourre dans ma poche arrière de jean. Enfin, je trouve un distributeur et prends deux cafés.

Je saisis mon téléphone et compose le numéro de Violetta. Elle me dit de rester le temps qu’il faut, malgré les craintes que j’entends nettement dans sa voix.

Quand je rejoins Cassiopée, le médecin est en train de lui rendre en aparté son verdict dans le couloir. Elle s’effondre devant lui. À genoux, mains sur son visage. Le docteur lui propose son aide, qu’elle refuse en se redressant grâce à la barre accrochée au mur à sa gauche. J’aimerais aussi servir à quelque chose, mais ça fait longtemps que Cassiopée n’attend plus que je la soutienne. Je dois respecter cela. On croit que les années n’altèrent rien. En ce qui nous concerne, les années ont fini par effacer le peu qu’on avait.

Silencieux, je reste assis sur cette chaise. Sa douleur vient par vagues, je le remarque lorsqu’elle ferme puissamment les yeux et qu’elle se penche en avant pour l’étouffer dans des sanglots qu’elle me dissimule. Mon cœur part en lambeaux quand ses cils se noient de larmes une fois de plus.

Il est deux heures du matin et voilà trente minutes que le constat est tombé. Il est temps de rentrer.

J’ai écouté l’interne nous raconter que les parents ne se déplaceront pas. Qu’il s’agit d’une famille connue des services sociaux et que le dossier est entre leurs mains. Qui peut comprendre qu’un parent accepte de laisser le corps de son enfant sans vie quelque part. Quel parent refuserait de se rendre à l’hôpital et se contenterait d’apprendre sa disparition par téléphone ? Je suis surpris par la nature humaine, si proche de celle de montres parfois.

Je renvoie un texto à Vio pour lui dire que je rentre. Il est temps.

— Cassiopée ?

Je dois la raccompagner, mais quand elle relève des yeux rougeoyants sur moi, je n'arrive pas à insister. Je ne sais pas si c'est parce que je la vois dans cet état ou tout simplement parce que... Parce que quoi ? Je dois boucler l'histoire comme prévu et fuir le pays.

— Tu veux rentrer, c'est ça ? s'enquiert-elle en essuyant une fois de plus ses joues avec les manches de son gilet.

Ce sont les seuls mots qu'elle m'adresse directement depuis ce soir. Je hoche le menton.

Je la regarde. Elle ne porte qu'un justaucorps en dessous de cette laine couleur pêche. Et comme d'habitude, je me demande si elle a froid.

Elle me désarme et cette boule dans ma gorge, celle qui avait mal pour elle, me fait mal à moi. À ce moment-là, je dois serrer les dents pour m'empêcher de dire des choses tout aussi inconsidérées qu'inconsidérables.

— Tu peux me déposer quelque part ?

— Bien sûr.

Elle se lève enfin et marche devant moi jusqu'à la voiture. Je lui ouvre la portière passager et elle s'installe sur le siège en cuir.

On reprend le chemin de l'atelier de danse. Cassiopée ne pleure plus. Bras croisés, elle fixe la route et je la regarde en biais. Elle ne s'embarrasse pas de ma présence, ni de savoir pourquoi je suis là. Elle semble être seule au monde, divaguant au large de ses pensées.

Elle me demande de bifurquer à droite et au bout de quelques mètres, je pénètre dans un quartier. Et vu que nous ne prenons pas la direction de chez elle, je devine qu'elle s'est investie d'une mission qui n'augure rien de bon.

— Ce n'est pas le chemin, dis-je d'une voix calme.

— Je sais. Dans quelques secondes, tu seras débarrassé de tout ça...

Cette phrase me bousille le cœur, mais je ne laisse rien paraître.

— Très bien, réponds-je simplement.

Je fais ce qu'elle me dit de faire et je roule devant des bâtiments sombres dans un quartier infréquentable à cette heure. Ma *BMW* est une hybride et est absolument silencieuse, paradoxalement elle est plus repérable qu'un tracteur vu les têtes qui se tournent sur notre passage.

La prostitution, le recel et la vente de contrefaçon sont visibles. Mon père photographe me parlait de l'esthétisme de la misère. Il a parcouru le monde en quête d'images de réfugiés, de bidons villes, d'endroits ravagés, d'enfants mourants de faim. Ces clichés me troublaient autant qu'ils me gênaient. C'était le but. Il me disait remplir un rôle, celui de rendre beau la misère, du moins pour qu'on ne l'oublie pas.

— Tu peux t'arrêter là.

Je fais un signe négatif comme pour réfuter son ordre. Elle se met à crier dans l'habitacle, la voix emplie de sanglots :

— Arrête-toi, Keith ! Arrête-toi, putain.

À contrecœur, j'immobilise mon véhicule. Je ne coupe pas le moteur et je ne donne pas cher de ma caisse si je reste planté là. Cassiopée n'ose pas me regarder dans les yeux.

— Merci, balance-t-elle en s'apprêtant à sortir.

J'aimerais tellement poser ma main sur son bras, mes doigts sur son visage. Pour juste la retenir. La consoler, lui dire que ce n'est pas la peine. Qu'elle va faire une bêtise.

— Attends. Qu'est-ce que tu fais ?

Ses yeux se gonflent à nouveau de larmes. Elle secoue la tête, ses lèvres tremblent. Je sais à quoi elle pense. Elle cherche un coupable.

— Fais pas ça, essayé-je de la raisonner.

— Merci, répète-t-elle avant de s'extraire du véhicule.

Je la vois contourner le capot et s'engouffrer dans l'entrée obscure d'un immeuble à ma gauche. Et merde ! Une tension immédiate gonfle mes veines et fait taire toute prudence. Je sors de ma voiture et cette fois, c'est mon instinct de protection qui prend le dessus. Ce n'est pas la première fois que je ressens cela, c'est continuellement le cas quand Cassiopée est proche de moi.

Les couloirs empestent la pisse et l'alcool. Je suis Cassiopée à la trace, ne m'attarde pas sur les regards mauvais qui nous scrutent avec curiosité et défiance.

J'ai l'impression de revivre la scène d'il y a cinq ans, mais clairement, je suis plus armé physiquement pour faire face à un dérapage. Cependant, je dois rester lucide et sur mes gardes.

Cassiopée est déterminée, je ne la stoppe pas, c'est ce que j'admire chez elle ; son obstination. Ce n'est pas le genre de femme qu'on raisonne ou qu'on bride.



Elle sait ce qu'elle fait. Et elle le fait, car c'est un besoin vital.

Un mec tatoué nous oblige à nous plaquer contre les murs pour le croiser. Il grogne et renifle quand il passe à côté de Cassiopée puis me regarde de travers. Pas le moins du monde intimidée par cet environnement hostile, Cassiopée toque à la dernière porte au fond du couloir. Des marques de coups sillonnent le battant, donnant l'impression que nous sommes devant la gueule de l'enfer.

— Ouais ? crie-t-on derrière.

— Je suis le professeur de danse de Camelia, fait Cassiopée d'une voix claire.

Des verrous s'entrechoquent et une femme opulente à la mine tirée se tient devant nous. Elle nous considère de haut. J'ai pourtant une bonne tête de plus qu'elle.

— Tu veux ?!

Sans se laisser démonter par son ton acerbe, Cassiopée commence :

— Je souhaitais vous présenter mes condoléances et mon soutien, sachez que je me trouvais à l'hôpital avec elle. Le médecin vous a téléphoné et...

— Dépêche, j'ai pas tout mon temps.

L'air qu'elle affiche marque très peu de respect, mais Cassiopée garde son calme. Elle reprend avec patience :

— Je suis sincèrement navrée. J'ai compris que vous ne pouviez pas vous déplacer et je tiens à vous dire qu'elle n'était pas seule. J'étais à ses côtés quand elle...

La femme se retourne et gueule à l'attention du vacarme ambiant à l'intérieur. Un gars lui répond en hurlant des obscénités : « Toi, ferme-la et ramène ton gros cul... ». J'avoue que la suite me donne la gerbe. Quand le regard de la harençère nous revient, je vois qu'elle s'agace de notre présence.

— C'est tout, là ?! J'ai des trucs à faire.

Mue de stupéfaction, j'observe ce dialogue qui se déroule devant moi. Ma patience s'effrite aussi. Courageuse, Cassiopée ne se démolit pas et appuie là où une mère normale aurait dû s'écrouler de désespoir. Malgré cela, elle reste impassible et balaie sa maternité comme de la poussière. Cassiopée serre les poings, c'est inutile de poursuivre, mais elle lutte pour garder foi en la nature humaine.

— Je disais. Je lui ai tenu la main...

— OK, c'est bon, j'en ai assez entendu.

Cassiopée la dévisage à présent. Et la tristesse se transforme en incompréhension et colère, la porte se referme, mais Cassiopée la repousse pour la maintenir ouverte. Avant que la situation ne dérape, je tente de temporiser tout ça :

— Cassiopée... laisse...

Elle me fusille de son regard rempli de sombres étincelles. Elle m'incite à ne pas intervenir. Je ris de moi, j'aurais dû me douter qu'elle serait indomptable, j'aurais dû prévoir ces battements irréguliers qui désordonnent mes pensées. Mais rien n'approche de ce qu'il y a de rationnel avec elle.

— Ce n'était qu'une enfant... assène-t-elle les dents serrées.

Cassiopée retient ses larmes, sa voix chevrotante en est la preuve. Son interlocutrice la considère d'un œil mauvais.

— J'en ai cinq autres à éduquer et elle se droguait, la même. J'étais censée faire quoi ?

— La protéger de tout ça. L'aider !

— T'as des gosses pour me faire la morale ? Dis-moi ! Est-ce que tu en as ?

Les lèvres de Cassiopée frémissent et ça me cisaille le cœur. Elle essaie de maintenir le regard de la mégère, mais ses résolutions en prennent un coup.

— N... non...

— Alors, ne me fais pas de sermon ! J'allais pas l'attacher ?!

— Je pensais que vous ne pouviez pas vous déplacer, mais vous êtes seulement immonde.

— Ça suffit ! J'appelle les flics.

Je sens que ça va dégénérer.

— Appelez-les ! Vous êtes responsable de sa mort. C'est à cause de vous ! Vous ne l'avez pas assez aimée ! On doit aimer ses enfants, les protéger, et si on n'en est pas capable, on n'en fait pas !

Elle hurle et je peux ressentir sa peine à travers chacun de ses mots. J'entends même le brouillard de ses larmes dans sa gorge, le poids d'une culpabilité qui n'est pas la sienne. Le poids de sa propre histoire. Cassiopée est sûre de ne pouvoir aimer, pourtant tant d'amour déborde de sa personne. Être aimé de Cassiopée serait le plus beau cadeau pour un homme. À une époque, j'aurais tellement voulu être cet homme qui arriverait à lui enlever ses dernières réticences, sa carapace, sa tristesse. Qui décroche cet amour qui semble impossible à atteindre.

Et j'ai tellement envie de la serrer contre moi. De la protéger du regard de cette mère qui n'en mérite même pas le nom.

— Tu te prends pour qui pour venir chez moi et m'insulter ? Barre-toi !

— Allez vous faire foutre !

Cassiopée se fait bousculer, je me mets en travers.

— Dégage !

Le coup part tout seul. Cassiopée frappe la femme au visage. Après un bref instant de stupéfaction, la réponse ne se fait pas attendre, mais j'intercepte le coup en repoussant le bras avant que son poing n'atteigne la joue de Cassiopée.

Et tout s'enchaîne à une vitesse folle. J'essaie de séparer le duo qui crie, se griffe, se déchire. Un homme, débarquant de l'appartement, se mêle au chahut. Avant qu'il n'ait le temps de faire quoi que ce soit, tout en me maintenant au cadran de la main gauche je le roue de coups de pied pour maintenir Cassiopée hors de sa portée alors qu'avec mon bras droit, je tente de la ramener en arrière. C'est fou comme on peut se sentir comme une bête dans ces cas-là, s'il parvient à la toucher, je sais que rien, ni personne ne pourra m'arrêter. Un instant, j'ai peur de ce que je pourrais faire.

Le mec recule, hors d'haleine. Ses bras sont trop courts pour m'atteindre vraiment, alors que je le frappe sans le ménager. Ses yeux ensanglantés et exorbités de rage m'assassinent. Il pivote et je sais exactement ce qu'il va chercher.

Je ne réfléchis pas une seconde de plus, je saisis Cassiopée par le haut de son gilet et l'oblige à faire demi-tour. Je me précipite dans ce hall de merde, dévale ces escaliers qui glissent tant ils sont crades et quitte cet immeuble qui pue la mort.

Cassiopée, même chamboulée, est assez perspicace pour comprendre que ça craint et court à ma suite sans piper mot.

Comme je l'avais pressenti, ma bagnole est en train de se faire désosser. Je fais une rapide analyse de la situation. Si je m'arrête, je ne donne pas cher de notre peau. Je ralentis le pas et j'y vais au bluff. Comme si de rien, relax, ignorant mes détresseurs qui ont relevé la tête pour nous jauger, j'enclenche l'ouverture centralisée, ouvre la portière conducteur. J'exhorte Cassiopée à monter à l'intérieur. Elle se faufile par mon côté et s'installe sur le siège passager. Je m'y m'engouffre à mon tour et quelques secondes plus tard, nous roulons sans jantes et une des roues arrière.

Dans le rétroviseur, je vise qu'ils se concertent, mais avant même qu'ils ne

prennent une décision, nous serons loin. J'en profite pour m'essuyer succinctement le coin de mes lèvres empourprées de sang. Cassiopée n'a qu'une égratignure sur la pommette, mais je sais qu'elle a reçu d'autres coups par la mégère. Ça me tord les tripes, car chacun d'eux, j'aurais voulu les prendre à sa place.

Des étincelles suivent notre trace. Mon châssis a morflé. Je ne vais pas pouvoir rouler bien longtemps. Je décide de me garer sur le bas-côté.

— Sors, dis-je d'une voix rendue rauque par la violence des dernières minutes.

Elle obtempère sans poser de question et je délaisse mon véhicule bon pour la casse au croisement d'une rue. Je sors le bonnet de ma poche arrière et tamponne ma bouche couvertes de sang avant de le balancer avec humeur dans une poubelle. Nous marchons depuis cinq minutes, la dopamine redescend pour laisser place à une vive colère que j'essaie de muer sous ma mâchoire crispée.

— Désolée, souffle-t-elle enfin.

— « Désolée »... répété-je d'une voix irritée.

Elle s'immobilise.

— Je ne t'ai pas demandé de me suivre. Je te rembourserai les dégâts.

Je lui fais face.

— Je m'en tape de ma caisse ! Ils peuvent la brûler que je ne lèverai pas un sourcil, mais toi... tu es complètement inconsciente !

— Je l'admets et je me suis excusée.

Sa voix est détachée, sans émotion. Je la perce d'un regard acéré.

— Ne joue pas les dures ! Ne fais pas comme si de rien n'était avec moi !

— Alors qu'attends-tu que je fasse, merde ? s'éructe-t-elle.

Cette phrase me fait péter un câble. Qu'est-ce que j'attends ? Qu'elle hurle, qu'elle crie, qu'elle se libère de ce fardeau, qu'elle tombe dans mes bras parce qu'elle a eu peur et qu'elle en a besoin. Qu'attends-je qu'elle fasse ? Tout ! J'ouvre la bouche, mais me ravise. Il vaut mieux pour nous deux que je me contente de fermer les poings.

— J'aurais dû faire comme si la vie de cette gamine avait été sans importance ?! s'emporte-t-elle. Qu'elle parte sans avoir marqué personne, et abandonner son existence à l'insipide. Personne ne mérite de mourir comme ça ! Et je ne regrette rien, au contraire, j'ai encore envie de me battre. Pour elle ! Pour la vie qu'elle a gâchée. Laisser des cicatrices sur les joues de sa mère et

qu'elle voit les traces chaque matin en se regardant dans la glace.

— C'est peine perdue... Tu le sais. Elle ne pensera pas à sa fille, mais à toi, la raisonné-je avec lucidité.

Cassiopee me fusille du regard.

— Quand est-ce que tu vas descendre de ton trône, Keith ? Je m'en fous. Moi, je le sais. J'ai fait quelque chose ! Pour elle...

Je garde le silence même si je bous. Son besoin de justice est tel qu'il me remue les entrailles. La vie est cruelle, elle est bien placée pour en avoir conscience. Je suis de ceux qui préfèrent se battre pour les êtres qui me sont proches plutôt que pour ceux qui s'en sont allés...

— De toute façon, pourquoi tu me comprendrais ? finit-elle avec lassitude.

La comprendre ?! Jamais, il ne me le sera possible, car il faudrait avant tout qu'elle m'en laisse la chance. C'est plus simple pour elle de me repousser et de tout compliquer. Et elle me lance au visage nos différences comme si cela pouvait tout expliquer. Je me mets à rire. Un rire des plus faux, des plus fous.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Rien. Je rejoins mon château, craché-je.

J'opère un demi-tour. Je ne sais même pas où je vais. Elle hurle dans mon dos :

— Dis-moi, Keith ! Toi qui es plus intelligent que tout le monde ! Réponds-moi ! Qu'est-ce que j'aurais dû faire ?!

Je me retourne lentement. Ses iris furibonds me condamnent à lui ouvrir mon cœur et lui cracher la vérité au visage. Car je ne sais pas mentir comme elle. Impossible... Elle va en avoir pour son compte :

— Que tu réfléchisses deux secondes pour une fois ! Qu'on trouve une solution ensemble qui n'implique pas que tu risques ta vie ! Nous aurions pu étudier comment rendre sa mort utile, mais toi, toi, tu préfères réduire sa disparition à un acte de violence et tu déguises cela en beau geste. Et c'est avec autant de violence que tu as coupé les ponts avec moi ! Tu trouves cela injuste, n'est-ce pas ? Je le vois à ta mine qui change d'expression. Tu te dis que tu ne me dois rien ! Mais c'est faux ! Avant toi, il n'y a eu personne ! Je n'ai eu personne, tu m'entends !? Toi qui as soif de justice, tu me dois la vérité. Qu'est-ce que je t'ai fait !? Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me traites absolument comme un autre ? C'est cela que je ne peux pas comprendre, Cassiopee !

Semblant désemparés, ses yeux se perdent dans les miens. Ses cheveux

viennent battre sur son visage. Elle a l'air d'une fragilité telle que mon cœur s'arrache. Une seule seconde suffirait pour l'embrasser. Une seule...

— Je ne savais pas que ça comptait pour toi !

— Ne me mens pas encore... réponds-je, déçu et désabusé.

— Je ne te mens pas !

Furieux, je plaide avec un grand geste de la main.

— Tu as fait promettre à Fergie de ne pas me révéler où je pouvais te trouver ! Tu savais pertinemment que je m'accrocherais, alors ne dis pas que tu ignorais à quel point je tenais à toi.

— Je voulais me protéger !

— Mais de quoi, putain ? De qui ?! De moi ? Merde, je n'y crois pas un seul instant !

— Je ne sais pas, Keith...

Pourquoi j'insiste ? Elle se foutait de tout. S'en fout sans doute encore.

— Tu ne peux pas nier les faits. Tu es partie sans même te retourner. Tu m'as laissé dans le vide.

Elle me dévisage et choisit l'autodéfense avec trop de facilité :

— Va au diable ! Putain, va au diable !

Je la considère d'un regard dur. Je n'y crois pas.

— OK, pas de problème.

Ras le bol, je me casse. Je la contourne et me dirige vers la première bouche de métro qu'on a dépassée. Avec un peu de chance, je trouverai une route qui mène directement à l'aéroport. Je vais me prendre un vol pour n'importe quelle destination pourvu que ce soit très loin.

— Attends, Keith, Attends !

Je dois avancer.

— Keith, arrête-toi !

On ne peut pas continuellement se pourrir. C'est inutile. C'est trop tard de toute façon.

— Keith ! Arrête-toi ! Je suis peut-être irréfléchie et impulsive, mais toi, t'es-tu bien regardé !? Tu n'es qu'un manipulateur, menteur, joueur !

Je m'immobilise, les poings serrés, le cœur battant. Jamais un seul individu ne m'avait autant offensé. Je me retourne dans le but de dégoupiller une grenade

d'injures, mais au lieu de ça, je crie :

— Je suis tombé fou amoureux de toi !

Je m'aperçois que de longues larmes dévalent ses joues et ma poitrine me lance. Je n'arrive pas à croire que j'ai choisi ce soir pour me comporter comme un connard. Et plus, je me montre honnête avec elle, moins je le suis avec Violetta. Mais plus elle baisse les armes, plus je réalise que ce que je ressens est fort. À quel point, c'est intense et différent. À quel point, j'ai besoin de la prendre dans mes bras. À quel point... j'ai envie d'elle. Ces cinq années n'ont pas suffi pour que mon corps et ma tête oublient tout ça et ça me fait mal qu'elle ait si peur que je la touche. Que ces choses-là aient changé entre nous. Mais maintenant, elle sait, elle sait tout.

— Je n'ai pas joué...

Pas après ce baiser. Chez mes parents près du transistor. La première fois que je l'ai embrassée. J'ai cessé de jouer à ce moment-là. Je ne voulais plus qu'une seule chose, recommencer et revivre ses sensations qui cachaient tout le reste. Elle m'a repoussé à maintes reprises et me guidait toujours vers Violetta. Une façon de m'éconduire. Je n'ai jamais vraiment réfléchi à la bonne façon de faire. Je ne voulais pas être insistant, même si je me suis montré impatient parfois. Une caresse dans ses cheveux, mes doigts frôlant sa nuque, un baiser sur la joue pour l'inciter à faire un pas vers moi et puis il y a eu cette nuit... Je pensais juste que je n'aurais pas besoin de longs discours.

Anéantie. Je suis anéantie...

— Tais-toi, Keith. Tais-toi... Si tu as su te taire, ne parle pas maintenant.

Il était amoureux... Je ne sais plus où j'en suis. Tout s'emmêle. Alors que je me suis attachée à oublier, tout a l'air d'être clair de son côté, comme si ça datait d'hier dans son raisonnement et ses pensées.

— Non, je ne peux pas, et j'aurais voulu t'en parler cette nuit-là juste après avoir repris mon souffle et mes esprits.

Je n'arrive pas à le concevoir.

— Tu m'aurais dit quoi au juste !? Que tu venais d'entamer une relation avec Violetta ?

— Je n'ai rien entamé du tout !

— Et je dois te croire ?!

— Contrairement à toi, je ne t'ai jamais menti.

— Désolée. Je n'arrive pas à m'en convaincre.

Il bout de rage. Je le sens. Il serre les dents.

— Qu'est-ce que tu as fait tout ce temps, Cassiopée ?! Hein ?!

Je secoue la tête en guise de réponse.

— De mon côté, chaque étoile que j'ai tatouée sur ma peau me rappelle que je t'ai cherchée. Cinq étoiles au total, pour les cinq années que j'ai passées loin de toi. Mais plus le temps passait, plus il fallait que je me consacre à ceux qui étaient présents. Que j'arrête mes conneries.

— Les filles ? dis-je sur un mauvais ton.

— Oui ! Tu me rappelles ces filles alors que je ne savais même plus ce que je faisais, ce que je leur disais ! J'ai seulement profité de tout ça ! Je sais, c'est pitoyable comme façon de se torturer, mais tout ce chemin que j'ai parcouru après toi m'a aidé à reprendre confiance en moi. C'était de plus en plus facile d'oublier que je t'ai déçue. Car c'est ce que je pensais. Je le pense encore.

Je secoue la tête, perdue.

— Déçue ?

Il s'humecte les lèvres, contrarié et gêné. Puis il chuchote :

— Déçue par cette nuit passée avec moi.



— Tu penses que tu n'étais pas à la hauteur... murmuré-je d'une voix emplie de confusion.

J'ai l'impression de lui arracher un bout du cœur. Il hoche doucement le menton.

— Tu m'as pris...

— Tu as été exceptionnel, dis-je si bas que je doute qu'il m'ait entendu.

—... pour un naze, car je n'ai pas... putain, je n'arrive même pas à le dire ! Tu n'as pas... Es-tu partie car...

— Tu as été exceptionnel, Keith ! crié-je à m'en arracher les cordes vocales.

Pourquoi croit-il ça ? Pourquoi ne voit-il pas à quel point c'est difficile d'entendre que j'ai tout gâché ? Car je suis une reine glacée qui n'arrive à traduire ses sentiments. Il me scrute, médusé. Il effectue un pas vers moi et mon instinct me pousse à en faire un en arrière.

— Alors pourquoi ? m'incite-t-il à poursuivre, l'expression encore plus blessée.

Il en aimait une autre... J'en étais persuadée...

Je lève le menton vers le ciel et observe le crépuscule. Je me demande quand ces battements vont cesser, bercés de tristesse et de mélancolie. Tout n'est que gâchis. Je ne suis pas sûre de vouloir en écouter plus.

— Regarde-moi, Cassiopée.

Je baisse le regard. Keith me fixe et entrouvre une seconde les lèvres. Il a l'air de souffrir, il ne peut pas souffrir autant que moi en cet instant. Aurais-je pu vivre une histoire avec Keith ? Je ne peux y croire. Je reste muette, ne trouvant pas les mots. Lui, poursuit :

— Je n'étais pas ton genre, je sais. Mais dis-moi, ça aurait pu coller ? Cette nuit... (Je me sens si affligée, si abattue)... dis-moi que je ne l'ai pas vécue seul.

Il en parle comme si cet acte représentait quelque chose de précieux, d'ineffable. Comme si nous pouvions revenir en arrière. Désabusée, je murmure :

— Ça changerait quoi que je te réponde ? Tu en aimais une autre. Et tu l'aimes encore. Tu es avec elle, tu vas te marier. Pourquoi tu remues tout ça ? Dans quel but, si ce n'est pour te blesser ?

Mes paroles l'atteignent et c'est le but, car la réalité m'atteint tout autant.

— Jure-moi que tu n'éprouvais pas les mêmes sentiments, supplie-t-il d'une voix écorchée.

Je le fixe, des larmes de colère venant recouvrir mes yeux.

— Les mêmes sentiments ! souligné-je, amère. Assurément pas non ! Tu répètes que tu étais amoureux de moi, que ça comptait pour toi. Mais tu as couru dans ses bras le lendemain. Tu lui as tout raconté, comme si elle devait obligatoirement faire partie de notre histoire. Mais j'ai compris, cette semaine encore, que ce n'était pas notre histoire, Keith. Seulement la vôtre, depuis toujours. Et tu es là, à essayer de me faire porter le chapeau sur cette erreur de parcours. Tu avais seulement la trouille, car Violetta pouvait t'apporter ce que tu désirais sans trop d'efforts alors tu t'es imposé des barrières, tu as joué à des jeux simplement pour te divertir. Tu as engendré cela tout seul.

Le silence s'abat sur la rue et une douleur vive empoigne mon cœur. Je mourrais sur place si j'affrontais ses yeux à cet instant, mais je le fais par fierté et dignité. Car je suis une fille qui assume ce qu'elle dit. Coûte que coûte.

Il secoue la tête, avant de braquer sur moi un regard aussi dur qu'une lame d'acier. Je dois dire quelque chose de plus profond, de plus vrai. Mais je suis déchirée. J'ai trop peur... Trop peur de lui accorder une totale confiance. Lui laisser ma protection et être sûre qu'il ne la piétinera pas pour finalement se rabattre sur une autre. Comme l'a fait mon père quand il a décidé que sa fille n'était pas assez jolie ou intelligente, pas assez bien élevée, pas assez douée pour mériter sa présence. Si Keith me donne de l'espoir pour me le reprendre, je ne le supporterai pas. J'ai déjà trop souffert de l'abandon. Et puis, il n'a pas remis en cause son mariage. Nous sommes à la case départ, car encore aujourd'hui, je suis incapable de jouer les amis modèles. Mon Dieu, à cet instant, je me sens toujours aussi instable. Infiniment vulnérable aussi.

— Très bien. Je te l'accorde. Je suis coupable du passé. Mais la seule personne qui gâche le présent, c'est toi. Je voulais que tu partages ma vie. Il faut croire que tu n'as jamais voulu la même chose.

Je serre les dents.

— Partager ta vie ? Garde-la bien, je n'en ai jamais voulu.

Une douleur fulgurante me saisit quand, au fond de ses yeux blessés, naissent des flammes imbibées de rancœur. Même lors de nos disputes, je ne l'avais jamais vu avec ce genre d'expression. Il m'épie quelques secondes avant de hocher le menton puis se détourne et je fais de même. Chacun repartant de son côté. Je récupère un bout de manche et j'essuie mon nez et mes larmes. Je pleure. Beaucoup. Et je ressens pour la première fois la véritable souffrance de

l'amour. Je m'immobilise soudain et me demande pourquoi il est venu à mon cours de danse ce soir ? Avait-il quelque chose à me dire ? Je jette un regard en arrière, mais il a déjà disparu. Que pourrait-il dire de plus ? Je ravale un sanglot et reprends mon chemin.

Je réalise tristement que Keith et moi faisons partie de ces gens qui se sont aimés en secret, et qui ne sauront jamais ce que ça fait d'être ensemble.

## CHAPITRE 39

### Leur instant parfait

15 jours plus tard

— Merde, Lo. Tu crois vraiment qu'il va s'apercevoir qu'ils ne sont pas assortis d'une teinte ?

Elle se fige au milieu de son salon.

— On parle de sous-vêtements, là ! Crois-moi, quand il les arrache avec les dents, il voit très bien que c'est du rose pâle, car qu'il vient de lécher du mauve. Il est où, ce foutu string ? Tout neuf en plus !

Avachie dans son canapé et pelotonnée sous un plaid, je contemple Laurine qui défile dans toute sa garde-robe. D'ailleurs, elle est horrifiée à l'idée de porter du noir sous un tailleur de femme fatale de même couleur.

— Je l'ai acheté exprès ! se maudit-elle.

— Choisis un autre ensemble.

— Il les a tous vus. Arrachés aussi.

Elle m'envoie un clin d'œil.

— J'espère qu'il paie les dégâts, ris-je.

— En nature, toujours...

— Tu en as de la chance, dis-je tout bas.

Elle s'arrête de gigoter et m'observe avant de s'affaler à mes côtés pour enlacer mes épaules.

— Oh, ma belle. Franchement, tu devrais venir avec moi. Il a des tas de copains. Tous très jeunes, je te le promets.

Je souris. Puis, je pense à lui...

— Non, je suis crevée et je ne veux pas que tu passes ta soirée à t'inquiéter pour moi.

Elle grimace. Je suis heureuse pour elle. Elle semble décadencer son cœur.

— Tu as récupéré le truc que Will devait me donner, dis-je pour détourner la conversation, il me soule depuis dix jours avec ça.

J'ai pris deux semaines de repos. J'avais besoin de souffler et d'un peu de vacances. Par chance, une des sœurs de Déborah était libre pour me remplacer. Je cherche d'ailleurs un autre job. J'ai quelques pistes et je sais que ça me fera du bien de changer d'air même si ça me fera de la peine de quitter l'équipe du Uncle's Burger que j'aime tant.

— Oui, c'est une enveloppe.

Je hausse un sourcil.

— Fais voir.

Elle se soulève du canapé, part dans l'entrée et revient avec l'objet en papier argenté.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'en sais rien.

Mon cœur se met à tambouriner à une allure folle. Je déchire l'ouverture et en sors un petit bristol rigide.

*Violetta et Keith vous invitent  
à leur soirée d'introduction au mariage...*

Je n'en lis pas plus. Laurine se rassoit et scrute par-dessus mon épaule. Tout doucement, je ramène la feuille cartonnée à l'intérieur de l'enveloppe. Je n'arrive pas à y croire.

— Ils se foutent de ta gueule !

— C'est bon, je ne veux même pas en parler.

— Et puis, c'est quoi ce truc : une soirée d'introduction ?

— C'est censé clôturer leurs vies de célibataires, expliqué-je d'une voix blanche.

Allez, il ne faut pas que je gâche par mes larmes la soirée de ma meilleure amie qui se prépare à un rendez-vous galant. Le vrai et premier de son existence.

— Et on s'en bat les nénés ! Tu vas y aller ?

Je la considère comme si elle était devenue folle.

— Quelle question ! Bien sûr que non !

— Pourquoi tu n'irais pas ?

— C'est évident.

Elle me fait son regard de conspiratrice.

— Deux choses, soit c'est Keith qui t'a invitée, et c'est définitivement un connard qui n'en vaut pas la peine. Soit c'est l'autre pétasse, et elle mérite une leçon. Quoi qu'il en soit, il faut que tu en aies le cœur net.

— Et si c'est Violetta, qu'est-ce que tu penses que je peux lui faire ? Lui piquer son mec ? dis-je en rigolant tristement sans croire, une seule seconde, cela possible.

— Sérieux, ils t'ont toujours mêlée à leurs affaires, il est peut-être temps que tu t'en mêles vraiment.

Laurine fait tourner son string autour de son index.

— Nous ne sommes pas des anges, Cassiopée... Fais ressortir ton côté démoniaque.

Je pense à nos disputes, nos pas en avant, nos pas en arrière. Mes secrets. Ses révélations. Cette invitation...

Et me voilà, le vendredi soir, les seins engoncés, les fesses comme sous push-up et les cuisses emprisonnées dans une longue robe de cocktail près du corps. Autant dire que mes courbes n'ont pas le volume escompté pour le tissu initialement taillé pour une crevette comme Laurine. Je ne suis pas forte, mais j'ai les hanches assez marquées, surtout dans ce modèle entonnoir bleu pétrole. Moderne et classe selon Laurine.

Violetta a choisi un lieu somptueux. Le Marriot Marquis de New York, célèbre hôtel au centre de Manhattan. Le maître d'hôtel me conduit directement à la salle de réception aménagée spécialement pour les fiancés. Autour du point d'attraction du restaurant, le bar en verre, on y trouve un mélange de canapés et fauteuils colorés comme les murs en turquoise foncé et nuances de gris. Un lustre en pierre de lune transparent renvoie la lumière des néons en cascade, juste au-dessus de la table des futurs mariés, encerclée par huit autres de taille plus raisonnable.

On m'installe à une place bien plus loin, je comprends immédiatement que je suis en compagnie de la bande d'amis de Keith, car leur conversation se porte sur les actrices et le cinéma. Bizarrement, j'aime les entendre parler et je m'amuse à suivre leurs péripéties de tournage. Je leur indique où je travaille que ce soit au restaurant et à l'association. Ils paraissent surpris. C'est au moment où ils me demandent de qui je suis la proche que mon sourire s'évapore.

— Les deux...

La conversation change de sujet et je ne suis plus qu'un raté dans le plan de table. Près de la piste de danse, mes yeux dérivent sur la DJ qui a l'air dans sa bulle et j'envie le casque audio qu'elle porte sur la tête. Puis je constate que j'ai une vue directe bien que la plus éloignée sur les futurs époux. Sur Keith quand Violetta se penche et parle à son amie de gauche. Il est de profil. Je ne peux cacher que je le trouve incroyablement séduisant. Il a les coudes sur la table et les mains serrées devant lui en poings. Son indifférence est totale au point que je me demande s'il sait que je suis ici. Oui, il est impossible que nos regards se croisent pourtant lorsqu'il rit, son front touche ses doigts puis son visage pivote en ma direction. Je suis décontenancée et mon cœur rate un battement. Il n'a pas l'air surpris donc il sait que je suis là. Cependant, il perd son sourire.

Je lève ma coupe de champagne pour le provoquer et fais mine de trinquer comme si c'était chose la plus naturelle du monde. Son regard regagne ses convives sans la moindre réaction. OK... Vent : 1/Cassiopée : 0

Nous mangeons des huîtres, caviar d'œufs de truite, médaillon de homard – toute une gamme de produits succulents. Je pourrais me régaler si je n'avais pas ce creux douloureux dans l'estomac. Et après trente minutes de vide social sidéral, je décide de faire un tour dans les balcons de l'étage réservé à des coins salons. Je tente une seconde approche malgré mes jambes qui se transforment en coton au fur à mesure que j'approche. Keith est appuyé contre un pilier de marbre noir et contemple la réception. Il semble aussi loin dans ses pensées qu'accessible.

Ce carcan trop serré au niveau des genoux me force à faire de petits pas pour gravir les marches. Au bout de mes peines, je me déplace jusqu'à lui. Je décide d'en avoir le cœur net :

— Je ne comprends pas pourquoi tu m'as invitée à cette fête.

— Tu te trompes. Plutôt me pendre que de t'inviter.

OK...

— Pourquoi tu es là ? relance-t-il en portant le verre à ses lèvres.

— J'ai reçu un carton d'invitation.

Il me scrute enfin, de petites secondes, avant d'arquer un sourcil.

— Apparemment, elle te considère encore comme son amie, fait-il, sardonique.

— Comme elle pense que tu l'aimes, Keith...

Son regard choit sur le mien. Ce n'était pas une pique pour le faire sortir de ses gonds, seulement une observation. Enfin sur le ton, car dans mon cœur, ça

sonnait comme une prière.

Pourtant, je brûle qu'il tente quelque chose d'incroyable, de fou. C'est ce que j'attends depuis toujours en fait. Même si le contexte ne s'y porte pas. J'ai juste envie de revoir le Keith qui agissait sous l'impulsion.

— Il vaut mieux qu'on s'évite, laisse-t-il échapper d'une voix sèche et glaciale.

Il me quitte immédiatement, descend les escaliers et rejoint des amis qui lui tapent dans le dos, semblant le féliciter. Il hoche la tête, sourit à peine en finissant son verre de champagne.

Mon regard dérive sur Violetta qui m'observe en contrebas et je comprends qu'elle est derrière tout ça. La vraie question est pourquoi ?

Je dois nous confronter, mais un couteau frappe de petits coups sur du cristal et on nous demande de reprendre nos places.

J'ai les poings serrés sous la table, je me sens bientôt ridicule et amère d'assister à cela. Je voulais le faire réagir ou leur déclarer la guerre, mais je reste le dindon de la farce jusqu'au bout. Le speaker parle et les amis se succèdent pour présenter leurs vœux. Au fur et à mesure que le temps passe, je n'écoute pas et me renferme sur moi-même.

Quand j'entends l'assistance rire, je lève un peu le menton. J'essaie de capter son regard, mais il ne décroche pas ses yeux du rayon de ses convives. S'il m'aimait aujourd'hui, il ne se contenterait pas de me le dire à demi-mot. Si je comptais pour lui, il saurait comment me rassurer et l'assumerait au grand jour, qu'importeraient les vies qu'il briserait. Il ne m'aime simplement plus. Point barre. Et je fais ce que je sais faire de mieux quand je suis accablée, misérable et fanée : je bois. Beaucoup. Énormément.

Et tout cet alcool me laisse un goût amer. Cette cérémonie est sans fin et d'un ennui mortel. Je scrute l'assistance d'un œil morne. Moyenne d'âge : trente ans, mais alors !? Où s'est barrée l'ambiance !? Enfin, la DJ produit du son et je vais danser jusqu'à ce que mes jambes ne puissent plus me porter. Mais cette foutue robe sirène va m'amarrer à la table des mecs plus carriéristes que JR Ewing dans Dallas.

Et puis, je n'arrête pas de le regarder... Sans cesse... Cinq secondes d'affilée puis dix, puis trente pour ne tracer plus qu'une ligne ininterrompue entre lui et moi.

Mélanger les sexes à cette soirée est bien la pire décision que tu aies prise, Violetta, après celle de m'avoir invitée... D'ailleurs, elle passe juste à mon côté



dans sa robe sable Yves Saint-Laurent et se penche sur moi pour me souffler à l'oreille :

— J'ai un cadeau pour toi. J'ai parlé de toi au dirigeant du San Francisco Ballet. Il te connaît et désire te rencontrer. Il est ici.

Elle se redresse et me sourit. Merde ! Elle a fait ça ! Je viens de comprendre le manège, elle va m'expédier en Californie, à l'autre bout du pays. Je suis admirative de sa fourberie. Non, vraiment. J'ai envie d'applaudir tant je demeure ébahie.

Elle a l'air fière d'elle en plus. Quelle garce ! Pourquoi n'ai-je pas l'alcool mauvais ? Dans les films, ce n'est pas à ce moment-là que la fille flouée pète le nez de la sainte nitouche ? Reste cool, Cassiopée...

— Nous sommes quittes cette fois, fait-elle avec toute la gentillesse du monde.

Nous ne serons jamais quittes, pensée-je, la rage au ventre. J'ai envie de lui crier que je ne veux rien venant d'elle même si elle m'offrait le monde sur un plateau d'argent. Enfin, là, c'est une seconde chance inespérée. Je dois y réfléchir... C'est si fourbe ! Je demeure figée, avec l'impression de faire l'aumône. Une sensation douce-amère de tristesse m'envahit...

Et je reste. Pour le voir... Être avec lui. Peut-être un dernier instant avant de définitivement quitter cet État.

Les enceintes annoncent l'ouverture du bal. Violetta s'y dirige, ses amies à sa suite. Suis-je en colère ? Oui, de plus en plus. La détesté-je ? Oui, pour de bon.

Je fixe Keith, toujours sombre et stoïque. Il joue avec le pied de son verre.


Violetta est entrée sur la piste avec ses copines danseuses étoiles depuis plusieurs minutes déjà. Elles sont mignonnes, mais ne mettent pas le feu. Leurs mouvements collent trop à ce qu'elles produisent sur scène au quotidien : douceur, grâce, harmonie. Notre passion pour le classique est une chose. Mais le groove, on l'a dans la peau ou on ne l'a pas.

Les gens ne bougent pas d'un pouce et je les considère tel le début de bal dans Footloose avec tout le malaise qui va avec. Je pose mon coude sur le dossier de ma chaise, pour mieux analyser le massacre. Je crois qu'on peut appeler cela de la jubilation.

Les filles pensent attirer le regard, mais leur effort est désespérément inutile. Au bout de trois bonnes minutes, Violetta lève enfin les yeux de son nombril et s'en rend compte. Aucun invité ne les a rejointes. N'était-ce pas le but de leur chorégraphie accessible pour personne ? Dans quelques minutes, à bout

d'arguments, elles vont revenir bredouilles. Malgré toute l'antipathie que j'éprouve pour elle, je ne veux pas voir ça.

Tu voulais du sexy, Vio. Tu as échoué. Je porte le verre près de mes lèvres, et putain, plus une goutte. C'est le temps pour moi de déguerpir, j'en ai assez vu.

 Ariana Grande – No tears left to cry

Espérant ne pas attirer l'attention, je me lève lorsque la DJ change de tempo. Je me faufile entre les tables en toute discrétion, enfin, autant que mon état d'ébriété et ma robe moule cul me le permet. Étonnement, je sens que l'assistance m'observe.

— Désolée, je me casse, dis-je en rigolant bêtement à une table de rondouillards.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à me reluquer. Je me tords le cou pour constater que Violetta et ses pupilles brillantes et désespérées sont braquées sur moi pour ne plus me lâcher et devenir suppliantes. Keith, toujours plongé dans ses silences assourdissants, suit le regard de sa dulcinée jusqu'à moi. Je serre les dents. Merde, j'ai trop bu. Elle me fera chier jusqu'au bout ! Deux options s'offrent à moi : soit, je quitte l'assistance comme une reine et je passe pour la connasse. Soit, je l'aide à sortir de cette situation embarrassante. Et je fais ce que mes instincts millénaires me dictent, un truc plus vache encore.

Consciente du regard ravageur de Keith sur chacun de mes gestes, mes mains s'accrochent au tissu près de mon genou et d'un coup sec, j'allonge la fente de ma robe jusqu'à ma culotte blanche mise en valeur par les néons phosphorescents (pour ma défense... euh, je n'en ai absolument pas) et je fonce vers ma mission « sauvez Violetta » d'un pas assuré. Je me glisse entre deux garçons qui, depuis le début de la soirée, se sont statufiés devant la piste. *Les plus chers amis de notre hôte...* De mon index, je leur suggère de me suivre. Ils font non de la tête en souriant, taquins. Je décale le tissu de ma robe pour dévoiler ma jambe et clairement, mon corps ondule pour les encourager à être plus mignons avec moi. Ça marche... Je ne suis peut-être pas la plus canon dans cette salle, mais quand il s'agit de danser, j'ai le potentiel.

— OK, je te suis, ma belle, fait l'un deux, hypnotisé. Sans même les toucher, je tire sur leurs cravates pour qu'ils entrent sur la piste, en roulant des hanches. L'autre témoin secoue sa main et s'écrie : « Ouah, c'est chaud. »

— Tu n'as pas idée, réponds-je en lui décochant un clin d'œil par-dessus mon épaule.

Je les délaisse pour rejoindre les cinq filles désespérées qui attendent une planche de salut. Je me place devant le nouveau petit groupe plus homogène. Je répète des gestes simples, mais entraînants pour qu'ils puissent me suivre. Je tape dans mes mains et très vite, toute la salle m'imité. Certaines personnes se lèvent et gagnent la piste. Parfait. Je m'éclate. Nous sommes bientôt la moitié des convives à danser. C'est bientôt le moment de tirer ma révérence.

— C'est bon ? fais-je en me retournant sur Violetta.

Elle a les deux mains jointes près de son cœur. Tout sourire et reconnaissante, elle me souffle :

— Merci !

Pas encore... Vio.

— On dirait que tu m'en dois une. Encore...

Son sourire devient une grimace. Je décide que je ne la calculerai plus jamais. À partir de ce moment, c'est chacun pour soi.

Une fois les pas bien rodés, j'abandonne le cercle de danseurs qui s'est formé autour de la future mariée. Il y a encore quelques récalcitrants, ce soir. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que cet état me rend entêtée. Je me dirige vers mon groupe d'artistes égocentriques. Je m'aide de la chaise et monte sur la table. J'envoie mes cheveux dans mon dos. Mes déhanchements font vibrer et bientôt siffler toutes la gent masculine. Je veux les affoler. Finis les bobos immobiles. La fête va se décoincer.

Et peut-être que le fiancé cessera de s'ennuyer...

Je fixe Keith qui m'observe comme les autres. Le regard flamboyant, talon sur son costume à dix mille dollars, index figé sur ses lèvres sublimes.

Imitant la chanteuse, je répète ses mots : « Je veux que tu viennes à moi ».

Ses yeux se plissent, me foudroyant un peu plus le cœur. OK... Ne bouge pas, je vais t'en mettre plein la vue. Je saute au sol, parcours la salle pour inviter le monde à remuer ses fesses.

De la sueur coule sur ma tempe, dans mon cou puis dans mon décolleté. Je suis brûlante. J'ai désespérément soif.

Je rejoins la table d'honneur. Je ralentis le pas en le fixant et m'immobilise devant lui, essoufflée. Il scrute ma bouche, mes seins puis ma jambe, je prends feu telle une torche. Je tends mon bras et saisis son verre que je vide, me rassasiant de chaque gorgée. Surprise par l'alcool fort, je baisse le regard.

Un sourire insolent apparaît doucement sur ses lèvres. Je mords les miennes. Il

me rend folle.

Je le quitte avant de faire une bêtise, qui choquerait Mme Maclee.

Pour l'heure, je compte bien en profiter. J'influence les danseurs présents. Impose le rythme, la cadence. On va se bouger ici. Le champagne à cinq cents dollars la bouteille ne sert pas à décorer. Sur la piste, je me déhanche et cette fois, il me regarde. Je détourne la tête trente secondes à peine.

Son absence.

Voici ce qui me décide à me calmer et à le chercher des yeux. Il a clairement déserté la salle. Tout retombe. L'excitation. La joie. Le plaisir de danser. Déboussolée et trop entourée, je commence à suffoquer. Je bouscule les invités pour m'échapper et continue à fouiller la pièce. Je cours vers l'entrée principale.

Affolée, je traverse le grand couloir et découvre Keith qui marche en direction de la porte.

— Keith !

Il bifurque à droite comme s'il essayait de fuir. Je le poursuis et le vois franchir une issue de secours. Je m'y engage et lorsque je la passe deux mains solides me saisissent fermement les bras et me plaquent contre le battant pour me stopper net. Le choc me coupe le souffle.

— Ne me suis pas !

Keith me lâche instantanément et comme déboussolé, il recule, la tête penchée en avant, les épaules se soulevant rapidement. Son regard s'accroche au mien.

— Pourquoi tu es là ?

— Je ne sais pas... déclaré-je encore haletante.

J'aimerais lui dire autre chose que cette réponse minable.

— Alors ne reste pas, rentre chez toi.

Je reprends mes esprits et déclare, sous stress :

— Je ne cesse de penser à toi !

— Tu mens, souffle-t-il.

Il paraît furieux. Je n'arrive pas à cerner ses pensées. J'essaie de trouver les mots justes pour expliquer ces années de silence. J'ai abandonné, mais je veux me battre.

— Je t'ai cherchée partout... dit-il tout bas.

Cette information me bousille le cœur. Il s'éclate en un millier de morceaux.

— Keith...

— J'ai conscience d'avoir échoué avec toi... murmure-t-il.

Sa bouche sensuelle tremble. Je n'arrive pas à la lâcher des yeux.

— Non, tu te trompes !

Je me hisse sur les pointes, saisis sa nuque de la main droite et l'embrasse. Mon corps est raide. Je ne sais pas faire ces choses-là. Je ne suis pas à l'aise du tout, même. L'explosion de mes émotions tétanise mes membres. J'ai la tremblote, un blocage. Ce n'est pas le manque de passion, c'est juste moi. Ma tête réagit en me paralysant pendant que tout mon être hurle pour être plus proche de l'homme que j'aime, que j'admire, que je veux.

Keith m'embrasse à peine en retour. Ses muscles se contractent sous mes doigts.

— Arrête !

*Mon Dieu. Je ne peux pas...* La situation me dépasse. Il me repousse violemment.

— Qu'est-ce que tu fous ?! rugit-il.

Colère, ce mot paraît trop faible pour décrire ce qui l'anime. Rouge de honte, je comprends à quel point je m'humilie. Keith va se marier. Je n'ai plus aucun argument, même physique, pour m'y opposer.

— Tu n'arrives même plus à me toucher. Ton corps ne sait pas mentir, contrairement à toi.

Le souffle chaotique, j'essaie de saisir ce qu'il ressent, mais je n'appréhende qu'un mur. Son regard m'embrase de sa flamme glacée.

— J'ai compris. Tu veux jouer à ton tour.

— Non ! contré-je aussitôt.

Son buste se soulève assez fort pour que je perçoive chacune de ses respirations.

— Je veux qu'on essaie !

— Es-tu aveugle ? Les choses ont changé. Nous ne sommes plus à une époque où j'aurais été assez fou pour me ramasser les dents.

— De quoi tu parles ?

Il m'accable d'un regard noir.

— Ton ambivalence !

Mon visage se chiffonne tant je suis effarée qu'il pointe du doigt ce qui ne tourne pas rond chez moi. Je dirige mon index vers la salle et tente de lui faire prendre conscience de sa propre situation :

— Tu ne l'aimes pas, Keith ! Ça se voit...

Il fronce les sourcils de fureur comme si je lui avais soufflé une insulte.

— Je l'aime ! s'obstine-t-il.

Infiniment déçue, je le dévisage. Il continue plus bas :

— Pas comme je t'aime. Elle le sait...

Il m'aime... Il m'aime ! Mais elle le sait. Elle sait tout, mais lui, que sait-il sur elle ? sur ses agissements ?

— Sais-tu pourquoi elle m'a invitée ? reprends-je sur un ton vibrant d'émotion.

— Pour que tu comprennes où est ta place !

Je m'écarte comme si j'avais reçu un coup de poing au visage.

— Et tu cautionnes ça ? demandé-je d'une voix étranglée.

— Non, justement. Tout ça m'écoeure. Mais quelle importance. Tu crois vraiment qu'il est question d'elle ? Je veux arrêter tout ça !

— Arrêter quoi ?

— Ce que j'ai là ! fait-il en pointant sa poitrine du doigt. Cette brûlure que je ressens, tu dois l'emporter avec toi...

Il garde la bouche ouverte n'arrivant plus à dire un seul mot et murmure :

— S'il te plaît.

Ses yeux se couvrent de larmes. J'en reste bouche bée.

— Keith... Je ne veux pas.

Il attend quelques secondes en me considérant puis secoue la tête.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? Que tu ne veux pas ?! Putain, Cassiopée, je voulais que tu tombes amoureuse de moi à tel point que tu ne puisses te relever, que tout comme moi, ça te détruise à petit feu ! Mais tu ne me donnes rien pour me battre, pas le moindre sentiment. Je ne veux plus me torturer. Plus connaître les véritables raisons de ton départ, car je sens que ça va me cramer tant c'est que dalle. Et aujourd'hui, tu ne peux pas me demander de combattre à ta place tes tourments, car te toucher ne sera jamais une option si tu veux être avec moi. Si tu me repousses ou te tétanises quand j'approche, si je dois réfléchir chaque fois que je veux poser les mains sur toi, t'embrasser, je ne

pourrai pas l'encaisser... Je suis désolé. Les choses ont changé. Tu as changé avec moi. Je ne suis pas psy ni un bon Samaritain, je n'attendrai plus... C'est fini. Je n'attendrai plus personne.

C'est le moment, je dois refouler mes peurs et laisser Keith entrer dans ma vie. Je dois lui offrir ce que j'ai tant eu du mal à protéger. Mon cœur. Mon corps. J'essaie. Je dois le toucher pour lui prouver que la flamme est toujours là, que je l'aime, que je désire me donner à lui. J'espère trouver cette force intérieure, car c'est le moment ultime et ce que je veux plus que tout au monde, mais la voix d'un homme s'élève derrière la porte. Elle s'entrouvre, mais je la bloque avec mon corps.

— Mademoiselle Desjardins ?

Le regard de Keith fond dans le mien.

— Je suis un professionnel. Damien, directeur du ballet de San Francisco. J'ai participé à votre prestation de fin d'études. J'ai été très impressionné. J'ai quelque chose à vous proposer. En revanche, je suis pressé. Mademoiselle, vous êtes là ?

Je fixe Keith. Si je le libère des yeux, il va disparaître. Mais c'est aussi la chance de ma vie. Celle que j'ai perdue il y a cinq ans. Celle pour laquelle, je lui en ai tant voulu. Ce pour quoi je me suis battue depuis tant de temps. Je ne peux l'ignorer. Je tremble quand je réponds :

— Oui.

Un oui minuscule. Un oui plein d'incertitudes, en proie au spleen. Je sens une tension s'échapper du corps de Keith et un vide. Un creux me noue la gorge et l'estomac.

— Mon chauffeur m'attend, mais nous pouvons partager ma voiture et en profiter pour discuter.

Je baisse le regard et formule tout bas :

— J'arrive...

Un temps infini passe. Mon pouls bat dans mes tempes et mon cœur s'arrête lentement. Keith avance le menton vers mon oreille et à mon grand désespoir, j'ai un dernier et pitoyable mouvement de recul.

— Félicitations, Cassiopée, murmure-t-il. Tu repars avec ce que tu as toujours désiré.

Il se redresse, un sourire arrogant sur les lèvres. Un sourire que je ne lui connaissais pas. Plein de suffisances, de rancunes. Il enfonce les mains dans ses

poches, baisse légèrement la tête, fais quelques pas en arrière et se détourne. Déchirée, je le regarde quitter le couloir.

Comme dans un état second, je n'arrive pas à bouger. Le rattraper. Juste essayer. Dominer ma peur ou saisir l'opportunité qui ne se représentera plus jamais.

Et au milieu des émotions plus fortes qu'un simple chagrin d'amour. Je choisis : l'instinct de survie.



# CHAPITRE 40

## Après

— Cass, tu bosses aujourd’hui, non ?

— Tu me saoules.

— Il est 11 heures.

— Bordel !

Je me lève comme une furie.

— Raconte-moi ta soirée ! s’indigne mon amie.

Je reste muette et file dans la salle de bain, me brosse les dents, Laurine m’analyse dans le miroir avec curiosité. Je pourrais lui dire que j’ai discuté avec un mec qui veut me faire passer un casting de second rôle pour l’un des ballets les plus prestigieux au monde. Que Violetta était derrière tout ça. Qu’elle était en train d’échanger avec lui alors que je sortais de ce couloir pour m’assurer que je le suivais bien. Mais le plus important, ce pourquoi mon pouls bat la chamade, c’est que j’ai eu l’occasion de parler à Keith. Et que je me suis probablement brisé le cœur toute seule. Rien que d’y penser, je me sens perdre toute envie d’aller travailler. Voilà pourquoi je n’ai pas dormi de la nuit.

— Je n’ai pas le temps.

— Tu rigoles !

— Non ! Je n’en ai pas envie.

— Ah, fait-elle, déçue.

— Excuse-moi, mais c’est trop frais pour que j’en discute comme ça. J’ai besoin de chialer, tu comprends ?

Des larmes me pourrissent la vue. Laurine sait que je suis atteinte plus profondément que je ne laisse paraître en surface.

— Oh, ma belle... essaie-t-elle de me reconforter en ramenant une mèche derrière l’oreille.

J’ai peur de me poser, de devoir digérer, d’affronter la réalité : de ne pas avoir

saisi ma dernière chance. Celle que je voulais vraiment.

— Ce soir, d'accord ?

Je secoue le menton.

— OK.

OK... Je ne pourrai plus jamais dire OK... Mon amie me serre contre elle. Et je me demande pourquoi avec elle, c'est si facile. Pourquoi hier, je n'ai pas pu... alors que son corps me manque plus qu'aucun autre.

— Pourquoi je suis comme ça ? Pourquoi je n'arrive plus à le toucher ?

Nous nous écartons un peu. Elle me contemple avec adoration et tristesse. Et Laurine, pourquoi ne parvient-elle pas à rester seule ? Pourquoi se gâche-t-elle ? C'est une fille formidable, elle mérite d'être heureuse.

— On a eu des vies pas faciles, explique-t-elle simplement. Je suppose que ça s'applique encore au présent.

— Rentre en France. Retrouve ta famille, lui conseillé-je. Ici, il n'y a rien de bon pour toi. Je suis tellement désolée.

Je fonds en larmes. Cette fois, elles sont terribles et envahissent mes joues. Laurine pensait trouver l'eldorado, mais nous voilà toujours en train de pleurer sur notre sort comme dix ans auparavant.

— Ma famille, c'est toi, Cassiopée.

Elle paraît si peinée que mon cœur déjà bien amoché saigne à nouveau.

— Nous étions malheureuses, et rien n'a changé.

Cependant, nous ne nous sommes jamais permis de modifier la donne. Ai-je été une bonne amie ? L'ai-je confrontée à ses démons et ses torts ? Notre amour l'une pour l'autre nous excusait constamment. Mais s'aimer, c'est aussi se dire quand ça déconne. Je ne parle pas de notre langage, nos résolutions en début d'année, mais de notre façon de traiter la vie.

— Arrête. Arrête ce que tu fais, lui conjuré-je. Ce n'est pas bien. Si tu l'aimes, laisse-toi une chance.

— C'est ce que je fais. En ce moment même avec Andrew.

Les yeux de mon amie brillent de bonheur.

— On va essayer, d'accord ? approuve-t-elle avec courage.

Je la serre contre moi à nouveau et j'ai la sensation que nous avons gagné une seconde chance sur la vie. Je jure de ne pas la laisser filer. Je vais travailler. Nuit et jour. J'ai deux mois devant moi avant ma toute première audition.

\*

L'humeur plus légère ne m'avait pas préparée à cela. À découvrir Violetta vêtue de sa tenue d'hier, pleurant et hurlant au comptoir du restaurant. Je l'ai poussée dehors pour qu'elle cesse son tintamarre devant les clients. Je n'étais pas prête à accueillir ses mots :

— Il m'a quittée ! Il m'a quittée ! Une semaine avant notre mariage.

Debout dans la rue, bras croisé. Je la fixe sans véritablement la voir. Juste, j'assimile l'information.

— Il aurait pu le faire après, formulé-je sans compassion.

Je sais que mes paroles la blessent. Je sais qu'elle souffre comme jamais. C'est loin d'être du cinéma. Violetta aime Keith depuis toujours. Au fond d'elle, ce qui était intouchable s'est détruit en une poignée de secondes.

— Nous avons parlé toute la nuit...

— Je ne veux pas le savoir.

— Il m'a annoncé que c'était définitif et je n'ai pas pu le raisonner.

— Pourquoi tu viens me voir alors ?

— Tu es ma dernière chance.

Si je réagissais comme elle, je me boucherais les oreilles et attendrais la fin. Malgré tout, elle paraît si misérable que je ne peux pas faire comme si ça ne me touchait pas. Je fais un pas vers elle.

— Dis-lui, dis-lui que tu ne l'aimes pas ! me supplie-t-elle.

Je m'immobilise. Certaines personnes sont nocives. J'ai longtemps cru que c'était moi. Dans le cas de notre amitié, cette personne, c'était Violetta. À quoi sert d'être un ange si on est un monstre d'égoïsme ?

— Non, dis-je posément.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

Je sais que ma phrase prochaine va la briser. Mais la violence des mots se justifie parfois :

— Je l'aime aussi fort que toi.

Ses yeux lagon me scrutent et beaucoup de sentiments s'entrechoquent à l'intérieur. Ce n'est pas de la haine que j'y décèle mais tout son chagrin. Violetta est vaincue. À force de s'accrocher, elle a perdu pour toujours : un ami et une

alliée.

# CHAPITRE 41

## Résolution

Il arrive souvent que les partenaires ne nous soient pas présentés avant l'audition afin de jauger le degré de compatibilité. Dans ce cas-là, le garçon a déjà le rôle principal. C'est un danseur éminent. Pas de doute.

Il arrive parfois de tant construire autour de votre corps que vous ne savez si c'est la carapace qui vous protège de la vie ou si c'est elle qui vous empêche de vivre.

Je contemple l'artiste qui marche vers moi, nous avons répété chacun de notre côté. C'est la chance de ma carrière. Je scrute les coulisses où je pourrais m'enfuir, mais je redresse la tête et redirige mon regard sur la scène. Sur les pointes, j'entre sur le parquet en relevant le menton. Danser avec ce que j'ai au fond du cœur... Et au fond de mon cœur, je ne vois que son sourire.

Le premier porté est net et les mains de mon partenaire bien arrimées à mes hanches. Je ressens un frisson, mais l'adrénaline est beaucoup plus puissante que le dégoût. La tristesse est là, mais je ne la laisse pas m'envahir. Elle doit être un atout et je m'en sers. La première minute, je me cale sur le rythme de ses pas chassés, la grandeur et la force de ses jetés. Ni trop vite, ni trop lent. En huit temps, j'évalue sa souplesse pour rendre le duo plus harmonieux et synchrone. Je l'incite à être plus efficace dans ses lancers, à m'offrir le meilleur de lui-même. Je lui montre de quoi je suis capable et à l'inverse lui demande de me donner ce qu'il a dans les tripes. L'échange et la synergie sont primordiaux dans un duo, mais je refuse de me brider.

Je peux être à son niveau et bien plus haut encore. Je veux lui piquer la vedette dès ce soir. C'est comme cela qu'on se démarque.

J'ai perdu l'amour de ma vie, mais j'ai compris qu'on peut se battre pour atteindre d'autres buts, d'autres horizons, malgré les épreuves et les obstacles.

La chorégraphie terminée. J'avance et salue les professionnels. Mon partenaire me tient la main et la taille, mais c'est à peine si je sens ses doigts sur mon corps.

Les examinateurs restent stoïques, mais celui qui m'a inscrite à ce casting se met à applaudir. Je sais que j'ai réussi. J'ai atteint mon rêve même avec un peu de retard. Des larmes glissent sur mes joues.

La première chose qu'on nous apprend, c'est de respecter la scène. Une danseuse ne doit jamais faire preuve d'émotions autres que celles que lui impose son personnage. Et à vingt-sept ans, j'ai décroché un premier rôle dans la compagnie du San Francisco Ballet.

Naître poussière pour devenir quelqu'un... Je m'appelle Cassiopée Desjardins. Je suis une étoile, libérée de toute entrave. Maintenant et à jamais.

# ÉPILOGUE

3 mois plus tard

— Tu n’es pas « pas mal », tu es une bombe, relativise Laurine au bras d’Andrew.

— Il le faudra bien, dis-je loin d’être sereine.

Elle me serre fort la main lorsque nous pénétrons dans le grand théâtre qui sert de lieu de réception de la projection de la première du film : *In Love With a Star*<sup>1</sup> réalisé par Keith Maclee. J’ai remué ciel et terre pour obtenir ces places. J’ai usé de mes récentes relations dans le showbiz pour avoir la chance de reconquérir l’homme de ma vie. C’est maintenant ou jamais. Je me mets la pression depuis quinze jours, depuis que j’ai su que la première se déroulerait ici, à Los Angeles. J’y ai vu un signe. Un signe du destin.

Nous passons à travers les acteurs, les fans invités ainsi que les membres de l’équipe venus pour fêter l’évènement.

À travers la foule, je l’aperçois dans son smoking haut de gamme. Ses cheveux entortillés, son regard conquérant et la sensation qu’il marche sur le monde. Mais même un nœud papillon ne gâchera jamais son style désinvolte. Il est accompagné d’une jeune femme de vingt-cinq ans qui tient le centre de l’affiche, une actrice. Évidemment, aujourd’hui, Keith est à couper le souffle.

— Je te laisse, me chuchote Laurine à l’oreille.

— D’accord.

Je marche entre les convives d’un pas feutré, je ne veux pas le surprendre, juste continuer de le regarder le plus longtemps possible. Je rejoins une arcade près des fenêtres quand il m’aperçoit enfin et me reconnaît.

Je hoche du menton et mon cœur palpite. Je me suis maquillée, pas beaucoup. Mais assez pour cacher un peu le naturel qu’il préfère. Pendant un court instant, je crois qu’il va m’éviter, mais finalement, il s’excuse auprès de sa cavalière. Et quand il arrive à ma hauteur, je ne peux m’empêcher de soupirer de bien-être tant sa présence me fait du bien.

— Cassiopée.

L'entendre prononcer mon prénom de sa voix cassée m'envoie des décharges dans les reins.

— Bonsoir, Keith.

Il se positionne à ma droite et nous admirons ensemble la réception. Les convives qui s'amusent, le champagne qui coule à flot. Après quelques secondes, il souffle, toujours sans me regarder.

— Félicitations. Tu peux être fière d'avoir accompli ton rêve.

Infiniment rassurée par son ton sans rancune, je réponds :

— Tu peux l'être aussi.

Je désigne la salle grandiose du théâtre. Il baisse le menton et affiche un air désabusé.

— Ce n'était pas cela, mon rêve, murmure-t-il.

— Je sais.

Il descend enfin les yeux sur moi et je lui souris bien que les larmes humidifient la rangée de mes cils. Je prie pour que le mascara reste en place.

— Tu es maquillée ?

— C'est comme cela que j'aime être.

Il sourit simplement.

— Tu es très belle.

Je rougis. Si Laurine me voyait. Mais il s'agit de Keith...

— Merci.

Il me contemple longuement.

— Jamais, je n'aurais cru te rencontrer ici. Tu n'es pas accompagnée ?

— Je suis avec Laurine. Elle est venue avec son petit ami, il est acteur.

D'abord surpris, il rit froidement avant de porter sa coupe de champagne jusqu'à ses lèvres. Super, j'ai les mains moites tant la nervosité m'accapare. Mon cœur se met à battre plus vite, plus fort. « Je suis venue pour toi ! » Voilà ce que je devrais scander haut et fort !

— Et puis-je savoir qui est cet idiot ? fait-il sur un ton plus sérieux et protecteur.

— Andrew Sherif.

Il semble réfléchir avant de remarquer.

— Il a auditionné pour mon prochain long métrage.



— Oui. C'est comme cela que j'ai su que tu étais présent, ce soir. Tu as un peu disparu des radars.

Il me jette un coup d'œil en biais avant que son regard ne regagne la foule.

— C'est un gars bien ?

— Elle a l'air de se reconstruire avec lui.

— Se reconstruire... répète-t-il tout bas.

— Certains y arrivent... ensemble.

Un silence s'installe. Mon attention se porte sur la jeune femme qui semble l'attendre près du buffet et mon cœur se comprime. Keith, quant à lui, ne parle plus et j'ai l'impression que l'instant me file entre les doigts.

— Et toi, es-tu accompagné ? dis-je d'un ton fébrile.

— Non, répond-il simplement. C'est une amie.

Une amie... Cette information devrait me soulager, pourtant, j'ai toujours cette inquiétude au rang de jalousie qui demeure au fond de ma tête. Il n'est plus question de me laisser manipuler par mon imagination. Je dois dire quelque chose, mais son regard est perdu dans la foule et le trac me noue la gorge. Merde, je dois lui dire que je l'aime, que j'ai parcouru du chemin et que je suis prête.

— Tu aimes les mondanités, Cassiopée ?

Je relève le menton pour le dévisager.

— Non, pas vraiment...

Parle ! Dis-lui quelque chose. Dis-lui que tu l'aimes !

— Je suis venue te chercher, si tu acceptes de partir avec moi.

Son regard lumineux se rabat sur le mien. Et je me demande s'il sent ma poitrine sur le point d'éclater.

— Où veux-tu m'emmener ?

Je me mords les lèvres et je m'accroche à tout le courage que je possède pour lui faire face. Les doigts de ma main gauche se portent sur son torse et remontent en direction de son visage. Il les regarde parcourir le tissu de sa chemise d'un blanc immaculé sous son costume gris pour s'arrêter au creux de son cou. Ma paume directement sur sa peau. L'émotion est telle que mon corps s'alanguit. Mon cœur battant à se rompre, je me hisse sur la pointe des pieds et lui chuchote à l'oreille :

— Je désire t'emmener danser...

Il penche la tête et sa tempe s'appuie sur le haut de mon front. Je l'entends prendre une longue inspiration qu'il ressouffle lentement. Nous restons comme cela. Sa main gauche rejoint la mienne que j'ai positionnée sur son torse. J'ai l'impression que rien ne pourrait nous faire décrocher l'un de l'autre, de cet instant apaisant suspendu dans le temps. La douleur s'est envolée.

Son index remonte mon menton vers lui, et au milieu de cette salle pleine d'inconnus, Keith m'embrasse.

\*

Toute la soirée, j'ai eu l'impression de rêver. Sa main est dans la mienne, ou au creux de mes reins. Qu'importe, nous n'avons pas rompu ce contact. Il parle avec aisance et me présente comme une étoile qui deviendra de renommée mondiale. Je perds ma langue, trop troublée, car incapable de savoir ce qu'il va se passer ensuite. Il ne m'a rien dit de plus, nous sommes juste liés à l'autre depuis le baiser. Et je m'en contente même si j'ai la trouille que tout cela cesse.

Pourtant, même si j'angoisse, mon invitation était explicite. Keith m'attire comme aucun homme avant lui. Me regarde avec ce désir, ce respect, cet amour qu'il communique avec générosité et tendresse.

Enfin, lorsqu'il m'a présenté tout le monde, nous quittons la salle. Il dégage sa main de mon dos pour entrelacer nos doigts. Nous descendons les marches du grand bâtiment et il me fait monter dans une longue limousine garée devant le trottoir. Je m'y installe et mon cœur perd peu à peu son rythme. Puis sans me regarder, Keith prononce ces quelques mots :

— Où dois-je te déposer ?

Abasourdie, je contemple son profil, me sentant terrassée par la confusion et le chagrin.

— J'ai peur de mal comprendre.

— J'ai aimé te tenir dans mes bras, Cassiopée. Être à tes côtés ce soir fut comme réaliser un vœu. Mais je ne peux éternellement te mentir.

Vœux, mensonges, n'est-ce pas ce qui nous a toujours liés ? Des larmes envahissent le coin de mes yeux et mes doigts gagnent mes lèvres pour les empêcher de trembler.

— Ce n'était que du cinéma, gémis-je, le cœur saignant.

Cette fois, il me fait vraiment souffrir, énormément même, je ressens comme

une masse de plomb m'écraser la poitrine.

Je l'aime tellement et j'ai tant besoin de lui. De son amour. De sa protection. De son corps contre le mien et j'ai la sensation de mourir à petit feu, c'est bien ce qu'il voulait, non ? Et tout ce travail sur moi-même et l'acceptation de soi ne peut être vain. Je n'ai pas parcouru tout ce chemin pour sentir les baisers d'un autre homme sur ma bouche. Je n'ai pensé qu'à lui, chaque minute, en espérant avoir la possibilité de le revoir.

Sa paume chaude se loge contre ma joue. J'attrape sa main pour qu'il ne cesse jamais ce contact.

— Je t'aime, soufflé-je contre sa peau.

Deux mots que je n'arrive pas à contenir comme les larmes qui quittent mes paupières et je me sens si fragile et impuissante.

— Ne pleure pas.

— Tu ne m'aimes plus...

Mes sanglots redoublent. Je suis terrorisée. Je pourrais bien tout perdre, j'ai, à présent, la certitude que seule cette dernière séparation me sera intolérable.

— Je n'ai jamais dit cela.

Je relève les yeux.

— Je t'aime encore, Cassiopée.

Mes poumons s'enflent d'oxygène, mais lorsqu'il fronce les sourcils, une nouvelle vague de peur s'empare de moi. Complètement désorientée, je le dévisage.

— Le problème, Cassiopée, ce n'est pas toi. C'est moi. J'ai envie de t'amener chez moi et tout ce qui peut suivre n'est pas forcément ce que tu veux.

Je dois risquer le tout pour le tout. Je réfléchirai plus tard aux conséquences.

— Fais-le, dis-je dans une supplique.

Un mince et triste sourire apparaît au coin de ses lèvres.

— J'ai peur de faire n'importe quoi. Et si je ne te comble pas... si tu t'en vas, si tu quittes mon appartement. Je ne vais pas m'en remettre, je vais même penser que tu ne reviendras jamais. J'ai peur d'en baver. J'ai déjà eu mon compte.

— Je ne vais pas partir, car je te veux, tenté-je de le rassurer. Je veux apprendre à te toucher, à t'aimer pas parce que j'ai peur, mais parce que j'en ai atrocement envie. Je veux te découvrir tout entier. Et aujourd'hui, je peux te jurer que la seule chose qui me comblerait, c'est toi.

Il m'observe intensément puis secoue la tête. Il ne me croit pas. C'est ma chance, je dois la saisir sinon, elle me filera entre les doigts une fois de plus.

— Dépose-moi chez moi.

Keith opine du chef et donne l'adresse au chauffeur. Puis la voiture démarre. Tout le trajet, la tension ne fait qu'augmenter. J'ai besoin qu'il flippe autant que moi pour dépasser ses peurs. Qu'il se rende compte qu'il s'agit de notre dernière chance. Le véhicule s'immobilise devant le trottoir. Je tente pour notre histoire un ultime coup de poker et j'en mourrai si je perds à ce jeu.

— Si tu ne montes pas, Keith. Je ne reviendrai jamais, avancé-je avec aplomb alors que je suis probablement en train de m'effondrer intérieurement. Nous n'avons plus d'excuses...

Je décide de faire confiance au destin. Sans autre regard ni forme d'adieu, je sors du véhicule, le cœur vibrant d'espoir. Une fois devant la porte de mon immeuble, j'attends, n'osant pas me retourner. Ma poitrine compte chaque seconde avec moi. J'entends la limousine quitter la rue et le temps s'écoule... J'ai perdu. Je crois que le sol se dérobe sous mes pieds.

Mais les bras de Keith m'enlacent et je pivote immédiatement pour pouvoir le sonder et inspirer tout l'oxygène qui m'a manqué. Il est si attirant et attractif, comme il a toujours été. Il me scrute intensément et une cascade de frissons dévale mon corps tout entier.

— Viens, l'entraîné-je sans perdre une minute.

Nous gravissons les escaliers et, enfin, nous entrons dans mon appartement. J'allume l'abat-jour. J'essaie de freiner mon cœur qui s'emballe et mes doigts qui ne cessent de trembler.

— Tu...

Sans crier gare, Keith me fait faire volte-face et sa bouche s'écrase sur la mienne.

Je gémiss de plaisir. J'assouvis les besoins d'une vie. Je serre tout ce que je peux. Son col, sa nuque, ses cheveux. Je retrouve ses mains, son odeur. C'est Keith sans être Keith. Il est devenu un homme dans toute sa splendeur, et ce même homme qui m'impressionne fait glisser mes bretelles sur mes épaules. Ouvre la fermeture éclair dans mon dos. La robe pourtant fluide coince sur mes hanches. Les lèvres de Keith gagnent mon cou, mes omoplates, puis l'orée de ma poitrine. Je vais défaillir.

D'un geste, il me débarrasse de ma robe et elle se retrouve au sol. Il se baisse et décalant le bonnet de mon sous-vêtement avec son index, il embrasse mon

sein pendant que sa paume englobe mes fesses pour me rapprocher de lui et un arc électrique me saisit le bas ventre. Une plainte s'échappe de ma bouche lorsque sa langue s'enroule autour de mon téton qu'il aspire et pince entre ses dents. Ça va trop vite ou pas assez, je ne sais plus. J'inspire, j'expire à toute allure. Il dégrafe mon soutien-gorge qui glisse le long de mes bras avant qu'il n'aille rejoindre le parquet. Quand ses doigts descendent et écartent l'élastique de ma lingerie, je perds mon souffle.

— Keith !

Ses yeux remontent immédiatement dans les miens. Je me sens si vulnérable. Il se redresse et j'essaie de dissimuler mon corps contre le sien. Je suis sa première fois, mais Keith a de l'expérience à présent. Pas moi.

— Pardon, je vais trop vite...

Je secoue le menton. J'ai honte tout à coup de cette pudeur mais je relève les yeux pour l'affronter. Il formule d'une voix rauque :

— Seulement, tu me fais...

— Quoi ? murmuré-je.

Il fronce les sourcils.

— Beaucoup trop d'effets...

Oui, je le sens contre mon bassin et ce retour à la réalité me fait chavirer. Keith m'analyse avec sérieux. Je récupère sa main pour la poser directement sur mon sein, lui indiquant qu'il peut poursuivre. Tout en me fixant, il reprend ses caresses, mais plus lentement. Il me touche comme aucun homme avant lui. Il retranscrit son amour dans chacun de ses gestes. Et toutes les sensations vont au-delà de ce que j'aurais pensé ou même imaginé. C'est à la fois intense et transcendant. J'ai envie de lui, besoin de lui. Je l'attire par la nuque, nous reculons et nous tombons sur mon canapé.

Il retire sa veste puis sa chemise et se poste entre mes cuisses. Il est magnifiquement bâti, ni trop musclé ni trop peu, et ses étoiles tatouées sont comme un poème sur sa peau. Je lève les yeux et le regarde, respirant de plus en plus lourdement. Je sens à peine qu'il déroule ma lingerie le long de mes jambes. Je fais un début de tachycardie. Je dois me calmer, me relaxer, mais j'en suis incapable. Je ferme les paupières et essaie de ne pas me laisser gagner par la peur de le décevoir. Je suis adulte, je ne devrais pas me formaliser du plastique qu'il récupère dans son portefeuille dans la poche de son bas de costume et qu'il déchire devant moi. Mais je suis soudain terrorisée par le présent, l'après. Je croise le brun de ses yeux et Keith comprend. Il se lève, me soulève dans ses

bras et trouve ma chambre pour me déposer sur le matelas.

Il se couche sur moi et vient appuyer son front contre le mien. Son souffle ralentit peu à peu.

— Excuse-moi.

— Continue... le prié-je.

— Je ne veux pas...

— Continue, dis-je plus fermement.

J'aime qu'il me touche. J'aime tellement ça. Il ne peut arrêter, sinon j'en mourrai. Son regard se soude au mien pour nous englober dans sa bulle de confiance. C'est ce dont j'ai besoin. Il m'embrasse tendrement au début, mais nos souffles s'accélèrent rapidement. Nous ne pouvons les contenir. À présent, son index effleure le centre de ma poitrine et dégringole jusqu'à mon nombril. Keith paraît concentré sur les réactions de ma peau qui se couvre de chair de poule. Ses lèvres chatouillent mon sein à chacune de mes respirations puis son corps vient écraser le mien. Peau contre peau, la sensation est bouleversante. Ses bras se referment autour de ma taille. Sentant qu'il se freine, je panique. J'ai envie de lui. J'incline ma tête sur le côté et chuchote :

— J'ai envie de toi. Énormément.

Il se mord les lèvres puis se redresse sur les coudes pour m'embrasser d'un tendre et langoureux baiser. Je tombe amoureuse un peu plus.

Dois-je dire que sa façon de me faire l'amour a été à la fois intense et douce, sensuelle et magique, torride et inoubliable ?

Keith m'a offert le premier orgasme de ma vie. J'aimerais pouvoir dire que ça m'a suffi, mais même fourbue, essoufflée et troublée, impossible de m'en contenter. Je l'ai prié de le faire encore une fois, puis une fois encore.

Et alors que repus, voguant mentalement entre sommeil et réalité, alors qu'il m'embrasse le cou, je murmure :

— Je suis tombée amoureuse de toi, et j'ai la sensation que c'est irréversible.

Sa main glisse dans la mienne.

— Tu me rends heureux, Cassiopée.

Mon cœur se remplit d'une joie profonde définie par l'allégresse. Les minutes s'égrènent et nous nous taisons. Son visage sur mon ventre en quête de ce qui me chatouille et me fait réagir. Je lui caresse les cheveux, les entortille entre mes doigts. Mon autre main suit les muscles de ses épaules. Sous la pulpe de mon index naissent ses frissons.

— Reste avec moi, murmuré-je.

— Je suis là, me réconforte-t-il.

Je précise :

— Dors avec moi.

Il m’embrasse l’abdomen sans me répondre et une angoisse vient enserrer ma gorge. S’il quitte cette chambre, je serai capable de fondre en larmes d’ailleurs, je sens qu’elles menacent de couler.

— Tu dois rentrer ? demandé-je d’une voix rocailleuse et incertaine.

C’est une question bête, mais j’ai absolument besoin de savoir si je dois me préparer à son départ. Ce sera une torture. Maintenant qu’il est contre moi, qu’on a fait l’amour, je ne suis pas sûre de supporter qu’on se sépare. Ses bras se resserrent autour de mes hanches.

— Tu ne comprends pas. Je ne veux plus te quitter. Ne me le demande pas.

Je me contorsionne pour m’infiltrer entre lui et le matelas et me retrouver face à lui. Nous restons enchevêtrés l’un à l’autre.

— Je t’aime, Keith, depuis le début et comme je n’ai jamais aimé personne.

Ses yeux caramel me scrutent et j’ai la sensation d’être une petite chose fragile, mais seul Keith m’a donné envie de prendre des risques, d’assumer ce que je ressens, celle que je suis et bien plus. Pour me libérer de ma cuirasse. Me laisser aimer et aimer en retour, il n’y a plus que ça qui compte. Comme tout lui offrir et faire l’impossible. Il relève la nuque et me contemple. Une ridule naît entre ses sourcils.

— Cassiopée, je t’aime tellement que je tremble. Je tremble de peur.

Inquiète, je le questionne :

— Tu as peur de quoi ?

— De faire une folie.

— Laquelle ?

— De te demander ta main, ici et maintenant. Sans bague et tout le protocole. Je suis désolé, mais si je ne le fais pas tout de suite, j’ai peur de ne plus pouvoir quitter ton appartement. J’ai besoin de te sentir à moi, rien qu’à moi. J’ai besoin de le crier, le hurler. Alors qu’est-ce que tu en penses ?

Mon cœur fait un saut périlleux. Un long sourire court sur mes lèvres, je suis si heureuse que je ne peux m’empêcher de rire ou pleurer. Je crois que c’est un mélange des deux.

— Keith, ta mère...

Espiègle, il me sourit. Je fonds.

...

Oui, ce sourire. Vous savez bien...

Perdue dans mes songes, je fixe le parquet et caresse mon ventre rond.

Je relève la tête et mes élèves m'observent les yeux curieux.

— Ne vous ai-je jamais parlé de son sourire ?

*Parce que nos rêves changent comme notre destinée et nous ne regardons  
plus qu'en direction de ce qui nous est essentiel.*

*Je m'appelle Cassiopée Maclee, je suis une étoile, et mon histoire ne fait  
que commencer...*

**FIN**



## 1. Traduction : Amoureux d'une étoile

# REMERCIEMENTS

Comme Cassiopée, j'ai vécu des déceptions ; quand certaines n'étaient que la succession d'évidences, d'autres étaient aussi inattendues que douloureuses. Je semble réservée au premier abord mais, au fond, ceux qui me connaissent savent que j'ai un cœur tout doux qui se protège d'avoir été trop souvent piétiné. Je remercie chaque jour le ciel de me permettre de rencontrer, par le biais de mes écrits, des gens bons, généreux et simples qui ne veulent que mon bien. Et à toutes celles qui viennent me voir, me parler, m'encourager, juste me saluer sur les réseaux, sur les stands, je vous dédie un merci infini...

Un grand merci à toutes mes lectrices qui me suivent depuis mes débuts, partagent mes romans sans jamais les oublier et qui me taguent comme coup de cœur sur les réseaux. Vous êtes ma source de motivation, de joie, d'euphorie. Vous attendiez cette nouvelle aventure avec impatience, j'espère ne pas vous avoir déçues. À ma Coco, Aïda, Emilie, Meghan, Hélène, Julie, Justine, Audrey, Margot, les sisters Vericel, Manon, Sylvie, Sophie, Aurélie, Elodie, Coralie, Eloïse, Lilelou, Jessy, Arya, Sara, Laetitia, Sarah, Laëti, Line, Leïla, Virginie et j'en oublie... Désolée, je pense à vous toutes.

À ma blonde Laure, merci pour tes retours, tes cœurs, tes smileys qui pleurent et crient. J'aime te lire autant que j'aime écrire. Je t'aime d'amitié. Lol !

À Lou, mon guide spirituel sur cette œuvre. J'ai, de nombreuses fois, frôlé l'incohérence. 70 % quoi ! Merci infiniment.

À Nina Lena, mon auteur de cœur, ma rose. Je trinque à nos passages à vide, nos doutes, nos espérances...

À Elo, pour la représentation physique de Keith en Kevin Lutolf. Merci pour l'inspiration abdominaux, pect, fessiers (Soupir) et ses magnifiques étoiles en image.

À Stéphanie, Séverine, Bénédicte, Amina, Delhia, ma team Biscuitée, vous êtes mon mur de Westeros face au pire.

Spéciale mention à Marîne, toujours au premier rang. Je chéris ton soutien au quotidien.

Merci à Malika, pour ton attachement à Keith, à cette histoire, tes nombreux rappels, tes encouragements.

À Stéph Anie, pour tes magnifiques montages, tes cadeaux. Tu es une nana douce et formidable. J'ai une chance énorme de te connaître.

À mon éditrice, pour ta patience, ta gentillesse, ton travail, les délais que tu tiens toujours et cette motivation que tu m'insuffles. Merci de me laisser la possibilité de m'exprimer sans jamais brider mon texte.

Et enfin, un grand merci à ma communauté de lectrices sur Wattpad. Je ne vous oublie pas.

**Vous avez aimé ce livre ?**  
**Découvrez un extrait de**  
***I Hate U Love Me*, de Tessa Wolf**

TESSA

WOLF



I HATE  
*u*  
LOVE ME

#1

TESSA WOLF

I HATE

*u*

LOVE ME

*#1*

BMR

Couverture : © Shutterstock/Coka

© Hachette Livre, 2017, pour la présente édition.  
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves

ISBN : 978-2-01-702648-8

## NOTE DE L'AUTEUR

Certains chapitres sont accompagnés de musique. Je vous invite à suivre mon conseil et à mettre vos écouteurs lorsque vous rencontrez l'indication : ♪.

Je vous promets un voyage des sens, ainsi que des émotions exacerbées. Faites l'expérience au moins une fois.



---

**« Ne jamais oublier le passé,  
pour ne jamais oublier  
ce qu'il t'a appris. »**

---

Inconnu.

# ***1 - UNE JOURNÉE PRESQUE COMME LES AUTRES***

Elena : « Je te déteste et, si tu m'approches encore, je vais te faire souffrir comme j'ai souffert. Je vais te briser, qu'importe ce que cela me coûtera ! »

\*\*\*ELENA\*\*\*

— **A**rrête, El ! Tu ne peux pas lui dire oui !

Katy s'arrête brusquement de marcher. Elle me regarde avec de gros yeux ronds. Elle rejette ses longs cheveux aux mèches blondes dans son dos.

— Bah, c'est ce que j'ai fait. Enfin je crois...

— Mais tu vas avoir dix-neuf ans ! C'est ta dernière année de lycée !

— Et alors, il y a plein de gens qui se marient à cet âge, non ? Et je l'aime...

— Oui, tu l'aimes, mais ce n'est pas une raison !

Je lève les yeux au ciel. Katy est ce genre d'excentrique qui a toujours des idées plus farfelues les unes que les autres. De nature directe et spontanée, elle dit ce qu'elle pense sans filtre. Sa peau est aussi blanche qu'une poupée de porcelaine, ce qui est un étrange paradoxe avec ses origines mexicaines. Elle a des rondeurs qui lui vont bien, mais ne cesse de s'en plaindre à longueur de journée.

Elle semble réfléchir deux secondes, regarde ailleurs puis fait un grand signe à un garçon de notre classe. Je suis sûre qu'elle a déjà oublié ce que je viens de lui apprendre. Je reporte mon regard sur mes bouquins retenus entre mes bras qu'il m'est impossible de faire entrer dans mon cartable déjà plein.

— Allez, viens, on va encore être en retard, me dit-elle en poussant la porte du bâtiment B du lycée.

Je la suis mais la perds des yeux dans la cohue du couloir. Je suis bousculée par un couple qui se tient bras dessus, bras dessous. Mes affaires me glissent des mains et se retrouvent étalées par terre.

— Oh ! Ça va pas ? m'écrié-je.

La fille ricane avant d'embrasser le garçon à pleine bouche. Je tourne la tête, embarrassée. Ce sont des choses avec lesquelles je ne suis pas vraiment à l'aise. Quand Chris était encore au lycée, jamais il ne me serait venu à l'idée de m'afficher de cette façon.

— Prenez une chambre, je marmonne en m'accroupissant pour ramasser mes livres de maths.

Je me relève tout en essuyant la poussière de leur couverture. La seconde sonnerie retentit et je monte les deux étages rapidement. Je cours à travers le couloir.

Mon cœur fait un bond au plafond quand je m'aperçois que je suis entrée dans une salle qui n'est pas la mienne. Je lève les yeux et remarque qu'il y en a une vingtaine de paires braquées sur moi que je ne reconnais pas.

— Putain !

Je bafouille, recule et sors, les joues en feu. Je suis comme ça, complètement déboussolée, dans un lycée que je connais pourtant sur le bout des doigts. Tout ça parce que le fil de mes pensées a encore pris le dessus.

Katy me tire par le bras et m'entraîne dans la salle d'en face.

— Bah t'étais où ? Tu es vraiment tête en l'air ce matin.

À la fin du cours de français, je rassemble mes affaires et j'attends Katy qui est en pleine conversation avec une autre élève. C'est dingue la facilité qu'elle a pour parler aux autres. Tout le monde l'apprécie.

Pendant ce temps, je regarde mon annuaire et repense à la proposition de fiançailles de Chris. Il l'a faite ce week-end, au bord de l'étang où nous avons l'habitude de nous promener certains dimanches (« comme des petits vieux », ajouterait Katy). J'en suis restée bouche bée. Il s'est tourné vers moi, affichant l'un de ses plus beaux sourires.

— Elena, ça fait un moment que l'on est ensemble. Je t'aime. J'ai besoin de vivre à tes côtés, de fonder une famille avec toi. J'ai besoin que tu me dises oui, avait-il commencé.

— Heu... OK !?

Je l'ai regardé chercher quelque chose dans sa poche et en sortir un écrin bleu. Il m'a présenté une superbe bague en or, sertie de petits diamants. Je m'y attendais, à vrai dire, mais pas aussi vite. Je me suis déjà projetée dans l'avenir avec lui, des dizaines de fois. Mes parents l'adorent et j'adore les siens. Nous avons une routine que j'aime : les week-ends je dors chez lui et sa mère nous prépare de bons petits plats polonais.

— Elle est magnifique, Chris, mais tu n'aurais pas dû ! C'est trop.

— Tu le mérites.

Je suis restée là, à l'observer, imaginant ma vie future avec lui. Nos enfants pourraient avoir ses yeux bleus et mes cheveux noirs. Nous achèterions une maison et nous aurions un chien ou un chat. J'allais entrer à la fac, mais il

m'attendrait le temps que je finisse mes études et nous planifierions notre mariage, entourés des gens que nous aimons.

Un léger sourire me parcourt les lèvres.

— El ! Elenaaaa !

— Oui, excuse-moi.

— Tu viens ?

Nous marchons dans la cour en direction de notre deuxième cours de la journée. Katy me raconte la vie d'une des filles de notre classe et je l'écoute d'une oreille distraite.

— Elle pleure encore tous les jours, tu te rends compte ? Même en cours ! Pauvre Sarah.

Son petit ami s'est tué tragiquement dans un accident de voiture en sortant d'une soirée, il y a quelques mois. Je le connaissais bien, nous étions dans la même classe depuis la seconde. Quelques jours avant l'accident, il avait même essayé de me parler en fin de cours, mais comme je ne l'entendais pas, il s'était approché et avait renversé toute ma trousse par terre. Il allait me présenter ses excuses quand sa copine, Sarah, l'a tiré par le bras. Je ne saurai jamais ce qu'il avait voulu me dire ce jour-là, et ça me fait quelque chose.

Je me demande un instant ce que serait ma vie sans Chris. Je pleurerais sans doute autant qu'elle. Rien ne pourrait me consoler.

Katy jacasse toujours quand une main me saisit le bras :

— Hé ! T'as pas une cigarette ?

Ma vision parcourt tout d'abord sur la main hâlée accrochée à mon bras. Mes yeux s'arrêtent sur le visage attentif, sur les lèvres charnues et galbées puis sur le regard aux prunelles noires – qui me détaille outrageusement. Ma peau semble réagir sous ses doigts, de légers picotements pas vraiment innocents. Ce n'est pas désagréable, mais je me dégage avec vigueur.

— Non ! Bien sûr que non !

Je suis moi-même surprise par le son aigu de ma voix. M'a-t-il bien regardée ? J'ai l'air d'une fille qui fume ? Ma réaction a l'air de l'amuser et, à ce moment-là, il étire sa bouche, montrant des dents blanches éclatantes. Son sourire provocant me coupe les jambes.

— OK, à plus, dit-il simplement.

À plus ? Sérieusement ? Il est dingue, ce mec !

Mon cerveau se vide et je crois que c'est la première fois de ma vie que je ne sais que penser. Je le regarde s'éloigner tranquillement.

Quand Katy me fait revenir à moi, il est déjà loin. Le sac sur une épaule, il est vêtu d'un jogging turquoise de marque, la veste ouverte sur un long T-shirt blanc. Il a un style spécial. Le genre de mec qui ne se prend pas la tête. À vrai dire, c'est exactement le genre de mec avec lequel je ne traîne pas.

— Non, mais attends ! Il est sérieux celui-là ? Il croit qu'il peut venir nous taxer une cigarette, s'insurge Katy.

Il est nouveau depuis ce début d'année. Je le sais parce qu'il traîne avec un des élèves de ma classe, Luc. Il est toujours dans l'espace fumeurs avec lui. Tous les élèves « dans le coup » squattent là-bas d'ailleurs. Des filles gravitent toujours autour de lui comme la Terre autour du Soleil. Je dois avouer qu'il possède des attraits physiques qui sont loin de passer inaperçus, mais nous ne sommes vraiment pas du même monde, lui et moi. Non pas que je croie que mon monde soit insignifiant, mais le sien n'entre pas dans mes critères. Le genre « hot boy », très peu pour moi. Je suis une fille studieuse. Je vise l'excellence et je n'ai pas de temps à perdre en frivolités.

## 2 - L'INVITATION

**L**e reste de l'après-midi passe comme un éclair et je perds toute concentration pendant le dernier cours de la journée quand, par la fenêtre, je l'aperçois. Le mec au jogging turquoise, capuche sur la tête. Habillé comme ça, il n'échappe à aucun regard.

Je pose mon menton sur ma paume, coude sur le bureau, et l'observe. Il marche nonchalamment, le bras droit sur les épaules d'une fille. Ils traversent ensemble la cour déserte. Ce qui me surprend est sa capacité à sauter d'une nana à l'autre. Il est toujours entouré de filles particulièrement belles, maquillées et, selon moi, trop bien habillées pour venir en cours.

Tandis que moi, je me maquille à peine, je porte des vêtements simples, mais choisis avec goût. Mes cheveux – noirs et épais – me tombent juste en dessous des épaules. J'ai décidé de les laisser pousser cet hiver quand Katy m'a fait remarquer que ma coupe me faisait ressembler aux figurines Playmobil de son petit frère. D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours eu les cheveux très courts et aujourd'hui c'est un vrai drame pour moi quand il s'agit de les coiffer.

— Mademoiselle Lopez ? Mademoiselle Lopez ?

— El ? souffle Katy à côté de moi en me donnant un coup de coude.

Cette fois, j'ai carrément réussi à occulter les bruits autour de moi. De mieux en mieux !

— Ce qui se trouve dehors a-t-il plus d'intérêt que mon cours ?

D'intérêt ? Pas vraiment. Je hausse les épaules en faisant non de la tête. M. Ray, mon professeur de mathématiques, me dévisage tout en écarquillant les yeux comme deux soucoupes.

— C'est étonnant de votre part. Au tableau !

— Pardon, murmuré-je, embarrassée.

Je me lève précipitamment, le teint rouge pivoine, et m'exécute. J'attrape le feutre et, la langue entre les dents, je résous le problème en moins de cinq minutes. Je me retourne triomphante. Le professeur soupire et indique ma place afin que j'y retourne. Je suis très forte en maths, c'est ma spécialité. J'ai d'ailleurs toujours eu les meilleures notes de ma classe. J'aime calculer, analyser. Je ne sais pas vraiment où ces facilités peuvent me mener, la finance ou le commerce peut-être. Je me suis orientée vers l'économie et le social au grand dam de mes parents qui m'imaginaient médecin, mais la biologie et la physique, très peu pour moi. Je ne sais pas non plus quelle faculté je vais choisir. Ça me stresse, quelquefois, d'être aussi indécise. Je me demande vraiment ce que mon avenir professionnel me réserve mais heureusement ma vie sentimentale est déjà toute tracée. Je vais me marier avec Chris.

En attendant, je travaille dans un supermarché tous les vendredis et samedis jusqu'à vingt-deux heures. Allez savoir pourquoi, j'aime ce boulot d'étudiant et ça m'amuse de voir de quelle façon les gens se comportent avec moi.

Certains sont adorables et me regardent avec compassion comme si j'exerçais le pire métier de toute la terre. D'autres ne me parlent pas, ne me disent pas « bonjour », comme s'ils étaient au-dessus du Soleil, comme si on n'était pas de la même espèce ou encore comme si j'avais une maladie « caissuellement » transmissible.

D'ailleurs, j'ai une manière très spécifique de les recevoir : je passe leurs articles tellement vite qu'ils se retrouvent complètement entassés, en bout de caisse. Et quand ils daignent enfin lever les yeux vers la pauvre Cosette que je suis pour m'implorer d'arrêter, j'ai un sentiment jouissif de toute-puissance.

Et quelquefois, j'ai même droit à des dragues lourdes ou maladroitement. J'adore ! J'analyse le monde et ça m'éclate.

Ce soir-là, je prends mon temps avec une vieille dame qui passe souvent à ma caisse et je l'aide à mettre ses achats dans son sac. Les autres peuvent bien attendre cinq minutes.

— Tu es vraiment gentille, mon bouchon. (Elle baisse un peu la voix.) Je crois qu'il en pince pour toi, le jeune homme.

Je lève les yeux en direction de la personne qu'elle regarde et je le vois, toujours avec sa ribambelle d'amis. Le mec au jogging turquoise. Il est habillé différemment. Il porte un jean et un T-shirt noir dont il a remonté les manches longues jusqu'aux coudes. Il a vraiment une belle peau, elle a l'air plus douce encore que celle d'un bébé. Il doit sûrement faire du sport, car on peut nettement voir les muscles fins de ses avant-bras.



Je glisse mon regard sur son torse, ses épaules bien faites et son cou, puis lève enfin les yeux sur son visage quelque peu ombré par de grandes mèches noires et rebelles. Il me regarde, visiblement amusé. Il m'a clairement surpris en train de le mater. Il penche la tête sur le côté en me fixant d'un air narquois, puis la tourne complètement pour répondre à la fille accrochée à son bras.

Je me demande pourquoi mon cœur prend un rythme plus soutenu. Je me fous de ce mec...

— Bonsoir.

— Salut, Elena.

C'est Luc, il est avec lui.

— Ça va ?

— Ça va, merci.

Je sens qu'il passe juste devant la caisse et son parfum masculin entre directement dans mes narines. Il sent vraiment bon. Cette fragrance lui va parfaitement, un attrape-nanas. Le genre à te faire tourner la tête avant de plonger les deux mains jointes et les yeux fermés dans son lit. Je grimace un peu comme si cela m'était juste désagréable d'y penser. Je scanne les articles rapidement, tête baissée, soudain mal à l'aise. Bières, chips, vodka, jus d'orange...

— Tu fais ça tout le temps ? souffle-t-il penché au-dessus de la caisse.

Je rêve où il vient de me parler ? Je ne lève même pas les yeux.

— Quoi ?

— Énumérer tout ce que tu scannes ?

Heureusement, mon teint hâlé des premiers rayons de soleil doit pouvoir cacher le rouge qui me monte aux joues. Le rouge de la honte.

— Quarante-cinq euros, marmonné-je sans lui répondre.

Je reste tête baissée quand il me tend le billet. Je fixe un instant ses doigts, fins et longs, et prends rapidement les cinquante euros, en faisant bien attention de ne pas le toucher. J'ouvre ma caisse et bafouille un « merci » inintelligible.

Quand je relève les yeux pour lui rendre la monnaie, lui et son groupe sont déjà partis. Je les regarde s'éloigner. Il tape dans l'épaule de Luc qui semble se moquer de lui. De vrais gamins. Je me surprends à sourire et mon cœur se pince légèrement.

— Mademoiselle ?

Un homme se racle la gorge en essayant d'attirer mon attention. Mais c'est quoi mon problème ? Il y a un truc qui ne tourne pas rond chez moi. Certes, il est beau, c'est indéniable, mais je n'ai jamais été attirée par les garçons comme lui.

J'ai passé tout mon dimanche avec Katy et Julia – elles sont aussi géniales l'une que l'autre. Julia a les cheveux courts aussi noirs que les miens. On nous prend souvent pour des sœurs. Cependant, nos yeux n'ont pas du tout la même couleur : les siens sont marron doré, les miens d'un vert foncé assez rare, selon ma mère.

Quand je lui dis pour Chris et sa proposition de fiançailles, elle me saute dans les bras les larmes aux yeux.

— C'est toi alors ! C'est toi la première de nous trois ! dit-elle, tout excitée par cette nouvelle.

— Quoi ?

Qu'est-ce qu'elle raconte ? Je lève un de mes sourcils.

— Bah, oui. J'avais prévu que ce serait moi qui me marierais en premier, mais bon, je veux bien être la deuxième. Je suis tellement heureuse pour toi, El !

C'est son rêve tout ça ; le mariage, les enfants, elle a déjà tout prévu. Elle travaillerait à mi-temps et s'occuperait de ses trois enfants à la maison.

Ça devrait être aussi le mien, enfin j'imagine... Son enthousiasme me contamine et me fait complètement oublier le reste.

En descendant du bus, le lundi matin, j'ai décidé d'arrêter de me laisser distraire. Il faut que je finisse l'année et me concentre sur le choix de ma faculté l'année prochaine. À force de repousser au lendemain, j'ai bien peur de ne jamais me décider du tout.

En entrant dans la classe, Luc m'interpelle :

— Dis, Elena, ça te dit de m'aider pour le devoir de maths au cours de soutien ? J'ai trop de mal avec le problème aux deux inconnues !

— L'équation à deux inconnues, tu veux dire ? Oui, si tu veux, je pense pouvoir m'occuper de toi avant l'élève de première. Disons qu'on se rejoint là-bas juste après le cours de français.

J'aide souvent Luc. Quand M. Ray m'a proposé de participer au cours de soutien les lundis et jeudis, je n'ai pas pu refuser. Je suis douée et les élèves apprécient mon aide.

Après la classe, je rejoins directement le bâtiment du cours de soutien. J'entre dans la salle et vois Luc qui est déjà là. Je m'assois à côté de lui.

— Bon, on commence ? lui demandé-je en souriant.

Je sors un stylo rouge de ma trousse.

— Mouais, je ne sais pas comment tu fais. Les maths, ça me débecte ! lâche-t-il, dégoûté.

Je me mets à rire.

— Je suis certaine que tu adores des choses que je n'aime pas, l'histoire-géo, par exemple.

— Nan !

— La philo ?

— Je déteste ça aussi.

Il me fait un sourire grimaçant dont lui seul a le secret – celui qu'il affiche quand il est interrogé en classe.

— OK, bon, peu de monde aime la philo, dis-je en essayant de le rassurer. En attendant essayons d'être meilleurs en maths.

— Yes ! Merci, Elena, tu es super.

Je lui explique le problème et, après quinze minutes de théorie, je lui donne un exercice. Ce n'est qu'en relevant les yeux que je le vois... Il est assis sur le dossier d'une chaise près de la fenêtre, son sac entre ses jambes sur l'assise. Il me dévisage d'un regard vraiment troublant. Je tourne rapidement la tête.

— Qu'est-ce qu'il a à me fixer, ton pote ? demandé-je, embarrassée.

Luc se tourne, le regarde deux secondes et bafouille :

— Euh... rien. Laisse tomber. Au fait, on sort tous ensemble samedi soir, ça te dit de venir avec nous ?

Est-ce une blague ? Je regarde autour de moi. Il se moque de moi, c'est certain. Je réponds presque froidement :

— Je travaille samedi.

Il se dandine sur sa chaise, mal à l'aise.

— Attends, je te parle de sortir en boîte de nuit.

— Ah !

Encore mieux ! Je ne comprends pas ce qui lui arrive, je m'entends bien avec lui, même très bien, certes, mais de là à sortir avec ses amis. C'est la meilleure, celle-là ! Je me mets à rire. Luc me scrute, étonné par ma soudaine crise d'hilarité.

Mais je croise le regard de... l'autre, ce qui m'arrête net. Il me fixe avec un regard dur cette fois. Il commence à me saouler celui-là ! Qu'est-ce qui lui arrive ? Je suis certaine qu'il entend notre conversation, en plus.

— Je suis sérieux, Elena. Viens, ça peut être amusant.

Il me supplie du regard et je ne comprends pas tout. À moins que ce ne soit un piège, je vois mal ce qui pourrait être amusant à ce qu'on traîne ensemble. Luc ressemble un peu à l'autre, je suis certaine qu'ils sont de la même famille. Ils sont cousins ou je ne sais quoi. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'a pas la même gueule d'ange. L'autre a les traits plus fins, le teint mat, une bouche plus pulpeuse, des yeux magnifiques et un sourire à tomber.

Non, mais je disjoncte complètement là !

Je me ressaisis, troublée par ces pensées inopportunes.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée mais merci pour la proposition, dis-je pour clore le sujet.

— Allez, El. On sort toujours au Middle Night Club, tu vois où c'est ? Viens avec tes copines, si tu veux ?

Et voilà, il use encore de ce sourire grimaçant.

— S'il te plaît...

Je soupire longuement.

— On verra.

L'air ravi, il me gratifie d'un sourire plus franc. Mais je ne veux pas qu'il se fasse un film.

— J'ai dit on verra, Luc.

Il acquiesce vivement de la tête.

— Oui, j'ai compris.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, mais il n'y a plus personne.

— Il est parti !

Super, je pense à voix haute maintenant. Je deviens complètement tarée.

— Qui, Fares ? Il m'a juste accompagné, c'est tout.

— Vraiment ?

— Crois-moi, un mec comme lui n'a pas besoin de cours de soutien, ajoute-t-il devant mon air perplexe. Il est en S et a déjà sauté deux classes. Bon, une en maternelle, mais ça compte, non ?

Quoi ? Non, mais je rêve. Il doit avoir quoi ? Seize, dix-sept ans. Il paraît beaucoup plus vieux, plus mûr. Je me force à retrouver toute ma concentration en voyant Luc me dévisager.

— Bon, tu as fini ton exo ? je demande, avec sérieux.

Plus rien ne vient perturber mon cours et, sur le chemin de la maison, je reçois un appel de Chris.

— Salut, Nana. Ça va ?

Je déteste ce surnom. Je grogne un oui.

— C'était bien ton cours de soutien ?

— Ça va.

Je ne sais pas pourquoi, je lui cache l'invitation. Je ne suis jamais sortie sans lui. Attends, mais pourquoi ne viendrait-il pas avec moi ? Je peux bien me rendre en discothèque avec Chris. Je n'ai d'ailleurs pas encore décidé, c'est pour ça que je ne lui dis rien, oui c'est pour ça.

— Nana ?

— Oui, je suis là.

— Tu ne m'as pas écouté ! Je disais que, cette semaine, je pars chez mon cousin Frank. Ça ne te dérange pas ? Je sais que tu as des tas de choses à faire, mais tu peux venir si tu veux. Ma tante fera ses délicieux babkas...

— Je ne peux pas avec le travail et je dois encore remplir mes dossiers pour la fac.

— OK, pas de problème. Une prochaine fois. Sinon, j'ai un collègue...

Nous sommes restés encore une heure à parler de tout et de rien. J'aime parler avec Chris. Il est doux. Il me comprend. J'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Notre histoire est simple et sans faux pas.

### 3 – UNE SOIRÉE RATÉE

— **N**on, tu rigoles ? Luc t’a invitée ? crie Katy pendant que nous nous installons dans la salle de cours.

— Chuuuuuut ! Il « nous » a invitées, je rectifie.

— Il en pince pour toi, Luc ?

Elle le regarde à la dérobée. Il est installé près de la fenêtre. D’ailleurs, il est en train de nous observer. Je le salue de la main en répondant doucement entre mes dents pendant que mes lèvres gardent un sourire pas très naturel.

— Non, pas du tout ! Enfin, je ne crois pas.

— J’en étais sûre, je t’avais dit, ils craquent tous pour toi !

Je lève les yeux au ciel, je ne sais pas d’où elle sort ça.

— Tu te fais trop de films.

— Comment vais-je m’habiller ? Il faut absolument que je trouve un truc à me mettre ! J’ai perdu quelques kilos. Que penses-tu de ma robe bleu marine et de mes compensées ? (J’ouvre la bouche mais elle n’attend pas ma réponse.) Oui, tu as raison, je crois que ça peut le faire.

Elle me fatigue.

— Katy, on ne va pas y aller de toute façon.

— Bien sûr que si ! J’appelle Julia tout à l’heure. Ça fait trop longtemps qu’on n’est pas sorties toutes les trois, ça va être géniaaaaal ! Je suis tout excitée !

Ça y est, c’est parti. Katy va téléphoner à Julia et jamais je ne pourrai me défiler. Ce sera la pire soirée de toute ma vie. Non pas que je n’aime pas sortir, mais en discothèque, ça fait une éternité que je n’y suis pas allée. Je ne sais même pas si je sais toujours danser d’ailleurs.

Avant Chris, je sortais beaucoup avec les filles, mais depuis que je suis casée,

j'ai dû sortir dans deux ou trois pubs, c'est tout.

Et samedi est trop vite arrivé. Je quitte le travail. Les filles m'attendent chez Julia pour que l'on se prépare ensemble. Il est déjà vingt-deux heures trente quand j'arrive au volant de ma vieille Mini Cooper vert foncé. C'était celle de ma mère quand elle avait mon âge. Elle a quelques kilomètres au compteur mais j'y suis très attachée.

Quand j'entre dans la maison de Julia, sa mère m'indique qu'elles sont à l'étage. La musique est à fond et une bouteille de Smirnoff est posée sur le rebord de la fenêtre de la chambre. D'ailleurs, Katy est penchée à celle-ci.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? je demande en entrant.

— Elle essaie de commencer à fumer, me répond Julia qui se maquille devant le grand miroir de son dressing.

Je hausse les sourcils, voilà encore une lubie de mon amie.

— Je n'arrive pas à croire qu'on va sortir toutes les trois, crie Katy entre deux toux, recrachant toute la fumée dans la chambre.

— Fais attention, merde ! s'énerve Julia.

— Mouais, ça va être géniaaaaal ! j'imite Katy, faussement enthousiaste.

Je file sous la douche et me délecte du jet d'eau qui coule le long de ma nuque. Je pourrais rester comme cela pendant des heures.

Quand j'ai annoncé à Chris que je sortais, j'ai cru entendre une pointe d'énervement dans sa voix, mais il s'est ressaisi en me demandant de ne pas faire de bêtises et de l'appeler quand je quitterai la boîte, qu'importait l'heure.

Peut-être que j'ai besoin de ça après tout, relâcher toute cette pression : mon indécision concernant la fac et le choix de me fiancer avec Chris. Sans que je puisse l'expliquer, je me sens un peu à cran ces derniers temps. Je finis de me sécher et m'habille. Je tire en arrière les mèches de cheveux qui me tombent devant le visage et les maintiens sur mon crâne à l'aide d'une pince.

Puis je sors de la salle de bains.

— C'est bon, je suis prête.

Les filles me regardent et explosent de rire.

— Attends, Elena, tu ne vas pas sortir comme ça ? On dirait que tu te rends au lycée, dit Julia en s'arrêtant enfin de pouffer comme une dinde.

C'est vrai que, comparée à elles, je fais un peu tache. Je porte un jean bleu foncé – c'est l'un de mes plus beaux – et un haut blanc un peu moulant.

— Tu crois ?

— Et c'est quoi, cette pince de mémé ?

— Hé !

Katy a volé la pince dans mes cheveux.

Elle a sans doute raison. J'ai apporté une autre tenue un peu plus habillée, mais j'ai peur de ne pas me sentir à l'aise, surtout avec les talons aiguilles de sept centimètres.

J'enfile alors un slim noir et un top de la même couleur complètement ouvert dans le dos. Il m'a été offert par ma grand-mère, un brin frivole, pour mes dix-huit ans. Je chausse mes escarpins.

— Tu es bien plus jolie comme ça, s'exclament les filles en chœur.

Julia a décidé de conduire et, après une longue route dans un nuage de fumée compacte dû à Katy qui crapote comme un pompier, le GPS nous indique enfin notre arrivée devant le Middle Night Club.

— Katy, tu devrais arrêter, essayé-je de dissuader mon amie alors qu'elle se rallume une clope dans la file devant la boîte de nuit provoquant le mécontentement autour de nous – mais Katy s'en fout, elle est comme ça.

— Et, tu n'as pas compris, c'est ultra tendance, et puis je compense : pas de mec, pas de sexe, clopes à volonté.

— OK, dis-je finalement en ouvrant de grands yeux.

— Elle est en manque, déclare Julia.

— Crie-le pendant que tu y es ! s'offusque Katy en tirant plus fort sur sa cigarette. Je crois que le mec là-bas ne t'a pas entendue ! Tu sais celui qui habite à trois pâtés de maisons.

Julia pouffe de rire et je la rejoins pendant que Katy boude un peu.

Nous attendons patiemment dans la file. Le videur me regarde de haut en bas d'une drôle de façon et nous laisse passer. Bizarrement, on entre sans avoir à payer.

Une fois à l'intérieur, je crois devenir complètement sourde. Après le cancer des poumons, les acouphènes me guettent. Rien à voir avec le genre des clubs que l'on a fréquentés autrefois. La première chose qui me frappe est la tenue vestimentaire des filles, elles sont toutes plus exubérantes les unes que les autres. En face de moi, certaines dansent langoureusement dans des cages au son de la musique. Heureusement que j'ai quitté mon jean bleu. Mais je me demande ce qu'on fout là.



Je me retourne vers mes amies, elles ont les yeux qui pétillent, l'air en transe. Elles sont dingues et aussi célibataires. Elles ont envie de s'éclater, ça se voit.

Allez, il faut que j'arrête de jouer les rabat-joie ! C'est une soirée comme au bon vieux temps.

Un autre videur nous demande de le suivre jusqu'à une petite table dans le coin supérieur au-dessus de la piste de danse et je ne peux pas m'empêcher de chercher Luc des yeux. Sont-ils déjà là ?

Des flûtes de champagne nous sont servies immédiatement.

— Waouh ! Énorme, cette boîte ! s'extasie Katy.

— Je doute que ce soit gratuit, dis-je avec circonspection.

— Allez, Elena, tu avais promis de t'amuser ce soir. C'est un peu comme ton enterrement de vie de jeune fille.

Elle rigole toute seule de sa plaisanterie.

— Très drôle !

Je regarde encore autour de moi. Je doute que Chris m'aurait laissée venir ici, nous avons l'air de trois gamines. C'est une boîte pour les plus de vingt et un ans. S'il savait ce qui s'y passe... Des couples dansent étroitement enlacés, se mouvant sensuellement, et je ne peux pas m'empêcher de les regarder avec une pointe d'envie. Jamais Chris ne se comporterait de cette façon, il est plutôt du genre à rester au bar toute la soirée.

Après avoir bu nos flûtes de champagne, Katy et Julia se lèvent et m'entraînent au centre de la piste de danse. Je retrouve certaines sensations oubliées jusque-là : le rythme langoureux de la musique, le plaisir de danser sans complexe. Nous sommes rapidement encerclées par quelques garçons. Certains essaient de capter mon regard, mais j'y suis hermétique.

La musique se fait plus douce. Ce sont les slows et je me demande vraiment pourquoi ça existe encore. Quoique ce ne soit pas des slows ordinaires. La musique est très sensuelle et les danseurs aussi. Nous décidons de retourner nous asseoir.

— Finalement, ils ne sont pas venus, tes potes ? me crie Katy dans l'oreille pendant que nous quittons la piste.

— Ce ne sont pas mes potes !

C'est vrai que je ressens un peu de déception, Luc s'est bien foutu de moi. Il ne perd rien pour attendre. Pourquoi a-t-il insisté pour que je vienne, si au final il me pose un lapin ? Je ne comprends plus rien.

Au moment, où nous montons les dernières marches, je percute un buste solide.

— Excusez-moi, dis-je, même si le mec ne m’entend pas.

Je ne lève pas les yeux et essaie de le contourner, mais il m’arrête, sa main se posant sur ma taille, sa chaleur traversant le tissu. Je me fige, surprise par l’effet que ce contact produit dans tout mon corps. Je sens son souffle contre mon oreille, ce parfum... C’est lui.

— Danse avec moi.

Trois mots. Trois minuscules mots et j’éprouve un violent frisson qui me traverse tout entière. Il n’attend pas ma réponse. Il me prend par la main. Déconcertée par la sensation qui électrise doucement ma peau, je le suis jusqu’au centre de la piste. Le champagne y est pour quelque chose, j’en suis sûre.

Et je suis folle de me laisser entraîner, mais c’est plus fort que moi. Il me fait pivoter face à lui et se rapproche, ne laissant qu’un infime espace entre nous. Nous ne bougeons presque plus. Je n’ose pas lever les yeux sur son visage. Il a pourtant le regard penché vers moi. C’est troublant. Je peux sentir chaque muscle de ses bras se contracter à mon contact, sa respiration régulière sur mon front soulevant un peu les mèches couchées sur mes joues, sa main englobant ma nuque. Son odeur m’enivre. Il paraît très grand même si je suis perchée sur mes talons.

Et je reste figée, ne sachant même plus où je me trouve et ce que je dois faire. Une de ses jambes se place entre mes cuisses. J’inspire difficilement. Sa paume glisse au creux de mes reins, là où ma peau est nue. Je retiens mon souffle.

— Respire, me murmure-t-il au creux de l’oreille.

J’essaie mais je manque d’air.

Il resserre son bras et commence à danser. Ses mouvements sont lents. Il possède un sens du rythme aigu et il a une complète maîtrise de son rôle de meneur. Je m’imprègne de ses gestes, ils m’emportent. La danse devient plus intime. J’ai l’impression qu’il m’observe, qu’il veut une fusion complète comme le suggèrent les paroles langoureuses du chanteur.

Peut-être est-ce grâce à l’osmose évidente, j’arrive à le suivre comme si mon corps pouvait anticiper chacun de ses gestes, comme si nous devions ne faire plus qu’un et que plus rien autour ne comptait. Je pourrais perdre l’équilibre mais sa main gauche logée au creux de mes reins me maintient contre lui. Je crois devenir folle quand il presse son bassin contre le mien et que j’y trouve un

plaisir indécent. Je ne peux plus le toucher, c'est trop pour moi. Je le lâche et laisse mes bras retomber le long de mon corps. Je ne suis plus qu'une poupée alanguie par une danse qui submerge chacun de mes sens.

Il ne me tient plus que par la nuque, son souffle chaud caresse mon visage. Je sens mon cœur battre jusque dans mon crâne quand il prend ma main et la place sur son torse. Une excitation inusitée me gagne pendant que sa respiration devient courte et rapide. Je dois arrêter cela mais j'en suis incapable, autant troublée que fascinée par ce qu'il provoque en moi. Et je reste à savourer ce contact comme s'il y avait une suite évidente, quand une voix interne me dérange.

Chris... Oh bordel Chris... Mon corps se contracte entièrement.

La magie de l'instant est brisée et je crois qu'il le sent. J'ai à peine le temps d'ouvrir la bouche qu'il me libère et quitte la piste. Je reste un moment seule pendant que les couples se reforment. J'ai les jambes en coton. Ça me prend quelques secondes pour me rappeler où je suis.

— Tu veux danser, ma jolie ?

Je ne réponds pas à l'homme qui me pose cette question et m'éloigne, chancelante.

Quand j'arrive à notre table, Katy me considère avec étonnement et Julia avec réprobation. Elles ne sont pas seules, Luc est à côté de Katy, et un garçon que je ne connais pas discute avec Julia. Il a l'air de lui plaire. Je réponds à leur regard par un « quoi ? » muet.

Je m'assois et malgré moi je le cherche partout. Je le trouve en compagnie d'une fille du lycée. Il lui parle et elle éclate de rire. Il ne m'adresse aucun regard. Je ne comprends pas cette impression désagréable que j'éprouve. À quoi je m'attendais ? Il a dansé avec moi une fois et alors ?

La soirée s'éternise et je ne le revois plus. Je me sens de plus en plus mal à l'aise et vraiment pas à ma place. Je refuse même de danser à plusieurs reprises.

— Bon, les filles, je rentre, décidé-je enfin.

— Attends, on arrive, répond Julia en détachant à peine son regard du garçon à côté d'elle.

— Non, c'est bon, je vais prendre un taxi.

Rentrer seule ne me gêne pas. Je me lève et me rends au bar pour payer mes boissons. Je dois attendre un moment avant que le barman daigne s'approcher de moi.

— C'est déjà fait, beauté, me répond-il.

— Quoi ? Qui ?

— Fares.

Je suis abasourdie. Pour qui se prend-il ? Je ne suis pas l'une de ses poules ! Je n'ai pas besoin qu'il me paie des verres alors qu'il m'adresse à peine la parole.

Je récupère mes affaires et sors du club au bord de la crise de nerfs. Je me tords la cheville sur les cailloux devant l'entrée et ça finit de m'énerver. Mon cœur palpite avec force. Pourquoi cela me touche-t-il autant ? Je n'arrive pas à me calmer. Il a de la chance de ne pas être en face de m...

— Tu pars ?

Je fais volte-face. Il a l'air d'avoir couru. Je reconnais qu'il est magnifique et cela accentue ma colère. Son regard passe de mon visage à mon sac.

— Attends... Fares, c'est ça ? (Il acquiesce.) Alors je vais te dire un truc : je ne suis pas le genre de filles que tu fréquentes, OK ?! Je ne suis pas non plus à ta botte, OK ?! Et ça ne risque pas d'arriver, ni maintenant ni jamais.

Son regard me déstabilise. Il paraît d'abord étonné puis sa réponse se matérialise en un masque d'indifférence.

— OK, bonne soirée.

Il fait demi-tour et je le vois disparaître dans la boîte de nuit. Ai-je commandé une douche froide ? Non ?! Eh bien, tant pis, elle est pour moi quand même !

Bon sang, pourquoi je prends tout à cœur ? J'ai envie de me cacher sous terre. Il a voulu être sympa avec la camarade de Luc, rien de plus, et moi, je pète un câble. Il faut vraiment que je déstresse.